HISTOIRE

DES EXPEDITIONS

D'ALEXANDRE.

TOME TROISIÈME.

HISTOIRE

DES EXPÉDITIONS

D'ALEXANDRE;

RÉDIGÉE SUR LES MÉMOIRES DE PTOLÉMÉE
ET D'ARISTOBULE, SES LIEUTENANS;

PAR FLAVE ARRIEN DE NICOMÉDIE,

SURNOMMÉ LE NOUVEAU XÉNOPHON, CONSUL ET GÉNÉRAL
ROMAIN, DISCIPLE D'EPICTÈTE.

TRADUCTION NOUVELLE,

PAR P. CHAUSSARD.

Ἐγὼ μὲν οὖν Ἀλεξάνδρου φημὶ μείζονα τὸν Σωφρονίσκου κατεργάσασθαι.

OEuvres de l'Emp. Julien, t. I, p. 264, édit. Lips.

IMPRIMERIE DE CHARLES POUGENS.

PARIS,

GENETS, Libraire, rue de Thionville, n.o 5.

AN XI. — 1802.

TABLE
DES SOMMAIRES
DU TROISIEME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

EXPÉDITIONS

D'ALEXANDRE,

COMPLÉMENT.

CHAPITRE PREMIER.

Détails domestiques, ou vie privée d'Alexandre.

§. I.

Extrait de Plutarque (1).

« QUAND Alexandre estoit de loisir, le matin, après estre levé, la première chose qu'il faisoit il sacrifioit aux dieux, et puis se mettoit incontinent à table pour disner : et au reste passoit tout le long du jour son temps ou à chasser, ou à composer quelque chose,

(1) Vie d'Alexandre, traduction d'Amyot, édition de Cussac, in-8.°, t. 7, p. 59 ad 62.

ou à pacifier quelque querelle entre les gens de guerre, ou à lire. Et s'il marchoit par les champs, qu'il fust point trop pressé d'aller, il s'exercitoit en allant par païs à tirer de l'arc, ou à monter sur un chariot, ou à en descendre, ainsi comme il couroit. Bien souvent, par manière de jeu, il chassoit aux regnards, ou s'esbatoit à prendre des oiseaux, ainsi comme l'on peult voir par les memoires de ses papiers journaux : puis, quand il estoit arrivé au logis, il entroit au baing, là où il se faisoit frotter et huiler. Cela fait, il demandoit aux panetiers et escuyers trenchans si tout estoit prest en cuisine, et commenceoit à sousper bien tard, de manière qu'il estoit toujours nuict avant qu'il se meist à table, là où il prenoit merveilleusement grand soing, et avoit diligemment l'œil à ce que rien n'y fust distribué inegalement, ne plus à l'un que l'autre de ceulx qui mangeoient quant et lui, et tenoit longuement table, pource qu'il aimoit à parler et deviser, comme nous avons dit.

» Si estoit bien sa compagnie et sa conversation, au demeurant la plus agréable et la plus plaisante, que de roi ne prince qui fust onques : car il n'avoit faulte de grace quel-

conque, excepté que lors il estoit un peu fascheux par ses vanteries, et tenoit en cela trop de soudard vanteur, qu'il aimoit à racompter ses vaillances : car oultre ce que de lui-mesme il se laissoit facilement aller à ceste vanité de braverie, encore se souffroit il mener par le nez, en manière de parler aux flatteurs. Ce qui estoit bien souvent cause de la ruine des gens de bien qui se trouvoyent autour de lui, lesquels ne vouloyent ny louer en sa présence à l'envy des flatteurs, ny n'ozoyent aussi dire moins qu'eulx des mesmes louanges qu'ilz lui donnoyent, pource qu'en l'un il y avoit de la honte, et en l'autre du danger.

» Après sousper, s'estant de rechef lavé, il s'endormoit bien souvent jusques à midy, et quelquefois tout le long du jour en suyvant (1). Quant à luy il n'estoit aucunement curieux de viandes exquises, de sorte que quand on lui envoyoit des païs voisins de la mer quelques fruits singuliers ou des plus rares poissons, il les envoyoit çà et là à ses amis, sans en retenir bien souvent rien pour

(1) Boire, manger, dormir. . . . ., métier de roi, dit Rabelais.

soy. Toutefois sa table estoit toujours magnifiquement servie, et en augmenta toujours la dépense ordinaire à mesure que ses prospérités et conquestes allèrent en avant, jusques à ce qu'elle montast à la somme de mille écus par jour (1).

Extrait d'Athénée.

Alexandre fesait tous les jours une dépense immense (2). Sa tente contenait plus de cent lits ; les colonnes qui les soutenaient étaient incrustées d'or; on en avait encore embelli le plafond avec une variété admirable. Ce prince donnait ses audiences entouré d'une garde nombreuse, et assis au milieu de cette tente sur un trône d'or. Iphippus d'Olinthe ajoute qu'on arrosait le pavé de sa tente avec des liqueurs précieuses et des vins odoriférans, et qu'on brûlait devant lui de la myrrhe et d'autres parfums recherchés ; que tous ceux qui étaient présens applaudissaient à la délicatesse de son goût, ou gardaient un

(1) Grec : dix mille drachmes; 7682 francs de notre monnaie.

(2) Philarq. ap. Athen. l. 12, p. 539, édit. de Lyon, par Casaub., in-folio, 1612.

silence de crainte (1), parce qu'Alexandre, sous un air mélancolique, recélait un caractère cruel et sanguinaire.

Alexandre aima les adolescens jusqu'à la fureur; Dicéarque écrit qu'il porta sa passion pour l'eunuque Bagoas, au point que dans un sacrifice qu'il offrit, ils parurent couchés ensemble en présence et aux applaudissemens de tous les spectateurs; il ajoute même qu'à l'invitation des assistans, le couple réitéra ses caresses.

Cependant, au rapport de Carystien, Alexandre respecta le jeune Charon de Chalcédoine, parce qu'il le savait attaché à Cratérus (2).

Extrait d'Elien.

On voudrait se dissimuler la faiblesse d'Alexandre pour les plaisirs de la table et son penchant à l'ivrognerie (3); mais un de ses généraux, Eumènes de Cardie, ville de la Chersonnèse de Thrace, qui avait fait un journal de ses expéditions, est au nombre

(1) *Ibid.* p. 537.
(2) *Ibid.* p. 603.
(3) OElian. Vari. Histor.

des auteurs qui assurent que la moitié de sa vie fut indigne de lui.

En effet, il porta très-loin les plaisirs de la table, dans le cours de ses expéditions. On en peut prendre quelque idée par le luxe qui s'était introduit dans son camp, qu'il tolérait dans ses amis, et dont il donnait lui-même le dangereux exemple.

Agnon avait des chaussures garnies de clous d'or; Perdiccas et Cratérus, fort épris de la gymnastique, portaient dans leur bagage assez de peaux pour couvrir l'étendue d'un stade, et en former une enceinte dans le camp pour se livrer à leurs exercices favoris, ils avaient à leur suite des chevaux chargés de la poudre et de l'huile dont les Grecs fesaient usage pour le combat de la lutte. Léonnatus et Ménélas, qui aimaient la chasse, étaient approvisionnés de toiles en assez grande quantité pour entourer, dans une forêt, l'espace de cent stades. On peut juger par-là de l'étendue du bagage que l'armée trainait à sa suite; mais rien n'approche du luxe de la tente d'Alexandre. Elle pouvait, dit Elien, contenir cent lits: cinquante colonnes dorées soutenaient un plafond pareil, aussi précieux par le travail que

par la variété des ornemens. Cinq cents gardes, tirés du corps des dix mille Perses, vêtus de robes pourpre et jaune, étaient rangés autour de la tente en dedans, avec des lances, à l'extrémité desquelles étaient des pommes d'or; après eux mille archers, vêtus de robes d'écarlate, étaient précédés de trois cents Macédoniens, portant des boucliers d'argent. Au milieu de la tente s'élevait un trône d'or, sur lequel le roi, environné de ses gardes, venait s'asseoir pour donner audience. En dehors, et dans toute la circonférence, on avait ménagé un espace, toujours occupé par mille Macédoniens et dix mille Perses. Personne n'osait entrer sans permission. Ce faste et cet éclat ajoutaient à l'impression que fesait sur les esprits le seul nom d'Alexandre.

Le même auteur ajoute qu'Alexandre se montra souvent jaloux du mérite de ses généraux. Ainsi il haïssait Perdiccas, parce qu'il était grand homme de guerre; Lysimaque, parce qu'il était grand général; et Séleucus, parce qu'il était vaillant. L'élévation des vues d'Antigone, les talens d'Attalus pour le commandement d'une armée, l'affligeaient aussi sensiblement que la souplesse

d'esprit et la finesse (1) de Ptolémée, que le libertinage d'Arrias, son capitaine des gardes, et que le goût pour l'intrigue qu'il remarquait dans Python, l'un de ses principaux écuyers (2).

---

(1) Le mot grec peut signifier également le bonheur.
(2) Abrégé de l'histoire grecque, t. 2, p. 215.

CHAPITRE II.

Traditions fabuleuses.

OBSERVATION SUR LES DEUX PIÈCES QUI SUIVENT.

Nous ne donnons ces extraits de la Bible et du Koran, que pour faire ressortir l'adresse avec laquelle les imposteurs se sont efforcés de rattacher à leur religion les exploits d'Alexandre. Les hiérophantes de la Macédoine et de la Lybie s'en étaient emparés pendant sa vie; après sa mort, le pontife de Jérusalem (1) et le prophète de Médine voulurent également rapporter à la puissance de leur Dieu celle du conquérant.

---

(1) Voyez ci-dessus la réfutation des mensonges de Joseph, tom. 1. p. 219 et suiv.

§. I.

Extrait du premier livre des Machabées (1).

Après qu'Alexandre, roi de Macédoine, fils de Philippe, qui établit le premier la monarchie des Grecs, fut sorti du pays de Céthim (2), et qu'il eut vaincu Darius Codoman, roi des Perses et des Mèdes,

Il donna plusieurs batailles, il prit les villes les plus fortes de toutes les nations, il tua les rois de la terre.

Il passa jusqu'à l'extrémité du monde (3), il s'enrichit des dépouilles des nations, et toute la terre se tut devant lui.

Il assembla de grandes troupes, et fit une armée très-forte : son cœur s'éleva et s'enfla.

Il se rendit maître des peuples et des rois, et il se les rendit tributaires.

Après cela il tomba malade, et il reconnut qu'il devait bientôt mourir.

Et il appela les grands de la cour qui

(1) Chap. 1. trad. de Sacy.

(2) C'est-à-dire, de la Macédoine, ainsi nommée chez les Hébreux.

(3) Les anciens ne connaissaient rien au-delà des Indes.

avaient été nourris avec lui dès leur jeunesse, et il leur partagea son royaume lorsqu'il vivait encore.

Alexandre régna douze ans, et il mourut.

Et les grands de sa cour se firent rois, chacun dans son gouvernement.

§. II.

Extrait du Coran, chap. 18 (1).

Ils t'interrogeront au sujet d'Alexandre. Dis-leur : Je vous raconterai son histoire.

Nous affermîmes sa puissance sur la terre, et nous lui donnâmes les moyens de surmonter tous les obstacles.

Il marcha jusqu'à ce qu'il fût arrivé au couchant, et vit le soleil disparaître dans une mer en feu. Ces contrées étaient habitées par un peuple infidèle.

Nous lui commandâmes d'exterminer cette nation, ou de l'emmener en captivité.

Je châtierai les infidèles, répondit Alexandre, et ils retourneront à Dieu qui les livrera à la rigueur des supplices.

Mais ceux qui croiront et qui feront le bien

(1) Traduction de Savary, tom. 2, in-8.°, p. 48.

auront la félicité pour partage. Ils trouveront nos préceptes faciles.

Il continua de marcher,

Jusqu'à ce qu'il fût arrivé aux régions où se lève le soleil. Elles étaient habitées par un peuple auquel nous n'avons point donné de vêtement pour le mettre à l'abri de la chaleur.

Cette narration est véritable. Nous connaissons tous ceux qui étaient avec Alexandre.

Il se remit en chemin,

Et il arriva entre deux montagnes, au pied desquelles habitait une nation qui avait peine à l'entendre.

O Alexandre ! lui dirent-ils, Jagog et Magog dévastent nos contrées. Reçois de nous un tribut, à condition que tu éleveras entre nous et nos ennemis une barrière.

Offrez à Dieu votre tribut, dit le prince ; c'est lui qui a établi ma puissance. Secondez mes efforts ; j'éleverai, pour vous défendre, un rempart impénétrable, etc.

§. III.

Extrait des Romans orientaux.

Nous ne citerons point les romans arabes et persans qui célèbrent Alexandre sous le

nom d'*Escander*. On y retrouve cependant, quoique étrangement défigurés, plusieurs traits de la vie du Macédonien.

L'Eldrisi va jusqu'à le confondre avec Hercule (1).

Les Arabes, les Turcs et les Persans ont écrit la vie de ce prince d'une manière qui tient plus du roman que de l'histoire. Il y a eu, suivant eux, deux Alexandre, tous les deux surnommés *Dhoulcarnéin*, c'est-à-dire, aux deux cornes ; c'est ainsi qu'ils désignent l'Orient et l'Occident que ces deux princes ont conquis.

Le premier, et le plus ancien de ces deux Alexandre, est celui qui passe pour avoir construit la muraille qui renferme les nations septentrionales dans les confins du Nord, et qui les empêche de faire irruption dans les pays plus méridionaux de l'Asie ; c'est cette muraille qui est ordinairement nommée le rempart de Gog et de Magog.

Les Persans donnent au second Alexandre, outre le surnom de Dhoulcarnéin, celui d'*Ibn Philippos*, c'est-à-dire, fils de Philippe le

---

(1) Eldrisi, géograph. nub. p. 148.

Grec; mais au lieu de le faire fils de ce prince, ils prétendent qu'il n'était que son petit-fils, né de sa fille qui avait épousé Darius. Ils disent que ce monarque persan, ne pouvant souffrir son épouse, la renvoya à son père quoiqu'elle fût grosse ; cette princesse accoucha d'un fils de Darius, dans le palais de Philippe, qui le fit élever comme s'il eût été son propre fils.

Alexandre, suivant cette tradition des Persans, était frère de Dara, qui est le dernier Darius, surnommé *Codomanes*, fils du premier Darius, d'une autre femme que la mère d'Alexandre. Ce prince, ayant appris de qui il était véritablement fils, et que la couronne de Perse lui appartenait comme à l'aîné, déclara la guerre à son frère Darius; le défit en plusieurs occasions, et, l'ayant tué dans une bataille rangée, régna en Perse en qualité de dixième roi de la race des Kaïanides. Il mourut dans la ville de Chehrezour en Assyrie, après avoir partagé ses Etats entre quatre-vingt-dix de ses capitaines, dont le premier se nommait *Lagos ;* c'est Ptolémée fils de Lagus.

Artous, son fils, c'est Arideus qui, suivant les Grecs, était son frère, n'eut point

de part à cette succession : ce prince s'étant absolument livré à l'étude de la philosophie sous la discipline d'Aristote.

L'auteur de l'Elarikh, dit qu'Alexandre le Grec bâtit les villes d'Alexandrie en Egypte, de Damas en Syrie, de Hérat qui est l'Aria des anciens en Khorassan, et de Samarcande dans la province de Mavouarainahar, c'est-à-dire, au-delà du fleuve Oxus, et que son corps fut porté à sa mort à Alexandrie, dans un cercueil d'or que sa mère fit changer en un autre de granit.

Saïd-ihn-Patrik (c'est Eutychius patriarche d'Alexandrie) dans ses annales, dit qu'Alexandre, étant tombé malade à Kom, se fit transporter à Chérézour. Ce prince étant obligé de se reposer dans la route à cause des maux qu'il souffrait, ses soldats mirent une cuirasse de fer sur deux planches pour qu'il pût s'asseoir, et l'un d'eux tint son bouclier qui était doré au-dessus de la tête de ce monarque, pour le défendre de l'ardeur du soleil. Alexandre se rappela alors de la prédiction qui avait été faite par les astrologues au moment de sa naissance ; sa mère l'en avait instruit. Cet horoscope portait qu'il devait mourir lorsqu'il se trouverait dans

un pays dont le ciel serait d'or et la terre de fer.

Les Orientaux citent, en plusieurs endroits de leurs ouvrages, des actions et des paroles mémorables de ce monarque.

Le Nighiaristan rapporte qu'on lui présenta un chef de rebelles pieds et mains liés, comme un homme destiné au dernier supplice; Alexandre, au grand étonnement de tous ceux qui étaient présens, lui fit grace. « Si j'avais été en votre place, lui dit un de » ses généraux, je l'aurais fait périr. » — Et c'est parce que je ne suis pas en la vôtre, lui repartit ce prince, que je lui ai pardonné. Et il ajouta ces paroles: « Je pardonne » volontiers à mes ennemis, parce que je » trouve plus de plaisir dans la clémence que » dans la vengeance. »

Khoudémir rapporte que ce prince, voyant sa dernière heure venue, écrivit à sa mère pour la consoler, deux vers dont voici le sens :

Votre fils, après avoir conté quelques momens de vie, est livré à la mort.

Il a passé comme un éclair, et laisse seulement après lui matière à beaucoup discourir.

L'auteur

L'auteur du Rabialakiar rapporte les actions et les paroles suivantes d'Alexandre. Ce prince interrogé pourquoi il honorait plus son maître que son père, répondit : « Mon » père m'a fait descendre du ciel en terre, et » mon maître m'a fait monter de la terre » au ciel ».

Alexandre était sujet à la colère, et il avertissait ses amis du péril qu'il y a d'approcher les princes lorsqu'ils sont irrités : « Car si la » mer, disait-il, est dangereuse même dans » le calme, que sera-ce quand les vents l'agi» tent et soulèvent ses flots ».

Le même prince dit à un de ses ministres qui l'avait long-temps servi : « Je ne suis » point satisfait de vous, car je suis homme » et par conséquent sujet à l'erreur et à » l'oubli ; cependant vous ne m'avertissez » d'aucun de mes défauts ; si vous ne vous » apercevez pas plus que moi de mes fautes, » c'est ignorance ; si vous vous en apercevez » et que vous me les cachiez, c'est trahison ». Voyez d'Herbelot au mot *Eskander.*

Cardone mel. de litt. orient. *t.* 1, *p.* 243.

Nous ne citerons point la dernière lettre

d'Alexandre à Olympias par Saïd-Ibn-Patrik, parce que la morale en est commune et le style sans éclat; mais nous devons rapporter la description que le génie oriental a tracé de ses funérailles, parce que cette description offre de grandes vérités philosophiques exprimées avec une haute éloquence. Elle nous paraît même avoir servi de type à la forme dramatique, adoptée par Thomas dans l'éloge de Marc-Aurèle.

Olympias fit préparer un festin funéraire auquel elle invita tous les habitans de la ville où elle était: elle ordonna seulement au maître de cérémonies de ne laisser entrer que ceux qui l'assureraient n'avoir ressenti dans le cours de leur vie aucune affliction. L'officier annonça, à tous ceux qui se présentaient, la condition que la reine avait imposée: la retraite de tous les conviés apprit à Olympias que l'adversité est commune à tous les hommes, et elle tâcha de se consoler de la mort de son fils.

Le corps de ce prince fut enfermé dans un cercueil d'or, que Philémon, l'un de ses généraux, conduisit à Alexandrie. Lorsque la pompe funèbre fut arrivée dans cette capitale de l'Egypte, le cercueil fut déposé au milieu

de la place publique ; elle était remplie d'une foule de peuple qu'un spectacle aussi extraordinaire y avait attiré.

Le général macédonien, pour honorer les obsèques du conquérant de l'univers, ordonna aux philosophes et aux sages de célébrer ses vertus, et de faire son éloge de manière cependant que leur discours, dans cette triste circonstance, renfermât des choses consolantes pour les amis d'Alexandre, et instructives pour tout le monde.

Philémon lui-même s'avançant le premier, et s'approchant du cercueil, dit : « Nous » avons sous les yeux un exemple bien frap» pant du néant des grandeurs humaines. » L'adversité, ô Alexandre ! qui, comme une » esclave, marchait derrière toi, précède » maintenant tes pas, et le bonheur, ton » fidèle compagnon, a quitté tes côtés pour » prendre la place de l'adversité. Rois de la » terre que ce héros a vaincus, déplorez » votre sort, si vous l'osez, en voyant le » sien » !

Platon dit : « O toi qui, trompé par une » vaine gloire, voulais tout envahir, d'autres » vont recueillir le fruit de tes travaux et de » tes fatigues. De tant de conquêtes, il ne te

» reste que le compte terrible que tu es obligé
» de rendre au souverain juge ».

Aristote dit : « Nous tendons tous au même
» terme où est arrivé Alexandre ; ayons donc
» pour ce qui doit durer éternellement le
» même attachement que nous avons pour
» ce qui est passager ».

Philotas dit : « Ne soyons pas étonnés de
» ce qu'Alexandre ne nous a donné aucune
» instruction durant sa vie ; il prévoyait que
» sa mort serait pour nous une leçon suffi-
» sante ».

Métron dit : « Hier l'univers en silence
» écoutait tes paroles ; entends-tu mainte-
» nant celles que nous t'adressons » ?

Sis dit : « Alexandre, dans la crainte de
» mourir, a fait périr des millions d'hommes ;
» comment n'a-t-il pu repousser la mort par
» la mort » ?

Démétrius dit : « O toi dont la colère était
» si terrible, pourquoi ne t'es tu pas mis en
» colère contre la mort pour la forcer à se
» retirer » ?

Philopater dit : « Hier ta voix ébranlait
» les empires, et l'ombre de ton trône couvrait
» toute la terre ; aujourd'hui ton trône est
» renversé, et ta voix s'est éteinte » !

Phison dit : « Jamais les discours d'Alexan-
» dre n'ont été si éloquens que le silence
» qu'il garde maintenant ».

Philacton dit : « O toi qui trouvas l'univers
» un champ trop borné pour ton ambition,
» comment te contenteras-tu d'un lieu aussi
» étroit que ton tombeau » ?

Lorsque les philosophes eurent cessé de parler, Roxane, la plus chérie des épouses d'Alexandre, s'avança au milieu de l'assemblée, et embrassant le cercueil : « Grand
» roi ! s'écria-t-elle, je ne m'étais pas ima-
» ginée, lorsque tu vainquis mon père, que
» ton règne dût être sitôt détruit ». Se tournant ensuite avec un air d'indignation du côté des philosophes : « Lâches adulateurs
» d'Alexandre pendant sa vie, vous osez, leur
» dit-elle, devenir ses censeurs après sa
» mort ; si, au lieu de faire l'éloge de ce
» héros, vous avez prétendu insulter à ses
» mânes, ressouvenez-vous que vous êtes
» mortels comme lui, et qu'obligés par votre
» profession à une vertu plus austère, on
» vous fera un jour, avec plus de justice, les
» mêmes reproches que vous lui faites à
» présent ».

Olympias, qui pendant cette triste céré-

monie s'était tenue panchée sur le cercueil de son fils, se leva, et lui adressant la parole: « O fils trop ambitieux ! ce que je t'avais » prédit t'est enfin arrivé; trop avide de con- » quêtes, tu as fait celle de l'univers, et » l'univers n'est plus rien pour toi ».

Cardone, mél. de litt. orient., t. 1. *p.* 251, *et suiv.*

Abulfarage et Ebnbatrick lui donnent pour père un roi d'Egypte (1);

D'autres assurent que l'empire de l'Iran, ou des Perses, échut à Alexandre plutôt par le droit de sa naissance que par le droit des armes (2).

Mais c'est trop s'appesantir sur des fables, passons aux traditions historiques.

§. III.

Traditions historiques.

La première des trois époques de leur religion, que les Perses appellent *état d'anéantissement*, est celle d'Alexandre (3).

---

(1) Abulfarage, hist. dynast. de vers. Pocokii, p. 57.

(2) Mirkhond., sect. xx.

(3) Mémoire d'Anquetil du Perron, Journal des savans, mai 1769, vol. 1., p. 837.

Les *destours persans* assurent encore aujourd'hui qu'après avoir fait traduire des livres sacrés des Perses tout ce qui concernait l'astronomie et la médecine, Alexandre les fit jeter au feu (1).

Les Perses ou Guèbres, au lieu d'admirer ce prince et de révérer son nom comme font tant d'autres peuples, le méprisent, le détestent, le maudissent, le regardent comme un pirate, un brigand, comme un homme sans justice et dénué de sens, né pour troubler l'ordre du monde, et pour détruire une partie du genre humain (2).

Les annales indiennes attestent l'invasion d'Alexandre, qu'elles appellent *mhaahah dukkoyt et Kooneah*, grand brigand, grand meurtrier (3).

(1) Voyez ibid., juin, p. 1026.

(2) Chardin, Voyage en Perse, tom. 2, édit. in-4°., p. 185 et 186.

(3) M. Holwel, de la religion de Gentoux, dans les évén. hist., deuxième partie, p. 5.



CHAPITRE III.

Jugemens portés sur Alexandre par les auteurs grecs.

§. I.

HISTORIENS.

PLUTARQUE.

LES deux traités composés par un rhéteur qui a pris le nom de Plutarque, tendent au fond à établir cette proposition, développée par Montesquieu : qu'Alexandre dut l'élévation où il parvint, plutôt à sa vertu qu'à sa fortune.

Si on examine la forme de ce discours, ce n'est, dans toute la force du terme, qu'une déclamation ; on en jugera par ce fragment : je me sers de la traduction d'Amyot.

« Si je n'estois Alexandre, je serois Diogenes, qui est autant à dire comme, si je n'avois proposé de méler ensemble les nations barbares avec les grecques, et voyageant par toute la terre habitable, polir et cultiver tout

ce que j'y trouverois de sauvage, rechercher jusques aux extrêmes bouts du monde, approcher la Macédoine de la mer Océane, y semer la Grèce, et espandre par toutes nations la paix et la justice, je ne demourerois pas oisif en délices à prendre mon plaisir, ains je voudrois imiter la simplicité et la frugalité de Diogenes. Mais maintenant pardonne-moi, Diogenes, je imite Hercules, je vay après Perceus, je suy la trasse de Bacchus, je veux faire voir encore les Grecs victorieux baller au pays des Indes, et réduire encore en mémoire aux montaignars et sauvages nations qui habitent delà la montagne de Caucasus, les joyeusetez des festes bacchanales.....

» Si vous voulez, considerons ce qui semblera de prime face plus estrange, les disciples d'Alexandre, et les comparons avec ceux de Platon ou de Socrate : ceux cy ont enseigné des hommes qui estoient de bon entendement, et qui parloient une même langue qu'eux, et toutes fois encore y eut il beaucoup de leurs auditeurs qu'ils ne peurent partager........ Si vous regardez la discipline d'Alexandre, il enseigna aux Hyrcaniens à contracter certains mariages, aux

Arrachosiens à labourer la terre, aux Sogdianiens à nourrir leurs pères vieux et ne les faire point mourir, et aux Perses à révérer leurs mères, et non pas les espouser. O la merveilleuse philosophie, par laquelle les Indiens adorent les Dieux de la Grèce, etc.!.. »

Ajoutez que l'auteur dissimule ou passe sous silence tous les vices et tous les crimes du Macédonien.

DIODORE DE SICILE.

Diodore est sobre de réflexions. Les récits qui les appelaient plus particulièrement, l'assassinat de Clitus et la mort de Callisthène, sont au nombre des morceaux dont le texte n'existe plus : nous devons regretter cette perte. On a inséré dans les notes, à la suite des chapitres d'Arrien, et notamment à l'article du sac de Thèbes, les principales remarques de Diodore.

STRABON.

Strabon cite Alexandre dans plusieurs endroits, sans porter un jugement positif. Il s'élève cependant contre l'ambition de ce conquérant, contre les motifs absurdes qui

lui firent traverser les déserts de la Gédrosie, pour s'élever au-dessus de Cyrus et de Sémiramis, et applaudit au refus que les Ephésiens lui firent de rétablir à ses frais le temple de Diane.

AELIEN.

Alexandre, vainqueur de Darius et maître de la Perse, plein d'orgueil et de vanité, écrivit aux Grecs qu'ils eussent à le reconnaître pour un Dieu. L'insensé, croyait-il obtenir des hommes ce que la nature n'avait pas consenti ! Les Lacédémoniens persifflèrent en deux mots cette sottise : — Tu veux être Dieu ? sois-le (1).

Le même historien, après avoir loué le courage et la fortune du conquérant (2), blâme son ivrognerie et sa mollesse (3). Il entre dans les plus grands détails sur le luxe oriental qu'il développa (4), et termine par ce trait : « Personne n'osait l'approcher ; enflé de sa fortune, il se montra oppresseur.

---

(1) AElian. var. histor. l. 2, c. 19, edit. Tornes, 1587, in-12., p. 58.

(2) Ibid. l. 7, c. 23, p. 118.

(3) Ibid. l. 9, c. 3, p. 232.

(4) Voyez ci-dess[illegible]

§. II.

MORALISTES.

DION CHRYSOSTOME.

Extrait d'un dialogue entre Diogène et Alexandre (1).

On raconte qu'Alexandre et Diogène, l'un fort occupé, l'autre oisif; l'un puissant roi, l'autre pauvre exilé, eurent ensemble un entretien.

Alexandre était le plus ambitieux de tous les hommes, dévoré de la soif de la gloire et de la renommée, jaloux des hommages de toute la nature, plein d'orgueil et ne connaissant rien au-dessus de lui.

En effet, toutes les ames étaient alors corrompues par les délices, la lâcheté, l'intérêt avare et les voluptés. Seul, Diogène professait la constance, la pauvreté, la tempérance. Les actions et les discours du philosophe n'avaient point d'abord frappé un jeune homme élevé dans le faste des cours.

(1) Orat. 4, de Regno, édit. in-folio. Morel, Lutet. 1604, p. 59 ad 52.

Il finit cependant par porter admiration, et même envie à son courage impassible, à cette gloire singulière que le cynique obtenait seul entre tous les Grecs.

Lui ne pouvait faire un pas ni atteindre l'objet de ses désirs, sans traîner la phalange macédonienne, les chevaux thessaliens, les Thraces, les Péones, une foule de soldats; Diogène se promenait seul et à son gré sans rien craindre, la nuit et le jour.

Lui, pour être obéi des Macédoniens, des Grecs, pour s'assurer leurs chefs, devait répandre les présens et les éloges. Diogène ne flattait personne, disait la vérité à tout le monde, ne possédait pas une drachme, ne manquait de rien et vivait, à sa fantaisie, une vie que le cynique regardait comme le comble de la félicité même, et qu'il n'aurait point changée contre les trésors du grand roi.

Alexandre, qui depuis long-temps désirait le connaître, s'approcha de lui, le salua. Diogène, le regardant avec des yeux étincelans, lui ordonne de se retirer de devant son soleil. Alexandre est frappé de ce sang-froid. —Viens-tu me demander quelque chose? — Que pourrais-tu me donner, repart Alexan-

dre. — Des biens que tu ne saurais ni posséder ni payer. — Connais-tu bien Alexandre? le voilà devant toi. — Qui ? ce bâtard de Philippe?... (Alexandre rougit.) Ce fils d'un Dieu (1). (Alexandre sourit.) — Diogène croit-il à cette origine ? — Oui, si tu joins la prudence et la force, si tu te montres, comme Jupiter, digne de commander, je te reconnais pour son fils.

(Suit une longue dissertation sur l'art de régner, dans lequel on remarque cette phrase: Un roi est le pasteur des peuples, et non leur boucher.)

Le grand roi ne te paraît-il pas digne de ce nom, continue Alexandre. — Nullement. — Et quand je l'aurai vaincu, ne serai-je pas plus grand que lui? — Moins encore. Vous ressemblez à des enfans qui jouent entre eux au roi dépouillé.

(L'ambitieux se sentit humilié.) Tu badines, Diogène. Quoi ! je ne serai pas le plus grand des mortels lorsque j'aurai soumis la terre? — Il te restera toujours un ennemi. —

(1) Il y a ici anachronisme. Le fils de Philippe ne voulut passer pour celui de Jupiter Ammon qu'après le voyage de Lybie, époque bien postérieure à celle de l'entrevue d'Alexandre et de Diogène

Où? — Dans la Grèce. — Qui? — Toi-même. Ta folie tournera contre son auteur : celui de tant de maux les appelle à son tour sur sa tête. Je le répète, tu es le plus grand ennemi du monde et de toi-même. Cela t'irrite? tu peux t'emporter et me percer de ta lance : sache du moins que je t'ai dit la vérité, et qu'il n'y a que moi qui puisse te la dire : (et poursuivant) où sont donc les marques de ta royauté? — Tu disais d'abord qu'il n'en était pas besoin. — Oui, des marques extérieures; mais il en est une par laquelle la nature a voulu faire reconnaître ceux qui doivent commander aux autres. — Comment? — Ne sais-tu pas que dans une république des abeilles, celle qui commande est dépourvue d'aiguillon? elle n'a pas besoin d'armes pour se faire obéir. Pour toi, je ne sais si tu quittes les tiennes même pendant ton sommeil : tu crains donc? La crainte n'annonce pas un roi, mais un esclave. La justice et les bienfaits sont la véritable puissance et les meilleures armes. Tu ne déposeras les tiennes que pour revêtir des ornemens ridicules, la pourpre, le diadème; que sais-je, la tiare même, plus fier qu'un coq dressant la crête. Mais connais-tu la fête des Saques, célébrée

en Perse ? — Non. — On destine alors un captif à la mort ; mais auparavant, on le place sur le trône royal : il revêt tous les ornemens, il use pendant quelques jours de tous les droits et des plaisirs attachés à l'empire. On le dépouille ensuite ; on le bat de verges, et on le met en croix. Que signifie cet usage, sinon que des hommes sont assez dépravés et insensés pour rechercher une élévation d'où leur orgueil et leur mollesse les précipitent bientôt.

L'auteur de ce dialogue le termine par de longs conseils sur la modération et la sagesse, par le portrait du génie particulier de chaque homme : il évoque celui de l'ambition, celui de l'avarice, celui des voluptés, et s'efforce d'effrayer Alexandre par la peinture des maux qu'ils traînent à leur suite.

LUCIEN.

Nous ne rapporterons point le dialogue entre Annibal, Alexandre et Scipion, parce qu'il n'est que le développement du mot d'Annibal cité plus bas ; ni le dialogue entre Alexandre et Philippe, parce que le fond des reproches est le même que dans le suivant, à la réserve des passages où Philippe rabaisse

rabaisse les victoires de son fils contre les Perses, et insulte à la dépravation de ses mœurs.

Diogène et Alexandre.

Eh quoi, Alexandre, te voilà mort comme nous autres? — Tu le vois, Diogène. Rien d'extraordinaire; j'étais mortel. — Ammon en imposait donc, lorsqu'il t'appelait son fils? Tu es donc vraiment le fils de Philippe. — Eh sans doute: autrement je serais immortel. — Qu'est-ce donc qu'on racontait d'Olympias, qu'un serpent s'était glissé dans son lit, que tu étais né de ce commerce, origine dont Philippe s'attribuait en vain l'honneur? — On m'a dit tout cela; mais je vois que ma mère et ces prêtres d'Ammon n'avaient pas le sens commun. — Et cette imposture n'a point été inutile à tes affaires: on t'a craint comme un Dieu. Mais, dis-moi, quel est l'héritier d'un si grand empire? — Par les Dieux, je l'ignore. La mort m'a surpris; à peine ai-je eu le temps de donner mon anneau à Perdiccas. De quoi ris-tu? — De la sottise des Grecs qui te flattèrent bassement à ton avènement, qui te nommèrent leur généralissime, qui te placèrent au rang des

douze grands Dieux, et t'élevèrent des temples. Mais où les Macédoniens t'ont-ils enseveli? — Il y a trois jours que je gîs à Babylone; mais l'un de mes gardes, Ptolémée, dès qu'il pourra respirer après les premiers troubles, promet de porter mon corps en Egypte, où je recevrai la sépulture, où je deviendrai un des Dieux de la contrée. — Et je ne rirais pas d'une folie qui ne t'abandonne pas même dans les enfers, et de tes prétentions au rôle d'Anubis et d'Osiris?.... Votre divinité se trompe : n'espérez point, sublime fils d'Ammon, revoir les bords du fleuve que l'on passe sans retour : Eaque est diligent, et Cerbère est à craindre.... Mais je voudrais savoir comment tu supportes ici le souvenir de ta félicité passée; lorsque tu songes à cette foule de gardes, de satrapes qui t'accompagnaient, à tes trésors, aux peuples qui t'adoraient, à Babylone, à Bactres, à ton pouvoir monstrueux, à ton char superbe sur lequel tu étais élevé le sceptre à la main, la pourpre sur les épaules. Quels doivent être tes regrets! tu pleures, imbécille? Est-ce que le sage Aristote ne t'a point appris que tout ce qui vient de la fortune est caduc. (Ici Alexandre accuse Aristote de l'avoir corrompu.) Sais-tu

ce qu'il te reste à faire? Il n'y a qu'un remède à tes chagrins : va boire à longs traits sur les bords du Léthé. Mais voici Clitus ! Callisthène et d'autres qui s'avancent pour te déchirer et venger leurs injures ! Je te quitte; adieu. N'oublie pas de boire (1).

LIBANIUS.

Alexandre eût été beaucoup plus estimable, s'il n'eût point saccagé Thèbes : cette vengeance, qui dépare les belles actions qu'il fit ensuite, lui attira les reproches les plus durs et les mieux mérités (2).

Ce rhéteur avait précédemment fait l'éloge de la clémence du conquérant à l'égard des orateurs d'Athènes dont il pouvait ordonner le supplice, et auxquels il pardonna (3).

Les conquêtes d'Alexandre ne purent

(1) Lucien, dialogue des morts, tom. 1, p. 290, édit. Amstelod. Blaeu.

(2) Orat. 12, ad Theodos., p. 391, tom. 2, in-fol. Paris, Morel. 1627.

(3) Ibid. p. 161.

assouvir son ambition ; il brûlait toujours d'en étendre les limites.

L'orateur opposant enfin aux vices d'Alexandre les vertus qui doivent constituer le prince, élève au-dessus de tout la justice et la modération, et conclud par placer les plus grands rois de l'antiquité, Darius, Cyrus et Alexandre même au-dessous du rang qu'ils occupent dans l'opinion (1).

JULIEN.

Julien, dans la critique des Césars, introduit devant les Dieux Alexandre, César, Auguste, Trajan, Marc-Aurèle et Constantin, disputant de la préséance entre eux, à la réserve de Marc-Aurèle qui se soumet avec une noble simplicité au jugement de l'Olympe. Les autres plaident longuement leur cause.

Les Dieux, avant de prononcer, sont d'avis de considérer le but que s'était proposé chaque héros, et de les juger plutôt sur les motifs de leurs actions que sur leur succès dont la fortune pouvait réclamer sa part.

(1) Ibid. p. 115.

Mercure demande alors au Macédonien ce qu'il s'était proposé dans ses travaux. — « De » tout vaincre ? — Et tu crois avoir réussi? — » Sans doute. »

Lors Silène en souriant : « N'as-tu pas été » quelquefois vaincu par les filles de Bacchus » (Il entendait par ce mot les vignes, et persifflait Alexandre sur son ivrognerie.) Celui- » ci élude en véritable péripatéticien. Il ne » peut, dit-il, exister de combat entre l'a- » nimé et l'inanimé. — Merveilleuse dialecti- » que. Et dans quel genre faut-il te placer » toi-même? es-tu mort ou vivant ? — Qui ! » moi que mon courage élève au rang des » Dieux. — Eh bien ! n'as-tu pas été renversé » par toi-même, lorsque tu t'es laissé vaincre » à tes passions? — Il ne s'agit pas de la ma- » nière dont j'en ai agi avec moi-même, mais » bien avec les autres. — Excellente réponse; » mais lorsque dans les Indes, blessé, protégé » par Peucestas, on t'emporta mourant, te » montras-tu plus fort que celui qui te blessa; » l'avais-tu vaincu? — Oui, lui et la ville. — Tu » te trompes, mon ami, tu étais alors sans » mouvement, prêt à rendre l'ame, tel qu'Hec- » tor couché sur la poussière; d'autres com- » battaient et triomphaient. — Je les condui-

» sais. — Toi, tu les conduisais gisant et » presque mort ?

Alors Bacchus : — « Tais toi, vieux Silène, » de peur qu'il ne te traite comme il a fait » Clitus ».

Alexandre rougit, ses yeux se remplirent de larmes ; il se tut.

La critique de Silène s'exerce alors sur les autres concurrens, et effleure même Marc-Aurèle. Enfin les Dieux prononcent : « que » chacun se place comme il l'entendra dans » l'Olympe, auprès de la divinité qui lui a » servi de modèle. Alexandre se précipite aux pieds d'Hercule ; Auguste se place près d'Apollon, Marc-Aurèle se tient ferme aux côtés de Saturne et de Jupiter. César courait çà et là avec inquiétude. Le redoutable Mars et Vénus l'appelèrent. Trajan rejoignit Alexandre. Constantin, qui était resté dans le vestibule, ne trouvait aucun modèle parmi les Dieux ; mais il aperçut la mollesse sous des portiques, qui l'accueille, le presse dans ses bras, le revêt de la parure des femmes, et le fait asseoir à côté de la Luxure. Ce fut là qu'il trouva son fils qui criait : Venez, sacriléges, homicides, scélérats, un peu

d'eau lavera tous vos forfaits. Vous pourrez même les commettre encore ; vous en serez quitte pour vous frapper la poitrine (1).

---

(1) Juliani opera, tom. 1, Cæsar., p. 316 et 336, édit. in-fol., Lips, Weidmann, 1686.

CHAPITRE IV.

JUGEMENS DIVERS.

Auteurs latins, historiens, orateurs, poètes.

§. I.

HISTORIENS.

QUINTE-CURCE.

Jugement et quelques fragmens historiques.

Certainement si Alexandre eût pu se maintenir dans cette modération, (celle qu'il montra envers la famille de Darius) jusqu'à la fin de sa vie, je l'aurais estimé beaucoup plus heureux qu'il ne semblait l'être, lorsqu'après avoir défait les nations, et étendu ses conquêtes depuis l'Hellespont jusqu'à l'Océan, il imita le triomphe de Bacchus. Il eût vaincu l'orgueil et la colère, deux vices qu'il ne sut dompter, et au milieu des festins

il n'eût point trempé ses mains dans le sang de ses meilleurs amis, ni été si prompt à faire mourir, sans connaissance de cause, ces grands capitaines à qui il devait une bonne partie de ses victoires.

Il est vrai que la fortune en ce temps-là n'avait pas encore gagné le dessus dans son esprit, et comme elle ne fesait que de commencer à croître, il la porta modérément et avec beaucoup de sagesse; mais à la fin il n'eut plus la force de la soutenir, et fut accablé de sa grandeur. Il est certain qu'en ces premières années, il se gouverna de sorte qu'il surpassa en bonté et en continence tous les rois qui avaient été devant lui (1)....

Toutes les grandes qualités d'Alexandre, ce naturel admirable qui le mettait au-dessus de tous les autres rois, ce courage à l'épreuve de toutes sortes de dangers, cette promptitude à entreprendre et à exécuter, cette foi envers ceux qui se rendaient, cette clémence envers les captifs, et cette modération dans les plaisirs mêmes innocens et ordinaires; tout cela fut souillé par l'ivrognerie, qui

(1) Quint.-Curt., l. 3, c. 12, p. 258, de la traduction de Vaugelas, in-4.°

n'était pas supportable à un prince comme Alexandre.

Au fort de ses affaires, lorsque son ennemi et son concurrent à l'empire fesait de plus grands efforts pour recommencer la guerre, et que des peuples nouvellement conquis ne songeaient qu'à secouer le joug, il passait les jours entiers en festins. Il y appelait des femmes, non pas de celles à l'honneur de qui c'eût été un crime d'attenter; mais des courtisanes qui n'avaient pris que trop de licence, et ne s'étaient rendues que trop communes dans l'armée (1).....

Suit le récit de l'embrasement de Persépolis.

Alexandre, à qui le repos était plus fâcheux que toutes les fatigues militaires, n'eut pas sitôt un peu de relâche, qu'il s'abandonna aux voluptés, et celui que les armes des Perses n'avaient pu vaincre, fut vaincu par leurs vices. Ce n'était plus que festins désordonnés; qu'un plaisir insensé qu'il prenait à passer les nuits à boire; que jeux, que femmes et que débauches, et imitant les façons de faire des étrangers, comme les

(1) *Id.* l. 5, c. 7, p. 410.

jugeant meilleures que celles de son pays, il offensa tellement les siens, qu'ils ne le regardaient plus que comme un ennemi ; car ceux qui fesaient profession d'une exacte discipline, qui vivaient de peu et de viandes les plus communes, seulement pour soutenir leur vie, ne pouvaient souffrir qu'il les jettât dans ces dissolutions, et les asservît aux mœurs des vaincus. Delà vinrent ces conspirations si fréquentes contre sa personne, ces mutineries dans ses troupes, et cette licence effrénée de parler et de se plaindre de lui, d'où lui venaient ensuite ces violences, ces soupçons mal fondés, ces frayeurs et autres choses semblables.

Comme il passait donc les jours et les nuits à table, ne pouvant pas toujours manger, il y entremêlait diverses sortes de jeux et de passe-temps ; en quoi il ne se contentait pas des troupes de bateleurs et de joueurs d'instrumens qu'il avait fait venir de la Grèce ; mais il voulait encore que les captives qu'il avait à sa suite, chantassent des chansons à leur mode, qui était une étrange musique pour des oreilles délicates (1).

(1) *Id.* l. 6, c. 2, p. 448.

Ce fut dans la Parthiène qu'Alexandre leva le masque, et qu'il devint la proie de toutes ses passions, changeant en orgueil et en impudicité la modération et la continence qui l'avaient fait admirer, et qui, certainement, sont deux vertus bien rares en une grande fortune. Il se mit à mépriser les coutumes de son pays, quittant la bonne discipline, l'habit simple et la forme de vivre réglée des rois de Macédoine, comme des choses trop basses pour sa grandeur, et affecta le faste des rois de Perse dont l'orgueilleuse pompe osait s'égaler à la gloire des Dieux. Il voulait que les vainqueurs de tant de nations se prosternassent à ses pieds, les accoutumant à des services vils et abjects, et les traitant en esclaves; de sorte qu'il s'environna le front d'un diadême de pourpre, mêlé de blanc, comme l'avait porté Darius, et prit la robe persienne sans craindre même le présage qu'on croit fatal au vainqueur de prendre l'habit du vaincu. Il ne manquait pas de dire, pour le faire trouver bon, qu'il se parait des dépouilles de ses ennemis; mais le mal est qu'il se revêtait aussi de leurs mœurs, et que l'orgueil de l'habit et de l'esprit se suivaient.

Après, aux dépêches qu'il fesait en Europe, il y apposait son cachet ; mais en celles d'Asie, il se servait de l'anneau de Darius, montrant par-là qu'une seule tête a bien de la peine à s'ajuster avec deux grandes couronnes.

Il obligeait aussi les grands de sa cour et ses capitaines, de s'habiller à la persienne, à quoi ils avaient grande répugnance, mais pas un ne lui eût osé contredire.

Il avait fait un serrail de son palais, l'ayant rempli de trois cents soixante concubines, autant qu'en avait eu Darius, avec des troupes d'eunuques qui se prostituaient à toutes sortes d'ordures.

Les vieux soldats de Philippe, novices aux voluptés, détestaient tout haut ces déréglemens et ces mœurs corrompues par la contagion des barbares ; c'était même un langage tout commun dans l'armée qu'on avait plus perdu que gagné par la victoire ; que c'était eux en effet qui se pouvaient dire vaincus, de se soumettre ainsi aux vices des étrangers ; qu'enfin ce serait là tout le fruit de leur longue absence, de retourner en leurs maisons équipés comme des esclaves ; que déjà ils avaient honte de voir qu'Alexan-

dre, roi de Macédoine, fût devenu satrape de Darius (1).....

Discours des Scythes au conquérant.

» Si les Dieux t'avaient donné un corps pro-
» portionné à ton ambition, tout l'univers
» serait trop petit pour toi; d'une main tu tou-
» cherais l'Orient et de l'autre l'Occident; et,
» non content de cela, tu voudrais suivre le
» soleil et savoir où il se cache. Tel que tu es,
» tu ne laisses pas d'aspirer où tu ne saurais
» atteindre. De l'Europe tu passes dans l'Asie,
» et de l'Asie tu repasses dans l'Europe; et
» quand tu auras subjugué tout le genre
» humain, tu attaqueras les rivières, les forêts
» et les bêtes sauvages. Mais souviens-toi que
» les grands arbres sont long-temps à croître,
» et qu'il ne faut qu'une heure pour les arra-
» cher. C'est une folie de penser en cueillir les
» fruits, et n'en pas considérer la hauteur:
» prends garde qu'en voulant monter jusqu'à
» la cime, tu ne tombes avec les branches aux-
» quelles tu te seras attaché. Le lion sert quel-
» quefois de pâture aux plus petits oiseaux, et
» le fer est consumé par la rouille; enfin il

(1) *Id.*, l. 6, c. 6, p. 467 et suiv.

» n'est rien de si fort à quoi les choses les plus » faibles ne puissent nuire. Et qu'avons-nous à » démêler avec toi ? Jamais nous n'avons mis » le pied dans ton pays ; n'est-il pas permis à » ceux qui vivent dans les bois d'ignorer qui tu » es, et d'où tu viens ? Nous ne voulons ni » commander ni obéir à personne ; et afin que » tu saches quelles gens ce sont que les » Scythes, nous avons reçu du ciel, comme un » riche présent, une paire de bœufs, une » flèche, un javelot et une coupe. C'est de quoi » nous nous servons, et avec nos amis et contre » nos ennemis : à nos amis, nous leur donnons » du blé provenu du travail de nos bœufs, » avec eux nous offrons du vin aux Dieux dans » la coupe : pour nos ennemis, nous les com» battons de loin avec la flèche, et de près avec » le javelot. C'est avec quoi nous avons pre» mièrement vaincu le roi de Syrie, puis celui » des Perses et des Mèdes, et nous nous » sommes ouvert le chemin jusque dans l'E» gypte. Mais toi qui te vantes de venir pour » exterminer les voleurs, tu es toi-même le » plus grand voleur de la terre ; tu as pillé et » saccagé toutes les nations que tu as vain» cues ; tu as pris la Lydie, envahi la Syrie, la » Perse, la Bactriane ; tu as pénétré jusqu'aux

» Indes, et tu viens encore ici pour nous ravir » nos troupeaux : tes mains ont beau être » pleines, elles cherchent toujours nouvelle » proie. Eh ! qu'as-tu que faire de tant de ri- » chesses qui ne font qu'accroître ta soif ? tu es » le premier qui as trouvé la nécessité dans » l'abondance, comme si tout ce que tu as ne » servait qu'à te faire désirer plus ardemment » ce que tu n'as pas. Ne songes-tu point com- » bien il y a que les Bactriens t'arrêtent ? Pen- » dant que tu domptes ceux-ci, les Sogdiens » se révoltent, et la victoire n'est pour toi » qu'une semence de nouvelle guerre. Car je » veux que tu sois le plus puissant et le plus » grand prince du monde, on n'est pas bien » aise d'avoir un étranger pour maître. Passe » seulement le Tanaïs, et tu verras l'étendue » de nos plaines. Tu as beau suivre les Scythes, » je te défie de les atteindre. Notre pauvreté » sera toujours plus agile que ton armée char- » gée des dépouilles de tant de nations ; et » quand tu nous penseras bien loin, tu nous » verras à tes trousses ; car c'est avec la même » vitesse que nous poursuivons et que nous » fuyons nos ennemis.

» J'apprends que les Grecs font passer en » proverbe et en railleries les solitudes des

Scythes.

» Scythes. Oui, nous aimons mieux nos déserts que vos grandes villes et vos fertiles campagnes : crois-moi, la fortune est glissante ; tiens-la bien, qu'elle ne t'échappe, encore auras-tu de la peine à la retenir, si elle a envie de te quitter : au moins donne-lui un frein, de peur qu'elle ne t'emporte. » Nos gens disent que la fortune n'a point de pieds, mais qu'elle a des mains et des ailes, et que lorsqu'elle tend les mains, elle étend les ailes pour s'envoler. Enfin, si tu es un Dieu, tu dois faire du bien aux mortels, et ne dois pas leur ravir ce qu'ils ont ; mais si tu es homme, songe sans cesse à ce que tu es ; car c'est folie de ne penser qu'aux choses qui nous font oublier nous-mêmes.

» Ceux que tu laisseras en paix seront tes bons amis, parce que les plus fermes amitiés sont entre personnes égales, et ceux-là sont estimés égaux qui n'ont point éprouvé leurs forces l'un contre l'autre. Mais ne t'imagine pas que ceux que tu auras vaincus te puissent aimer ; il n'y a jamais d'amitié entre le maître et l'esclave, on a beau faire la paix, le vainqueur garde toujours ses avantages.

» Au reste, ne t'attends pas que les Scythes

» jurent pour faire alliance ; le serment des » Scythes est de garder la foi et non pas de la » jurer ; c'est affaire aux Grecs d'y apporter » ces précautions et ces solennités, de signer » leurs contrats, et d'appeler les Dieux à » témoin de leurs promesses : mais pour nous, » la bonne foi fait toute notre religion. Qui ne » tient pas parole aux hommes, ne fait pas » conscience d'en manquer aux Dieux, et tu » n'as pas besoin d'amis dont l'affection te » soit suspecte.

» Considère que nous tenons les clefs de » l'Asie et de l'Europe ; que nous serons, si tu » veux, comme des sentinelles pour te garder » l'un et l'autre empire ; la largeur du Tanaïs » nous sépare seule de la Bactriane ; au-delà » de ce fleuve, nous nous étendons jusqu'à la » Thrace, et la Thrace, à ce que l'on dit, » confine à la Macédoine : ainsi, nous sommes » tes voisins des deux côtés, regarde lequel tu » aimes le mieux, de nous avoir pour amis, » ou pour ennemis (1) »....

Après l'hymen d'Alexandre avec Roxane, voilà, ajoute Quinte-Curce, comme le roi de

(1) *Id.*, l. 7, c. 8, p. 553 et suiv.

l'Asie et de l'Europe épousa une femme introduite parmi les jeux d'un festin, pour avoir d'une captive un fils qui commandât aux vainqueurs. Les princes de sa cour étaient tout honteux de voir que dans la débauche il eût fait son beau-père d'un de ses prisonniers; mais depuis la mort de Clitus, toute liberté de parler étant bannie, ils ne fesaient plus que lui applaudir des yeux et du visage, qui s'accommodent merveilleusement à la flatterie, et à une complaisance servile (1).....

Hermolaüs est accusé d'avoir attenté aux jours d'Alexandre (2); celui-ci lui ordonne de s'expliquer sur les motifs qui l'ont déterminé à cette résolution. Hermolaüs s'exprime ainsi:

» Je me servirai de la permission que tu me » donnes, et dirai ce que j'ai appris à mes dé» pens et par notre propre expérience.

» Combien nous reste-t-il de Macédoniens » désormais qui aient échappé à ta cruauté? » Qui n'en a point senti les effets, je ne dirai » pas de la lie du peuple, mais des premiers

(1) *Id.*, l. 8, p. 696.

(2) Voyez tom. 2, p. 55 et suiv.

» de l'armée? Attalus, Philotas, Parménion,
» Lynceste et Clitus seraient aujourd'hui
» pleins de vie, s'ils n'avaient eu affaire qu'aux
» ennemis; tu les verrais encore dans la mêlée
» te couvrir de leurs boucliers, combattre pour
» ta gloire, et se charger de blessures pour te
» gagner des batailles. Aussi en ont-ils eu une
» belle récompense; l'un a souillé ta table de
» son sang, l'autre n'en a pas été quitte pour
» une simple mort. Tes généraux ont été mis
» à la torture, et ont servi de spectacle aux
» Perses qu'ils avaient vaincus : et Parmé-
» nion, par qui tu as fait périr Attalus, a été
» massacré lui-même sans aucune forme de
» procès; car telle est ta louable coutume, tu
» te sers tour-à-tour des mains des misérables
» pour t'en défaire, et les ministres de tes
» meurtres sont mis à mort par d'autres à qui
» tu réserves le même destin ».

Un grand bruit s'élève dans l'assemblée contre Hermolaüs : ayant obtenu silence avec peine, il continue ;

« O quel excès de bonté de laisser parler
» des enfans qui ne font que bégayer! tandis
» qu'on ferme la bouche à Callisthène, parce
» qu'il n'y a que lui qui sache s'exprimer.
» Pourquoi ne pas le faire venir, puisque ceux

» mêmes qui ont tout avoué sont entendus ? » Mais tu crains le discours libre d'un homme » de bien dont tu ne saurais supporter même » le regard. Oui, je soutiens qu'il n'est point » coupable. Ceux qui ont conçu cette glo- » rieuse entreprise avec moi sont ici : aucun » ne saurait dire que Callisthène y ait pris » part, et toute-fois, il y a long-temps, que » sa mort est résolue par le plus juste et le » plus modéré de tous les rois.

» Voilà les récompenses que reçoivent les » Macédoniens, dont tu prodigues le sang » comme superflu, et ne valant pas la peine » d'être épargné.

» Tu fais marcher à ta suite trente mille » mulets chargés de l'or et du butin des en- » nemis, et les soldats ne remportent chez eux » que des blessures pour toute récompense.

» Nous avons pourtant souffert tout cela » jusqu'à ce que tu nous aies livrés aux Bar- » bares, et que, par une nouvelle mode, tu » aies fait passer les vainqueurs sous le joug » des vaincus.

» Rien ne te plaît comme l'habit et la disci- » pline des Perses ; tu n'as d'aversion que pour » les mœurs de ton pays. C'est donc le roi de » Perse que nous avons voulu tuer, et non pas



» celui de Macédoine : c'est par le droit de la » guerre que nous poursuivons en toi, un dé- » serteur, un révolté.

» Tu as voulu que les Macédoniens s'abais- » sassent à fléchir le genoux devant toi, et » à t'adorer comme un Dieu : tu désavoues » Philippe pour ton père, et s'il était un » autre Dieu plus grand que Jupiter, tu désa- » vouerais Jupiter même. Et tu t'étonnes que » des hommes libres ne puissent supporter ton » orgueil ! que pouvons-nous attendre de toi, » sinon de mourir innocens, ou, ce qui est » pire que la mort, de vivre dans la servitude ? » Si l'on peut encore espérer quelqu'amende- » ment de ta part, conviens que tu m'as de » grandes obligations, car je suis le premier » qui ose t'apprendre la manière dont les » hommes vertueux veulent être traités.

» Au reste, épargne ceux à qui nous appar- » tenons ; ne condamne point des vieillards » déjà assez désolés de la perte de leurs enfans. » Quand à nous, accélère l'instant de notre » supplice ; nous obtiendrons de notre mort, » le bienfait que nous espérions de la » tienne (1) »....

(1) *Id.*, l. 8, c. 7, p. 607.

A juger sainement d'Alexandre, on trouvera que ses vertus lui venaient de la nature, et ses vices, ou de la fortune ou de l'âge. Il avait une force d'esprit non pareille ; une patience dans les fatigues à lasser tout le monde, et qui allait presque dans l'excès; un courage incomparable, non-seulement à l'égard des rois, mais de ceux mêmes qui n'ont excellé qu'en cela. Il se montrait si libéral, qu'il donnait souvent plus qu'on n'eût osé lui demander. Sa clémence envers les vaincus était extrême, jusqu'à rendre les royaumes à ceux sur qui il les avait conquis, et les donner en pur don aux autres.

La mort, qui fait frémir le reste des hommes, l'étonnait si peu, qu'il semblait la chercher par-tout. Il est vrai que son ambition était sans limites; mais cela était pardonnable à un prince jeune, et qui fesait de si grandes choses.

Que s'il faut parler de sa piété envers ceux qui lui avaient donné la naissance, n'avait-il pas résolu de faire mettre Olympias au rang des divinités? N'avait-il pas vengé la mort de Philippe?

Quelle fut sa bonté pour la plupart de ses confidens? quelle son affection pour

ses soldats? quelle sa continence pour les femmes? sa conduite égalait sa valeur, et il était pénétrant et judicieux plus que ne portait son âge.

C'était-là des dons de la nature : voici ce que sa fortune lui avait apporté, de s'égaler aux Dieux, de se faire rendre les honneurs divins, d'ajouter foi aux oracles qui le flattaient par des semblables vanités, et de s'emporter contre ceux qui refusaient de l'adorer; de s'habiller à la mode des étrangers, et prendre les mœurs des peuples vaincus qu'il avait méprisées avant la victoire : car pour ce qui est de la colère et d'aimer le vin, comme la jeunesse y contribuait beaucoup, l'âge l'eût pu modérer aussi.

Au reste, il faut avouer que s'il fut redevable à la vertu, il le fut encore davantage à la fortune, que lui seul de tous les hommes semble avoir eue en son pouvoir et à son commandement. Combien de fois l'a-t-elle comme arraché des mains de la mort? combien de fois retiré des périls où il s'était précipité sans l'abandonner en une seule occasion? Et pour comble de faveur, elle a borné sa vie au plus haut période de sa gloire. On dirait que les destinées avaient attendu à le

prendre jusqu'à ce qu'ayant dompté l'Orient, et navigué jusque sur la mer océane, il eût fait tout ce que peut faire un homme mortel (1).

VALERE MAXIME.

La colère tira, pour ainsi dire, Alexandre du ciel : car qui l'empêcha d'y monter, si ce n'est Lysimachus exposé à la fureur d'un lion, Clitus percé d'une lance, Callisthène condamné à mort? On peut dire que ce meurtre odieux, de ses trois amis, lui fit perdre le fruit et la gloire de ses trois victoires (2).

La valeur et la fortune d'Alexandre le firent monter au comble de l'insolence par trois degrés très-remarquables. Au mépris de Philippe, il se donna Jupiter Ammon pour père ; le dégoût qu'il eut pour les mœurs et pour les manières de s'habiller des Macédoniens, lui firent prendre les coutumes et les habits des Perses ; croyant indigne de lui d'être homme, il voulut être Dieu. Ainsi, il n'eut point de honte de renoncer aux titres de fils, de citoyen et d'homme (3).

(1) *Id.*, l. 10, c. 5, p. 738 et suiv.
(2) Valer. Max., l. 9, c. 3.
(3) *Ibid.*, c. 5.

JUSTIN.

Les Macédoniens loin de s'affliger de la mort d'un concitoyen et d'un grand roi, s'en réjouissaient comme s'ils eussent été délivrés d'un ennemi. Son excessive sévérité et les périls continuels auxquels ses guerres les avaient exposés, leur fesait détester sa mémoire. D'ailleurs les chefs se nourrissaient de l'espoir d'hériter du royaume et des provinces conquises, et ses soldats de partager ses immenses trésors, comme une proie d'autant plus agréable pour eux qu'ils ne s'y attendaient pas : les uns cherchaient à envahir ses Etats, les autres ses richesses (1).

§. II.

ORATEUR.

CICÉRON.

Disciple d'Aristote, Alexandre réunit à un génie sublime une égale modestie ; le voilà roi, il devient superbe, cruel et immodéré (2).

(1) Just, l. 13, c. 1.

(2) Non vides ipsum illum Aristotelis discipulum, summo ingenio, summâ modestiâ ; posteaquam rex appellatus sit, superbum, crudelem, immoderatum fuisse.

Ad Attic. l., 13. *ep.* 28, *p.* 457, *édit. Amstelod.* 1724, *in-fol.*

§. III.

MORALISTES.

SÉNÈQUE.

Ne vaut-il pas mieux célébrer les ouvrages des Dieux, que les brigandages d'un Philippe, d'un Alexandre, de mille autres conquérans illustrés par le ravage des nations (1)?.... •

Cet Alexandre qui sut résister à tant de marches, à tant d'hivers pendant lesquels il triompha de la rigueur des climats, de la difficulté des lieux, à tant de fleuves dont la source était inconnue, à tant de mers immenses, ne dut sa mort qu'à son intempérance dans la boisson, à cette fatale coupe d'Hercule (2).....

Alexandre avait commencé, pour son malheur, par apprendre la géométrie, qui aurait dû lui enseigner combien était petite cette terre dont il avait conquis une si petite partie : je dis pour son malheur, parce qu'il aurait dû comprendre combien était peu

(1) Senec. Quæst. Nat. præf. p. 228, traduction de Lagrange.

(2) *Id.*, Ep. 83.

fondé le surnom de *grand* qu'il portait. Comment pouvait-il être grand sur un si petit théâtre (1) ?....

Le malheureux Alexandre était poussé dans des régions inconnues par le désir de ravager les possessions d'autrui. Regardez-vous sensé, un prince qui commence par la destruction de la Grèce, dans le sein de laquelle il avait été nourri ; qui dépouille toutes les villes de ce qu'elles avaient de plus précieux ; qui impose la servitude à Lacédémone, et le silence à Athènes ? Non content du ravage de tant de villes que Philippe avait ou vaincues ou achetées, il en cherche ailleurs d'autres à renverser ; il porte ses armes destructives par toute la terre : sa cruauté n'est jamais fatiguée, semblable à celle de ces bêtes féroces qui tuent plus qu'elles ne consument. Déjà il a englouti plusieurs royaumes en un seul ; déjà les Grecs et les Perses tremblent sous un même maître ; déjà des nations, qui avaient conservé leur liberté contre Darius, se soumettent à son joug ; il veut encore aller au-delà de l'Océan, au-delà du Soleil même : il se prépare à

(1) *Id.*, Epist. 91.

faire violence à la nature ; il ne peut pas marcher, mais il ne peut s'arrêter (1)....

Alexandre exterminait et mettait en fuite les Perses, les Hyrcaniens, les Indiens, toutes les nations qui s'étendaient depuis l'Orient jusqu'à l'Ocident ; mais lui-même, après le meurtre d'un de ses amis et la perte de l'autre, languissait dans l'obscurité de sa tente, pleurant son crime et sa perte : il avait travaillé à se rendre maître de tout, plutôt que de ses passions (2)....

Alexandre se trouve pauvre même après avoir vaincu Darius et subjugué les Indes. Il veut encore acquérir ; il fait parcourir des mers inconnues ; il envoie de nouvelles flottes sur l'Océan ; il cherche, pour ainsi dire, à forcer les barrières du monde : ce qui suffit à la nature, ne suffit point à un homme ; il s'en trouve un qui, devenu maître de tout, désirait encore quelque chose ; tant l'esprit peut s'aveugler ; tant chacun, à mesure qu'il avance, est capable d'oublier le point d'où il est parti ; ce conquérant, pos-

(1) *Id.*, Epist. 94.
(2) *Id.*, Epist. 113.

sesseur tranquille d'un coin de terre qui ne lui était point disputé, s'afflige en se voyant obligé de revenir sur ses pas des extrémités de la terre (1)....

Après avoir rapporté l'offre du droit de bourgeoisie faite à Alexandre par les Corinthiens, et acceptée par le conquérant, Sénèque ajoute : Alexandre admit les députés à sa table, et leur fit le plus grand accueil, songeant moins à ceux qui lui fesaient cette offre qu'au héros auquel ils l'avaient faite autrefois. Cet homme, esclave de la gloire, dont il ne connaissait ni la nature ni les bornes ; cet homme, qui suivait les traces d'Hercule et de Bacchus sans même s'arrêter où elles s'étaient perdues, flatté de l'associé qu'on lui donnait, crut que l'égaler à Hercule, c'était le placer dans le ciel, que son excessive vanité ambitionnait depuis long-temps. Mais en quoi ressemblait à Hercule ce jeune insensé qui n'avait, au lieu de courage, qu'une heureuse témérité? Hercule ne vainquit jamais pour lui-même ; il ne parcourut pas le monde en conquérant, mais en vengeur. Eh ! qu'avait à conquérir l'ennemi des

(1) *Id.*, Epist. 119.

méchans, l'appui des bons, le pacificateur des terres et des mers ? Pour Alexandre, il ne fut, dès son enfance, qu'un brigand, un destructeur de nations, un fléau pour ses amis comme pour ses ennemis, un barbare dont le souverain bien était de faire trembler les hommes : il ignorait sans doute qu'on ne craint pas seulement les bêtes féroces, mais même les plus faibles à cause de leur venin (1).....

Alexandre, cet insensé qui donnait toujours dans l'excès, fit présent d'une ville à un simple particulier. Celui-ci se rendant justice, et voulant éviter l'odieux d'un tel bienfait, répondit qu'un tel présent n'était pas proportionné à sa fortune. *Je n'examine pas*, lui dit Alexandre, *ce qu'il te convient de recevoir, mais ce qu'il me convient de donner.* On trouve ce mot héroïque et sublime, et c'est le mot d'un fou. Il n'y a pas de convenance absolue, elle est toujours relative à la chose, à la personne, aux temps, aux biens, aux motifs, aux autres circonstances sans lesquelles le caractère de l'action est indécis. Homme bouffi d'orgueil ! s'il

(1) *Id.*, de benef., l. 1, c. 13.

ne lui convenait pas de recevoir, il ne te convenait pas non plus de donner. Ayons donc égard aux personnes et aux mérites ; et puisque la vertu consiste dans la mesure, l'excès de la bienfaisance est aussi vicieux que le défaut : à la bonne heure, que la fortune t'ait élevé assez haut pour que tes moindres présens soient des villes, il y a plus de grandeur à les refuser qu'à les prodiguer (1).

Alexandre, roi de Macédoine, se vantait de n'avoir jamais été surpassé en bienfaits : ce monarque insolent ne comptait sans doute pour rien les Macédoniens, les Grecs, les Cariens, les Perses, et tant d'autres nations réunies sous ses drapeaux ; il ne croyait pas leur être redevable d'un empire qui s'étendait depuis un coin de la Thrace jusqu'au rivage des mers inconnues. C'était Socrate qui pouvait se glorifier de cet avantage ; c'était Diogène qui triompha d'Alexandre lui-même. Oui, sans doute, il en triompha le jour où ce conquérant, gonflé d'un orgueil plus qu'humain, vit un homme à qui il ne pouvait rien donner ni ôter (2)....

---

(1) *Id.*, de benef., l. 2, c. 16.
(2) *Ibid.*, l. 5, c. 6.

»La nature entière est au sage, non pas comme la terre appartenait à Alexandre qui, sur les bords même de la mer Rouge, avait encore plus de pays à conquérir qu'il n'en avait traversés : que dis-je, il n'était pas maître des régions mêmes dont la victoire lui avait donné la possession, puisque son lieutenant Onésicrite parcourait tout l'Océan cherchant de nouvelles guerres sur des mers inconnues. N'était-ce pas assez découvrir son indigence que de porter ses armes au-delà des limites fixées par la nature, que de se perdre, par une aveugle avidité, dans des espaces profonds, immenses, inconnus? Qu'importe le nombre des royaumes qu'il conquit, qu'il donna, dont il tira des tributs? tout ce qu'il désirait lui manquait. Ce vice n'est point propre à Alexandre qu'une heureuse témérité conduisit sur les traces d'Hercule et de Bacchus : c'est le vice de tous ceux dont la fortune, en les abreuvant, ne fait qu'irriter la soif. (1)....

On dit qu'Alexandre portait la main sur son épée, quand il entendait chanter le

(1) De benef. l. 7, c. 3.

musicien Xénophantès. Diogène dit avec raison, au sujet de ce musicien, qu'il l'eût regardé comme bien plus habile encore, si, par ses chants, il eût su calmer l'ardeur et la fougue d'Alexandre (1)....

Après l'énumération des excès de férocité où la colère porta des rois barbares, sans instruction, sans aucune teinture des lettres, je vais maintenant, ajoute Sénèque, vous citer un élève d'Aristote, Alexandre qui, au milieu d'un repas, perça de sa propre main le plus cher de ses amis, son frère de lait, Clitus en un mot, parce qu'il n'était pas assez flatteur à son gré, parce qu'il avait trop de peine à passer de l'état libre de Macédonien à celui d'esclave Persan.

Pour Lysimachus, aussi son ami, il ne fit que l'exposer à un lion; mais ce Lysimachus, échappé par un bonheur incroyable aux dents de cet animal féroce, instruit par sa propre expérience, en devint-il plus doux quand il fut monté sur le trône ? Il fit mutiler Télesphore, de Rhodes, son ami (2)....

(1) De benef. l. 2, c. 2.

(2) De irâ. l. 3, c. 17.

Je te demande, ô Alexandre! quelle différence y avait-il entre exposer Lysimachus à un lion, ou le déchirer de tes propres dents? Sa gueule était ta bouche, sa férocité était la tienne. Tu aurais voulu sans doute être armé de griffes, de mâchoires assez larges pour dévorer un homme. Je n'aurais pas exigé de toi que ce bras, si fatal à tes amis les plus chers, eût été favorable à personne; que cette ame féroce, le fléau des nations, se fût rassasiée sans meurtre et sans effusion de sang; j'aurais appelé clémence en toi de choisir pour tes amis un bourreau (1)....

Voyez ci-dessus la citation de Sénèque sur la mort de Callisthène : tom. II, p. 61.

---

(1) De clement. l. 1, c. 25.

§. IV.

POÈTES.

HORACE.

Alexandre-le-Grand (1) payait de Philippes d'or les mauvais vers d'un certain Chérile.

---

(1) Traduction des vers suivans, par le Batteux.

Gratus Alexandro regi magno fuit ille
Chœrilus incultis qui versibus et malè natis
Rettulit acceptos regale numisma Philippos.
Sed veluti tractata notam labemque remittunt
Atramenta, ferè scriptores carmine fœdo
Splendida facta linunt. Idem rex ille poema
Qui tam ridiculum tam carè prodigus emit,
Edicto vetuit ne quis se præter Apellem
Pingeret aut alius Lysippo duceret æra
Fortis Alexandri vultum simulantia. Quod si
Judicium subtile videndis artibus illud
Ad libros et ad hæc musarum dona vocares,
Bœotum in crasso jurares aere natum.

Horat. l. 2, ep. 1.

Horace, plus connaisseur sans doute en matière de poésie que dans les opérations des arts, refuse au vainqueur de l'Asie le discernement nécessaire pour juger du mérite poétique; mais il lui attribue un goût fin et délicat en fait d'ouvrage des arts.

M. de Caylus lui conteste ce talent. Alexandre, dit-il, était né grand; mais le désir de l'être paraît

Mais comme l'encre noircit ce qu'elle touche, un mauvais panégyriste déshonore son

---

avoir été sa principale affection. Il est mort dans un âge où ce goût n'avait pu se démentir, par la raison qu'il avait eu trop de succès, et qu'il était trop jeune et trop fougueux pour être éclairé et corrigé. C'est donc dans ce caractère qu'il faut chercher la raison des plus médiocres événemens de sa vie. Ce fut par le désir de grandeur qu'il voulut que le seul Lysippe fît son portrait en sculpture ; il était regardé comme le premier de son art, il était donc le seul digne de faire passer à la postérité la figure d'Alexandre. Apelle mérita la même distinction pour la peinture par le même motif.

Il avait senti la grandeur d'Homère et reconnu qu'il méritait la réputation du plus grand des poètes ; il le portait toujours avec lui : ce n'est point à dire qu'il en fît souvent la lecture, il avait non-seulement d'autres plaisirs à satisfaire, mais des occupations plus importantes. Il l'enferma dans la dépouille la plus précieuse de ses victoires, et ces petites faveurs suffisent aux princes pour recevoir les honneurs de la postérité.

Pour brûler le corps de son ami, il fait abattre près de huit cents toises des murs de Babylone : personne n'ignore que les murailles de cette grande ville étaient alors regardées comme une des merveilles du monde. On ne peut douter que ce prince ne fût le maître d'établir ce bucher par-tout ailleurs, mais il fallait de grandes et d'éclatantes opérations, et cette démolition devait faire une grande impression sur les esprits. Il est vrai que le goût de la décoration n'a répondu ni à sa grandeur, ni à sa magnificence ; mais on peut répondre que la partie agréable n'était point l'objet de cette entreprise.

héros. Ce même roi, qui achetait si cher des vers si méchans, fit cependant un édit pour donner à Apelle le droit exclusif de peindre Alexandre, et à Lysippe celui de le jeter en fonte. Qui l'aurait cru ? ce prince qui jugeait si bien des arts faits pour les yeux, semblait être du pays des Béotiens quand il s'agissait de poésie.

JUVENAL.

Alexandre sentit à l'aspect de ce grand homme (Diogène) resserré dans son tonneau, combien un mortel sans désirs est plus heureux que celui qui, méditant de subjuguer la terre, s'apprête autant de revers qu'il peut obtenir de succès (1).....

Un seul monde ne suffit point au jeune Alexandre ; les bornes de la terre lui semblant trop étroites, le malheureux s'y tour-

(1) Traduction des vers suivans, par Dussaulx.

Sensit Alexander, testâ cum vidit in illa
Magnum habitatorem quantò felicior hic qui
Nil cuperet, quam qui totum sibi posceret orbem,
Passurus gestis æquanda pericula rebus.

Juven. sat. 14, *v.* 311.

mente, comme s'il étouffait entre les rochers de Gyare ou de Seriphe. Attendez-le dans Babylone ; un cercueil lui suffira. La mort seule nous apprend à sentir le néant de notre être (1).

LUCAIN.

Un seul objet émeut et intéresse César dans Alexandrie, c'est le tombeau d'Alexandre. Il y descend avec une ardeur impatiente ; il contemple d'un œil immobile le lieu où repose cet illustre brigand dont le ciel vengeur délivra la terre. Ses restes, qu'il eût fallu disperser dans l'univers, sont recueillis comme en un sanctuaire. La fortune épargne jusqu'à ses mânes, et le bonheur de son règne se perpétue même après sa mort. Car si jamais la liberté rentrait dans ses droits sur la terre, ce serait pour être le jouet des

---

(1) Unus Pellæo Juveni non sufficit orbis :
AEstuat infelix angusto in limite mundi,
Ut Gyaræ clausus scopulis parvâque seripho.
Cum tamen à figulis munitam intraverit urbem
Sarcophago contentus erit. Mors sola fatetur
Quantula sint hominum corpuscula......

Sat. 10, *v.* 168.

peuples qu'on aurait conservé les cendres de leur oppresseur, et non pour offrir au monde l'exemple utilement terrible du pouvoir immense qu'un homme peut usurper sur tant de nations.

On le vit sortir de la Macédoine, héritage obscur de ses aïeux, regarder avec mépris Athènes, dont son père avait fait la conquête, et poussé par ses heureux destins marcher à travers les royaumes de l'Asie et sur des champs couverts de morts. Son glaive destructeur moissonne les peuples de l'Orient; les fleuves les plus éloignés, dans la Perse l'Euphrate, et le Gange dans l'Inde, sont teints du sang qu'il fait couler; rapide fléau de la terre, foudre terrible dont les coups frappent les nations entières, astre ennemi du genre humain. Il se préparait à lancer des flottes sur l'Océan qui environne la terre: l'onde, le feu, rien ne l'arrête; il affronte les écueils des Syrthes, il traverse les sables de la Lybie, pour aller consulter Ammon. Par l'Orient, il fût arrivé aux bords où le soleil se couche; il eût fait le tour des deux pôles; il eût vu les sources du Nil. La mort l'arrêta dans sa course, et la nature n'eut pas d'autre borne à opposer à l'ambition

de ce furieux. Le même orgueil jaloux qui lui fit souhaiter d'avoir à lui seul l'empire du monde, ne put souffrir qu'il se donnât un égal successeur. Il aima mieux laisser sa dépouille à déchirer entre ses héritiers. Maître de Babylone, il mourut dans ses murs révéré du Parthe qu'il avait dompté (1).

---

(1) Traduction des vers suivans, par Marmontel.

Illic Pellæi proles vesana Philippi
Felix prædo jacet : terrarum vindice fato
Raptus : sacratis totum spargenda per orbem
Membra viri posuere adytis : fortunâ pepercit
Manibus, et regni duravit ad ultima fatum.
Nam sibi libertas unquam si redderet orbem,
Ludibrio servatus erat, non utile mundo
Editus exemplum, terras tot posse sub uno
Esse viro. Macetûm fines, latebrasque suorum
Deseruit, victasque patri despexit Athenas :
Perque Asiæ populos fatis urgentibus actus
Humanâ cum strage ruit, gladiumque per omnes
Exegit gentes : ignotos miscuit amnes,
Persarum Euphraten, indorum sanguine Gangem ;
Terrarum fatale malum, fulmenque quod omnes
Percuteret pariter populos, et sidus iniquum
Gentibus. Oceano classses inferre parabat
Exteriore mari. Non illi flamma nec undæ
Nec sterilis Lybie nec Syrticus obstitit Ammon.
Isset in occasus, mundi devexa secutus,
Ambissetque polos, nilumque à fonte bibisset :

Occurrit suprema dies, naturaque solum
Hunc potuit finem vesano imponere regi :
Qui secum invidiâ, quâ totum cœperat orbem
Abstulit imperium, nulloque hærede relicto
Totius fati lacerandas præbuit urbes.
Sed cecidit Babylone suâ Parthoque verendus.

Lucain, Phars. c. 10.

CHAPITRE V.

JUGEMENS DIVERS.

Auteurs Français, historiens, politiques, moralistes, poètes.

§. I.

HISTORIENS.

BOSSUET.

Il ne restait à la Perse, tant de fois vaincue, que de mettre la division parmi les Grecs, et l'état même où ils se trouvaient par leurs victoires rendait cette entreprise facile. Comme la crainte les tenait unis, la victoire et la confiance rompirent l'union. Accoutumés à combattre et à vaincre, quand ils crurent n'avoir plus à craindre la puissance des Perses, ils se tournèrent les uns contre les autres.

Parmi toutes les républiques dont la Grèce était composée; Athènes et Lacédémone étaient sans comparaison les principales.

Ces deux grandes républiques, absolument contraires dans leurs mœurs et dans leur conduite, s'embarrassaient l'une l'autre dans le dessein qu'elles avaient d'assujettir toute la Grèce; de sorte qu'elles étaient toujours ennemies, plus encore par la contrariété de leurs intérêts, que par l'incompatibilité de leurs humeurs.

Les villes grecques ne voulaient la domination ni de l'une ni de l'autre. Car outre que chacune souhaitait de pouvoir conserver sa liberté, elles trouvaient l'empire de ces deux républiques trop fâcheux. La guerre du Péloponnèse et les autres furent toujours causées et entretenues par les jalousies de Lacédemone et d'Athènes; mais ces mêmes jalousies qui troublaient la Grèce, la soutenaient, en quelque façon, et l'empêchaient de tomber dans la dépendance de l'une ou l'autre de ces républiques.

Les Perses aperçurent bientôt cet état de la Grèce: ainsi tout le secret de leur politique était d'entretenir ces jalousies, et de fomenter ces divisions. Lacédémone, qui était la plus ambitieuse, fut la première à les faire entrer dans les querelles des Grecs.... Mais il n'était pas possible que l'ancien esprit de la

Grèce ne se réveillât à la veille de tomber dans la servitude et entre les mains des barbares. Agésilas, roi de Lacédémone, fit trembler les Perses dans l'Asie mineure, et montra qu'on pouvait les abattre. Leur faiblesse parut encore davantage par le glorieux succès de la retraite des dix mille Grecs qui avaient suivi le jeune Cyrus.

Toute la Grèce vit alors, plus que jamais, qu'elle nourrissait une milice invincible, à laquelle tout devait céder, et que ses seules divisions la pouvaient soumettre à un ennemi trop faible pour lui résister quand elle serait unie.

Philippe, roi de Macédoine, également habile et vaillant, ménagea si bien les avantages que lui donnait contre tant de villes et tant de républiques, un royaume petit, à la vérité, mais uni et où la puissance royale était absolue ; qu'à la fin, moitié par adresse, et moitié par force, il se rendit le plus puissant de la Grèce, et obligea tous les Grecs à marcher sous ses étendards contre l'ennemi commun. Il fut tué dans ces conjonctures, mais Alexandre, son fils, succéda à son royaume et à ses desseins. Il trouva les Macédoniens non-seulement aguerris, mais

encore triomphans, et devenus par tant de succès presqu'autant supérieurs aux autres Grecs en valeur et en discipline, que les autres Grecs étaient au-dessus des Perses et de leurs semblables.

Darius, quirégnait en Perse de son temps, était juste, vaillant, généreux, aimé de ses peuples, et ne manquait ni d'esprit ni de vigueur pour exécuter ses desseins. Mais si on le compare avec Alexandre; son esprit, avec ce génie perçant et sublime; sa valeur, avec la hauteur et la fermeté de ce courage invincible qui se sentait animé par les obstacles, avec cette ardeur immense d'accroître tous les jours son nom, qui lui fesait sentir au fond de son cœur que tout lui devait céder comme à un homme que sa destinée rendait supérieur aux autres, la confiance qu'il inspirait, non-seulement à ses chefs, mais encore aux moindres de ses soldats qu'il élevait par ce moyen au-dessus des difficultés et au-dessus d'eux-mêmes; on jugera aisément auquel des deux appartenait la victoire.

Si l'on joint à ces choses les avantages des Grecs et des Macédoniens au-dessus de leurs ennemis, on avouera que la Perse,

attaquée par un tel héros et par de telles armées, ne pouvait plus éviter de changer de maître. Ainsi l'on découvre en même temps ce qui a ruiné l'empire des Perses, et ce qui a élevé celui d'Alexandre.

Pour lui faciliter la victoire, il arriva que la Perse perdit le seul général qu'elle pût opposer aux Grecs : c'était Memnon de Rhodes. Tant qu'Alexandre eut en tête un si fameux capitaine, il put se glorifier d'avoir vaincu un ennemi digne de lui. Au commencement d'une diversion, qui déjà inquiétait toute la Grèce, Memnon mourut, et Alexandre mit tout à ses pieds.

Ce prince fit son entrée dans Babylone avec un éclat qui surpassait tout ce que l'univers avait jamais vu ; et, après avoir vengé la Grèce, après avoir subjugué, avec une promptitude incroyable, toutes les terres de la domination des Perses, pour assurer de tous côtés son nouvel empire, ou plutôt pour contenter son ambition, et rendre son nom plus fameux que celui de Bacchus, il entra dans les Indes où il poussa ses conquêtes plus loin que ce célèbre vainqueur. Mais celui que les déserts, les fleuves et les montagnes n'étaient pas capables d'arrêter,

fut contraint de céder à ses soldats rebutés, qui lui demandaient du repos.

Il revint à Babylone craint et respecté non pas comme un conquérant, mais comme un Dieu. Mais cet empire formidable qu'il avait conquis, ne dura pas plus long-temps que sa vie, qui fut fort courte. A l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vastes desseins qu'un homme eût jamais conçus et avec les plus justes espérances d'un heureux succès, il mourut, sans avoir eu le loisir d'établir solidement ses affaires, laissant un frère imbécille et des enfans en bas âge, incapables de soutenir un si grand poids.

Mais ce qu'il y avait de plus funeste pour sa maison et pour son empire, c'est qu'il laissait des capitaines à qui il avait appris à ne respirer que l'ambition et la guerre. Il prévit à quels excès ils se porteraient quand il ne serait plus au monde. Pour les retenir, et de peur d'en être dédit, il n'osa nommer ni son successeur, ni le tuteur de ses enfans. Il prédit seulement que ses amis célébreraient ses funérailles avec des batailles sanglantes: et il expira dans la fleur de son âge, plein des tristes images de la confusion qui devait suivre sa mort.

En

En effet, la Macédoine, son ancien royaume, tenu par ses ancêtres depuis tant de siècles, fut envahi de tous côtés comme une succession vacante ; et après avoir été long-temps la proie du plus fort, il passa enfin à une autre famille.

Aussi ce grand conquérant, le plus renommé qui fut jamais, a été le dernier roi de sa race. S'il fût demeuré paisible dans la Macédoine, la grandeur de son empire n'aurait pas tenté ses capitaines, et il eût pu laisser à ses enfans le royaume de ses pères. Mais parce qu'il avait été trop puissant, il fut cause de la perte de tous les siens : et voilà le fruit glorieux de tant de conquêtes (1).

ROLLIN (2).

On vit les vertus et les grandes qualités de ce prince dégénérer tout-à-coup et faire place aux vices les plus grossiers et aux passions les plus brutales. . . . . Y eut-il jamais une entreprise plus folle et plus extravagante que celle de traverser les plaines sablonneuse de la Lybie, d'exposer son armée à périr de soif et de fatigue, d'interrompre le

(1) *Id.*, discours sur l'hist. univ., 3.e part., c. 4.

(2) On a supprimé la première partie du jugement de Rollin, parce qu'il est très-long, et qu'on en trouve les bases dans Arrien.

cours de ses victoires, et de laisser à son ennemi le temps de mettre sur pied de nouvelles troupes, pour aller au loin se faire nommer le fils de Jupiter Ammon, et acheter à grands frais un titre qui ne pouvait servir qu'à le rendre méprisable ?

Quelle petitesse, pour Alexandre, de retrancher de ses lettres, depuis qu'il eut défait Darius, le mot grec qui signifie *salut*, excepté de celles qu'il écrivait à Phocion et à Antipater !

De tous les vices, il n'en est point de si bas ni de si indigne, je ne dis pas d'un prince, mais d'un honnête homme, que l'ivrognerie. Le nom seul en fait horreur, et ne peut se souffrir. Quel honteux plaisir! que de passer les jours et les nuits à boire, de continuer des débauches pendant des semaines entières, de se piquer de vaincre tous les autres en intempérance, et de risquer sa vie pour une telle victoire! Sans parler des infamies qui accompagnaient ces débauches, quelles oreilles peuvent soutenir les discours insensés d'un fils qui, la tête échauffée de vin, prend à tâche de décrier son père, d'avilir sa gloire, et de se préférer à lui sans ménagement et sans pudeur. L'ivresse n'est que l'occasion, non la cause de ces excès :

elle découvre ce qui est dans le cœur, mais ne l'y met pas. Alexandre, enflé par ses victoires, avide et insatiable de louanges, enivré de son propre mérite, plein de jalousie ou de mépris pour tous les autres, pouvait, lorsqu'il était de sang froid, dissimuler ses sentimens : le vin nous le montre tel qu'il est.

Que dire du meurtre d'un ancien ami, indiscret à la vérité et téméraire, mais ami? de la mort du plus honnête homme qui fût à la suite de ce prince, dont tout le crime était de n'avoir pu lui rendre les hommages divins? du supplice de deux de ses principaux officiers, condamnés sans preuves et sur les plus légers soupçons?

Je passe sous silence beaucoup d'autres vices dont on ne peut justifier la mémoire d'Alexandre, et qui lui sont assez généralement imputés, pour n'examiner plus en lui que le guerrier et le conquérant, qualités sous lesquelles seules on a coutume de le considérer, et qui lui ont attiré l'effroi de tous les siècles et de tous les peuples. Il s'agit de savoir si cette estime est aussi bien fondée qu'on le pense communément.

Jusqu'à la bataille d'Issus et au siége de Tyr inclusivement, on ne pouvait refuser

à Alexandre la gloire de grand capitaine et de grand guerrier. Je doute pourtant que, même dans ces premières années, on doive le mettre au-dessus de Philippe son père, dont les actions, pour être moins éclatantes, n'en sont pas moins estimées par les bons connaisseurs et les gens du métier. Philippe, en montant sur le trône, trouva tout à faire; il lui fallut jeter lui-même les fondemens de sa fortune, sans attendre d'ailleurs ni facilité ni secours; il fut seul l'auteur et l'artisan de sa puissance et de sa grandeur; il se trouva obligé de former lui-même ses troupes aussi bien que ses officiers, de les dresser à tous les exercices de l'art militaire, de les discipliner, de les aguerrir, et c'est uniquement à ses soins et à son habileté, que la Macédoine dut l'établissement de la fameuse phalange, c'est-à-dire des meilleures troupes qui fussent alors, et auxquelles Alexandre fut redevable de toutes ses conquêtes. Quels obstacles Philippe n'eut-il point à surmonter pour se saisir de la domination qu'Athènes, Sparte et Thèbes avaient successivement exercée dans la Grèce! Ce ne fut qu'à force de batailles et de victoires, (et contre quels peuples!) qu'il réduisit les Grecs à le recon-

naître pour leur chef. Voilà donc les voies toutes préparées à Alexandre, pour l'exécution du grand dessein dont son père lui avait tracé le plan, et sur lequel il lui avait laissé d'excellentes instructions. Or qui peut douter qu'il ne fût beaucoup moins difficile de soumettre l'Asie avec le secours des Grecs, que de soumettre les Grecs si souvent vainqueurs de l'Asie.

Mais sans s'arrêter à la comparaison d'Alexandre avec Philippe, qui ne peut-être qu'à l'avantage du dernier dans l'esprit de quiconque ne mesure point les héros au nombre des provinces qu'ils ont conquises, mais à la juste valeur de leurs actions : quel jugement doit-on porter d'Alexandre depuis ses victoires contre Darius, et est-il possible de le proposer dans les dernières années comme le modèle d'un grand homme de guerre et d'un glorieux conquérant ?

Je commence, dans cet examen, par ce qui est, du consentement de tous ceux qui ont écrit sur ce sujet, le fondement de la solide gloire d'un héros, je veux dire la justice de la guerre qu'il entreprend, sans quoi ce n'est plus un conquérant ni un héros, mais un usurpateur et un brigand. Alexandre,

en portant la guerre dans l'Asie, et en tournant ses armes contre Darius, avait un prétexte plausible et honnête, parce que les Perses avaient été de tout temps, et étaient encore les ennemis déclarés des Grecs, dont il avait été nommé le généralissime, et dont il se pouvait croire obligé, en cette qualité, de venger les injures. Mais quel droit avait-il contre une infinité de peuples à qui le nom même de la Grèce était inconnu, et qui ne lui avaient fait aucun tort? L'ambassadeur des Scythes parlait fort sensément, quand il lui disait: « Qu'avons-nous à démêler avec toi? Jamais nous n'avons mis » le pied dans ton pays. N'est-il pas permis » à ceux qui vivent dans les bois d'ignorer » qui tu es, et d'où tu viens? Tu te vantes de » venir pour exterminer les voleurs; tu es » toi-même le plus grand voleur de la terre». Voilà la juste définition d'Alexandre, et dont il n'y a rien à rabattre.

Un pirate lui parla dans le même sens et avec encore plus d'énergie. Alexandre lui demandait quel droit il croyait avoir d'infester les mers. « Le même que toi, lui ré» pondit-il avec une fière liberté, d'infester » l'univers: mais parce que je le fais avec un

» petit bâtiment, on m'appelle brigand, et » parce que tu le fais avec une grande flotte, » on te donne le nom de conquérant ».

La réponse, dit St. Augustin, qui nous a conservé ce fragment de Cicéron, était pleine d'esprit et de vérité.

Si donc il doit demeurer pour constant, et nul homme raisonnable ne le révoque en doute, que toute guerre entreprise uniquement par ambition est injuste, et rend le prince qui l'entreprend responsable de tout le sang qui est répandu, quelle idée devons-nous avoir des dernières conquêtes d'Alexandre ? Il n'y eut jamais d'ambition plus folle, disons mieux, plus furieuse que celle de ce prince. Sorti d'un petit coin de terre, et oubliant les bornes étroites de son domaine paternel, après qu'il s'est étendu au loin, qu'il a subjugué non-seulement les Perses, mais les Bactriens et les Indiens, qu'il a entassé royaumes sur royaumes, il se trouve encore à l'étroit, et déterminé à forcer s'il le peut les barrières de la nature, il songe à chercher un nouveau monde, et ne craint point de sacrifier des millions d'hommes, ou à son ambition ou à sa curiosité. On dit qu'Alexandre, lorsqu'il ouit dire au philoso-

phe Anaxarque qu'il y avait une infinité de mondes, pleura du désespoir qu'il conçut de ne parvenir jamais à les conquérir tous, puisqu'il n'en avait pas encore conquis un seul. Sénèque a-t-il tort de comparer ces prétendus héros, qui ne se sont rendus illustres que par le malheur des peuples, à un incendie et à un déluge qui ravagent et détruisent tout, ou à des bêtes féroces qui ne vivent que de sang et de carnage ?

Examinons les dernières conquêtes d'Alexandre en elles-mêmes, pour voir ce qu'il en faut penser.

Les actions de ce prince, il faut l'avouer, ont un brillant qui éblouit et qui étonne l'imagination avide du grand et du merveilleux; son enthousiasme de valeur transporte ceux qui lisent son histoire, comme il l'a transporté lui-même. Mais doit-on donner le nom de courage et de valeur à une hardiesse aveugle, téméraire, impétueuse, qui ne connaît point de règles, qui ne consulte point la raison, et qui n'a pour guide qu'une ardeur insensée de fausse gloire, et un désir effrené de se distinguer à quelque prix que ce soit ? Ce caractère ne convient qu'à un aventurier qui est sans suite, qui ne répond

que de sa vie, et qui, par cette raison, peut être employé pour un coup de main. Il n'en est pas ainsi du prince ; il est responsable de sa vie à toute l'armée et à tout son royaume ; hors quelques occasions fort rares où il est obligé de payer de sa personne, et de partager le danger avec les troupes pour les sauver, il doit se souvenir qu'il y a une extrême différence entre un général et un simple soldat. La véritable valeur ne pense point à se produire, elle n'est point occupée du soin de sa réputation, mais du salut de l'armée. Elle s'écarte également et d'une sagesse timide qui craint et prévoit tous les inconvéniens, et d'une ardeur qui cherche et affronte gratuitement les périls. En un mot, pour former un général accompli, il faut que la prudence tempère et règle ce que la valeur a de force, et que la valeur, à son tour, anime et échauffe ce que la prudence a de froid et de lent.

Reconnaît-on Alexandre à ces traits ? quand on lit son histoire, et qu'on le suit dans ses siéges et dans ses combats, on est dans des alarmes continuelles pour lui et pour son armée, et l'on croit à chaque moment qu'il va périr. Ici, c'est un fleuve rapide qui est

prét de l'entrainer et de l'engloutir ; là, c'est un roc escarpé où il grimpe et où il voit autour de lui des soldats ou percés par les traits des ennemis, ou renversés par des pierres énormes dans des précipices. On tremble, quand on voit dans une bataille la hache prête à lui fendre la tête ; et encore plus, quand on le voit seul dans une place où sa témérité l'a engagé, exposé à tous les traits des ennemis. Il comptait sur des miracles. Mais rien n'est plus déraisonnable, dit Plutarque, car les miracles ne sont pas surs, et les Dieux se lassent enfin deconduire et de conserver des téméraires qui abusent de leur secours. . . . .

Une dernière observation, et qui regarde en général toutes les expéditions d'Alexandre dans l'Asie, doit beaucoup diminuer du mérite de ses victoires et de l'état de sa réputation ; c'est le caractère des peuples contre qui il a eu à combattre. Tite-Live, dans une digression où il examine quel eût été le sort des armes d'Alexandre s'il les eût tournées du côté de l'Italie, et où il montre que Rome sûrement aurait arrêté ses conquêtes, insiste beaucoup sur la réflexion dont je parle. Il oppose à ce prince, pour le courage, un grand

nombre d'illustres Romains qui lui auraient tenu tête en tout; et par la prudence, cet auguste sénat que Cynéas, pour en donner une juste idée à Pyrrhus son maître, disait être composé d'autant de rois. « S'il était » venu contre les Romains, dit Tite-Live, il » aurait bientôt reconnu qu'il n'avait plus à » faire à un Darius qui, chargé de pourpre » et d'or, vain appareil de sa grandeur, et » traînant avec lui une troupe de femmes » et d'eunuques, était plutôt une proie qu'un » ennemi, et qu'il vainquit en effet sans » presque verser de sang et sans avoir » besoin d'autre mérite que de celui d'oser » mépriser ce qui n'était digne que de mépris. » L'Italie lui aurait paru bien différente des » Indes qu'il traversa dans une partie de dé- » bauche, avec son armée noyée dans le vin, » sur-tout quand il aurait vu les forêts » d'Apulie, les montagnes de Lucanie, et » les traces encore récentes de la défaite » d'Alexandre son oncle, roi d'Epire, qui y » était péri. » L'historien ajoute qu'il parle d'Alexandre non encore gâté et corrompu par la prospérité, dont le poison subtil ne se fit jamais sentir à personne plus vivement qu'à lui; et il conclut qu'après un tel chan-

gement, il serait arrivé en Italie bien différent de ce qu'il avait paru jusque-là.

Ce raisonnement de Tite-Live fait voir qu'Alexandre dut ses victoires en partie à la faiblesse de ses ennemis ; et que s'il eût rencontré des peuples belliqueux et aguerris comme les Romains, et des généraux habiles et expérimentés comme ceux de cette nation, le cours de ses victoires n'eût été ni si rapide ni si continu. Cependant voilà par où il faut juger du mérite d'un conquérant. Annibal et Scipion passent pour deux des plus grands capitaines qui aient jamais été. Pourquoi cela ? parce qu'ayant, de part et d'autre, tout le mérite guerrier, leur expérience, leur habileté, leur fermeté, leur courage ont été mis à l'épreuve, et ont paru dans tout leur jour. Donnez-leur, à l'un ou à l'autre, un antagoniste inégal et qui ne réponde point à leur réputation, on n'en a plus la même idée, et leurs victoires, en les supposant les mêmes, n'ont plus le même éclat, et ne méritent pas les mêmes louanges.

On se laisse trop éblouir par les actions brillantes et par un dehors fastueux, et l'on se livre trop aveuglement aux préjugés et aux préventions. Alexandre avait de grandes

qualités, on ne peut le nier ; mais qu'on mette dans l'autre plat de la balance ses défauts et ses vices, une estime présomptueuse de lui-même, un mépris dédaigneux des autres, et même de son père, une soif ardente de louange et de la flatterie, la folle pensée de se faire croire fils de Jupiter, de se faire attribuer la divinité, d'exiger d'un peuple libre et vainqueur, des hommages serviles et de honteux prosternemens ; l'excès indigne des débauches et du vin ; une colère violente, et qui va jusqu'à une brutalité féroce ; le supplice injuste et cruel de ses plus braves et plus fidèles officiers ; le meurtre de ses meilleurs amis au milieu de la joie des festins. Croit-on, dit Tite-Live, que tous ces défauts ne fassent point de tort à la réputation d'un conquérant ? Mais l'ambition effrénée d'Alexandre qui ne connaît ni règle ni mesure ; l'audace téméraire avec laquelle il affronte les dangers, sans raison et sans nécessité ; la faiblesse et le peu de mérite guerrier des peuples qu'il a eu à combattre : tout cela n'affaiblit-il point les raisons qu'on croit avoir de lui donner le surnom de grand et la qualité de héros? J'en laisse le jugement à la sagesse et à l'équité du lecteur.

Pour moi, je suis étonné que tous les orateurs qui entreprennent de louer un prince, ne manquent jamais de le comparer à Alexandre. Ils pensent avoir épuisé l'éloge, quand ils l'ont égalé à ce roi : ils ne voient rien au-delà, et ils croiraient avoir négligé un dernier trait pour la gloire de leur héros, s'ils ne le relevaient par cette comparaison. Il me semble qu'il y a dans cet usage, assez ordinaire, un faux goût, un défaut de justesse, et si j'osais le dire, une dépravation de jugement qui doit blesser tout esprit raisonnable. Car enfin, Alexandre était roi, il en devait remplir les devoirs et les fonctions, comme il en avait le caractère. On ne voit point en lui les premières, les principales, les plus excellentes vertus d'un grand roi, qui sont d'être le père, le tuteur, le pasteur de son peuple; de le gouverner par de bonnes lois; de le rendre florissant par le commerce de terre et de mer, et par le progrès des arts; d'y faire régner l'abondance et la paix; d'empêcher l'oppression et la vexation de ses sujets; d'entretenir une douce harmonie entre tous les ordres de l'Etat; de les faire tous concourir, selon leur mesure, au bien commun; de s'occuper à rendre justice à tous ses sujets, à

écouter leurs différens, à les accorder ; de se regarder comme l'homme de son peuple, chargé de pourvoir à tous ses besoins, et de lui procurer toutes les douceurs de la vie. Or Alexandre, qui presque dès le moment qu'il fut monté sur le trône, quitta la Macédoine sans y avoir jamais depuis remis le pied, n'a eu rien de tout cela ; ce qui est pourtant le capital, le solide, le principal dans un grand roi.

On ne voit en lui que les qualités d'un second rang, qui sont les guerrières ; et il les a toutes outrées, poussées à des excès téméraires et odieux, portées jusqu'à la folie et à la fureur ; pendant qu'il laissait son royaume exposé aux rapines et aux vexations d'Antipater, toutes les provinces conquises livrées aux pilleries et à l'avarice insatiable et cruelle des gouverneurs, qui portèrent si loin leurs concussions, qu'Alexandre fut contraint de les faire punir de mort.

Il ne mit pas plus d'ordre dans son armée. Les soldats, après avoir pillé les richesses de l'Orient, après avoir été comblés des bienfaits du prince, devinrent si débauchés, si perdus de vices, qu'il se vit obligé de payer leurs dettes par une libéralité de trente

millions. Quels hommes ! quelle école ! quel fruit des victoires ! est-ce beaucoup honorer un prince et embellir son panégyrique que de le comparer à un tel modèle ?

Il paraît, à la vérité, que les Romains conservèrent un grand respect pour la mémoire d'Alexandre : mais je ne sais si dans les beaux temps de la République, il eût passé pour un si grand homme. César, voyant sa statue dans un temple en Espagne, lorsqu'il en avait le gouvernement après sa préture, ne put s'empêcher de pousser des gémissemens et des soupirs, en comparant le peu de belles actions qu'il avait faites jusque-là, avec les grands exploits de ce conquérant. On disait que Pompée, dans un de ses triomphes, parut revêtu de la casaque de ce prince. Auguste pardonna à ceux d'Alexandrie, en considération de leur fondateur. Caligula, dans une cérémonie où il se donnait pour un grand conquérant, endossa la cuirasse d'Alexandre. Mais personne ne poussa ce zèle si loin que l'empereur Caracalla ; il se servait d'armes et de gobelets semblables à ceux de ce roi ; il avait dans ses troupes une phalange macédonnienne ; il persécuta tous les Péripatéticiens, et voulut jeter au feu tous

tous les livres d'Aristobule leur maître, parce qu'on l'avait soupçonné d'avoir été complice de l'empoisonnement d'Alexandre.

Je puis, ce me semble, assurer que si une personne sensée et équitable lit de suite et avec attention les vies des hommes illustres de Plutarque, il lui restera une impression secrète et profonde qui lui fera regarder Alexandre comme un des moins estimables dans ce nombre. Que serait-ce si nous avions les vies d'Epaminondas, d'Annibal, de Scipion, dont on ne peut trop regretter la perte? combien Alexandre, avec tous ses titres de grandeur et toutes ses conquêtes, paraîtrait-il médiocre, même pour le mérite guerrier, auprès de ces hommes véritablement grands et dignes de toute leur réputation (1).

BARTHELEMY.

Je vis alors cet Alexandre qui depuis a rempli la terre d'admiration et de deuil. Il avait dix-huit ans, et s'était déjà signalé dans plusieurs combats. A la bataille de Chéronée, il avait enfoncé et mis en fuite l'aile droite de l'armée ennemie. Cette vic-

(1) Rollin, hist. anc., tom. III, édit. in-4.o, p. 815 et s.

toire ajoutait un nouvel éclat aux charmes de sa figure. Il a les traits réguliers, le teint beau et vermeil, le nez aquilin, les yeux grands, pleins de feu, les cheveux blonds et bouclés, la tête haute, mais un peu penchée vers l'épaule gauche, la taille moyenne, fine et dégagée, le corps bien proportionné et fortifié par un exercice continuel. On dit qu'il est très-léger à la course, et très-recherché dans sa parure. Il entra dans Athènes sur un cheval superbe qu'on nommait Bucéphale, que personne n'avait pu dompter jusqu'à lui, et qui avait coûté treize talents.

Bientôt on ne s'entretint que d'Alexandre. La douleur où j'étais plongé ne me permit pas de le suivre de près. J'interrogeai dans la suite un Athénien qui avait long-temps séjourné en Macédoine; il me dit :

Ce prince joint à beaucoup d'esprit et de talens un désir insatiable de s'instruire, et du goût pour les arts, qu'il protége sans s'y connaître. Il a de l'agrément dans la conversation, de la douceur et de la fidélité dans le commerce de l'amitié, une grande élévation dans les idées. La nature lui donna le germe de toutes les vertus, et Aristote lui en développa

les principes. Mais au milieu de tant d'avantages, règne une passion funeste pour lui, et peut-être pour le genre-humain; c'est une envie excessive de dominer, qui le tourmente jour et nuit. Elle s'annonce tellement dans ses regards, dans son maintien, dans ses paroles et ses moindres actions, qu'en l'approchant on est comme saisi de respect et de crainte. Il voudrait être l'unique souverain de l'univers, et le seul dépositaire des connaissances humaines. L'ambition et toutes ces qualités brillantes qu'on admire dans Philippe, se trouvent dans son fils, avec cette différence que chez l'un elles sont mêlées avec des qualités qui les tempèrent, et que chez l'autre la fermeté dégénère en obstination, l'amour de la gloire en phrénésie, le courage en fureur. Car toutes ses volontés ont l'inflexibilité du destin, et se soulèvent contre les obstacles, de même qu'un torrent s'élance en mugissant au-dessus d'un rocher qui s'oppose à son cours.

Philippe emploie différens moyens pour aller à ses fins; Alexandre ne connaît que son épée. Philippe ne rougit pas de disputer aux jeux olympiques la victoire à de simples particuliers; Alexandre ne voudrait y trouver

pour adversaires que des rois. Il semble qu'un sentiment secret avertit sans cesse le premier qu'il n'est parvenu à cette haute élévation qu'à force de travaux, et le second, qu'il est né dans le sein de la grandeur.

Jaloux de son père, il voudra le surpasser; émule d'Achille, il tâchera de l'égaler. Achille est à ses yeux le plus grand des héros; et Homère le plus grand des poètes, parce qu'il a immortalisé Achille. Plusieurs traits de ressemblance rapprochent Alexandre du modèle qu'il a choisi. C'est la même violence dans le caractère, la même impétuosité dans les combats, la même sensibilité dans l'ame. Il disait un jour qu'Achille fut le plus heureux des mortels, puisqu'il eut un ami tel que Patrocle, et un panégyriste tel qu'Homère (1).

BOUGAINVILLE.

On a donné, dit Bougainville, de grands éloges à la conduite que tint Alexandre à l'égard de la famille de Darius : j'avoue que j'en suis surpris. Les égards qu'il eut pour ces augustes captives, sont-ils donc un grand

(1) Voy. du jeune Anacharsis, tom. 9, édit. in-12.

effort de générosité ? S'il eût fait moins pour elles, il eût mérité le nom de Barbare. Il pouvait, et sans doute un héros devait faire beaucoup plus, ne pas se borner à les plaindre, à les traiter avec respect, mais rompre leurs fers, rendre une mère à son fils, une femme à son époux, de jeunes princesses à un père déjà trop malheureux d'avoir perdu la moitié de ses Etats, et de trembler pour le reste. Le procédé d'Alexandre est humain si l'on veut, mais il n'est pas noble : ses capitaines se sont traités plus d'une fois dans la suite avec plus de générosité.

Cependant Alexandre était magnanime : il en a donné des preuves éclatantes ; il prodiguait les couronnes : content d'avoir vaincu Porus, il lui laissa ses Etats, il les agrandit. Le dénouement de cette contradiction se trouve dans la différence des motifs qui le déterminèrent à la conquête de la monarchie persane et à celle des Indes, différence que je me flatte d'avoir établie ailleurs. Il attaqua les Perses par ambition, et les Indiens par vanité. Il voulut triompher des uns pour se faire un empire, pour les soumettre à ses lois, et n'alla chercher les autres que pour montrer en des contrées lointaines le vainqueur de l'Asie.

En conséquence de ces vues opposées, il pouvait être généreux dans les Indes, dont il ne voulait pas conserver la possession ; mais il crut ne devoir être que politique à l'égard des Perses. Dans ce système, il ne voulut pas rendre à Darius des princesses dont la captivité pouvait servir utilement ses projets. Je crois qu'il eut peine à ne pas suivre, en cette occasion, le penchant de son cœur ; mais il se ressouvint qu'il était conquérant, et les conquérans ne peuvent pas toujours être généreux (1).

§. II.

POLITIQUES.

BOSDIN.

On sait qu'Alexandre-le-grand estoit accompli de vertus grandes et héroïques, si est ce qu'il souilla bien fort la beauté de ses exploits, par une coutume qu'il avoit d'ivrongner jusqu'à tenir le prix, et mettre six cens écus pour celui qui boiroit le mieux,

(1) Mémoires de l'Acad. des inscrip. tom. 25, p. 38.

voyant créver devant ses yeux celuy qui avoit gagné le prix et quarante de ses compagnons (1).

NAUDÉ.

Alexandre fit croire que Jupiter avait accoutumé de venir voir et de se réjouir avec sa mère Olympias, sous la figure d'un serpent, et que, lorsqu'il vint au monde, la déesse Diane assista si assidûment aux couches de ladite Olympias, qu'elle ne songea pas à secourir le temple qu'elle avait en Ephèse, lequel, dans cet intervalle, fut entièrement consommé par un fortuit embrasement. Quoi plus, afin de mieux établir l'opinion de sa divinité dans la croyance de ses sujets, il disposa les prêtres de Jupiter Ammon en Egypte, *ut ingredientem templum statim ut Ammonis filium salutarent* (2), et pour mieux jouer encore son personnage, *rogat num omnes patris sui interfectores sit ultus; respondent patrem*

(1) Bosdin, l. 4, c. 6, p. 615.

(2) Que dès qu'il entrerait au temple, ils le saluassent comme le fils de Jupiter Ammon.

Just. l. 11.

ejus nec posse interfici, nec mori (1) : il en vint même aux effets, commandant à Parménion de démolir tous les temples, et d'abolir les honneurs que les peuples de l'Orient rendaient à Jason, *ne cujusquam nomen in Oriente venerabilius quam Alexandri esset* (2).

Ajoutons à cela que certains captifs lui ayant donné la connaissance du remède dont on pouvait se servir contre les flèches empoisonnées des Indiens, il fit croire auparavant que de le publier, que Dieu le lui avait révélé en songe.

Mais cette insatiable cupidité l'ayant conduit jusques à se faire adorer, il reconnut enfin, par les remontrances de Callisthènes, par l'obstination des Lacédémoniens, et par les blessures qu'il recevait tous les jours en combattant, que toutes ses forces ne seraient jamais suffisantes pour pouvoir établir cette nouvelle apothéose, et qu'il faut une plus grande fortune pour gagner une petite place

(1) Il demanda s'il ne s'était pas vengé de tous les meurtriers de son père ; et ils répondirent que son père ne pouvait ni être tué ni mourir.

(2) Afin qu'il n'y eût point de nom en Orient plus vénérable que celui d'Alexandre.

dans le ciel, que pour dompter ici bas et dominer toute la terre.

Que si l'on veut ajouter à ces histoires celles de la mort de son père Philippe, de laquelle il fut consentant avec sa mère Olympias, et celle aussi de Clitus, qu'il tua de sa propre main, parce qu'il s'étoit acquis trop d'autorité entre les soldats, l'on trouvera qu'Alexandre pratiquoit en secret ce que César a fait depuis ouvertement, *si violandum est jus, regnandi causâ* (1).

MONTESQUIEU.

Le projet d'Alexandre (2) ne réussit que parce qu'il était sensé. Les mauvais succès des Perses dans les invasions qu'ils firent de la Grèce, les conquêtes d'Agésilas, et la retraite des dix mille, avaient fait connaître au juste la supériorité des Grecs dans leur manière de combattre, et dans le genre de leurs armes.

Les Perses ne pouvaient plus affaiblir la Grèce par des divisions; elle était alors réunie sous un chef, qui ne pouvait avoir de meilleur moyen pour lui cacher sa servitude, que de

(1) S'il faut violer le droit, c'est pour régner.
Naudé, coups d'Etat, p. 518 in-8. 1673.

(2) Ce projet était celui de Philippe.

l'éblouir par la destruction de ses ennemis éternels, et par l'espérance de la conquête de l'Asie.

Un empire cultivé par la nation du monde la plus industrieuse, et qui travaillait les terres par principe de religion, fertile et abondant en toutes choses, donnait à un ennemi toutes sortes de facilités pour y subsister.

On pouvait juger, par l'orgueil de ces rois, toujours vainement mortifiés par leurs défaites, qu'ils précipiteraient leur chute, en donnant toujours des batailles; et que la flatterie ne permettrait jamais qu'ils pussent douter de leur grandeur.

Et non-seulement le projet était sage, mais il fut sagement exécuté. Alexandre, dans la rapidité de ses actions, dans le feu de ses passions même, avait, si j'ose me servir de ce terme, une saillie de raison qui le conduisait, et que ceux qui ont voulu faire un roman de son histoire, et qui avaient l'esprit plus gâté que lui, n'ont pu nous dérober. Parlons-en tout à notre aise.

Il ne partit qu'après avoir assuré la Macédoine contre les peuples barbares qui en étaient voisins, et achevé d'accabler les

Grecs ; il ne se servit de cet accablement que pour l'exécution de son entreprise ; il rendit impuissante la jalousie des Lacédémoniens ; il attaqua les provinces maritimes ; il fit suivre à son armée de terre les côtes de la mer, pour n'être point séparé de sa flotte ; il se servit admirablement bien de la discipline contre le nombre ; il ne manqua point de subsistances ; et s'il est vrai que la victoire lui donna tout, il fit aussi tout pour se procurer la victoire.

Dans le commencement de son entreprise, c'est-à-dire, dans un temps où un échec pouvait le renverser, il mit peu de chose au hasard ; quand la fortune le mit au-dessus des événemens, la témérité fut quelquefois un de ses moyens. Lorsque, avant son départ, il marche contre les Triballiens et les Illyriens, vous voyez une guerre comme celle que César fit depuis dans les Gaules. Lorsqu'il est de retour dans la Grèce, c'est comme malgré lui qu'il prend et détruit Thèbes : campé auprès de leur ville, il attend que les Thébains veuillent faire la paix ; ils précipitent eux-mêmes leur ruine. Lorsqu'il s'agit de combattre les forces maritimes des Perses, c'est plutôt Parménion qui a de l'audace ;

c'est plutôt Alexandre qui a de la sagesse. Son industrie fut de séparer les Perses des côtes de la mer, et de les réduire à abandonner eux-mêmes leur marine, dans laquelle ils étaient supérieurs. Tyr était par principe attaché aux Perses, qui ne pouvaient se passer de son commerce et de sa marine; Alexandre la détruisit. Il prit l'Egypte, que Darius avait laissée dégarnie de troupes, pendant qu'il assemblait des armées innombrables dans un autre univers.

Le passage du Granique fit qu'Alexandre se rendit maître des colonies grecques; la bataille d'Issus lui *donna* (1) Tyr et l'Egypte; la bataille d'Arbelles lui donna toute la terre.

Après la bataille d'Issus, il laisse fuir Darius, et ne s'occupe qu'à affermir et à régler ses conquêtes; après la bataille d'Arbelles, il le suit de si près, qu'il ne lui laisse aucune retraite dans son empire. Darius n'entre dans ses villes et dans ses provinces, que pour en sortir : les marches d'Alexandre sont si rapides, que vous croyez voir l'empire de l'univers plutôt le prix de la course, comme dans les jeux de la Grèce, que le prix de la victoire.

(1) Après un siége meurtrier et qui dura sept mois.

C'est ainsi qu'il fit ses conquêtes : voyons comment il les conserva.

Il résista à ceux qui voulaient qu'il traitât les Grecs comme maîtres, et les Perses comme esclaves ; il ne songea qu'à unir les deux nations, et à faire perdre les distinctions du peuple conquérant et du peuple vaincu ; il abandonna, après la conquête, tous les préjugés qui lui avaient servi à la faire ; il prit les mœurs des Perses, en leur faisant prendre les mœurs des Grecs ; c'est ce qui fit qu'il marqua tant de respect pour la femme et pour la mère de Darius, et qu'il montra tant de continence. Qu'est-ce que ce conquérant, qui est pleuré de tous les peuples qu'il a soumis ? Qu'est-ce que cet usurpateur, sur la mort duquel la famille qu'il a renversée du trône, verse des larmes ? C'est un trait de cette vie, dont les historiens ne nous disent pas que quelqu'autre conquérant puisse se vanter.

Rien n'affermit plus une conquête, que l'union qui se fait des deux peuples par les mariages. Alexandre prit des femmes de la nation qu'il avait vaincue ; il voulut que ceux de sa cour en prissent aussi ; le reste des Macédoniens suivit cet exemple. Les Francs

et le Bourguignons permirent ces mariages ; les Wisigoths les défendirent en Espagne, et ensuite ils les permirent ; les Lombards ne les permirent pas seulement, mais même les favorisèrent ; quand les Romains voulurent affaiblir la Macédoine, ils y établirent qu'il ne pourrait se faire d'union par mariages entre les peuples des provinces.

Alexandre, qui cherchait à unir les deux peuples, songea à faire dans la Perse un grand nombre de colonies grecques ; il bâtit une infinité de villes, et il cimenta si bien toutes les parties de ce nouvel empire, qu'après sa mort, dans le trouble et la confusion des plus affreuses guerres civiles, après que les Grecs se furent, pour ainsi dire, anéantis eux-mêmes, aucune province de Perse ne se révolta.

Pour ne point épuiser la Grèce et la Macédoine, il envoya à Alexandrie une colonie de Juifs ; il ne lui importait quelles mœurs eussent ce peuples, pourvu qu'ils lui fussent fidelles.

Il ne laissa pas seulement aux peuples vaincus leurs mœurs ; il leur laissa encore leurs lois civiles, et souvent même les rois et gouverneurs qu'il avait trouvés. Il mettait

les Macédoniens à la tête des troupes, et les gens du pays à la tête du gouvernement ; aimant mieux courir le risque de quelque infidélité particulière (ce qui lui arriva quelquefois), que d'une révolte générale. Il respecta les traditions anciennes, et tous les monumens de la gloire ou de la vanité des peuples. Les rois de Perse avaient détruit les temples des Grecs, des Babyloniens et des Egyptiens ; il les rétablit ; peu de nations se soumirent à lui, sur les autels desquelles il ne fit des sacrifices ; il semblait qu'il n'eût conquis, que pour être le monarque particulier de chaque nation, et le premier citoyen de chaque ville. Les Romains conquirent tout, pour tout détruire ; il voulut tout conquérir, pour tout conserver ; et quelque pays qu'il parcourût, ses premières idées, ses premiers desseins furent toujours de faire quelque chose qui pût en augmenter la prospérité et la puissance. Il en trouva les premiers moyens dans la grandeur de son génie ; les seconds, dans sa frugalité et son économie particulière ; les troisièmes, dans son immense prodigalité pour les grandes choses. Sa main se fermait pour les dépenses privées, elle s'ouvrait pour

les dépenses publiques. Fallait-il régler sa maison? c'était un Macédonien. Fallait-il payer les dettes des soldats, faire part de sa conquête aux Grecs, faire la fortune de chaque homme de son armée? il était Alexandre.

Il fit deux mauvaises actions; il brûla Persépolis, et tua Clitus. Il les rendit célèbres par son repentir; de sorte qu'on oublia ses actions criminelles, pour se souvenir de son respect pour la vertu; de sorte qu'elles furent considérées plutôt comme des malheurs, que comme des choses qui lui fussent propres; de sorte que la postérité trouve la beauté de son ame presque à côté de ses emportemens et de ses faiblesses; de sorte qu'il fallut le plaindre, et qu'il n'était plus possible de le haïr.

Je vais le comparer à César. Quand César voulut imiter les rois d'Asie, il désespéra les Romains pour une chose de pure ostentation; quand Alexandre voulut imiter les rois d'Asie, il fit une chose qui entrait dans le plan de sa conquête (1).

(1) Montesquieu. Esprit des lois, l. 10, chap. 13 et 14. Voyez sur ces réflexions, une partie de l'introduction, la revue des historiens d'Alexandre, art. Montesq., t. 1, les observations de S. C., tom. 2, p. 421.

§. III.

§. III.

MORALISTES.

MONTAIGNE.

Sur le traitement barbare qu'Alexandre fit éprouver à Bétis, Montaigne fait les réflexions suivantes :

Seroit-ce que la force de courage lui fut si naturelle et commune que pour ne l'admirer point, il la respectast moins? ou qu'il l'estimast si proprement sienne, qu'en cette hauteur il ne pust souffrir de la voir en un autre, sans le dépit d'une passion envieuse? ou que l'impétuosité naturelle de sa cholère fut incapable d'opposition? de vray, si elle eut receu bride, il est à croire qu'en la prise et désolation de la ville de Thèbes, elle l'eut receue à voir cruellement mettre au fil de l'espée tant de vaillans hommes perdus, et n'ayant plus moyen de défense publique (1).

Il n est point de vaillance plus extréme en son espèce, que celle d'Alexandre, ny assez

(1) Essais, tom. 1, p. 7 et suiv. édit. in-12. La Haie. 1727.

pleine partout et universelle. Toute incomparable qu'elle est, si a elle encores ses taches. Qui faict que nous le voyons se troubler si esperduement aux plus légers soupçons qu'il prent des machinations des siens contre sa vie : et se porter en cette recherche, d'une si vehemente et indiscréte justice et d'une crainte qui subvertit sa raison naturelle. La superstition aussi de quoy il estoit si fort atteint porte quelque image de pusillanimité. Et l'excès de la pénitence qu'il fit du meurtre de Clitus est aussi tesmoignage de l'inégalité de son courage. Nostre faict ce ne sont que piéces rapportées et voulons acquérir un honneur à fausses enseignes (1).

On disoit à Alexandre : votre père vous lairra une grande domination, aisée et pacifique ; ce garçon estoit envieux des victoires de son père et de la justice de son gouvernement. Il n'eût pas voulu jouir de l'empire du monde mollement et paisiblement (2).

Voyez ci-après à l'article parallèles la comparaison établie par Montaigne entre Alexandre, César, Scipion et Epaminondas.

(1) *Id.*, t. 2, p. 11.
(2) *Id.*, tom. 4, p. 381.

BAYLE.

Alexandre a été le plus extraordinaire de tous les hommes; et si tout ce que les livres rapportent de lui est véritable, c'était moins un homme qu'une intelligence incarnée. On dirait que la Providence l'avait choisi pour montrer à la terre jusqu'où se peuvent étendre les forces d'un instrument humain, lorsque le temps des révolutions les plus surprenantes est arrivé. Les poètes et les orateurs n'ont pas été les meilleurs panégyristes d'Alexandre; les rois qui se mêlent le plus de guerres et de conquêtes font son éloge beaucoup mieux que ne sauraient faire les écrivains.

Qu'on ne dise pas que les occasions lui ont été favorables, et que tel prince qui, dans une longue guerre, ne gagne que peu de pays, aurait subjugué un grand empire, s'il avait eu à combattre contre les Perses. Ce sont des excuses, ce sont des consolations peu solides. La rapidité avec laquelle Alexandre se servait de l'occasion et profitait de ses avantages, lui eût fait trouver une moisson de triomphes, où bien d'autres rois ne peu-

vent rien conquérir. C'est à lui que l'on pouvait dire après ses premières victoires : Je t'attends dans deux ans sur les bords de l'Euphrate. . . . .

Il n'y avait rien de médiocre en sa personne que la taille ; tout le reste, bon ou mauvais, était excessif : son ambition allait jusqu'à la fureur. Il prenait pour un crime que l'on doutât du succès de ses desseins. D'un côté, il était assez impie pour vouloir qu'on le regardât comme un Dieu ; et de l'autre, il était superstitieux jusqu'à la faiblesse féminine. Quelque louange qu'il ait méritée en certaines occasions pour sa continence, il s'en faut bien que sa vie ait été dans l'ordre sur ce chapitre. Son déréglement à l'égard du vin fut prodigieux : la cruauté qu'il fit paraître contre les habitans de Tyr n'est point excusable.

Tant de vices n'ont point empêché, qu'après sa mort, on ne l'honorât comme un Dieu, et que même, sous les empereurs Romains, il n'y ait eu des familles qui le choisissaient pour leur divinité tutélaire. La flatterie n'avait point de part à cela, comme lorsque pendant sa vie on lui rendait les

honneurs divins : c'était un vrai culte de superstition.....

Ses conquétes, à la vérité, furent brisées en plusieurs pièces après sa mort ; mais les morceaux en furent bons et rendirent célèbre et puissante pendant long-temps la nation grecque dans l'Asie. Il n'avait mis guère de temps à les faire.....

Il eut un bonheur fort particulier, c'est que l'on ne peut pas dire, pour diminuer l éclat de sa gloire, que les trahisons eussent eu beaucoup de part à ses triomphes.

Il n'est pas besoin de dire que Philippe son père descendait d'Hercule, et qu'Olympias sa mère descendait d'Achille, et qu'ainsi son extraction était aussi glorieuse qu'elle l'eût pu être, s'il avait eu la liberté de se la choisir dans l'histoire.....

Tite-Live est tombé en contradiction quand il a parlé de ce prince ; un de nos plus excellens poètes semble s'être contredit sur le méme sujet.....

Si, pour rallier ses troupes, il s'était servi d'une corne dont le son portait jusqu'à deux

cents stades, quelqu'un des historiens qui nous restent en aurait parlé, et nous n'aurions pas besoin de chercher cela dans un manuscrit du Vatican (1).

FÉNÉLON.

Dialogue entre Alexandre et Clitus.

CLITUS.

Bon jour, grand roi. Depuis quand es-tu descendu sur ces rives sombre?

ALEXANDRE.

Ah! Clitus, retire-toi, je ne puis supporter ta vue, elle me reproche ma faute.

CLITUS.

Pluton veut que je demeure devant tes yeux pour te punir de m'avoir tué injustement. J'en suis fâché, car je t'aime encore malgré le mal que tu m'as fait; mais je ne puis plus te quitter.

ALEXANDRE.

O la cruelle compagnie! voir toujours un

(1) Bayle, dict. philos. art. *Macédoine.*

homme qui rappelle le souvenir de ce qu'on a eu tant de honte d'avoir fait.

CLITUS.

Je regarde bien mon meurtrier. Pourquoi ne saurais-tu regarder un homme que tu as fait mourir ? Je vois bien que les grands sont plus délicats que les autres hommes ; ils ne veulent voir que des gens contens d'eux, qui les flattent et qui fassent semblant de les admirer. Il n'est plus temps d'être délicat sur les bords du Styx : il fallait quitter cette délicatesse en quittant cette grandeur royale. Tu n'as plus rien à donner ici, et tu n'y trouveras plus de flatteurs.

ALEXANDRE.

Ah quel malheur ! sur la terre j'étais un Dieu, ici je ne suis plus qu'une ombre, et on m'y reproche sans pitié mes fautes.

CLITUS.

Pourquoi les fesais-tu ?

ALEXANDRE.

Quand je te tuai, j'avais trop bu.

CLITUS.

Voilà une belle excuse pour un héros et pour un Dieu! Celui qui devait être assez raisonnable pour gouverner la terre entière, perdait par l'ivresse toute sa raison, et se rendait semblable à une bête féroce. Mais avoue de bonne foi la vérité, tu étais encore plus enivré par la mauvaise gloire et par la colère que par le vin : tu ne pouvais souffrir que je condamnasse ta vanité qui te fesait recevoir les honneurs divins, et oublier les services qu'on t'avait rendus. Répond moi ; je ne crains plus que tu me tue.

ALEXANDRE.

O Dieux cruels! que ne puis-je me venger de vous! Mais hélas! je ne puis pas même me venger de cette ombre de Clitus qui vient m'insulter brutalement.

CLITUS.

Te voilà aussi colère et aussi fougueux que tu l'étais parmi les vivans. Mais personne ne te craint ici ; pour moi, tu me fais pitié.

ALEXANDRE.

Quoi ! le grand Alexandre faire pitié à un homme vil, tel que Clitus ? Que ne puis-je ou le tuer, ou me tuer moi-même !

CLITUS.

Tu ne peux plus ni l'un ni l'autre, les ombres ne meurent point : te voilà immortel, mais autrement que tu ne l'avais prétendu, il faut te résoudre à n'être qu'une ombre comme moi, et comme le dernier des hommes. Tu ne trouveras plus ici de provinces à ravager, ni de rois à fouler aux pieds, ni de palais à brûler dans ton ivresse, ni de fables ridicules à conter pour te vanter d'être le fils de Jupiter.

ALEXANDRE.

Tu me traites comme un misérable !

CLITUS.

Non, je te reconnais pour un grand conquérant, d'un naturel sublime ; mais gâté par de trop grands succès : te dire la vérité avec affection, est-ce t'offenser ? Si la vérité t'offense, retourne sur la terre chercher tes flatteurs.

ALEXANDRE.

A quoi donc me servira toute ma gloire, si Clitus même ne m'épargne pas ?

CLITUS.

C'est ton emportement qui a terni ta gloire parmi les vivans. Veux-tu la conserver pure dans les enfers ? il faut être modeste avec des ombres qui n'ont rien à perdre ni à gagner avec toi.

ALEXANDRE.

Mais tu disais que tu m'aimais ?

CLITUS.

Oui, j'aime ta personne sans aimer tes défauts.

ALEXANDRE.

Si tu m'aimes, épargne-moi.

CLITUS.

Parce que je t'aime, je ne t'épargnerai point. Quand tu parus si chaste à la vue de la femme et de la fille de Darius; quand tu montras tant de générosité pour ce prince vaincu, tu méritais de grandes louanges; je te les donnai : ensuite la prospérité te fit

oublier le soin de ta propre gloire même. Je te quitte, adieu (1).

Dialogue entre Alexandre et Aristote.

ARISTOTE.

Je suis ravi de voir mon disciple. Quelle gloire pour moi d'avoir instruit le vainqueur de l'Asie!

ALEXANDRE.

Mon cher Aristote, je te revois avec plaisir. Je ne t'avais point vu depuis que j'ai quitté la Macédoine : mais je ne t'ai jamais oublié pendant mes conquêtes, tu le sais bien.

ARISTOTE.

Te souviens-tu de ta jeunesse, qui était si aimable?

ALEXANDRE.

Oui, il me semble que je suis encore à Pella ou à Pydne; que tu viens de Stagyre pour m'enseigner la philosophie.

ARISTOTE.

Mais tu avais un peu négligé mes préceptes,

---

(1) Fénélon, Dialog. des morts, tom. 1, dial. 24.

quand la trop grande prospérité enivra ton cœur.

ALEXANDRE.

Je l'avoue; tu sais bien que je suis sincère. Maintenant que je ne suis plus que l'ombre d'Alexandre, je reconnais qu'Alexandre était trop hautain et trop superbe pour un mortel.

ARISTOTE.

Tu n'avais point pris mon magnanime pour te servir de modèle.

ALEXANDRE.

Je n'avais garde : ton magnanime n'est qu'un pédant ; il n'a rien de vrai ni de naturel ; il est guindé, et outré en tout.

ARISTOTE.

Mais, n'étais-tu pas outré dans ton héroïsme ? Pleurer de n'avoir pas encore subjugué un monde, quand on disait qu'il y en avait plusieurs ; parcourir des royaumes immenses pour les rendre à leurs rois après les avoir vaincus ; ravager l'univers pour faire parler de toi ; se jeter seul sur les remparts d'une ville ennemie; vouloir passer pour une

divinité : tu es plus outré que mon magnanime.

ALEXANDRE.

Me voilà donc revenu à ton école? tu me dis toutes mes vérités, comme si nous étions encore à Pella. Il n'aurait pas été trop sûr de me parler si librement sur les bords de l'Euphrate ; mais sur les bords du Styx, on écoute un censeur plus patiemment. Dis-moi donc, mon pauvre Aristote, toi qui sais tout, d'où vient que certains princes sont si jolis dans leur enfance, et qu'ensuite ils oublient toutes les bonnes maximes qu'ils ont apprises, lorsqu'il serait question d'en faire quelqu'usage ? A quoi sert-il qu'ils parlent dans leur jeunesse comme des perroquets pour approuver ce qui est bon, et que la raison, qui devrait croître en eux avec l'âge, semble s'enfuir dès qu'ils sont entrés dans les affaires ?

ARISTOTE.

En effet, ta jeunesse fut merveilleuse ; tu entretenais avec politesse les ambassadeurs qui venaient chez Philippe ; tu aimais les lettres ; tu lisais les poëtes ; tu étais charmé d'Homère ; ton cœur s'enflammait au récit

des vertus et des grandes actions des héros. Quand tu pris Thèbes, tu respectas la maison de Pindare ; ensuite tu allas, en entrant dans l'Asie, voir le tombeau d'Achille et les ruines de Troye. Tout cela marque un naturel humain et sensible aux belles choses. On vit encore ce beau naturel, quand tu confias ta vie au médecin Philippe; mais sur-tout, lorsque tu traitas si bien la famille de Darius, que ce roi mourant se consolait dans son malheur, pensant que tu serais le père de sa famille. Voilà ce que la philosophie et le beau naturel avaient mis en toi ; mais le reste, je n'ose le dire.

ALEXANDRE.

Dis, dis, mon cher Aristote, tu n'as plus rien à ménager!

ARISTOTE.

Ce faste, ces mollesses, ces soupçons, ces colères, ces emportemens furieux contre tes amis, cette crédulité pour des lâches flatteurs qui t'appelaient un Dieu.

ALEXANDRE.

Ah! tu dis vrai ; je voudrais être mort après avoir vaincu Darius!

ARISTOTE.

Quoi! tu voudrais n'avoir point subjugué le reste de l'Orient?

ALEXANDRE.

Cette conquête m'est moins glorieuse qu'il ne m'est honteux d'avoir succombé à mes prospérités, et d'avoir oublié la condition humaine. Mais, dis-moi donc, d'où vient qu'on est si sage dans l'enfance, et si peu raisonnable quand il serait temps de l'être?

ARISTOTE.

C'est que dans la jeunesse on est instruit, excité par des gens de bien, dans la suite on s'abandonne à trois sortes d'ennemis, à sa présomption, à ses passions et aux flatteurs (1).

Dialogue entre Alexandre et Diogène.

DIOGÈNE.

Ne vois-je pas Alexandre parmi les morts?

ALEXANDRE.

Tu ne te trompes pas, Diogène.

(1) *Id.*, Dialog. des morts, tom. 1. Dial. 23.

DIOGÈNE.

Eh! comment! les Dieux meurent-ils?

ALEXANDRE.

Non pas les Dieux, mais les hommes mortels par leur nature.

DIOGÈNE.

Mais crois-tu n'être qu'un simple homme?

ALEXANDRE.

Hé! pourrais-je avoir un autre sentiment de moi-même?

DIOGÈNE.

Tu es bien modeste après ta mort. Rien n'aurait manqué à ta gloire, Alexandre, si tu l'avais été autant pendant la vie.

ALEXANDRE.

En quoi donc me suis-je si fort oublié?

DIOGÈNE.

Tu le demandes, toi qui, non content d'être fils d'un grand roi qui s'était rendu maître de la Grèce entière, prétendais venir de Jupiter? On te fesait la cour, en te disant qu'un

qu'un serpent s'était approché d'Olympias: tu aimais mieux avoir ce monstre pour père, parce que cela flattait davantage ta vanité, que d'être descendu de plusieurs rois de Macédoine, parce que tu ne trouvais rien dans cette naissance au-dessus de l'humanité. Ne souffrais-tu pas les basses et honteuses flatteries du prêtre de Jupiter Ammon? Il répondit que tu blasphémais, en supposant que ton père pouvait avoir des meurtriers; tu sus profiter de ses salutaires avis, et tu évitas avec un grand soin de tomber par la suite dans de pareilles impiétés. Oh! homme trop faible pour supporter les talens que tu avais reçu du ciel!

ALÉXANDRE.

Crois-tu, Diogène, que j'aie été assez insensé pour ajouter foi à toutes ces fables?

DIOGÈNE.

Pourquoi donc les autorisais-tu?

ALEXANDRE.

C'est qu'elles m'autorisaient moi-même. Je les méprisais, et je m'en servais parce qu'elles me donnaient un pouvoir absolu sur

les hommes. Ceux qui auraient peu considéré le fils de Philippe, tremblaient devant le fils de Jupiter. Les peuples ont besoin d'être trompés ; la vérité est faible auprès d'eux ; le mensonge est tout puissant sur leur esprit. La seule réponse du prêtre, dont tu parles avec dérision, a plus avancé mes conquêtes, que mon courage et toutes les ressources de mon esprit. Il faut connaître les hommes, se proportionner à eux et les mener par les voies dans lesquelles ils sont capables de marcher.

DIOGÈNE.

Les hommes du caractère que tu dépeins sont dignes de mépris, comme l'erreur à laquelle ils sont livrés : pour être estimé de ces hommes si vils, tu as eu recours au mensonge qui t'a rendu plus indigne qu'eux (1).

VOLTAIRE.

Il n'est plus permis de parler d'Alexandre que pour dire des choses neuves, et pour détruire les fables historiques, physiques et

(1) *Id.* Dialog. des morts, tom. 1. Dial. 25.

morales dont on a défiguré l'histoire du seul grand homme qu'on ait jamais vu parmi les conquérans de l'Asie.

Quand on a un peu réfléchi sur Alexandre, qui, dans l'âge fougueux des plaisirs et dans l'ivresse des conquêtes, a bâti plus de villes que tous les autres vainqueurs de l'Asie n'en ont détruit; quand on songe que c'est un jeune homme qui a changé le commerce du monde, on trouve assez étrange que Boileau le traite de fou, de voleur de grand chemin, et qu'il propose au lieutenant de police la Reinie (1), tantôt de le faire enfermer, et tantôt de le faire pendre.

> Heureux si de son temps, pour de bonnes raisons,
> La Macédoine eût eu des petites maisons.
> . . . .
> Qu'on livre son pareil en France à la Reinie,
> Dans trois jours nous verrons le phénix des guerriers,
> Laisser sur l'échafaud sa tête et ses lauriers.

Cette requête, présentée dans la cour du palais au lieutenant de police, ne devait être admise, ni selon la coutume de Paris, ni selon le droit des gens. Alexandre aurait *excipé*

(1) Cette citation est inexacte. La seconde partie de la tirade se rapporte au *premier des Césars*. Voyez ci-après le passage de Boileau.

qu'ayant été élu à Corinthe capitaine-général de la Grèce, et étant chargé en cette qualité de venger la patrie de toutes les invasions des Perses, il n'avait fait que son devoir en détruisant leur empire; et qu'ayant toujours joint la magnanimité au plus grand courage, ayant respecté la femme et les filles de Darius ses prisonnières, il ne méritait en aucune façon ni d'être interdit ni d'être pendu, et qu'en tout cas il appelait de la sentence du sieur de la Reinie au tribunal du monde entier.

Rollin prétend qu'Alexandre ne prit la fameuse ville de Tyr qu'en faveur des Juifs qui n'aimaient pas les Tyriens. Il est pourtant vraisemblable qu'Alexandre eut encore d'autres raisons, et qu'il était d'un très-sage capitaine de ne point laisser Tyr maîtresse de la mer lorsqu'il allait attaquer l'Egypte.

Alexandre aimait et respectait beaucoup Jérusalem sans doute; mais il semble qu'il ne fallait pas dire que *les Juifs donnèrent un rare exemple de fidélité et digne de l'unique peuple qui connût pour lors le vrai Dieu, en refusant des vivres à Alexandre, parce qu'ils avaient prêté serment de fidélité à Darius.* On sait assez que les Juifs

s'étaient toujours révoltés contre leurs souverains dans toutes les occasions; car un Juif ne devait servir sous aucun roi profane.

S'ils refusèrent imprudemment des contributions au vainqueur, ce n'était pas pour se montrer esclaves fidèles de Darius ; il leur était expressément ordonné par leur loi d'avoir en horreur toutes les nations idolâtres : leurs livres ne sont remplis que d'exécrations contr'elles, et de tentatives réitérées de secouer le joug.

S'ils refusèrent d'abord les contributions, c'est que les Samaritains leurs rivaux les avaient payées sans difficulté, et qu'ils crurent que Darius, quoique vaincu, était encore assez puissant pour soutenir Jérusalem contre Samarie.

Il est très-faux que les Juifs fussent alors *le seul peuple qui connût le vrai Dieu*, comme le dit Rollin. Les Samaritains adoraient le même Dieu, mais dans un autre temple ; ils avaient le même Pentateuque que les Juifs, et même en caractères hébraïques, c'est-à-dire, Tyriens, que les Juifs avaient perdus. Le schisme entre Samarie et Jérusalem était en petit, ce que le schisme entre les Grecs et les Latins est en grand.

La haine était égale des deux côtés, ayant le même fond de religion.

Alexandre, après s'être emparé de Tyr par le moyen de cette fameuse digue qui fait encore l'admiration de tous les guerriers, alla punir Jérusalem qui n'était pas loin de sa route. Les Juifs, conduits par leur grand-prêtre, vinrent s'humilier devant lui, et donner de l'argent; car on n'appaise qu'avec de l'argent les conquérans irrités. Alexandre s'appaisa; ils demeurèrent sujets d'Alexandre ainsi que de ses successeurs. Voilà l'histoire vraie et vraisemblable.

Rollin répète un étrange conte rapporté environ quatre cents ans après l'expédition d'Alexandre, par l'historien romancier, exagérateur Flavien Josephe, à qui l'on peut pardonner de faire valoir dans toutes les occasions sa malheureuse patrie. Rollin dit donc, après Josephe, que le grand-prêtre Jaddus s'étant prosterné devant Alexandre, ce prince ayant vu le nom de Jehova gravé sur une lame d'or attachée au bonnet de Jaddus, et entendant parfaitement l'hébreu, se prosterne à son tour et adore Jaddus. Cet excès de civilité ayant étonné Parménion, Alexandre lui dit qu'il connaissait Jaddus depuis long-temps,

qu'il lui était apparu, il y avait dix années, avec le même habit et le même bonnet, pendant qu'il rêvait à la conquête de l'Asie, (conquête à laquelle il ne pensait point alors;) que ce même Jaddus l'avait exhorté à passer l'Hellespont, l'avait assuré que son Dieu marcherait à la tête des Grecs, et que ce serait le Dieu des Juifs qui le rendrait victorieux des Perses.

Ce conte de vieille serait bon dans l'histoire des quatre fils Aymon et de Robert le diable, mais il figure mal dans celle d'Alexandre.

C'était une entreprise très-utile à la jeunesse qu'une histoire ancienne bien rédigée; il eût été à souhaiter qu'on ne l'eût point gâtée quelquefois par de telles absurdités. Le conte de Jaddus serait respectable, il serait hors de toute atteinte, s'il s'en trouvait au moins quelque ombre dans les livres sacrés; mais comme ils n'en font pas la plus légère mention, il est très-permis d'en faire sentir le ridicule.

On ne peut douter qu'Alexandre n'ait soumis la partie des Indes qui est en-deçà du Gange, et qui était tributaire des Perses. M. Holwell, qui a demeuré trente ans chez les brames de Bénarès et des pays voisins, et

qui avait appris non-seulement leur langue moderne, mais leur ancienne langue sacrée, nous assure que leurs annales attestent l'invasion d'Alexandre qu'ils appellent *Mahadukoit Kounha*, grand brigand, grand meurtrier. Ces peuples pacifiques ne pouvaient l'appeler autrement, et il est à croire qu'ils ne donnèrent pas d'autres surnoms aux rois de Perse. Ces mêmes annales disent qu'Alexdre entra chez eux par la province qui est aujourd'hui le Candahar, et il est probable qu'il y eut toujours quelques forteresses sur cette frontière.

Ensuite Alexandre descendit le fleuve Zombodipo, que les Grecs appelèrent *Sind.* On ne trouve pas dans l'histoire d'Alexandre un seul nom indien. Les Grecs n'ont jamais appelé de leur propre nom une seule ville, un seul prince asiatique. Ils en ont usé de même avec les Egyptiens. Ils auraient cru déshonorer la langue grecque, s'ils l'avaient assujettie à une prononciation qui leur semblait barbare, et s'ils n'avaient pas nommé Memphis la ville de *Moph.*

M. Holwell dit que les Indiens n'ont jamais connu ni de Porus ni de Taxile; en effet, ce ne sont pas là des noms indiens. Cepen-

dant, si nous en croyons nos missionnaires, il y a encore des seigneurs patanes qui prétendent descendre de Porus. Il se peut que ces missionnaires les aient flattés de cette origine, et que ces seigneurs l'aient adoptée. Il n'y a point de pays en Europe où la bassesse n'ait inventé, et la vanité n'ait reçu des généalogies plus chimériques.

Si Flavien Josephe a raconté une fable ridicule concernant Alexandre et un pontife juif, Plutarque, qui écrivit long-temps après Josephe, paraît ne pas avoir épargné les fables sur ce héros. Il a renchéri encore sur Quinte-Curce ; l'un et l'autre prétendent qu'Alexandre, en marchant vers l'Inde, voulut se faire adorer, non-seulement par les Perses, mais aussi par les Grecs. Il ne s'agit que de savoir ce qu'Alexandre, les Perses, les Grecs, Quinte-Curce, Plutarque entendaient par *adorer*.

Ne perdons jamais de vue la grande règle de définir les termes.

Si vous entendez par *adorer* invoquer un homme comme une divinité, lui offrir de l'encens et des sacrifices, lui élever des autels et des temples, il est clair qu'Alexandre ne demanda rien de tout cela. S'il

voulait qu'étant le vainqueur et le maître des Perses, on le saluât à la persane, qu'on se prosternât devant lui dans certaines occasions, qu'on le traitât enfin comme un roi de Perse tel qu'il l'était, il n'y a rien là que de très-raisonnable et de très-commun.

Les membres des parlemens de France parlent à genoux au roi dans leurs lits de justice; le tiers-état parle à genoux dans les états-généraux; on sert à genoux un verre de vin au roi d'Angleterre. Plusieurs rois de l'Europe sont servis à genoux à leur sacre: on ne parle qu'à genoux au Grand-Mogol, à l'empereur de la Chine, à l'empereur du Japon. Les colaos de la Chine, d'un ordre inférieur, fléchissent les genoux devant les colaos d'un ordre supérieur: on adore le pape, on lui baise le pied droit. Aucune de ces cérémonies n'a jamais été regardée comme une adoration dans le sens rigoureux, comme un culte de latrie.

Ainsi tout ce qu'on a dit de la prétendue adoration qu'exigeait Alexandre, n'est fondé que sur une équivoque (1).

(1) Voyez abus des mots.

C'est Octave, surnommé *Auguste*, qui se fit réellement adorer, dans le sens le plus étroit. On lui éleva des temples et des autels; il y eut des prêtres d'Auguste. Horace lui dit positivement :

Jurandasque tuum per nomen ponimus aras.

Voilà un véritable sacrilége d'adoration; et il n'est point dit qu'on en murmurât (1).

Les contradictions sur le caractère d'Alexandre paraîtraient plus difficiles à concilier, si on ne savait que les hommes, et surtout ceux qu'on appelle héros, sont souvent très-différens d'eux-mêmes; et que la vie et la mort des meilleurs citoyens, le sort d'une province, ont dépendu plus d'une fois de la bonne ou de la mauvaise digestion d'un souverain bien ou mal conseillé.

Mais comment concilier des faits improbables rapportés d'une manière contradictoire? Les uns disent que Callisthène fut exécuté à mort, et mis en croix par ordre d'Alexandre,

(1) Remarquez bien qu'Auguste n'était point adoré d'un culte de latrie, mais de dulie. C'était un saint; *Divus Augustus*. Les provinciaux l'adoraient comme Priape, non comme Jupiter.

pour n'avoir pas voulu le reconnaître en qualité de fils de Jupiter. Mais la croix n'était point un supplice en usage chez les Grecs. D'autres disent qu'il mourut long-temps après de trop d'embonpoint. Athénée prétend qu'on le portait dans une cage de fer comme un oiseau, et qu'il y fut mangé de vermine. Démêlez dans tous ces récits la vérité, si vous pouvez.

Il y a des aventures que Quinte-Curce suppose être arrivées dans une ville, et Plutarque dans une autre, et ces deux villes se trouvent éloignées de cinq cents lieues. Alexandre saute, tout armé et tout seul, du haut d'une muraille dans une ville qu'il assiégeait; elle était auprès du Candahar, selon Quinte-Curce, et près de l'embouchure de l'Indus, suivant Plutarque.

Quand il est arrivé sur les côtes du Malabar, ou vers le Gange, (il n'importe, il n'y a qu'environ neuf cents milles d'un endroit à l'autre), il fait saisir deux philosophes indiens, que les Grecs appelaient *gymnosophistes*, et qui étaient nus comme des singes. Il leur propose des questions digne du *Mercure galant* de *Visé*, leur promettant bien sérieusement que celui qui aurait le plus mal-

répondu, serait pendu le premier, après quoi les autres suivraient en leur rang.

Cela ressemble à Nabuchodonosor, qui voulait absolument tuer ses mages, s'ils ne devinaient pas un de ses songes qu'il avait oublié, ou bien au calife des *Mille et une nuits*, qui devait étrangler sa femme dès qu'elle aurait fini son conte. Mais c'est Plutarque qui rapporte cette sottise, il faut la respecter; il était Grec.

On peut placer ce conte avec celui de l'empoisonnement d'Alexandre par Aristote; car Plutarque nous dit qu'on avait entendu dire à un certain Agnotémis, qu'il avait entendu dire au roi Antigone, qu'Aristote avait envoyé une bouteille d'eau de Nonacris, ville d'Arcadie; que cette eau était si froide, qu'elle tuait sur-le-champ ceux qui en buvaient; qu'Antipâtre envoya cette eau dans une corne de pied de mulet; qu'elle arriva toute fraîche à Babylone; qu'Alexandre en but, et qu'il en mourut au bout de six jours d'une fièvre continue.

Il est vrai que Plutarque doute de cette anecdote. Tout ce qu'on peut recueillir de bien certain, c'est qu'Alexandre, à l'âge de vingt-quatre ans, avait conquis la Perse par

trois batailles ; qu'il eut autant de génie que de valeur ; qu'il changea la face de l'Asie, de la Grèce, de l'Egypte et celle du commerce du monde ; et qu'enfin Boileau ne devait pas tant se moquer de lui, attendu qu'il n'y a pas d'apparence que Boileau en eût fait autant en si peu d'années (1).

J.-J. ROUSSEAU.

Un matin que j'étais présent aux leçons d'un enfant, son gouverneur qui l'avait très-bien instruit de l'histoire ancienne, reprenant celle d'Alexandre, tomba sur le trait connu du médecin Philippe qu'on a mis en tableau, et qui sûrement en valait bien la peine. Le gouverneur, homme de mérite, fit sur l'intrépidité d'Alexandre plusieurs réflexions qui ne me plurent point, mais que j'évitai de combattre pour ne pas le décréditer dans l'esprit de son élève. A table on ne manqua pas, selon la méthode française, de faire beaucoup babiller le petit bon homme. La vivacité naturelle à son âge, et l'attente d'un applaudissement sûr lui firent débiter mille sottises, tout à tra-

(1) Voltaire, Dict. philosoph. au mot Alexandre.

vers desquelles partaient de tems en tems quelques mots heureux qui fesaient oublier le reste. Enfin vint l'histoire du médecin Philippe : il la raconta fort nettement et avec beaucoup de grâce. Après l'ordinaire tribut d'éloges qu'exigeait la mère et qu'attendait le fils, on raisonna sur ce qu'il avait dit. Le plus grand nombre blâma la témérité d'Alexandre ; quelques-uns, à l'exemple du gouverneur, admiraient sa fermeté, son courage. Ce qui me fit comprendre qu'aucun de ceux qui étaient présent ne voyait en quoi consistait la véritable beauté de ce trait. Pour moi, leur dis-je, il me paraît que s'il y a le moindre courage, la moindre fermeté dans l'action d'Alexandre, elle n'est qu'une extravagance. Alors tout le monde se réunit et convint que c'était une extravagance. J'allais répondre et m'échauffer, quand une femme qui était à côté de moi, et qui n'avait pas ouvert la bouche, se penche vers mon oreille, et me dit tout bas : Tais-toi, Jean-Jacques, ils ne t'entendront pas. Je la regardai, je fus frappé, et je me tus.

Après le dîner, soupçonnant sur plusieurs indices que mon jeune docteur n'a-

vait rien compris du tout à l'histoire qu'il avait si bien racontée, je le pris par la main, je fis avec lui un tour de parc, et l'ayant questionné tout à mon aise, je trouvai qu'il admirait plus que personne le courage si vanté d'Alexandre; mais savez-vous où il voyait ce courage ? Uniquement dans celui d'avaler d'un seul trait un breuvage de mauvais goût, sans hésiter, sans marquer la moindre répugnance. Le pauvre enfant à qui l'on avait fait prendre médecine, il n'y avait pas quinze jours, et qui ne l'avait prise qu'avec une peine infinie, en avait encore le déboire à la bouche. La mort, l'empoisonnement ne passaient dans son esprit que pour des sensations désagréables, et il ne concevait pas pour lui d'autre poison que du séné. Cependant il faut avouer que la fermeté du héros avait fait une grande impression sur son jeune cœur, et qu'à la première médecine qu'il faudrait avaler, il avait bien résolu d'être un Alexandre. Sans entrer dans des éclaircissemens qui passaient évidemment sa portée, je le confirmai dans ces dispositions louables, et je m'en retournai riant en moi-même de la haute sagesse
des

des pères et des maîtres qui pensent apprendre l'histoire aux enfans....

Quelques lecteurs mécontens de *tais-toi, Jean-Jacques*, demanderont, je le prévois, ce que je trouve enfin de si beau dans l'action d'Alexandre. Infortunés ! s'il faut vous le dire, comment le comprendrez-vous ? C'est qu'Alexandre croyait à la vertu; c'est qu'il y croyait sur sa tête, sur sa propre vie; c'est que sa grande ame était faite pour y croire. Oh ! que cette médecine avalée était une belle profession de foi! Non, jamais mortel n'en fit une si sublime. S'il est quelque moderne Alexandre, qu'on me le montre à de pareils traits (1).

VAUVENARGUES.

Je suis forcé d'admirer les rares talens d'Alexandre, et cette hauteur de génie qui, soit dans le gouvernement, soit dans la guerre, soit dans les sciences, soit même dans sa vie privée, l'a toujours fait paraître comme un homme extraordinaire, et qu'un instinct grand et sublime dispensait des

(1) Rousseau, Emile, l. 2.

moindres vertus. Je veux révérer un héros qui, parvenu au faîte des grandeurs humaines, ne dédaignait pas l'amitié qui, dans cette haute fortune, respectait encore le mérite, qui aima mieux s'exposer à mourir que de soupçonner son médecin de quelque crime, et d'affliger par une défiance qu'on n'aurait pas blâmée la fidélité d'un sujet qu'il estimait. Le maître le plus libéral qu'il y eût jamais, jusqu'à ne réserver pour lui que l'espérance; plus prompt à réparer ses injustices qu'à les commettre, et plus pénétré de ses fautes que de ses triomphes : né pour conquérir l'univers, parce qu'il était digne de lui commander, et en quelque sorte excusable de s'être fait rendre les honneurs divins dans un temps où toute la terre adorait des dieux moins aimables (1).

---

(1) Vauvenargues, tom. 1, p. 259, édit. de l'an 5.

§. IV.

POÈTES.

RACINE.

De quel front ose-t-il prendre sous son appui
Des peuples qui n'ont point d'autre ennemi que lui ?
Avant que sa fureur ravageât tout le monde,
L'Inde se reposait dans une paix profonde ;
Et si quelques voisins en troublaient les douceurs,
Il portait dans son sein d'assez bons défenseurs.
Pourquoi nous attaquer ? Par quelle barbarie
A-t-on de votre maître excité la furie ?
Vit-on jamais chez lui nos peuples en courroux,
Désoler un pays inconnu parmi nous?
Faut-il que tant d'Etats, de déserts, de rivières,
Soient entre nous et lui d'impuissantes barrières,
Et ne saurait-on vivre au bout de l'univers,
Sans connaître son nom et le poids de ses fers ?
Quelle étrange valeur, qui ne cherchant qu'à nuire,
Embrase tout sitôt qu'elle commence à luire ;
Qui n'a que son orgueil pour règle et pour raison ;
Qui veut que l'univers ne soit qu'une prison ;
Et que, maître absolu de tous tant que nous sommes,
Ses esclaves en nombre égalent tous les hommes !
Plus d'Etats, plus de rois. Ses sacriléges mains
Dessous un même joug rangent tous les humains.
. . . .
Quelle gloire en effet d'accabler la faiblesse
D'un roi déjà vaincu par sa propre mollesse ;
D'un peuple sans vigueur et presque inanimé,
Qui gémissait sous l'or dont il était armé ;

Et, qui, tombant en foule, au lieu de se défendre,
N'opposait que des morts au grand cœur d'Alexandre?
Les autres éblouis de ses moindres exploits,
Sont venus à genoux lui demander des lois;
Et leur crainte écoutant, je ne sais quels oracles,
Ils n'ont pas cru qu'un Dieu pût trouver des obstacles.
Mais nous, qui d'un autre œil jugeons des conquérans,
Nous savons que les Dieux ne sont pas des tyrans;
Et de quelque façon qu'un esclave le nomme,
Le fils de Jupiter passe ici pour un homme.
Nous n'allons point de fleurs parfumer son chemin;
Il nous trouve par-tout les armes à la main:
Il voit à chaque pas arrêter ses conquêtes;
Un seul rocher ici lui coûte plus de têtes,
Plus de soins, plus d'assauts, et presque plus de temps,
Que n'en coûte à son bras l'empire des Persans.
Ennemis du repos qui perdit ces infames,
L'or qui naît sous nos pas ne corrompt point nos ames(1).

BOILEAU.

Quoi donc à votre avis fut-ce un fou qu'Alexandre?
Qui? cet écervelé qui mit l'Asie en cendre?
Ce fougueux l'Angely (2) qui de sang altéré,
Maître du monde entier s'y trouvait trop serré?
L'enragé qu'il était, né roi d'une province
Qu'il pouvait gouverner en bon et sage prince,
S'en alla follement et pensant être Dieu,
Courir comme un bandit qui n'a ni feu ni lieu,

---

(1) Racine, Tragédie d'Alex., acte 2, scène 2.

(2) L'Angely était un fou suivant la cour.

Et traînant avec soi les horreurs de la guerre,
De sa vaste folie emplit toute la terre;
Heureux si de son temps, pour cent bonnes raisons
La Macédoine eût eu des petites maisons
Et qu'un sage tuteur l'eût en cette demeure
Par avis de parens enfermé de bonne heure (1). . . . .

Que crois-tu qu'Alexandre en ravageant la terre
Cherche parmi l'horreur, le tumulte et la guerre?
Possédé d'un ennui qu'il ne saurait dompter,
Il craint d'être à soi-même et songe à s'éviter :
C'est-là ce qui l'emporte aux lieux où naît l'aurore,
Où le Perse est brûlé de l'astre qu'il adore (2). . . . .

Dans le monde il n'est rien de beau que l'équité,
Sans elle, la valeur, la force, la bonté,
Et toutes les vertus dont s'éblouit la terre,
Ne sont que faux brillans et que morceaux de verre.
Un injuste guerrier terreur de l'univers,
Qui sans sujet courant chez cent peuples divers,
S'en va tout ravager jusqu'aux rives du Gange,
N'est qu'un plus grand voleur que Duterte et St. Ange;
Du premier des Césars on vante les exploits;
Mais dans quel tribunal, jugé suivant les lois,
Eût-il pu disculper son injuste manie? .
Qu'on trouve son pareil en France à la Reinie, (3)
Dans trois jours nous verrons le phénix des guerriers,
Laisser sur l'échafaud sa tête et ses lauriers (4).

---

(1) Boileau, Sat. 8.

(2) Id. Epist. 5.

(3) Lieutenant de police, contemporain de Boileau.

(4) Boileau, Sat. 11.

J.-B. ROUSSEAU.

Quoi ! Rome et l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla ?
J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila ?
J'appellerai vertu guerrière
Une vaillance meurtrière
Qui dans mon sang trempe ses mains ?
Et je pourrai forcer ma bouche
A louer un héros farouche
Né pour le malheur des humains ?

Quels traits me présentent vos fastes,
Impitoyables conquérans !
Des vœux outrés, des projets vastes,
Des rois vaincus par des tyrans ;
Des murs que la flamme ravage ;
Des vainqueurs fumans de carnage ;
Un peuple aux fers abandonné ;
Des mères pâles et sanglantes,
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras du soldat effréné.

Juges insensés que nous sommes,
Nous admirons de tels exploits !
Est-ce donc le malheur des hommes
Qui fait la vertu des grands rois ?
Leur gloire féconde en ruines
Sans le meurtre et sans les rapines
Ne saurait-elle subsister ?
Images des Dieux sur la terre,
Est-ce par des coups de tonnerre
Que leur grandeur doit éclater ?

. . . .
Vous chez qui la guerrière audace
Tient lieu de toutes les vertus,
Concevez Socrate à la place
Du fier meurtrier de Clitus.
Vous verrez un roi respectable,
Humain, généreux, équitable,
Un roi digne de vos autels.
Mais à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels (1).

LEMERCIER.

Songe d'Alexandre.

Que de nombreux témoins, que de faits apparurent!
De l'Érèbe vers lui les ombres accoururent,
Et ces mânes plaintifs au bord de l'Achéron,
Que loin des noires eaux chasse le vieux Caron,
Et dont cent ans la foule, implorant son passage,
Faute de sépulture est errante au rivage.

Parmi le grand concours de ces pâles humains,
D'abord au jeune roi s'offrirent les Thébains;
Des enfans gémissaient, et leurs voix désolées
Redemandaient au ciel leurs mères immolées;
Des morts juraient vengeance en leurs cris belliqueux
A la liberté grecque expirée avec eux,
Et leurs doigts menaçans montraient les Euménides
Qui plaçaient le vainqueur au rang des parricides.

---

(1) J.-B. Rousseau, Ode à la fortune.

Noble Epaminondas, l'aspect de tes douleurs
Lui vint de Thèbe en feu reprocher les malheurs.
Deux palmes sur ton front, filles de ton courage,
Signalaient qu'un grand cœur est l'arme du vrai sage.
Quel deuil les attrista, lorsqu'aux enfers émus
S'écroulèrent les murs qu'avait bâtis Cadmus!
De ta bouche aussitôt volent ces mots terribles :
« Parmi les Grecs tous deux estimés invincibles,
» Qui pour eux d'Alexandre ou d'Epaminondas
» Fit un plus digne emploi du grand art de Pallas?
» Tu sus les opprimer, j'avais su les défendre ;
» Seul je relevai Thèbe, et tu l'as mise en cendre,
» Et d'amis généreux un bataillon formé
» Perdit le premier sang dont ton bras ait fumé ».

Le chef béotien et les ames plaintives
Retournent, à ces mots, aux ténébreuses rives.
D'autres morts à leurs suite, immense légion
Qui des airs obscurcis troublait la région,
Volaient, en nombre égal aux feuilles détachées
Dont les routes d'un bois sont en hiver jonchées.
Ces fantômes légers, peuples sans corps, sans voix,
Des villes de l'Asie habitans autrefois,
Etaient de leurs foyers les vengeurs intrépides,
Des vieillards, et leurs fils, et des vierges timides,
A qui Mars a fait voir le Cocyte fangeux.
L'Eacide aperçoit cet homme courageux
Qu'aux portes de Gaza sa rage meurtrière
Par les pieds à son char traîna dans la poussière.
Inhumain, ah! rougis du transport furieux
Dont tu reçus d'Achille un exemple odieux.
Fallait-il égaler sa démence cruelle?
Un héros est plus grand, s'il le fut sans modèle.
Il n'est pas de forfaits qu'il voulût imiter,
Ni même de vertu qu'il daignât emprunter.

Un homme s'avançait appesanti par l'âge ;
Il portait la douleur écrite en son visage ;
L'honneur de vieux lauriers couvrait ses cheveux blancs :
Son sang coulait ; sa main montrait un de ses flancs
Percé d'une blessure et profonde et récente :
C'était Parménion, dont l'ombre menaçante
Venait glacer d'horreur son illustre assassin,
Qui, saisi de pitié, le remords dans le sein,
N'osait envisager les traits de sa victime.

« Jeune homme, lui dit-elle, étais-tu magnanime,
» Quand, au sein de la paix, maître d'un camp soumis,
» Tes chagrins ne rêvaient que complots ennemis,
» Et quand de trahisons les bruits imaginaires
» Armaient contre mon fils tes frayeurs sanguinaires ?

» Philotas, accusé par des récits menteurs,
» Confondit devant toi ses calomniateurs.
» Sans crainte il s'endormit sur la foi de son maître ;
» Et toi.... Dieux infernaux, qui des deux fut un traître ?
» Par ton ordre la nuit ta garde l'assaillit.....
» Il t'invoque, et, tremblant, on l'arrache à son lit.
» Dieux ! l'entends-tu gémir ? il nomme des complices.....
» En crois-tu ses aveux qu'arrachent les supplices ?
» Non, barbare ; il te faut, condamnant Philotas,
» Justifier sa mort que pleurent tes soldats.
» Ton orgueil méditait sa ruine et ma perte ;
» D'un voile d'amitié ta haine était couverte ;
» Mon visage importun blessait tes yeux ingrats.
» Ma tête avait long-temps guidé ton jeune bras ;
» L'estime de Philippe et mon rang dans l'armée
» Tenaient ta défiance à toute heure alarmée :
» De ma grandeur suspecte il fallut me punir ;
» Je parus criminel, pouvant le devenir.

» Par le meurtre d'un fils ma vengeance enhardie
» Sans peine à la révolte eût poussé la Médie ;
» Un double assassinat rassura ton pouvoir.
» Ma mort prévint la tienne, et tu sus tout prévoir.
» Mais ne songeais-tu pas, en commettant ces crimes,
» Que des lâches tyrans tu suivais les maximes ?

» Celui dont la vertu prétend à des autels,
» Règne sans effrayer ni craindre les mortels ;
» Les périls sont sa gloire ; un généreux courage
» Des soucis défians ne reçoit pas l'ombrage.
» Du faux nom de prudence on les honore en vain ;
» Le soupçon est la peur lorsqu'il rend inhumain ».

Le spectre alors se tait, s'éloigne ; mais sa tête
Quitte le corps sanglant, et près du lit s'arrête ;
Pendante et sans couleur, ses yeux semblent s'ouvrir :
Telle à ceux d'Alexandre on vint jadis l'offrir,
Quand de Parménion le meurtrier perfide
A son maître envoya cette tête livide.

Ah ! qui voudrait savoir quelle fut son horreur,
Qu'il interroge Oreste, et sa blême terreur,
Et ses cheveux dressés à l'aspect de Mégère,
Et le sein d'Alcméon, meurtrier de sa mère,
Et le chasseur foulant sous ses pieds un dragon
Qui dresse un col enflé de rage et de poison.

Cependant accouraient, pour affliger sa gloire,
Les amis dont souvent il pleura la mémoire,
Ceux qui, bouillans d'audace et morts au premier rang,
Jadis ont arrosé ses palmes de leur sang.
Leur image, cent fois réveillant sa tendresse,
A l'orgueil du triomphe a mêlé la tristesse ;
Il lisait le reproche en leurs traits abattus.

Hélas! au même instant il reconnaît Clitus,
Clitus dont sa fureur versa le sang fidèle ;
Il avait des enfers quitté l'ombre éternelle,
Semblable dans sa course à l'oiseau de la nuit,
Qu'aux lueurs de la lune on voit planer sans bruit.
Il approche ; et le roi laissant couler ses larmes :

« Ah! malheureux Clitus, digne honneur de nos armes,
» Lui dit-il, est-ce toi dont je tranchai les jours,
» Toi qui sauvas les miens par tes vaillans secours?
» Tu fus mon bouclier, et la tendre Hellanice,
» Ta sœur vit mon berceau, ta sœur fut ma nourrice.
» Est-ce en t'assassinant que je payai ses soins?
» Coupable que je suis, les Dieux me sont témoins
» Que Bacchus, en secret jaloux de mes trophées,
» Excita nos fureurs par le vin échauffées;
» Lui-même en un banquet précipita le cours
» Du torrent insensé de tous nos vains discours.
» Tu donnas follement l'exemple à la licence ;
» Une offense impunie appelle une autre offense.
» C'était fait, sans ta mort dont les Grecs ont pâli,
» De mon pouvoir bravé, de mon sceptre avili.
» Hélas! amant jaloux de ma gloire outragée,
» Blessé par tes mépris, je l'en ai trop vengée;
» Mais par quel désespoir j'expiai ma rigueur! ....
» Du fer teint de ton sang j'allais percer mon cœur,
» Si les premiers témoins de mon désordre extrême
» Ne m'eussent dans leurs bras défendu de moi-même.
» Oh! comme de remords mon sein fut déchiré!
» Oh! comme jour et nuit mes regrets t'ont pleuré!
» Ton nom, m'accompagnant dans la race future,
» Sera-t-il à ma vie une éternelle injure?
» Ah! réponds-moi, Clitus; arrête.... Quoi! tu fuis?
» Au séjour des enfers, chère ombre, je te suis ».

Il dit, et de Clitus veut calmer la colère:
Mais lui, se détournant, l'œil fixé sur la terre,
Et les traits non émus au discours du héros,
Demeure plus glacé qu'un marbre de Paros.
Enfin avec sa haine il fuit dans les ténèbres.

De même, chez les morts, au sein de bois funèbres,
Se va cacher Didon, apparue un moment
Aux regards affligés du Troyen son amant,
Qui, frappé des malheurs où ses feux l'ont réduite,
La suit long-temps des yeux et la pleure en sa fuite.

Ta douleur fut pareille, ô fils d'Olympias!
Les mânes de Clitus, l'ombre de Philotas,
Et de Parménion la tête ensanglantée,
Troublaient de leur aspect ta gloire épouvantée (1).

(1) Lemercier, Poëme d'Alexandre, chant 4, p. 188 et suiv.

CHAPITRE VI.

PARALLÈLES.

§. I.

D'Alexandre avec Philippe.

CICÉRON.

Alexandre est sans doute au-dessus de Philippe pour la gloire de ses exploits et l'étendue de ses conquêtes, mais Philippe l'emporte sur Alexandre par la douceur de son caractère et son humanité. Aussi le père fut toujours grand ; et le fils fut souvent très-vil (1).

JUSTIN.

Alexandre, fils et successeur de Philippe, surpassa son père en vices et en vertus. Ils tendaient tous deux à la victoire par des chemins différens. Alexandre employait

(1) Cicéron, de off. L. 1.

la force dans la guerre, Philippe l'artifice. L'un se plaisait à tromper ses ennemis, l'autre à les mettre ouvertement en fuite. Celui-là était plus prudent, celui-ci plus magnanime. Le père savait dissimuler sa colère, quelquefois même la vaincre; le fils, quand il était irrité, ne savait ni différer ni borner sa vengeance. L'un et l'autre aimaient trop le vin; mais les effets de leur ivresse étaient différens. Le père, au sortir de table courait à l'ennemi, en venait aux mains avec lui, s'exposait au péril en téméraire; le fils tournait sa fureur, non contre ses ennemis, mais contre ses officiers. Aussi Philippe revint-il souvent du combat couvert de blessures, et souvent Alexandre sortit d'un repas souillé du sang de ses amis. Le premier ne fesait point sentir à ses courtisans qu'il était roi, le second appesantissait son sceptre sur les siens. L'un préférait d'être aimé, l'autre d'être craint. Tous les deux avaient du goût pour les lettres. Philippe avait plus de politique; Alexandre plus de bonne-foi. Celui-là était plus modéré dans ses paroles, celui-ci dans ses actions. Alexandre pardonnait plus facilement et d'une manière plus gracieuse à ceux qu'il

avait vaincus. L'un aimait la frugalité, l'autre l'intempérance. Avec ces différentes qualités, le père jeta les fondemens de la monarchie universelle, et le fils acheva ce grand édifice (1).

MABLY.

Alexandre passa en Asie avec trente mille hommes de pied et cinq mille chevaux. Darius fut vaincu, la Perse fut conquise par les armes des Macédoniens, et le projet de Philippe ne fut cependant pas exécuté. C'était pour distraire les Grecs de la perte de leur liberté, pour leur ôter des forces capables de nourrir leur audace, pour les accoutumer à obéir en se fesant un empire dans lequel leur pays se trouvât enclavé, que ce prince avait voulu porter la guerre en Asie. C'est au contraire en conquérant qui ne songe qu'à tout renverser sans vouloir rien établir que son fils se jette sur les Etats de Darius. Une entreprise sage entre les mains de Philippe, devient téméraire en passant dans celles d'Alexandre. Le premier projette

(1) Justin, l. 9, c. 8.

son expédition en joignant à ses forces deux cent trente mille Grecs, ce qui lui donne une espérance certaine de vaincre Darius et d'avoir des succès plus durables que ceux d'Agésilas; puisqu'après s'être emparé de toutes les forces des Grecs, il ne craint point d'en être inquiété par quelque révolte. Le second commence ses conquêtes avec une armée médiocre, et son imprudence est d'autant plus condamnable, qu'il n'ignorait pas que sa puissance était suspecte à la Grèce et que les Perses pouvaient aisément y trouver des alliés et s'y ménager une diversion.

En effet, si Darius eût eu assez de fermeté pour ne point se laisser confondre par la témérité d'Alexandre, s'il eût écouté le sage conseil de Memnon, imité la politique de ses prédécesseurs, et en répandant de l'argent chez les Grecs, armé pour sa défense, les soldats que son ennemi n'avait pas pris à son service, n'est-il pas vraisemblable qu'Alexandre qui était entré dans l'Asie avec aussi peu de précaution qu'Agésilas (1),

(1) Il était bien imprudent de la part des Lacédémoniens de faire la guerre aux Perses, tandis qu'ils ne jouis-

aurait

aurait eu le même sort? Celui-ci fut obligé d'abandonner ses conquêtes et de renoncer à la juste espérance de ruiner un empire qui avait été autrefois la terreur des Grecs, pour venir au secours de Sparte; et l'autre aurait été forcé de courir à la défense de son propre royaume.

N'être pas satisfait de la monarchie de Cyrus; pénétrer dans les Indes; méditer la conquête de l'Afrique; vouloir asservir l'Espagne et les Gaules; traverser les Alpes et rentrer dans la Macédoine par l'Italie vaincue, c'était s'éloigner prodigieusement des vues de Philippe et n'y rien substituer de raisonnable. Qu'est-ce que des conquêtes dont l'unique objet est de ravager la terre? Quel nom faut-il donner à un conquérant qui regarde toujours en avant, ne jette jamais les yeux derrière lui, et qui marchant avec le fracas et l'impétuosité d'un torrent, s'écoule, disparait de même, et ne laisse après

saient que d'un empire très-incertain sur la Grèce après la défaite des Athéniens. Si Agésilas avait été aussi grand homme d'état que grand capitaine, il n'aurait pas manqué d'exiger que toutes les Républiques de la Grèce eussent contribué à son expédition; il eût eu en un mot la politique de Philippe.

lui que des ruines? Qu'espérait Alexandre? Que fesait-il en faveur de la Macédoine? Ne sentait-il pas que cette grandeur ne devait être que passagère? que des conquêtes si rapides, si étendues et si disproportionnées aux forces des Macédoniens ne pouvaient se conserver? s'il ignorait des vérités aussi triviales, s'il ne démêla point les ressorts et le but de la politique de son père, ce héros devait avoir des lumières bien bornées; si rien de tout cela au contraire n'échappait à sa pénétration, et ne put cependant modérer ses désirs; ce n'est qu'un furieux que les hommes doivent haïr.

Darius ayant offert à Alexandre dix mille talents et la moitié de son empire, Parménion pensait qu'il était sage de ne pas rejeter ces offres, *je les accepterais*, dit-il, *si j'étais Alexandre:* — *Et moi aussi*, répliqua Alexandre, *si j'étais Paménion.* Cette réponse peu sensée a été admirée, parce qu'elle déploie en quelque sorte tout le caractère d'Alexandre, et fait connaître que son courage et son ambition sont sans bornes. Philippe aurait pensé comme Parménion, et il eût fait sa paix avec Darius. Maître d'une partie de l'Asie, il eût travaillé

utilement pour la gloire et le bonheur des Macédoniens : il se fût fait craindre et respecter des Grecs en les enveloppant de sa puissance. En un mot il eût fondé un empire, et en établissant un ordre constant entre les différentes provinces de sa domination, il eût mis ses successeurs en état de conserver ses conquêtes et de les étendre.

Si on rapproche sous ce point de vue les deux princes dont je parle, qu'on remarque entre eux une étrange disproportion! Dans Philippe, je vois un politique supérieur à tous les événemens, et fait pour gouverner les hommes. La fortune ne peut lui opposer d'obstacles qu'il n'ait prévus et qu'il ne surmonte suivant leur différente nature, par sa sagesse, sa patience, son courage ou son activité: je découvre un génie vaste dont toutes les entreprises sont liées et se prêtent une force mutuelle. Ce qu'il exécute est toujours une conséquence de ce qu'il a fait, et prépare ce qu'il doit entreprendre. Dans Alexandre je vois un guerrier extraordinaire dont le courage téméraire et impatient, qu'on me permette cette expression, tranche par-tout le nœud gordien que Philippe eût dénoué. L'excès de toutes ses

qualités surprend la raison et le fait paraître grand, parce qu'il fait sentir à ceux qui le considèrent la faiblesse de leur caractère ; au lieu de ne donner que de la surprise à ce phénomène rare, nous lui donnons de l'admiration.

Qu'on suppose Philippe dans l'Asie à la tête des forces de la Grèce. Si sa sagesse paraît d'abord moins capable d'imposer à Darius que l'enthousiasme d'Alexandre, elle le conduira cependant au même but. L'audace d'Alexandre lui réussit, parce qu'elle excita dans Darius la crainte, passion qui resserre l'esprit, glace l'imagination et engourdit toutes les facultés de l'ame. Darius eût éprouvé de la part de Philippe une autre sorte de consternation. Le roi de Macédoine l'eût entouré de piéges, il eût profité des divisions qui régnaient dans l'Asie, dont les provinces désunies par leurs mœurs, leurs lois, leur religion, n'avaient aucune relation entre elles ; il eût réveillé l'esprit de révolte ; il eût tenté l'ambition de ces satrapes orgueilleux qui ne cherchaient qu'à se rendre indépendans ; il eût marchandé leurs villes ; et, comme on l'a dit, fesant autant la guerre en marchand qu'en capi-

taine, il eût ruiné l'empire de Perse, et Darius peut-être, sans être vaincu, eût vu disparaître sa puissance.

Placez Alexandre dans les mêmes circonstances où s'est trouvé son père, et la Macédoine qui n'avait pas entièrement succombé sous l'imbécillité de ses derniers rois, sera écrasée du courage d'Alexandre. Qu'un de ses ennemis veuille profiter de la faiblesse et de la confusion de ses affaires, il courra à la vengeance avant que de l'avoir préparée. Il serait inutile de parcourir ici toutes les conjonctures délicates où Philippe s'est trouvé ; je me bornerai à rappeler la levée des siéges de Perinthe et de Bysance. Alexandre était-il capable d'une pareille conduite?

Il abandonna enfin les mœurs des Grecs et prit celles des Perses. Quelques écrivains, pour sauver la gloire de ce héros, ont imaginé que ce changement fut l'ouvrage de sa politique, et qu'il ne songeait qu'à donner de la confiance aux barbares, et à les gagner afin d'affermir son empire. Mais quand ce seraient là en effet les vues d'Alexandre, ne devrait-on pas lui reprocher d'avoir mal raisonné? Pour plaire aux Perses, était-il prudent de choquer les Grecs ? Ceux-ci,

quoique moins nombreux, méritaient plus de ménagemens; ils étaient braves, aguerris et jaloux de leur liberté; les autres, accoutumés à ramper sous le despotisme, étaient faits pour être esclaves. C'était donc du côté de la Grèce plutôt que de la Perse, que la monarchie des Macédoniens pouvait être menacée de quelque révolution.

En effet, quand Alexandre mourut, les Grecs firent un effort pour rompre leur chaîne; mais l'Asie ne songea point à se soulever, et un politique célèbre en donne la raison. Que gagnaient les Perses, dit-il, à obéir plutôt à la famille de Darius qu'à celle d'Alexandre? Qui réussit à détrôner un prince despotique, ne craint point en occupant sa place de se voir enlever sa proie. Le vaincu n'avait commandé qu'à des hommes lâches et sans vertus, il avait seul possédé toute l'autorité; personne après sa ruine n'aura donc assez de crédit pour armer le peuple, se mettre à sa tête, et le porter à venger un maître dont le sort doit lui être indifférent.

Le changement d'Alexandre fut une vraie corruption. En entrant dans la tente de

Darius, ornée des richesses les plus précieuses, ce prince, qui n'avait encore l'ame ouverte qu'à la passion de conquérir, ne put cependant s'empêcher d'en être ébloui, au point de dire à ceux qui le suivaient que c'était là ce qu'on devait appeler régner. Ce germe de corruption se développa dans la prospérité : maître de tout, il voulut enfin jouir.

Malgré ce qu'en dit Plutarque, qu'on ne pense pas que ce héros songeât à lier étroitement les différentes provinces de son empire pour n'en former qu'un seul corps qui dût éternellement subsister. Plus Alexandre avait les qualités d'un conquérant, moins il devait avoir celles d'un législateur. Loin de remédier aux maux que lui présageait l'ambition de ses lieutenans, il prévoyait, au contraire, avec une sorte de joie leurs divisions, et regardait leurs guerres comme les jeux funèbres dont on devait honorer ses funérailles. N'était-ce pas en donner le signal que d'appeler vaguement à sa succession le plus digne de lui succéder ? Il est bien vraisemblable que ce prince crut qu'il importait à sa gloire que son successeur fût moins puissant que lui, et qu'il se formât

Thèbes avaient successivement exercée en Grèce. L'autre, parvenu à la couronne, et dans un âge où Démosthène le traitait d'enfant et d'étourdi, se met en devoir d'abattre la puissance des Perses, subjugue cet immense empire presqu'aussi vîte qu'un voyageur eût pu le parcourir, et porte de-là ses armes, avec la même rapidité, jusqu'à l'Océan et aux climats les plus reculés.

Cependant, lorsque sans trop s'arrêter au-dehors on pénètre plus avant; lorsque, pour déterminer la valeur des actions, on pèse dans une juste balance les obstacles et les facilités, on acquiesce bientôt au jugement de Cicéron qui déclare le fils un plus grand conquérant, et le père un plus grand homme.

En effet il fut sans doute beaucoup moins difficile de soumettre l'Asie avec le secours des Grecs, que de soumettre les Grecs si souvent vainqueurs de l'Asie. Pour vaincre des Asiatiques, il ne fallait qu'oser les combattre; et que n'osait pas Alexandre? On avait vu ces peuples efféminés trembler à l'approche d'une troupe de Lacédémoniens. Aussi le frère d'Olympias, roi d'Epire, disait-il dans son expédition d'Italie, *Je com-*

bats ici des hommes, tandis qu'ailleurs mon neveu combat des femmes. Il aurait eu tort d'en dire autant de son beau-frère.

On ne conçoit pas comment Philippe investi et presque assiégé par des nations aguerries, la plupart en possession de faire la loi à la Macédoine, vint à bout de tant d'ennemis, et put réduire à force de batailles et de victoires, les Grecs à le reconnaître pour leur chef. En cette qualité il forma la résolution d'attaquer les Perses. Son avant-garde, commandée par ses lieutenans, marchait déjà pour cette expédition, quand la mort lui en déroba la gloire et la réserva à son successeur.

Ce successeur donna ses premiers soins à s'assurer de la couronne, se défit de ceux qui la lui disputaient, et punit les meurtriers de son père. Il n'eut pas plutôt pourvu au-dedans de son royaume, qu'il alla fondre sur ses voisins. On le voit en moins de deux ans réduire les Thessaliens rebelles, subjuguer la Thrace, et en un seul jour passer le Danube, battre les Gètes, prendre une de leurs villes et repasser ce fleuve ; recevoir ensuite les hommages et les ambassades de

diverses nations; châtier en revenant les Illyriens, et ranger au devoir d'autres peuples; de-là voler à Thèbes, qu'un faux-bruit de sa mort avait révoltée contre la garnison macédonienne, et assiéger, prendre, raser cette ville dans l'espace de vingt-quatre heures. Après quoi, sûr que cet exemple de sévérité ne manquera pas de tenir en bride le reste des Grecs, qui l'avaient déjà proclamé leur chef, il se trouve en état d'exécuter hardiment ce que son prédécesseur avait sagement projeté.

L'un donc me semble fait pour accroître une monarchie et pour l'étendre jusqu'au bout de l'univers; l'autre pour la fonder et pour l'affermir. Il manquait au fils une qualité que le père possédait éminemment; ce flegme, cette flexibilité qui sont d'un grand secours dans les conjectures épineuses, et souvent d'un plus difficile usage que les qualités brillantes. Alexandre voulait aller fièrement à la gloire; il n'aimait que les voies éclatantes; le choix des plus sûres lui paraissaient une sorte de faiblesse et de timidité. Cette ame impérieuse et hautaine n'aurait jamais pu céder à la nécessité ni s'accommoder au temps. Hardi, bouillant,

impétueux, loin de ménager ou de diviser les puissances jalouses, il les eût heurtées toutes ensemble, et toutes à la fin l'eussent infailliblement écrasé.

Philippe, au contraire, s'applique et réussit à désunir ses envieux; pour frapper plus sûrement, il élude et détourne les coups qui le ménacent; aussi sage dans la bonne que dans la mauvaise fortune, il n'abuse point de la victoire : également prêt de la chercher ou de l'attendre, il se modère ou se hâte, selon que le point de maturité l'exige, laisse uniquement aux bizarreries du hasard ce que ne leur peut ôter la prudence, et demeure toujours inébranlable, toujours fixe dans les justes bornes qui séparent la hardiesse d'avec la témérité.

Il ne fallait pas moins que cet assemblage de rares qualités à un prince qui ne pouvait former de grands desseins sans avoir auparavant assujetti la nation du monde la plus libre, la plus éclairée et la plus aguerrie.

Au contraire, pour affronter et pour dompter si vîte des millions de barbares avec trente mille hommes disciplinés et triom-

phans, il fallait uniquement de la confiance, de l'audace et de l'impétuosité.

On peut donc dire de Philippe et d'Alexandre, qu'ils étaient nés précisément pour ce qu'ils ont fait ; que l'exécution de leurs projets ambitieux demandait absolument deux sortes de héros ; et qu'entre les exploits de chacun et son caractère, il y a autant de rapport qu'il y a différence entre le caractère et les exploits de l'un et ceux de l'autre.

Voilà, si je ne me trompe, la seule conformité qui se rencontre entre deux conquérans d'ailleurs si dissemblables. Je n'imagine pas mieux qu'Alexandre eût fourni la carrière de Philippe, que Philippe la carrière d'Alexandre. Je ne conçois pas que celui-là eût conquis la Perse aussi rapidement que son successeur, et porté ses conquêtes jusqu'aux bords de l'Océan. Je comprends encore moins que celui-ci, de simple prince de sang, éloigné de la couronne de plusieurs degrés, et retenu en otage dans un pays ennemi, eût trouvé le secret de se faire roi, et que laissant peu-à-peu mûrir ces entreprises, il eût su, tantôt la bourse, tantôt l'épée à la main, se rendre enfin maître de la Grèce.

Que si j'avais pourtant à prononcer sur la préférence entre eux, peut-être que de peur de blesser l'admiration naturellement attachée aux prodiges qui se suivent de si près dans la vie d'Alexandre, je n'oserais avancer qu'il y a plus loin du prince de Macédoine au maître de la Grèce, que du roi de Macédoine maître de la Grèce, au vainqueur de l'Orient. Mais au moins ne craindrais-je pas de soutenir que Philippe ne devait qu'à lui-même ce qu'il était, au-lieu que sans un prédécesseur tel que Philippe, Alexandre n'eût jamais été le grand Alexandre.

C'est apparemment ce que Clitus avait en vue, lorsque dans ces momens où la liberté de la table et la chaleur du vin font éclore les plus secrettes pensées, il osa dire en face : *Tu n'as vaincu que par les soldats de ton père.* La jalousie d'Alexandre qui, au comble de la gloire, s'emporte jusqu'à tuer de sa propre main ce favori trop sincère, semble avouer qu'il ne sentit pas moins la vérité que l'indiscrétion de ce reproche.

Je doute qu'Alexandre s'accommodât mieux de se voir comparé avec César. Il

n'y a guère pourtant de comparaison plus reçue et plus maniée que celle-là. L'accord unanime des anciens et des modernes sur ce sujet, ni mon éloignement pour des opinions singulières, ne m'empêcheront pas de dire qu'elle me semble pécher dans le principe.

Je crois apercevoir bien plus de rapport entre Philippe et César, au moins quand on en juge par les mœurs et par les caractères plutôt que par les événemens. Philippe probablement n'a point eu de place dans les vies de Plutarque, à cause que cet historien, prévenu en faveur de sa nation, avait besoin du vainqueur de l'Asie pour l'opposer au vainqueur de Rome; et prévoyait bien qu'aux yeux de la multitude, le plus illustre des Romains, maître d'un empire gémissant sous le poids de sa grandeur, effacerait trop un Macédonien qui parcourut une moindre sphère, et dont les conquêtes n'eurent d'autre théâtre que les environs d'une petite monarchie.

A la vérité dans César et dans Alexandre tout paraît d'abord semblable; l'étendue de leurs conquêtes, la valeur, l'activité, la vigilance, une élévation d'esprit et de cœur

qui leur a fait sentir qu'ils méritent de commander au reste des hommes, une passion impérieuse qui ne peut souffrir de supérieur et leur montre la terre entière comme leur apanage. Mais aussitôt qu'on les examine à loisir, qu'on va les prendre au berceau, qu'on étudie leurs inclinations, qu'on observe leurs démarches et leurs progrès, cette ressemblance diminue ou disparaît. Peut-être la nature eût-elle moins de part à cette diversité que l'éducation et les conjectures.

César, né presonne privée et persécuté dès son enfance par le chef de sa République, ne pouvait se découvrir sans se perdre. Il eut besoin d'une extrême circonspection ou plutôt d'une dissimulation profonde, pour tromper la jalousie d'une faction qui sans cela l'eût exclu des emplois et des dignités.

Alexandre, au contraire, né fils de roi, et élevé en héritier présomptif d'une couronne, ne sait se cacher, ni ne veut se contraindre. Dès sa plus tendre jeunesse, il se regarde comme le maître du monde, et se plaint de n'en avoir qu'un à conquérir. Je franchis le mot. Un ambitieux qui prêt d'envahir

vahir l'Asie, et qui comptant pout rien ce que les droits de succession lui avaient acquis, distribue son domaine à ses courtisans, et ne se réserve que l'espérance; un magnanime qui oubliant l'enceinte de ses États, et réduit à la nécessité continuelle ou de périr ou de vaincre, s'imagine déchoir, ou même descendre jusqu'aux sentimens d'un simple aventurier, si pour donner la paix il accepte la moitié du plus opulent et du plus vaste empire de l'univers; un audacieux qui ne veut ni éviter ni éloigner les obstacles, mais les surmonter; qui confond la lâcheté avec la prudence; et qui, soit qu'il projette, soit qu'il agisse, présume d'avoir la fortune à ses gages; un superbe qui se croit en possession de faire son destin et celui des humains; enfin une espèce d'insensé qui, las de n'être qu'un homme, se déclare fils de Jupiter, se déifie ensuite, et fait si bien que ses exploits couvrent presque le ridicule de sa divinité. Tout cela compose dans Alexandre un héros à part, et lui forme un caractère dont la singularité n'admet point de comparaison (1).

(1) Tourreil, Préface des Philippiques de Démosthène, p. 54 et suiv.

§. III.

Parallèle d'Alexandre et de César.

APPIEN. (1)

Même ambition, même bravoure, même célérité, même promptitude, même audace, même talens, même fortune.

Le nombre de leurs victoires et l'étendue de leurs conquêtes sont également célèbres : mais Alexandre ne fut jamais vaincu; César fut plus grand peut-être en réparant ses échecs.

Leurs soldats supportèrent avec le même courage des périls sans cesse renaissans, et se révoltèrent contre l'excès et la durée de ces fatigues : ils honorèrent leurs chefs des mêmes regrets.

Ces deux grands hommes également doués de l'avantage des dons physiques et des qualités morales, fesaient remonter leur naissance aux Dieux : tous deux redoutables à leurs ennemis, pardonnèrent aux vaincus, qu'ils comblèrent de bienfaits.

---

(1) Appian. de bello civil. l. 2, p. 849, ad 854, edit. Amstelod. Janson 1670.

Ce parallèle d'Appien paraît lui-même extrait de celui de Plutarque; nous n'en présentons qu'une analyse.

Tous deux firent de la prodigalité un moyen de succès : tous deux employèrent celui des augures et le méprisèrent.

Tous deux s'honorèrent de consulter les philosophes : Alexandre conversa avec les brachmanes, et César avec les prêtres égyptiens : les meurtriers de César périrent misérablement comme ceux de Philippe.

MONTAIGNE.

Qui considérera l'aage qu'Alexandre commença ses entreprises, le peu de moyen avec lequel il fit un si glorieux dessein, l'authorité qu'il gaigna en cette sienne enfance parmi les plus grands et experimentez capitaines du monde desquels il estoit suivy ; la faveur extraordinaire de quoy fortune embrassa et favorisa tant de siens exploits hazardeux, et à peu que je ne die téméraires :

.... Impellens quidquid sibi summa petenti
Obstaret, gaudensque viam fecisse ruinâ (1);

---

(1) Renversant tout ce qui s'opposait à son élévation, et prenant plaisir à s'ouvrir un passage par des ruines.

Lucan., l. 1, v. 149.

Cette grandeur d'avoir à l'aage de trente trois ans passé victorieux toute la terre habitable, et en une demie vie avoir atteint tout l'effort de l'humaine nature, si que vous ne pouvez imaginer sa durée légitime, et la continuation de son accroissance en vertu et en fortune, jusques à un juste terme d'aage que vous n'imaginiez quelque chose au-dessus de l'homme : d'avoir fait naître de ses soldats tant de branches royales, laissant après sa mort le monde en partage à quatre successeurs simples capitaines de son armée, desquels les descendans ont depuis si longtemps duré maintenant cette grande possession : tant d'excellentes vertus qui estoyent en luy, justice, tempérance, libéralité, foy en ses paroles, amour envers les siens, humanité envers les vaincus, car ses mœurs semblent à la vérité n'avoir aucun juste reproche : ouy bien aucunes de ses actions particulières, rares et extraordinaires: mais il est impossible de conduire si grands mouvemens avec les reigles de la justice. Telles gens veulent êtrez jugez en gros par la maitresse fin de leurs actions. La ruine de Thèbes, le meurtre de Ménan-

der (1) et du médecin d'Ephestion (2) ; de tant de prisonniers Persiens à un coup ; d'une troupe de soldats Indiens non sans intérêt de sa parole (3) des Coséens (4), jusqu'aux petits enfans, sont saillies un peu mal excusables. Car quant à Clytus, la faute en fut amendée outre son poids, et tesmoigne cette action autant que toute autre, la débonnaireté de sa complexion, et que

(1) Ayant ordonné Menander, l'un de ses familiers, pour lui garder une forte place, il le fit mourir à cause qu'il n'y voulut pas demourer.

Plut., Vie d'Alexandre, L. 18, trad. d'Amyot.

(2) Il fit pendre le pauvre médecin.

Plut., *ibid*, *c.* 22.

(3) Plutarque dit qu'il n'y a que cette seule tache en ses hauts faits d'armes qui ternisse un peu son honneur.

Ibid, c. 18.

(4) Plutarque dit expressément (*ibid*, c. 22), que pour reconforter le deuil que lui causoit la mort d'Ephestion, et passer un peu son ennui, il s'en alla à la guerre comme à la chasse des hommes, là où il subjugua la nation des Cosséens, qu'il extermina toute, y tuant jusques aux enfans: ce qui fut appelé le sacrifice des funérailles d'Ephestion. Il est surprenant que Plutarque n'ait pas trouvé, dans une férocité si horrible, une nouvelle tache qui ternit l'honneur d'Alexandre. Et Montaigne a fort bien fait d'abandonner ici cet historien.

c'estoit de soy une complexion excellemment formée à la bonté, et a esté ingénieusement dict de lui, qu'il avoit de la nature ses vertus, de la fortune ses vices ;

Quant à ce qu'il estoit un peu vanteur, un peu trop impatient d'ouyr mesdire de soy; et quant à ses mangeoires, armes et mors qu'il fit semer aux Indes, toutes ces choses me semblent pouvoir estre condonées à son aage et à l'estrange prospérité de sa fortune.

Qui considérera quant et quant tant de vertus militaires, diligence, pourvoyance, patience, discipline, subtilité, magnanimité, résolution, bonheur, en quoy, quand l'authorité d'Annibal ne nous l'auroit appris, il a esté le premier des hommes : les rares beautés et conditions de sa personne, jusques au miracle : ce port et ce vénérable maintien, soubs un visage si jeune, vermeil et flamboyant :

Qualis ubi Oceani perfusus Lucifer undâ
Quem Venus ante alios astrorum diligit ignes,
Extulit os sacrum cœlo, tenebrasque resolvit (1) ;

(1) Semblable à l'étoile du matin, chérie de Vénus sur tout autre feu céleste, lorsque sortant de l'Océan qui l'a arrosée de ses eaux, elle paroît dans le ciel et dissipe par son éclat les ténèbres de la nuit.

Virg. AEnéid., l. 8, v. 589 et suiv.

L'excellence de son savoir et capacité : la durée et grandeur de sa gloire pure, nette, exempte de tache et d'envie, et qu'encores longtems après sa mort ce fust une réligieuse croyance d'estimer que ses mesdailles portassent bonheur à ceux qui les avoyent sur eux, et que plus de roys et princes ont escrit ses gestes qu'autres historiens n'ont escrits les gestes d'autre roy ou prince que ce soit, et qu'encores à présent les Mahumétans qui méprisent toutes autres histoires reçoivent et honorent la sienne seule par spécial privilége : il confessera tout cela mis ensemble, que j'ai eu raison de le préférer a César mesme, qui seul m'a pu mettre en doute du choix.

Et il ne se peut nier qu'il n'y aye plus du sien en ses exploits, plus de la fortune en ceux qu'Alexandre. Ils ont eu plusieurs choses égales, et César à l'adventure aucunes plus grandes. Ce furent deux feux ou deux torrens à ravager le monde par divers endroits.

Et velut immissi diversis partibus ignes
Arentem in sylvam et virgulta sonantia lauro
Aut ubi decursu rapido de montibus altis

Dant sonitum spumosi amnes et in æquora currunt,
Quisque suum populatus iter (1)....

Mais quand l'ambition de César auroit de soy plus de modération, elle à tant de malheur, ayant rencontré ce vilain subject de la ruine de son pays et de l'empirement universel du monde que toutes pièces ramassées et mises en balance, je ne puis que je ne panche du costé d'Alexandre.

Le plus excellent à mon gré, c'est Epaminondas. De gloire, il n'en a pas à beaucoup près tant que d'autres, (aussi n'est-ce pas une pièce de la substance de la chose), de résolution et de vaillance, non pas de celle qui est esguisée par ambition, mais de celle que la sapience et la raison peuvent planter en une ame bien reglée, il en avoit tout ce qui s'en peut imaginer.

De preuve de cette sienne vertu, il en a fait autant à mon advis qu'Alexandre mesme

(1) Pareils à des feux qu'on a jetés de différens endroits dans une forest aride, ou à des torrens écumeux qui, tombant rapidement du haut d'une montagne, vont à grand bruit se précipiter dans la mer, ils ont l'un et l'autre ravagé tout ce qui s'est trouvé sur leur passage.
AEnéid., l. 12, v. 521 et suiv.

et que César, car encores que ses exploits de guerre ne soyent ny si fréquens, ny si enflez, ils ne laissent pas pourtant à les bien considérer et toutes leurs circonstances d'êstre aussi poisants et roides, et portants autant de tesmoignage, de hardiesse et de suffisance militaire.

Les Grecs lui ont faict cet honneur sans contredict de le nommer le premier homme d'entre eux: mais estre le premier de la Grèce, c'est facilement estre le prince du monde.

Quant à son savoir et suffisance, ce jugement ancien nous en est resté; que jamais homme ne sçut tant et parla si peu que luy, car il estoit pythagorique de secte, et ce qu'il parla, nul ne parla jamais mieux: excellent orateur et très-persuasif.

Mais quant à ses mœurs et conscience, il a de bien loing surpassé tous ceux qui se sont jamais meslez de manier affaires: car en cette partie, qui doit estre principalement considérée, qui seule marque véritablement quels nous sommes; et laquelle je contrepaise seule à toutes les autres ensemble, il ne cède à aucun philosophie, non pas à Socrates mesmes. En celuy-cy l'innocence est une qualité propre, maistresse, cons-

tante, uniforme, incorruptible, au parangon de laquelle elle paroist en Alexandre subalterne, incertaine, bigarrée, molle et fortuite.

L'ancienneté jugea qu'à esplucher par le menu tous les autres grands capitaines, il se trouve en chacun quelque spéciale qualité qui le rend illustre. En celuy-cy seul est une vertu et suffisance pleine partout et pareille : qui en tous les offices de la vie humaine ne laisse rien à desirer de soy, soit en occupation publique ou privée, ou paisible ou guerrière, soit à mourir grandement ou glorieusement. Je ne cognoy nulle ny forme ny fortune d'homme que je regarde avec tant d'honneur et d'amour.

Il est bien vray que son obstination à la pauvreté, je la trouve aucunement scrupuleuse comme elle est peinte par ses meilleurs amis. En cette seule action haute, pourtant et très-digne d'admiration, je la sens un peu aigrette pour, par souhait mesme, en la forme qu'elle estoit en luy m'en desirer l'imitation.

Le seul Scipion Emylian qui luy donneroit une fin aussi fière et magnifique, et la cognoissance des sciences autant profonde

et universelle, se pourroit mettre à l'encontre à l'autre plat de la balance. O quel desplaisir le temps m'a faict d'oster de nos yeux à poinct nommé des premieres, la couple de vies justement la plus noble qui fust en Plutarque de ces deux personnages : par le commun consentement du monde, l'un le premier des Grecs, l'autre des Romains. Quelle matiere, quel œuvrier (1)!

ST. EVREMONT.

C'est un consentement presque universel qu'Alexandre et César ont été les plus grands hommes du monde; et tous ceux qui se sont mêlés d'en juger, ont cru faire assez pour les conquérans qui sont venus après eux de trouver quelque rapport entre leur réputation et leur gloire. Plutarque, après avoir examiné leur naturel, leurs actions, leur fortune, nous laisse la liberté de décider qu'il n'a osé prendre. Montaigne plus hardi se déclare pour le premier . . . . .

Pour moi qui ai peut-être examiné leur

(1) Montaigne, Essais, l. 2, c. 36, t. 3, p. 303 et suiv.

vie avec autant de curiosité que personne, je ne me donnerai pourtant pas l'autorité d'en juger absolument.....

Tous deux ont eu l'avantage des grandes naissances. Alexandre fils d'un roi considérable; César, d'une des premières maisons de cette République dont les citoyens s'estimaient plus que les rois. Les inclinations relevées d'Alexandre dès son enfance; ses larmes jalouses de la gloire de son père; le jugement de Philippe qui le croyait digne d'un plus grand royaume que le sien, appuyèrent l'avertissement des dieux qui avaient présagé la grandeur future d'Alexandre. Plusieurs choses de cette nature n'ont pas été moins remarquables en César. Sylla trouvait en lui, tout jeune qu'il était, plusieurs Marius. On le vit pleurer en regardant la statue d' lexandre, de n'avoir encore rien fait à un âge où ce conquérant s'était rendu maître de l'univers.

L'amour des lettres leur fut une passion commune: mais Alexandre ambitieux partout était piqué d'une jalousie de supériorité en ses études, il avait pour but principal dans les sciences d'être plus savant que les autres. Aussi voit-on qu'il se plaignit d'A-

ristote, d'avoir publié des connaissances secrettes qui ne devaient être que pour lui seulement ; et il avoue qu'il n'aspire pas moins à s'élever au-dessus des hommes par les lettres que par les armes.... L'esprit de César un peu moins vaste ramena les sciences à son usage ; et il semble n'avoir aimé les lettres que pour son utilité. Dans la philosophie d'Epicure qu'il préféra à toutes les autres, il s'attacha principalement à ce qui regarde l'homme. Mais il paraît que l'éloquence eut ses premiers soins, sachant qu'elle était nécessaire dans la République pour arriver aux plus grandes choses.

Il ne nous reste rien qu'on puisse dire être sûrement d'Alexandre que certains dits spirituels d'un tour admirable qui nous laissent une impression égale de la grandeur de son ame et de la vivacité de son esprit.

Mais la plus grande différence que je trouve dans leurs sentimens, est sur le sujet de la religion. Alexandre fut dévot jusqu'à la superstition, se laissant posséder par les devins et par les oracles : ce qu'on peut attribuer, outre son naturel à la lecture ordinaire des poëtes qui donnaient aux hommes la crainte des dieux, et composaient toute la théologie

de ces temps-là. Quant à César, soit par son tempérament, soit pour avoir suivi les opinions d'Epicure, il est certain qu'il passa dans l'autre extrémité, n'attendit rien des dieux en cette vie, et se mit peu en peine de ce qui devait arriver dans l'autre. Mais comme les hommes, quelque grands qu'ils soient, comparés les uns aux autres, sont toujours faibles, défectueux, contraires à eux-mêmes, sujets à l'erreur ou à l'ignorance; César fut troublé d'un songe qui lui prédisait l'Empire, et se moqua de celui de sa femme qui l'avertissait de sa mort. Sa vie répondit assez à sa créance: véritablement il fut modéré en des plaisirs indifférens; mais il ne se dénia rien des voluptés qui le touchaient.....

Alexandre eut en cela beaucoup de modération; il ne fut pourtant pas insensible. Barsine et Roxane lui donnèrent de l'amour, et il n'eut pas tant de continence qu'il ne s'accoutumât enfin à Bagoas à qui Darius s'était accoutumé auparavant.

Le plaisir du repas si cher à Alexandre et où il se laissait aller quelquefois jusqu'à l'excès, fut indifférent à César. Ce n'est pas que parmi les travaux et dans l'action,

Alexandre ne fût sobre et peu délicat ; mais le temps du repos, la tranquillité lui était fade, s'il ne l'éveillait, pour ainsi dire, par quelque chose de piquant.

Ils donnèrent l'un et l'autre avec profusion : mais César avec plus de dessein et d'intérêt..... Alexandre donna pour faire du bien par la pure grandeur de son ame. Quand il passa en Asie, il distribua ses domaines, il se dépouilla de toutes choses et ne garda rien pour lui que l'espérance des conquêtes ou la résolution de périr. Lorsqu'il n'avait presque plus besoin de personne, il paya les dettes de toute l'armée. Les peintres, les sculpteurs, les musiciens, les poètes, les philosophes, (tous illustres nécessiteux) eurent part à sa magnificence, et se ressentirent de sa grandeur. Ce n'est pas que César ne fût aussi naturellement fort libéral ; mais dans le dessein de s'élever, il lui fallut gagner les personnes nécessaires, et à peine se vit-il maître de l'Empire, qu'on le lui ôta malheureusement avec la vie.

Je ne trouve point en César de ces amitiés qu'eut Alexandre pour Ephestion, ni de ces confiances qu'il avait en Cratérus. Les com-

merces de César étaient ou des liaisons pour ses affaires, ou un procédé assez obligeant, mais beaucoup moins passionné pour ses amis. Il est vrai que sa familiarité n'avait rien de dangereux ; et ceux qui le pratiquaient n'appréhendèrent ni sa colère ni ses caprices. Comme Alexandre fut extrême, ou il était le plus charmant ou le plus terrible; et on n'allait jamais surement dans une privauté où il engageait lui-même. Cependant l'amitié fut sa plus grande passion après la gloire, dont il ne faut point d'autre témoignage que le sien propre, lorsqu'il s'écria auprès de la statue d'Achille : « O Achille, que je te trouve heureux d'avoir eu un ami fidèle pendant ta vie, et un poète comme Homère après ta mort! »

Jusqu'ici nous avons cherché ces deux grands hommes dans leur naturel; il est temps d'examiner le génie des conquérans et de les considérer dans toute l'étendue de l'action. Il y a quelque espèce de folie à raisonner sur des choses purement imaginaires; néanmoins selon toute la vraisemblance, si Alexandre se fût trouvé en la place de César, il n'aurait employé ses grandes et admirables qualités qu'à sa propre ruine.

On

On peut croire que son humeur altière et ennemie des précautions l'eût mal conservé dans les persécutions de Sylla ; difficilement eût-il pu chercher sa sûreté dans un éloignement volontaire. Comme il donnait par un pur mouvement de libéralité, ses largesses lui eussent été pernicieuses. Au lieu d'attendre l'édilité, où les magnificences et les profusions étaient permises, ses dons et ses présens hors de saison, l'auraient rendu justement suspect au sénat. Peut-être n'aurait-il pu s'assujettir à des lois qui eussent gêné une ame si impérieuse que la sienne ; et tentant quelque chose à contre-temps, il aurait eu le destin de Manlius, des Gracques, de Catilina. Mais si Alexandre eût péri dans la République, César, dont le courage et les précautions allaient d'ordinaire ensemble, ne se fût jamais mis dans l'esprit ce vaste dessein de la conquête de l'Asie.

Il est à croire que César, dont la conduite était si fine et si cachée, qu'il entra dans toutes les conspirations sans être accusé qu'une seule fois, et jamais convaincu ; lui, qui dans les divisions qu'il fit naître entre les Gaulois, secourait les uns pour opprimer les autres, et les assujettir tous à la fin ; il

est à croire, dis-je, que ce même César, suivant son génie, aurait soumis ses voisins et divisé toutes les Républiques de la Grèce pour les assujettir pleinement. Et certes, avoir quitté la Macédoine sans espérance de retour ; avoir laissé des voisins mal affectionnés, la Grèce quasi soumise, mais peu affermie dans la sujétion ; avec trente-cinq mille hommes, soixante-dix talents et peu de vivres, avoir cherché un roi de Perse que les Grecs appelaient le grand roi, et dont les simples lieutenans sur les frontières fesaient trembler tout le monde ; c'est ce qui passe l'imagination ; et quelque chose de plus que si aujourd'hui la République de Gènes, celle de Luques et de Raguse entreprenaient la conquête de la France. Si César avait déclaré la guerre au grand roi, c'eût été sur les frontières, et de proche en proche, et il ne se fût pas tenu malheureux de borner ses Etats par le Granique. Si l'ambition l'avait poussé plus avant, pensez-vous qu'il eût refusé les offres de Darius, lui qui offrit toujours la paix à Pompée, et qu'il ne se fût pas contenté de la fille du roi, avec cinq ou six provinces qu'Alexandre refusa peut-être insolemment ? Enfin, si mes conjectures sont

raisonnables, il n'aurait point cherché dans les plaines le roi de Perse suivi d'un million d'hommes: quelque brave, quelque ferme qu'il pût être, je ne sais s'il aurait dormi profondément la nuit qui précéda la bataille d'Arbelles; je crois du moins qu'il eût été du sentiment de Parménion, et nous n'aurions de lui aucune des réponses d'Alexandre. Cependant il fallait donner ce grand combat pour se rendre maître de l'Asie, autrement Darius eût traîné la guerre de province en province toute sa vie; il fallait qu'il pérît, comme il arriva, et que mille peuples différens le vissent vaincu avec toutes ses forces.

Il est vrai que ce désir de gloire immodéré, et cette ambition trop vaste qui ne laissait point de repos à Alexandre, le rendirent quelquefois si insupportable aux Macédoniens, qu'ils furent tout près de l'abandonner: mais c'est là particulièrement que parut cette grandeur de courage qui ne s'étonnait de rien. « Allez, lâches, leur dit-il; » allez, ingrats, dire en votre pays que vous » avez laissé Alexandre avec ses amis, tra» vaillant pour la gloire de la Grèce, parmi des » peuples qui lui obéiront mieux que vous ».

Dans toute sa vie, M. le Prince n'admirerien plus que cette fierté qu'il eut pour les Macédoniens, et cette confiance de lui-même. « Alexandre, dit-il, abandonné des siens » parmi des barbares mal assujettis, se sen» tait si digne de commander, qu'il ne » croyait pas qu'on pût refuser de lui obéir: » être en Europe ou en Asie, parmi les » Grecs ou les Perses, tout lui était indiffé» rent; il pensait trouver des sujets où il » trouvait des hommes ».

Ce qu'on dit à l'avantage de César, c'est que les Macédoniens eurent à faire à des nations pleines de mollesse et de lâcheté, et que la conquête des Gaules dont les peuples étaient fiers et belliqueux, fut beaucoup plus difficile aux Romains. Je ne m'amuserai point à examiner le courage des uns et des autres; mais il est certain que César ne trouva pas dans les Gaules de véritables armées. C'étaient des peuples entiers, à la réserve des femmes, des enfans et des vieillards qui s'armaient tumultuairement pour la défense de leur liberté; des multitudes de combattans sans ordre et sans discipline; et, à la vérité, si vous en exceptez deux ou trois, César pouvait dire *veni, vidi, vici,*

en toutes les occasions ; ce qui me fait croire que Labienus, commandant les légions, n'eût pas moins assujetti nos provinces à la République, au lieu que, selon toutes les apparences, Parménion n'aurait pas donné cette grande bataille qui décida des affaires de l'Asie. Vous trouverez encore cette particularité remarquable, que celui-ci eut besoin du secours d'Alexandre dans le combat, et que César un jour était perdu sans Labienus qui, après avoir tout battu de son côté, envoya la dixième légion le dégager. Soit par le plus grand péril des entreprises, soit pour s'exposer davantage, ou pour être en cela plus malheureux, Alexandre fut cent fois en danger manifeste de sa vie, et reçut souvent de grandes blessures. César eut véritablement ses hasards, mais plus rares, et je ne sache point qu'il ait été fort blessé dans toutes ses guerres.

Je ne vois pas aussi que les peuples de l'Asie dussent être si mous et si lâches, eux qui ont toujours été formidables à l'Europe. Dans la plus grande puissance de la République, les Romains n'ont-ils pas été malheureux chez les Parthes qui n'avaient qu'une partie de l'empire de Darius ? Crassus y périt

avec ses légions du temps de César, et un peu après, Antoine y fit un voyage funeste et honteux. Pour des conquêtes, on ne peut véritablement attribuer à César que celle des Gaules; car dans la guerre civile, il assujettit la République avec la meilleure partie de ses forces; et la seule bataille de Pharsale le fit maître de cent peuples différens que d'autres avaient vaincus. Vespasien n'a pas conquis l'empire pour s'être fait empereur par la défaite de Vitellius. Ainsi César a profité des travaux de tous les Romains: les Scipions, Emilius, Marcellus, Marius, Sylla et Pompée, ses propres ennemis ont combattu pour lui: tout ce qui s'était fait en six cents années, fut le fruit d'une seule heure de combats.

Ce qui me semble plus incompréhensible d'Alexandre, c'est qu'en douze ou treize ans, il ait conquis plus de pays que les plus grands Etats n'ont su faire dans toute l'étendue de leur durée. Aujourd'hui un voyageur est célèbre pour avoir traversé une partie des nations qu'il a subjuguées; et afin qu'il ne manquât rien à sa félicité, il a joui paisiblement de son empire, jusqu'à être adoré de ceux qu'il avait vaincus. En quoi je plains le mal-

heur de César qui n'a pu donner une forme à l'État selon ses desseins, ayant été assassiné par ceux qu'il allait assujettir.

Il me reste une considération à faire sur Alexandre : que tous les capitaines des Macédoniens ont été de grands rois après sa mort, qui n'étaient que des hommes médiocres comparés à lui durant sa vie. Et certes je lui pardonne en quelque sorte, si dans un pays où c'était une créance reçue que la plupart des Dieux avaient leur famille en terre ; où Hercule était cru fils de Jupiter pour avoir tué un lion et assommé quelque voleur, je lui pardonne, dis-je, si, appuyé de l'opinion de Philippe qui pensait que sa femme eut commerce avec un Dieu ; si, trompé par les oracles ; si, se sentant si fort au-dessus des hommes, il a quelquefois méprisé sa naissance véritable et cherché son origine dans les cieux. Peut-être fesait-il couler cette créance parmi les barbares, pour en attirer la vénération ; et tandis qu'il se donnait au monde pour une espèce de Dieu, le sommeil, le plaisir des femmes, le sang qui coulait de ses blessures lui fesaient connaître qu'il n'était qu'un homme.

Après avoir parlé si longtems des avanta-

ges d'Alexandre, je dirai en peu de mots que par la beauté d'un génie universel César fut le plus grand des Romains en toutes choses, dans les affaires de la République, et dans les emplois de la guerre. A la vérité les entreprises d'Alexandre ont quelque chose de plus étonnant, mais la conduite et la capacité ne paraissent pas y avoir la même part. La guerre d'Espagne contre Petreius et Afranius est une chose que les gens d'une expérience consommée admirent encore. Les plus mémorables siéges des derniers temps ont été formés sur celui d'Alexie. Nous devons à César, nos forts, nos lignes, nos contrevallations et généralement tout ce qui fait la sûreté des armées devant les places. Pour ce qui est de la vigueur, la bataille de Munda fut plus contestée que celle d'Asie, et César courut un aussi grand péril en Egypte qu'Alexandre dans le bourg des Malliens.

Ils ne furent pas moins différens dans le procédé que dans l'action. Quand César n'avait pas la justice de son côté, il en cherchait les apparences; les prétextes ne lui manquaient jamais. Alexandre ne donnait au monde pour raisons que ses volontés; il suivait par-tout son ambition et son humeur.

César se laisait conduire à son intérêt ou à sa raison. On n'a guères vu en personne tant d'égalité dans la vie, tant de modération dans la fortune, tant de clémence dans les injures. Ces impétuosités qui coûtèrent la vie à Clitus, ces soupçons mal éclairés qui causèrent la perte de Philotas, et qui, à la honte d'Alexandre, traînèrent ensuite comme un mal nécessaire la mort de Parménion; tous ces mouvemens étaient inconnus à César: on ne peut lui reprocher de mort que la sienne, pour n'avoir pas eu assez de soin de sa propre conservation.

Aussi faut-il avouer que bien loin d'être sujet aux désordres de sa passion, il fut le plus agissant homme du monde, et le moins ému : les grandes, les petites choses le trouvaient dans son assiète sans qu'il parût s'élever pour celles-là, ni s'abaiser pour celles-ci. Alexandre n'était proprement dans son naturel qu'aux extraordinaires. S'il fallait courir, il voulait que ce fût contre des rois; s'il aimait la chasse, c'était celle des lions: il avait peine à faire un présent qui ne fût digne de lui. Jamais si résolu, jamais si gai que dans l'abattement des troupes; jamais si constant, si assuré que dans leur déses-

poir. En un mot il commençait à se posséder pleinement où les hommes d'ordinaire, soit par la crainte, soit par quelque autre faiblesse ont accoutumé de ne se posséder plus. Mais son ame trop élevée s'ajustait mal aisément au train commun de la vie, et peu sûre d'elle-même, il était à craindre qu'elle ne s'échappât parmi les plaisirs ou dans le repos.

César a exécuté les plus grandes choses par des moyens praticables, il s'est fait le plus grand des Romains : Alexandre était naturellement au-dessus des hommes; vous diriez qu'il était né le maître de l'univers, et que dans ses expéditions il allait moins combattre des ennemis que se faire reconnaître de ses peuples (1).

LAFONTAINE.

Il y a des gens qui ont trouvé quelque chose de surnaturel et de divin dans Alexandre. Je suis bien de leur avis ; car sans recourir aux fables que l'on a cru être obligé de chercher touchant le secret de sa naissance afin

(1) St. Evremont, OEuvres mêlées, tom. 1, p. 191.

de justifier une telle opinion, je vois un enfant qui n'a rien que d'homme, ou, pour mieux dire, de jeune Dieu. Il ne veut pas envoyer aux jeux olympiques, et dédaigne de remporter un honneur que célébraient tous les poëtes, et que recherchaient des rois mêmes.

Il ne fesait guères plus d'état de la puissance de son père, ni de la sagesse de ses conseils, quoique ce père fût habile homme, et qu'il entendît à merveille ses intérêts : cependant son fils se moquait de lui. Ne croirait-on pas voir Jupiter qui fait croire à Saturne que c'est un vieux radoteur, et qui le chasse du ciel ?

Alexandre ensuite se propose de détruire le roi de Perse avec trente mille hommes de pied seulement, et cinq mille hommes de cheval, quarante mille écus pour tout fonds. Il ne fesait pourtant point ces choses en étourdi, et était très-bien instruit des difficultés de cette entreprise, des fatigues et des périls qu'il lui faudrait essuyer, et de mille obstacles presqu'invincibles ; le tout pour la gloire, et principalement pour être loué des Athéniens.

Que César n'ait été plus ambitieux en sa

plus grande jeunesse, on le peut juger par ses premières démarches. Elles tendaient toutes à brouiller l'État, à se rendre chef de parti, à se faire des amis de toutes sortes de gens, jusqu'à les servir dans leurs passions et dans leurs débauches. Il eût mieux aimé être le premier dans un petit village, que d'être le second à Rome.

Pour procéder avec ordre dans ce parallèle, je considérerai premièrement l'adolescence de ces héros, puis le temps de leurs expéditions militaires, et enfin les dernières années de leur vie.

J'ai déjà parlé de l'adolescence de César et d'Alexandre; j'ai particulièrement attribué à ce dernier le surnaturel et le divin, c'est-à-dire, le merveilleux. Mais comment appellera-t-on ce trait-ci qui est de César? En sa plus grande jeunesse, il fut pris par des corsaires. Tant qu'il demeura leur prisonnier, il leur parla comme s'il eût été leur maître. Il les menaça de les faire pendre. Au moindre bruit qu'ils fesaient, ils leur envoyait dire qu'ils se tussent et ne l'empêchassent point de dormir. Ils lui demandèrent douze mille écus de rançon; il leur en donna trente-mille, et étant sorti de leurs mains, il défit

leur flotte, se saisit d'eux et les fit pendre en effet. Il y a plus de merveilleux en cela qu'en aucune chose qu'Alexandre ait fait jusqu'à l'âge de vingt ans.....

Ces deux personnages ont fait voir, au sortir de leur enfance, beaucoup de vivacité, de hardiesse et d'esprit; tous deux ont eu du savoir, et la lecture les a occupés plus qu'elle n'a coutume de faire des gens de leur sorte. Outre le savoir, César eut de l'éloquence. Alexandre s'est peu soucié de porter cet avantage aussi haut que Jules-César a fait. Alexandre l'a méprisé, lui qui avait Aristote pour précepteur, et qui était fils d'un père fort éloquent. Il voulait tout emporter de force, et eût cru se faire tort s'il se fût servi d'insinuation. Cependant il est toujours beau de pouvoir régner sur les esprits : cette sorte de domination n'est au-dessous d'aucun prince quelque grand qu'il soit. Je ne veux pas dire qu'Alexandre ait entièrement négligé le soin des paroles ; je dis sans plus qu'il ne les a pas considérées comme un ornement en la personne d'aucun héros. En un mot, je dis que, selon toutes les dispositions du monde, il n'a tenu qu'à Alexandre d'être éloquent, et il n'a pas voulu l'être. Il se peut

faire que la jalousie d'Aristote contre les habiles gens de son temps, ou plutôt les harangues des orateurs contre Philippe et contre Alexandre même aient rendu cet art odieux à ce jeune prince. Jules-César n'a nullement négligé cette partie. C'est par-là qu'il s'est rendu recommandable avant que d'avoir acquis aucune réputation par les armes, et ceux qui s'appliqueront à la lecture de ses commentaires, s'étonneront qu'il ait cultivé sa langue avec tant de soins. On dit qu'il en a composé des livres ; c'est peut-être pousser trop loin une semblable occupation. Je dirai par parenthèse que J. César a écrit ses commentaires comme si c'était un autre qui les eût écrits, et qu'il n'eût pas raconté ses propres guerres ; plus louable encore que Thucydide, qui ne laisse découvrir à personne s'il est d'Athènes ou de Lacédemone ; car il est plus mal aisé de cacher l'amour que l'on a pour soi, que celui que l'on a pour sa patrie.

Ce Romain a excellé en trois choses principales, la politique, l'art militaire et l'art de bien dire. Il a même plaidé des causes.

Le merveilleux d'Alexandre dans sa jeunesse, n'exclut pas celui de César. Je laisse-

rai pourtant Alexandre en possession du privilége que tout le monde lui attribue : car d'entreprendre à vingt ans la conquête de l'Asie avec aussi peu de troupes qu'il en avait, et ne vouloir démordre d'aucune chose, cela ressemble assez a Achille; aussi se proposait-il de l'imiter.

César hésita beaucoup plus dans l'entreprise de se rendre maître de Rome, quoiqu'il disposât de quantité d'excellentes troupes, qu'elles lui fussent affectionnées au point qu'il en pouvait tout attendre, et qu'il eût déjà gagné un nombre infini de batailles. Il fit des propositions d'accommodement ayant un parti formé, et sachant qu'au bruit de sa marche tout s'enfuyait de Rome.

Alexandre, dénué de ces avantages, n'eût pas marchandé pour passer le Rubicon, et c'est en partie cette hardiesse qui lui a fait attribuer le surnaturel et le merveilleux. Le prince de Macédoine a entrepris beaucoup de choses qui semblaient au-dessus de son pouvoir, et en est venu à bout : il serait à souhaiter que ses projets eussent été aussi légitimes qu'ils ont été bien conduits.

Alexandre avait un prétexte assez honnête quand il passa en Perse; il voulait venger les

Grecs et contenir les barbares. Mais qui l'obligea de passer aux Indes qu'une ambition insatiable? Pourquoi troubler le repos d'une nation qui ne lui en avait donné aucun sujet et qui fesait un meilleur usage que lui des bienfaits de la nature? N'a-t-il pas détruit sa patrie, ce que l'on reproche à César.

Je m'amuse à balancer ici le droit et le tort que ces conquérans ont eu, comme si c'était de ces choses là qu'il s'agît entre des gens de leur caractère. On ne regarde pas s'ils sont justes, on regarde s'ils sont habiles; c'est assez même qu'ils soient heureux, on les loue alors. Quand le succès manque à quelques-unes de leurs entreprises, tout le reste a beau s'y trouver, le peuple le blâme sans l'examiner, et les sages l'examinent à la rigueur. Ces réflexions m'ont écarté du merveilleux que je donne à Alexandre et dont je ne prive pas César, en sorte pourtant que je panche un peu plus vers le Macédonien que vers le Romain.

Si on me demande auquel je prétends donner jusque-là la préférence, je dirai que la jeunesse d'Alexandre a quelque chose de plus héroïque que celle de Jules-César. Véritablement si dans les premières années de celui-ci,

celui-ci, tout ressemblait à cette hauteur avec laquelle il traita les corsaires qui l'avaient pris, je lui donnerais le premier rang ; cela n'étant pas, je me laisse emporter au surnaturel que l'on attribue à l'autre.

Il se peut faire que dans la suite je balancerai davantage. Alexandre agit d'abord pour de plus grands intérêts : encore aujourd'hui, l'Orient est rempli du bruit de son nom et de ses conquêtes. Elles vont fonder des empires au-delà du Gange, tout cela avec une rapidité inconcevable, comme si les Dieux lui eussent envoyé la science de conquérir.

Démosthène l'avait appelé enfant ; il lui fit dire qu'il était venu à l'adolescence en passant dans la Thessalie, et qu'on le trouverait homme fait devant les murailles d'Athènes.

Il n'y a point non plus de différence entre les premières et dernières années de guerre dans la vie de Jules-César.

Ceux des juges qui lui seront favorables dans les différens dont il s'agit, diront qu'il était aisé à Alexandre de vaincre les Perses, gens efféminés et ignorans aux combats. S'ils avaient été aussi bons soldats que les

Macédoniens, comme ils étaient vingt contre un, je pense bien que la chose se serait tournée autrement; mais outre qu'il y avait de la hardiesse à l'entreprendre, il y a aussi du bon sens et de la conduite à l'exécuter. Elle ne s'est pas faite d'elle-même. Il a fallu donner trois grandes batailles dans la Perse, sans parler de celles des Indes plus glorieuses encore que les autres, et de quantité de combats particuliers à travers un nombre infini de difficultés, de fatigues et de périls.

Du côté de César, les batailles ont été en plus grand nombre et plus contestées, les dangers aussi fréquens, la valeur égale, et l'habileté dans la guerre bien mieux marquée.

Une chose fait pour Alexandre, c'est qu'il a formé je ne sais combien de capitaines qui ont tous été de véritables Césars. On me dira que par leurs conseils et avec leur assistance il a exécuté les merveilles que nous lisons; mais si on y veut bien prendre garde, on confessera que toute l'action roulait sur lui.... Il y a eu des occasions où on l'a pu accuser de témérité, et en ce cas là j'aurais recours au surnaturel. Ce seul mot justifiera ce qu'il fit en se précipitant d'un rempart dans une ville, sans prendre garde s'il était

suivi. Les témoignages de valeur qu'il y rendit vont au-delà de toute imagination, et méritent bien plus qu'on lui pardonne cette imprudence. La même excuse justifiera je ne sais combien de blessures qu'il se serait épargnées s'il avait voulu. Elle justifiera encore l'envie qu'il a eue de passer une rivière sur un écu, faute de savoir nager. Les héros se laissent emporter à la chaleur du combat; quand la témérité est heureuse, elle met les hommes au nombre des Dieux. On me répondra que celui de qui dépend le salut de toute une armée ne doit jamais devoir le sien propre à un bienfait du hasard. Toutes ces choses-là ont deux faces aussi bien que la plupart de celles que nous louons ou que nous blâmons tous les jours. On peut disputer de part et d'autre tant qu'on voudra.

Pour en revenir au jugement que j'ai résolu de faire, ce que César exécuta dans les Gaules, n'était peut-être pas d'un si grand éclat que la défaite de Darius, et peut-être aussi était-il plus difficile, et par conséquent plus glorieux; mais dans la bataille de Pharsale on rencontre tout ce qui peut mettre un homme au suprême degré de la gloire. Les guerres d'Afrique qui l'ont suivie, ne

sont guères moins fameuses et ne méritent pas moins de louanges. Que si on considère le fruit de ces entreprises, se rendre maître de Rome était encore un plus grand événement que de détruire les Perses, mais c'était aussi une chose plus odieuse.

Je m'arrête trop de fois à un scrupule que les conquérans n'ont guères. Ainsi je donnerais volontiers l'avantage à Jules-César en ce qui regarde ce second temps. Si les Perses étaient imbécilles, les Gaulois étaient à la vérité courageux et forts, mais sans expérience à la guerre; César a eu les meilleures troupes du monde, et les plus affectionnées à leurs capitaines. Véritablement il a eu aussi des Romains en tête, et leur a fait voir qu'il était le plus vaillant et le plus habile de tous les Romains. Il y a encore une chose en quoi Alexandre l'emporte, c'est qu'il a acquis cette gloire éclatante en moins de temps que César.

Je ne m'arrêterai pas davantage sur ce second temps de leur vie : il faut passer au troisième et regarder quel usage ils ont fait de leur gloire et de leur grandeur; il faut, dis-je, regarder comme leur carrière s'est achevée.

Alexandre a soutenu jusqu'au bout ce surnaturel et ce divin qui le distingue des autres hommes. Notre monde est à la fin trop petit pour le contenir. On lui dit qu'il y en a d'autres, cela le fait soupirer de ce qu'il n'était pas encore le maître de celui-ci. Il n'y a pas moins d'excès dans sa colère que dans les marques de son amour. Il tue son ami, et fait bâtir une ville à la mémoire de son cheval. Il est vrai que le meurtre de cet ami se peut excuser. Plutarque fait mention d'un incident qui doit noircir davantage la mémoire de ce prince. C'est un manque de paroles à certaines troupes qui s'étaient accommodées avec lui sous certaines conditions. La débauche et la flatterie de ses courtisans, ou plutôt son propre tempérament ne sont pas seulement coupables de ce qu'il fit pour punir Clitus ; on voit en mille autres actions qu'il porte tout dans l'excès. Il fit brûler le palais des rois de Perse sur la proposition qu'en avait faite une courtisanne, et prit cette résolution dans la chaleur d'un repas, sans considérer davantage Persépolis. Les provinces entières sont ses présens : d'un jardinier il fait un roi. Il tâche à se persuader à lui-même qu'il

est fils de Jupiter, et contraint par ses soldats de retourner en arrière et d'abandonner certains pays, il y fait laisser des brides et des mangeoires pour les chevaux, beaucoup plus grandes qu'à l'ordinaire, afin de passer pour quelque Dieu qui commandait à des géans, lui qui était d'une taille au-dessous de la médiocre; tout cela par une vanité aussi ridicule qu'était celle de Néron qui se fit tailler en colosse et se crut bien grand quand il eut fait faire de lui une statue de cent pieds de haut. Voilà de l'affectation et du faux que je pardonne à Néron qui n'avait point de véritable mérite; mais dans Alexandre, cela m'étonne. Il était assez terrible d'ailleurs sans qu'il eût besoin de recourir à ces artifices. Sa simple statue fit frémir, après sa mort, Cassander qui à cet aspect se souvint de quelle manière il l'avait autrefois menacé, et en trembla.

Enfin, selon l'idée du divin que j'ai d'abord établie et par laquelle je considère simplement cette qualité comme quelque chose au-dessus de l'homme, soit à reprendre, soit à louer, Alexandre y a répondu parfaitement. Que si je veux étendre cette même idée, je trouverai aussi du divin dans la clémence

de Jules-César. Y a-t-il rien qui approche plus près des Dieux que de conserver les hommes? il ne veut point ôter la vie à Brutus, quelqu'avis qu'on lui donne que ce Romain conspirera contre lui. Il pardonne à Ligarius sur une harangue de Cicéron, comme s'il n'eût pu résister à l'éloquence de cet orateur; car il avait apporté, dit-il, un arrêt de mort. Quant à moi, je crois qu'il voulut gratifier l'avocat et le criminel, et accompagner son bienfait d'une double grâce. Pouvait-il se laisser surprendre à des charmes qui lui étaient si connus et si familiers?

Alexandre s'est montré humain en plusieurs occasions. Il ne faut que voir comme il traita la mère et la femme de Darius. Je doute fort que César eût regardé celle-ci des mêmes yeux. Il ne manque rien à l'honnêteté du prince de Macédoine. Scipion renvoya, ayant pris Carthage, une jeune et belle princesse à son fiancé. C'était sa captive, il en eût pu faire ce qu'il eût voulu : mais en la rendant, il évitait une occasion continuelle de succomber, au lieu qu'Alexandre garde Statira dans son camp, et en la gardant, il se fait même un scrupule de la

voir, et de donner à Darius le moindre soupçon.

Non-seulement il a eu de l'humanité, il a aussi eu de la tendresse. Antipater lui ayant écrit une lettre contre Olympias, il dit à ceux qui la lui avaient présentée: « *Antipater ne sait pas qu'une seule larme de mère efface dix mille lettres comme celle-là.* »

On reproche à Alexandre d'avoir fait mourir Parménion, qui ne trempait pas dans le crime de son fils et à qui il avait de grandes obligations; mais il y eût eu du danger à le laisser vivre. C'était un homme qu'il devait craindre et pour la capacité et pour la puissance.

César eût pu pardonner à Brutus sans mettre sa propre vie en danger. Sa clémence lui nuisit moins qu'une autre faute qu'il fit. Je tiens celle-ci plus grande que toutes celles du prince de Macédoine, et d'une conséquence toute autre que celle de se faire appeler Dieu, ce qui déplut aux Macédoniens et aux Perses. C'était bien une plus grande sottise à César de se faire appeler Roi. Les Romains lui eussent plutôt érigé des temples qu'ils ne lui eussent laissé prendre le

diadême. Ne lui suffisait-il pas d'avoir l'essentiel de la royauté, sans en affecter aussi les apparences qui ont été cause de sa mort.

Si d'ailleurs ils ont abusé de leur fortune, et que par là Alexandre se soit attiré les reproches de Callisthène, je dis que le philosophe eut plus de tort que le roi. C'est à la fortune qu'il faut s'en prendre, et non pas à ceux qu'elle prend plaisir à corrompre.

Voici le jugement que je fais en gros des deux personnages que j'introduis sur la scène.

Jules-César est un homme qui a eu moins de défauts et plus de bonnes qualités qu'Alexandre. Par ses défauts même il s'est élevé au-dessus de l'homme : que l'on juge de quel mérite ses bonnes qualités pourraient être.

Alexandre se comporta dans ses derniers tems comme un homme que la bonne fortune et la gloire avaient achevé de gâter.

Jules-César a des traits d'humanité et de clémence ; mais j'ai peine à lui pardonner deux fautes, l'une de ne s'être point encore assez défié de Brutus, l'autre de s'être laissé présenter le diadême et d'avoir fait une tentative si périlleuse : car quand à l'amour de Cléopâtre, je trouverais les grands person-

nages bien malheureux, s'ils étaient obligés de ne vivre que pour la gloire. J'estime autant la conquête de cette reine que celle de l'Egypte entière. Du tempérament dont César était, il en devait devenir amoureux, c'est une marque de son bon goût. Je le loue d'avoir été *formarum spectator elegans*. Il suffit qu'on traite ces choses d'amusement, et qu'elles ne détournent pas un grand personnage de son chemin : Alexandre en usa de la sorte.

Je pourrais tirer mes exemples de plus haut et alléguer Jupiter. *Quem Deum?* Tiendrait-on à honte de l'imiter? César à donc pu le faire.

Je souhaiterais seulement que sa passion ne l'eût point mis en un danger aussi grand que celui où il se trouva. Je souhaiterais encore pour le bien universel de tous les peuples d'alors, qu'il eût été aussi superstitieux et aussi adonné aux devins et aux songes que l'était le prince de Macédoine, il n'aurait pas été au sénat se livrer à ses ennemis. Je conclus de là que la défiance est bonne quand on est au suprême degré de la fortune (1).

(1) Lafontaine, OEuvres diverses, tom. 2, p. 67 et suiv. Paris 1744.

FOLLARD.

Dans la guerre d'Alexandre contre Darius, il n'y a rien d'admirable et de surprenant, que la puissance d'un roi de Perse et le nombre prodigieux de ses troupes. Cela étonne d'abord ; on jette les yeux sur le vainqueur, on le regarde comme le plus grand homme du monde ; on est saisi d'admiration, quoiqu'il n'y ait pas grand sujet. Contre qui a-t-il combattu ? Contre une multitude d'hommes et peu de soldats, et infiniment moins qu'il n'y en avait dans l'armée grecque. Ce qui diminue encore la gloire d'Alexandre, c'est cette prodigieuse facilité qu'il trouva à vaincre ces nations asiatiques, molles et efféminées qui combattaient sans aucun art et sans aucune discipline. Ce qu'il y a encore de plus fâcheux pour sa gloire, c'est qu'il se trouve avoir en tête un général qui ne fut jamais l'ombre d'un capitaine médiocre. Quels embarras, quels obstacles, quelle valeur le Grec eut-il à surmonter. . . . . . L'art militaire se montre d'une manière bien plus éclatante dans la guerre de César contre Afranius, que dans les trois plus belles campagnes d'Alexandre en Asie (1).

(1) Follard, tom. 1, p. 254.

DESCLAISONS.

Différens points de comparaison ou d'opposition entre César et Alexandre.

On ne peut disconvenir qu'il n'y ait eu une très-grande différence entre la situation d'Alexandre né roi ou fait pour l'être, et celle de César né citoyen d'une République où la primauté non-seulement ne s'acquiert que par degrés, mais encore où elle est une ombre qui passe. L'un devenu maître, et infiniment élevé au-dessus des peuples soumis à sa domination ; l'autre, particulier confondu dans la foule, et ne pouvant en sortir que pour y rentrer.....

A ne considérer que le conquérant et le débellateur des nations, Alexandre avait-il plus de droit d'envahir la Perse et d'en détrôner le roi, que César d'assujettir les Gaules, et de priver les peuples de leur liberté ? Les Grecs, à la vérité, avaient été fatigués et persécutés par les rois de Perse ; mais la Macédoine n'en avait rien souffert. César avait aidé et secouru les Gaulois contre les Suisses et les Allemands, il pouvait tout au plus les taxer d'ingratitude s'ils méconnais-

saient ce service, mais non de révolte et de mauvaise foi ; ils n'avaient point aliéné leur liberté. De quel droit Alexandre fait-il une irruption dans les Indes, et y porte-t-il le ravage et la désolation ? Qu'importait à ces peuples qu'il voulût descendre des Dieux et les égaler ? s'ensuivait-il qu'il dût rassembler dans sa main les sceptres des rois qui en gouvernaient les différens empires ? César est encore moins pardonnable de faire dépendre le sort de ses concitoyens de ses querelles avec un autre particulier. Ce peuple avait une forme de gouvernement qu'il lui importait de conserver, et ne voulait ni se donner, ni recevoir un maître. Disons qu'ils furent tous les deux aussi aveugles que passionnés, aussi injustes qu'ambitieux. Cependant, en convenant de leurs torts, on peut considérer leurs vertus et leurs talens militaires, les mettre en balance ou les opposer, et leur rendre le tribut de gloire qui est dû à leurs actions éclatantes, et à la supériorité qu'ils ont acquise incontestablement sur les autres guerriers.

Alexandre eut sur César, l'avantage d'être destiné, formé et conduit aux grandes choses dès les premiers instans. Fils d'un roi sage,

prudent, belliqueux, il eut les grands exemples sous les yeux ; son père heureux et puissant lui prépara les voies, lui ménagea les moyens, et lui laissa tout formés, les hommes propres à l'aider dans l'exécution du projet qu'il avait conçu de passer lui-même dans la Perse, et d'abattre la puissance de ses rois....

César naît à la vérité dans la première classe des citoyens de Rome; mais sans aucun droit, sans aucune expectative à la primauté: tel est le contraste entre ces deux hommes supérieurs; qu'Alexandre dans ses commencemens, intéresse et donne matière aux plus grands éloges; César inquiète et donne prise au blâme le mieux fondé.....

Alexandre ne fut dépendant que le temps qu'il fallait pour l'élever et le former, il ne fut assujetti au joug pénible de l'instruction (que cependant il aimait), qu'autant que cela fut nécessaire pour développer ses connaissances et les assurer. Il fut maître de bonne heure; étant parvenu au trône à la fleur de son âge, dès-lors il commença à manifester les grandes qualités de l'homme et du monarque. ....

C'est au moment où, d'un côté, Alexandre devenu roi, parvient à arrêter les mou-

vemens de ses voisins, et à calmer l'humeur inquiète des Grecs, ou de l'autre côté, César, sortant de la foule des citoyens, prend part au gouvernement, que l'on peut employer la balance pour peser leurs travaux et leurs exploits, les comparer ou les opposer entre eux. . . . .

Mais s'il y a une ressemblance entre les goûts, les dispositions et les qualités des guerriers, il y a en revanche une grande dissemblance entre les premières guerres qu'ils entreprirent, l'un en Asie, l'autre dans les Gaules, dans la manière d'y débuter ; entre les pays qu'ils eurent à parcourir, et les moyens d'y pénétrer et de s'y maintenir ; entre les peuples auxquels ils eurent affaire, et les chefs qui les commandaient ; entre les climats et les saisons propres à tenir la campagne ; enfin entre les manières de combattre, et les moyens d'être assurés de leurs conquêtes.

Alexandre entre avec autant de facilité que de pompe, en Asie ; il est, à la vérité, dans la nécessité d'embarquer ses troupes, et de traverser l'Hellespont ; mais quel obstacle trouve-t-il à la descente ? il a une mer peu spacieuse à traverser, il n'essuie point

de contre-temps, et choisit ses points de débarquement ; il a toute une province à parcourir, sans rencontrer aucun ennemi : c'est après quelques jours de marche, qu'il apprend que les Perses l'attendent ; loin de venir à sa rencontre, ils avaient mis une rivière devant eux. César vient dans les Gaules sans faste, sans appareil et sans forces. Il se présente un ennemi, il lui oppose un obstacle, et va rassembler une armée à la tête de laquelle il trouve un pays difficile à parcourir, des combats à livrer, des passages à rendre libres, et arrive assez à temps pour joindre, combattre et défaire son arrière-garde.

Alexandre, sur les bords du Granique, tente le passage devant une armée nombreuse et l'effectue, soutient les efforts d'une cavalerie d'élite, franchit les bords escarpés de ce fleuve, renverse tout ce qui se trouve à sa rencontre, n'a pas beaucoup de peine à dissiper ou détruire tout ce qui fait encore quelque résistance, et débute, en Asie, par l'exploit le plus brillant, après lequel il est bientôt maître d'un pays vaste. Presque toute l'Asie mineure est soumise à son obéissance, de gré ou de force. La marche de César n'est pas également facile, ses progrès

progrès sont plus lents, ses succès moins éclatans en apparence, et se font acheter plus chèrement. Il a deux batailles sanglantes à livrer, presque coup sur coup, contre deux nations belliqueuses; son avantage n'est pas moins complet que celui du roi de Macédoine; il renvoie les Suisses chez eux, et repousse les Allemands au-delà du Rhin; malgré cela, cet avantage reste, pour ainsi dire, sans fruit; ce général n'est maître de rien, et ne se trouve à la suite que sur les frontières de la Gaule. Le pays, dont Alexandre était le maître, n'était rien en comparaison de ce qui lui restait à parcourir. Il passe des défilés, sans opposition, et arrive, après avoir parcouru une province dévastée et abandonnée, à la vue d'une armée bien plus nombreuse que la première, mais moins aguerrie; aussi la victoire est-elle plus facile, quoiqu'aussi brillante, tant par le coup-d'œil que par la disposition et les faits d'armes; il semble que tout cède à son ardeur guerrière; rien ne peut tenir contre son impétuosité. Darius lui-même ne pense qu'à l'éviter, et se dérobant par la fuite, au danger qui le menace, prépare et assure son triomphe.

César, au contraire, dont les Gaulois ont bientôt oublié les services, et redoutent la domination, prévient quelques mouvemens, dont l'objet était de lui interdire l'entrée de leur pays, s'avance sans obstacle, à la vérité; mais trouve bientôt à sa rencontre une armée aussi nombreuse que l'était celle des Perses à Issus, tout autrement composée, et dont les hommes, peu habitués au joug, n'étaient animés que par l'amour de la liberté. Non moins déterminé, mais moins bouillant, tout aussi valeureux, mais plus prudent, il n'a besoin que de temporiser, pour faire perdre patience aux Gaulois, et les dissiper sans coup férir; il n'est pas pour cela libre de soins, exempt de travaux et hors de tout risque : il trouve sur la Sambre, un nouvel ennemi, contre lequel il est obligé de soutenir un combat long, douteux et meurtrier, dans lequel, après des alternatives inquiétantes, il reste vainqueur. Ce dernier combat est supérieur à celui du Granique, sans en avoir le brillant; la fin de ce combat fut aussi glorieuse, que l'événement en était devenu incertain ; si, d'un côté, le prélude ne présageait pas le revers, de l'autre côté, le revers ne laissait entrevoir aucune espérance de la

victoire. Alexandre enfin, après un temps d'inaction, et quelques opérations plus faites pour le détourner de son objet, que propres à assurer ses succès, arrive avec aussi peu d'obstacles, et le même bonheur qui l'avait accompagné jusque-là, à la vue des forces rassemblées de toutes les provinces de l'empire des Perses.

Au fond, ce sont des troupes ramassées contre une armée disciplinée et aguerrie. Il n'hésite point à se présenter au combat, et triomphe aussi facilement dans cette bataille, que dans les deux précédentes; sa victoire le rend maître de l'empire des Perses, il acheva sa conquête par des courses, plutôt que par des marches, par la terreur, plutôt que par l'action; s'il est des entreprises qui exigent de l'expédition et de la résolution, il les termine par l'activité et par la vaillance.

César a lui-même aussi quelques hors-d'œuvre qui, néanmoins, tiennent en quelque sorte à l'objet principal, et il n'y emploie que le temps nécessaire à ses vues. Celui qui s'écoule jusqu'au combat d'Alise, est consommé en travaux pénibles, en opérations difficiles, en expéditions importantes, en précautions utiles, en secours urgens,

en attaques brusques, en incursions subites, toutes nécessitées par les circonstances ; il est forcé d'y employer toute la vigilance et toute l'activité dont il est capable, tous les moyens et toutes les ressources que peuvent lui suggérer le génie et l'expérience. C'est à Alise qu'il développe, de la manière la mieux combinée, la mieux suivie, la plus heureusement ménagée et la plus éclatante, la supériorité de ses talens militaires. Il détermine sa marche contre les Gaulois, qui ne l'évitent pas ; Vercingétorix, leur général, la suspend, et lui livre un combat de cavalerie, vif, soutenu, long-temps douteux, ou plutôt tout à l'avantage de ce dernier ; il reprend la supériorité, l'oblige à la retraite, le suit à Alise, l'assiége et l'investit ; il est lui-même assiégé et investi par une armée nombreuse ; du point central, Vercingétorix peut se porter avec vigueur, sur quelque point que ce soit de son enveloppe, beaucoup plus vîte qu'il ne peut s'y porter lui-même. Les points d'attaque sont encore plus multipliés à l'extérieur. Il est vrai qu'il est garanti des deux côtés, par des retranchemens qui semblent à l'abri de l'insulte ; mais, d'une autre part, il est forcé à une extension immense, pour

border ses retranchemens, et à un affaiblissement dans la défense, tel qu'il n'y a que le coup-d'œil, l'activité et la résistance la plus opiniâtre qui puissent l'entretenir: si l'ennemi se rebute à l'attaque, et s'éloigne ou se retire, il n'y a rien de décidé, tout n'est que suspendu; s'il pénètre dans les lignes, tout semble perdu; c'est ce dernier moment que ce général saisit, non pas pour persister dans une résistance désormais aussi inutile qu'infructueuse, mais pour l'attaquer lui-même: il sort à l'improviste, se développe, ordonne, dispose et reçoit le choc en même temps qu'il le soutient; les Gaulois sont surpris, effrayés, renversés, dispersés, il les a bientôt mis hors d'état de se reconnaître et de se relever d'un échec aussi inattendu.

Alexandre dut le succès d'Arbelles à la bonne disposition soutenue de la plus haute vaillance.

Que de choses ne faut-il pas pour concourir au succès de César à Alise! L'opiniâtreté dans le combat, la supériorité de conduite, pour parvenir à acculer son ennemi, la précaution de se retrancher et la manière de le faire, la prévoyance pour

subsister dans ses retranchemens, la bonne entente pour les rendre presque impénétrables, l'ordre pour assurer la défense dans tous les points, la vigueur pour l'entretenir, le coup-d'œil pour y subvenir, l'activité pour remédier aux incidens, la présence d'esprit pour ne se point étonner, une judiciaire exacte pour déterminer le moment de faire un dernier effort, la célérité pour se porter hors de ses lignes, le nouvel ordre de déploiement vis-à-vis de l'ennemi, et la disposition précipitée pour une attaque simultanée, la hardiesse de passer de la défense à l'attaque, et enfin l'intrépidité, qui l'empêche de faire attention au danger d'opposer un état de faiblesse et d'anéantissement à un état de supériorité, et aux apparences de la victoire.

Si Alexandre est indépendant des hasards, César l'est des événemens ; l'un obtient les succès, l'autre les fait renaître ; le premier remporte la victoire sur un ennemi faible et incapable de lui résister ; l'autre l'arrache en un instant, à celui qu'il a sur les bras et qui la poursuit avec autant de force que d'acharnement.

Alexandre eut une immensité de pays à

parcourir dans l'Asie ; mais il eut peu à revenir sur ses pas. Traverser les provinces, abattre les peuples qui résistaient, effrayer et soumettre les autres, ne fut, pour ainsi dire, qu'une même chose, ou du moins, il ne lui en coûta que quelques courses et peu de combats. Ce prince eut plutôt affaire à la difficulté des lieux qu'à des peuples disposés à la résistance. César, au contraire, fut moins embarrassé de la distance des lieux, et de l'étendue des provinces, que des mouvemens et de l'impatience naturelle des Gaulois, toujours disposés à secouer le joug; il eut souvent à revenir aux mêmes points, et à réduire les mêmes peuples.

Alexandre ne fut environné de ses ennemis, que dans les grandes batailles, qui ont fait sa gloire : César en fut constamment entouré; c'est l'esprit d'indépendance des Gaulois qui a produit ses travaux.

Alexandre eut, à la vérité, un roi puissant à combattre ; mais les peuples qu'il soumettait, étaient habitués à un empire absolu. Darius ayant péri par la main des traîtres, sans qu'il fût resté personne pour le représenter, et Alexandre qui n'avait point coopéré à cet attentat, étant devenu le maître de

l'empire et des peuples, par les droits de la guerre; comme ceux-ci n'avaient pour lui aucune raison d'éloignement, il était naturel qu'ils s'en tinssent à sa domination, qui se trouvait toute établie. César eut, au contraire, des peuples alternativement divisés et réunis à combattre; et ces mêmes peuples, libres et supportant impatiemment toute espèce de joug, à réduire à plusieurs reprises.

Les deux peuples diffèrent essentiellement.

Les Asiatiques, presque toujours gouvernés despotiquement, n'avaient que le devoir pour loi, et la domination pour règle; dès-lors, il leur fallait une impulsion supérieure pour les mouvoir et les rassembler. Occupés de leur seule existence physique (inconvénient inséparable de l'état de dépendance du despotisme), les nations devaient avoir peu de communication entre elles; leur peu d'ensemble devait mettre peu d'harmonie dans la composition des armées; la différence des climats devait influer sur les caractères, et leur donner des affections différentes; une inaction habituelle devait rendre les hommes peu actifs, il devait en résulter une inertie presque constante. Les Gaulois,

à leur existence physique, joignaient une existence politique ; ils étaient libres et pour la plupart indépendans entre eux, peu habitués au repos et entreprenans, divisés d'intérêts, par conséquent souvent en guerre les uns avec les autres ; mais quoique divisés, ils étaient bientôt réunis pour la cause commune.....

Quoique la première victoire d'Alexandre ne soit pas la plus brillante, c'est celle qui dut lui coûter le plus, et qui exigea le plus de vigueur et d'activité, parce qu'il fallait débuter par un succès.....

Le défaut d'émeute, d'ensemble et d'énergie, facilitait donc l'invasion dans un empire trop étendu pour empêcher que l'on y pénétrât, et en amenait nécessairement la dissolution ; le tout n'étant point consolidé, et n'ayant point, quoique sous la même main, une même constitution, et un même esprit.

La conquête des Indes était encore plus facile avec plus de troupes, contre des ennemis plus faibles. Hormis la bataille contre Porus, où l'avantage fut long-temps balancé, et les hasards auxquels Alexandre s'exposa,

par imprudence ou par témérité, il n'y trouva ni difficultés, ni résistance.

La Gaule est bien différente; les peuples en sont guerriers, valeureux, accoutumés aux travaux et aux combats; les nations sont divisées, mais promptes à se réunir; elles ont toutes un même esprit, l'amour de la liberté. César a beau combattre les Gaulois, effrayer les différens peuples, les prévenir, ou les dissiper; ils se rassemblent dans un point lorsqu'il les soumet dans un autre. Il ne suffit pas de les prévenir, il faut les démêler, interrompre leurs correspondances, être sur ses gardes en même temps qu'on les abat. Il fallait un homme clairvoyant et infatigable, pour les dompter et les réduire; il le fallait comme César, ferme et imperturbable dans ses desseins, prompt dans l'exécution, ne comptant pour rien les revers, tant qu'il n'est point atteré, anéanti: aussi se trouve-t-il en mesure, pour recommencer le combat vis-à-vis des Suisses; il rétablit ses affaires presque désespérées sur la Sambre, répare ses désastres dans la Manche, compte pour rien son échec devant Clermont, est si peu étourdi du premier avantage de Vercingétorix contre sa cavalerie,

qu'il reprend l'avantage, le poursuit, et le tient bloqué; abandonne ses lignes, lorsqu'il ne peut plus y tenir, pour vaincre en rase campagne; s'inquiète peu des pertes de ses lieutenans, mais ne les abandonne pas, et vole à leur secours pour les dégager. Dans la guerre civile, il maîtrise un adversaire, presque égal en conduite, et supérieur en force; ne regarde pas comme indifférens deux échecs qu'il essuie dans le même jour; mais loin de perdre l'espoir de supériorité, il se soutient, et ne tarde pas à la reprendre. Isolé en Egypte, et prêt à recevoir la loi dans tous les instans, il la donne: faible en Afrique, il se soutient, se raffermit après de petits échecs, reprend la supériorité, et anéantit ses ennemis: en Espagne, il rappelle la victoire.

Alexandre a toujours primé; César n'a paru quelquefois le plus faible, que pour triompher plus glorieusement.

Alexandre n'a jamais été dans un état de perplexité; cet état a été presque constant pour César, quoique constamment supérieur: c'est que celui-ci eut affaire à des hommes belliqueux et aguerris. Les ennemis d'Alexandre ne connaissaient la guerre que de nom; les uns ne se rebutaient pas de

leurs défaites, tant qu'ils pouvaient se rassembler; il ne fallait qu'un revers pour abattre les autres, les dissiper et leur ôter l'envie et les moyens de se réunir.

Si les Perses sont sans ordre, sans discipline, sans consistance devant les Macédoniens, comme ils l'avaient toujours été devant les Grecs; Darius est de sa personne, faible, sans dessein, sans assurance, sans ressources; il ne sait que se déclarer vaincu, et se dérober à la poursuite du vainqueur par une fuite précipitée. Ses généraux, plus courtisans que guerriers, plus adulateurs qu'audacieux, sont sans connaissance, sans expérience, sans conseil et sans génie. Ceux de son adversaire, blanchis sous les armes, sont actifs dans les combats, instruits aux évolutions, et habiles à toutes les manœuvres. César eut aussi des lieutenans habiles : mais si ses troupes eurent affaire à des hommes vaillans et belliqueux, ceux-ci étaient bien conduits, bien commandés, et il a en tête des chefs pleins de résolution, et habitués aux combats. Ceux des Suisses sont braves, entreprenans, ne manquent pas de mesures ni de ressources, et ne se laissent vaincre que par la force. Arioviste a de la grandeur

dans l'ame, et de la vigueur dans l'action; Boduognat est un assaillant aussi terrible qu'acharné au combat; Dumnorix est inquiet et brouillon; Induciomare, actif et remuant; Ambiorix, cauteleux, féroce et indomptable; Camulogénus, brave et expérimenté; Cassivellaunus, prudent et clairvoyant; Vercingétorix, plus instruit que les autres, de bon conseil et propre à l'exécution; Corréus, plein de résolution et de valeur; Comius, ferme et entêté. Quels sont les généraux de Darius? des satrapes qui ne sont pas d'accord entre eux, qui soutiennent le combat, mais ne sont pas en état de le rétablir. Un Arsite, incapable, comme son maître, de recevoir un bon conseil. Memnon seul était capable de le servir utilement, que pouvait-il faire sans concours? il ne put sauver Halicarnasse, quoique aidé par le brave Ephialte. Cependant, il fit une diversion dont le début était heureux, il réussissait dans son entreprise sur les îles; mais la mort l'enleva dans le cours de son expédition. Il fut remplacé par Pharnabaze, qui eut des alternatives, prit quelques îles, et finit par se laisser prendre dans l'île de Chio. Arsanes saccagea la Cilicie, au lieu d'en

garder l'entrée. Mazée abandonna un poste avantageux à Arbelles ; cependant il rendit douteux le succès de la bataille. Ariobarzanes fut aussi fidèle que brave, à la défense des défilés formant l'entrée de la Perse ; mais le défaut de vigilance rendit nuls ses services et sa résistance. Dans le reste, on ne trouve que des traîtres ou des révoltés, aussitôt divisés que réunis, occupés presque uniquement de leurs intérêts, sans résolution comme sans dignité, également incapables d'enfanter, et de faire réussir un dessein aussi suivi que bien conçu.

Les climats et la température des saisons ne durent pas peu influer sur la facilité ou la difficulté, la promptitude ou le retardement dans les expéditions.

La plupart de celles d'Alexandre se font en Asie entre les trente-deuxième et quarante-deuxième degrés de latitude : par conséquent dans un climat plutôt chaud que tempéré, puisque cette zone approche beaucoup du tropique : les courses qu'il fit au fond de la Médie, en Hyrcanie, le long de la mer Caspienne, vers le mont Caucase, et enfin à Gabaze, sont de surérogation. Il va chercher de gaieté de cœur les lieux arides,

les aspérités, les frimats et les glaces; du reste, à l'exception de ces expéditions particulières, il peut, dans ce pays de conquête, tenir la campagne à volonté, et si ses soldats n'essuyèrent pas moins de fatigues, ils souffrirent moins de la température de l'air que ceux de César qui firent la guerre presque constamment sous une zone froide et rigoureuse; du quarante-huitième au cinquante-deuxième degré de latitude, c'est-à-dire, dans un pays rapproché du cercle polaire, à la même distance à-peu-près que l'était du tropique celui où Alexandre acquit toute sa célébrité. Celui où César fit des expéditions continues, et livra des combats multipliés, était sujet aux pluies, aux glaces, à des gelées de durée, et exposé au froid près des trois-quarts de l'année. L'intempérie était par conséquent beaucoup plus continue, et moins soutenable. On en trouvera la preuve dans l'abandon de son expédition contre ceux de la Gueldre, dont il n'eut pas le temps de forcer les retranchemens au milieu des bois où ils s'étaient retirés, à cause des pluies qui survinrent. Il ne pouvait faire la guerre que dans un espace de temps borné, hors la nécessité, et sans exposer ses soldats

à périr par les incommodités de la mauvaise saison.

On sera moins étonné de la différence de vitesse dans les marches des deux conquérans, et de la moindre célérité des expéditions de César, lorsqu'on voudra faire attention à la différence de leur manière de combattre. Tous les deux ont eu la meilleure infanterie qui fût sur pied dans les temps où ils firent leurs expéditions. Il n'en est pas de même de la cavalerie ; Alexandre devait beaucoup compter sur la sienne, puisqu'il combattait avec elle, que c'était avec elle qu'il faisait de longues marches, et des courses rapides, qu'il en était le premier cavalier, et que, comme il n'était mu et guidé que par sa vaillance, ses compagnons de courses et d'expéditions durent égaler leur ardeur à la sienne, qu'enfin aucune cavalerie ne put se mesurer avec elle, ni se rallier devant elle, ni lui échapper. César n'a jamais pu compter sur la sienne ; Alexandre, au contraire, dut l'éclat de son premier exploit à sa cavalerie au passage du Granique ; il vainquit de même à Issus, et renversa la droite de l'armée des Perses avec elle : la cavalerie Thessalienne assura la victoire

victoire à l'aile gauche. Il combattit encore à la tête de sa cavalerie à Arbelles. Avec elle il renversa le corps de bataille de Darius, celle des Agriens l'y servit bien : dans la chaleur de l'action, il s'abandonna avec elle à la poursuite de ce prince, laissant à Parménion tout le faix d'un combat inégal et encore incertain : il est vrai qu'il pensa payer cher, la pointe qu'il fit vers le Lycus, et qu'il fallut toute sa vaillance et toute son intrépidité pour soutenir le choc du gros de cavalerie qui se trouva à sa rencontre, lorsqu'il revenait au secours de son aile gauche. C'est avec sa cavalerie que, après quelque temps d'inaction, il poursuit Darius à tire d'aile, qu'il atteint les troupes conduites et commandées par Bessus, qu'il les disperse par la terreur, et qu'il taille en pièces tous ceux qui osent lui résister. Ce fut la cavalerie qui rendit et dut rendre complète la victoire qu'il remporta sur les Scythes. Malgré les services éclatans de sa cavalerie, il faut rendre justice à son infanterie; celle-là est plus active, mais celle-ci a une force permanente : si elle n'est pas mobile pour son ardeur, elle a une résistance et une tenue constante. Sans son point

d'appui, sans Parménion et sa phalange, sur quoi aurait-il pu compter? La cavalerie n'est pas infatigable, mais l'infanterie est immobile dans le besoin ; pour un conquérant, il la faut invincible. La sienne rendait ses actions solides, et assurait ses conquêtes. Du reste, l'enthousiasme pour un jeune héros et l'admiration de ses hauts faits entraînait ses soldats à sa suite dans le besoin. Combien de fois ne les a-t-il pas excédés, harassés, et mis hors d'haleine? C'était pour les grands hasards et contre la multitude, que sa phalange devait rester en masse et être inébranlable.

César combattait plus volontiers et était plus sûr de ses opérations à la tête de son infanterie. C'était elle qui faisait la force de ses armées, elle lui tenait lieu de tout, et se trouvait aussi souvent dans l'occasion de soutenir la cavalerie que d'en être soutenue: elle la remplaça à la retraite de Zerby vers le camp d'Agar. Elle portait tout le poids de la guerre, marches, combats, retranchemens des camps, détachemens, attaque et défense ; il fallait donc qu'il la menageât, et qu'il mesurât les espaces à parcourir aux moyens qu'il avait de le faire. Il mit pied à

terie à la bataille contre les Suisses; il était à pied, et rangeait les siens en front de bandière au combat sur la Sambre; il se jetta au travers de la mêlée à la bataille de Munda. Je ne prétends pas dire qu'il ne se servit pas utilement de sa cavalerie, et que même elle n'ait pas eu des traits brillans. Elle rendit les services qu'on en pouvait attendre dans les avant-gardes et dans les arrière-gardes.

On ne peut pas se dissimuler que la conduite de César ne fût criminelle, lorsqu'il prit le parti d'entrer en armes dans l'Italie. Il a tout risqué, autant pour se tirer de l'état de perplexité où il se trouvait, que pour donner la loi, et se livrer tout entier à la passion de dominer.

Il faut aussi convenir que c'était dans Alexandre une injustice affreuse que la seule passion de conquérir peut justifier, d'entrer à la tête d'une armée formidable chez des peuples qui n'avaient rien à démêler avec lui, et qui, la plupart, ne le connaissaient pas même de nom, de porter la désolation chez eux, de les traiter arbitrairement, et de leur faire porter la peine d'une défense aussi naturelle que légitime; mais

il était mu par l'attrait des conquêtes et gâté par les succès.

Plein d'activité, à la tête d'une armée formidable, ayant des soldats d'une valeur plus éprouvée que celle des ennemis qu'il va combattre, ce monarque pénètre sans peine dans leur pays. Il vient enfin sur les bords de l'Hydaspe, où il met le sceau à sa gloire, par la supériorité qu'il obtient sur Porus, et sa générosité envers lui. Mais il est retenu à l'entrée des déserts, et arrêté avant de parvenir au bord du Gange par les soupirs, les larmes et l'abattement de ses soldats qui, effrayés d'une entreprise qu'ils croient au-dessus de leurs forces, craignent de ne pas voir la fin de leurs travaux : c'est à regret qu'il se rend à leurs désirs. Il avait une flotte toute prête, sur laquelle il s'embarque pour descendre l'Hydaspe : à son confluent avec l'Acésinès il dissipe une armée, et emporte une ville l'épée à la main. Il dissipe de même, sans coup férir, l'armée des Malliens et des Oxydraques, et assaillit sans hésiter la ville de ces derniers, où il se précipite avec autant de témérité qu'il y combat avec intrépidité, seul contre tous. Echappé à la mort, et à peine remis d'une blessure

profonde et dangereuse, il va soumettre les Sabraces, réduire les Musicans et les Prestes, emporte la ville du roi Oxcycan : on lui résiste dans les états du roi Sabus, il prend quelques villes, le massacre accompagne et suit la conquête ; pouvait-il après cela trouver autre chose que des déserts ? Il entre dans la Patalène que les peuples avaient abandonnée, et finit par s'engager imprudemment à l'embouchure du fleuve qu'il avait entrepris de descendre pour parvenir à l'Océan ; il éprouve les inégalités du flux et du reflux de la mer ; heureusement ses vaisseaux n'en reçurent qu'un faible échec, et ses soldats n'eurent que l'embarras et l'inquiétude du moment. Même conduite à son retour, réduction des pays, pillage et dévastation ; à la fin il retrouve des déserts, et pour surcroît de maux, la famine et la peste. Il sort enfin des Indes, étalant la pompe d'un triomphe bachique à la tête d'une armée guidée par la folie, et abrutie par l'ivresse. C'était en courant qu'il faisait et abandonnait ses conquêtes ; il n'est pas étonnant qu'il ait surpassé César par la légéreté de sa marche, et la vivacité de ses expéditions ; mais on peut dire que celui-ci l'a surpassé

par le nombre et la grandeur de ses travaux.

C'est avec une poignée de monde que César entre en Italie ; sa troupe se grossit ; il la parcourt sans s'arrêter, et va forcer Pompée à la retraite. Son activité le porte en Espagne, sa vigilance et son coup-d'œil sont les mêmes ; il fait mettre bas les armes à ses ennemis par des manœuvres bien combinées, suivies et supérieures. Il revient à son point de vue essentiel, passe dans la Grèce, éprouve diverses alternatives, emploie toutes les chicanes de la guerre et tous les ressorts de l'art, et remporte une victoire signalée contre une armée plus nombreuse, et de même trempe que la sienne. Il va de-là à Alexandrie chercher une aventure aussi singulière que celle d'Alexandre chez les Oxydraques, dont l'événement est long-temps incertain, et où sa situation est constamment critique. Il y développe toutes les ressources que peut suggérer le génie, non sans un risque égal ; et après avoir donné d'aussi grandes preuves de bravoure qu'Alexandre avait manifesté de vaillance dans la sienne. C'est un jeu pour lui de combattre et de vaincre Pharnace. Il passe ensuite en Afrique,

dans le risque d'être enveloppé par les flottes ennemies, y débarque avec peu de monde, croît en force insensiblement sous les yeux de son ennemi, qu'il finit par tenir en échec jusqu'au moment où l'occasion se présente de l'accabler, presque sans résistance. Il vole en Espagne, où il se montre toujours actif, hardi et entreprenant; il y combat avec la même résolution et la même vigueur: mais le terme de ses exploits est le moment le plus critique; la victoire reste en suspens, ce n'est qu'en s'élevant au-dessus de lui-même, et en employant la plus grande énergie pour ranimer le courage des siens et leur inspirer une nouvelle ardeur, qu'il reprend l'avantage, arrache la victoire à ses ennemis, achève d'abattre un parti redoutable jusqu'au dernier moment, et devient le maître de l'univers.

Alexandre, dans les Indes, traverse ou parcourt des fleuves; César a des mers à traverser. Le premier brille sur un théâtre plutôt vaste que varié; moins vaste pour le dernier, le théâtre change et se transporte à différentes reprises; Alexandre a un état de guerre certain, et sait sur quoi compter; ses secours lui parviennent sans obstacle;

il ne trouve qu'un ennemi capable et digne de se mesurer avec lui. L'état de guerre de César est toujours incertain pour les forces et pour les situations. Toujours faible dans le prélude, ce n'est jamais qu'avec des forces inégales qu'il se mesure avec ses ennemis; par-tout ils sont redoutables. Ce n'est point une continuité de guerre qui l'occupe, ce sont des guerres nouvelles qui se succèdent; ce n'est pas sur le lieu même que les têtes de l'hydre reparaissent, elles se reproduisent à de très-grandes distances, et les genres de guerre sont différens. Ici c'est une guerre purement de manœuvres; là, les manœuvres ne suffisent pas, il faut vaincre et assurer sa victoire. Ailleurs, c'est une guerre successivement défensive et offensive; une autre dépend d'un coup-d'œil prompt et sûr; à celle-là, succède une guerre d'une nouvelle espèce, aussi fatigante qu'inquiétante, qui demande des soins tout différens, non moins dangereuse que les autres, et terminée presque sans risque. La dernière décisive, est par-là même la plus terrible. Alexandre, conquérant, est toujours supérieur. César, victorieux, semble toujours redevenir un faible compétiteur. Le roi de Macédoine doit tout

au renom et à la force ; si le général romain doit quelque chose au renom, il doit incontestablement davantage aux ressources et à la conduite.

Alexandre eut l'enthousiasme de la guerre, César en eut le génie. Lorsque le premier se livre à son humeur belliqueuse, il se montre, à-la-fois, d'une façon brillante et terrible ; mais il est ensuite comme accablé d'efforts et de travail, il perd de vue son objet, se jette de côté, et a besoin d'y être ramené. Il semble même n'y revenir que parce qu'il se lasse de l'inaction qui le rend nul, comme de l'action qui l'engage à des efforts surnaturels. Après le combat du Granique, il parcourt les différentes provinces de l'Asie mineure ; il était intéressant, à la vérité, d'occuper la côte pour conserver ses communications ; mais n'y emploie-t-il pas trop de temps par rapport à son objet principal ? Il frappe un second coup à Issus, et s'en va faire des courses inutiles en Arabie, en Egypte, au temple de Jupiter Ammon. Le siége de Tyr est une opération éclatante, mais fut un hors-d'œuvre ; il va de-là dégrader son caractère à Gaza, et appuyer d'un nouveau trait d'inhumanité, la

barbarie qu'il avait exercée au premier de ces deux siéges. La bataille d'Arbelles est le dernier coup qu'il porte à la puissance de Darius ; mais il néglige de poursuivre ce prince. Il n'est réveillé de son engourdissement qu'après s'être excédé de vin et de débauche. Il y est porté et animé par l'esprit de générosité, qui, alternativement avec l'ambition, remplit son ame. Lorsqu'il apprend la trahison de Bessus, il emploie toute son activité à joindre le traître, et le malheureux objet de sa perfidie. Il veut arrêter le bras de l'un, et soustraire l'autre à ses coups : Bessus lui échappe, et il ne découvre Darius qu'au moment où, percé de coups, il venait d'expirer, lui abandonnant son trône, et faisant des vœux pour qu'il l'occupât. Désormais sans rival, il retombe dans la langueur, et fait par intervalle des expéditions, parmi lesquelles il y a de ces traits brillans qui le caractérisent. L'action est son vrai élément et le véhicule de sa gloire ; le repos le jette dans la mollesse et dans des excès qui la ternissent. Il n'y a que les murmures des siens qui puissent réveiller de nouveau son courage. Il entreprend la conquête des Indes ; son début est rapide et le

porte sur l'Hydaspe où il retrouve son enthousiasme, son activité et toutes les forces de sa passion dominante, l'amour de la gloire. Si ses soldats se fussent livrés à son ardeur, peut-être se fût-elle soutenue jusqu'au-delà du Gange, si tant est que l'entreprise ne sortît pas de l'ordre des possibles. Mais son retour n'offre que quelques éclairs, des démarches inconsidérées, quelques batailles plutôt esquissées que soutenues; et son engagement dans la ville des Oxydraques, prodige de témérité, de valeur et de fortune. Tout le reste est une course à main armée, et se termine par un trait d'extravagance inoui, et par des actes de cruauté.

César, au contraire, a de faibles commencemens, chemine graduellement, et finit par frapper les plus grands coups contre Pompée et ceux de son parti. C'est le coup-d'œil qui le guide, la clairvoyance qui dispose les ressorts, et un tact unique qui les fait jouer à propos. Il arrête les Suisses dans leur marche sur les bords de la Saône, prévient Arioviste à Besançon, fait perdre contenance aux Gaulois sur l'Aisne, est prévoyant sur la Sambre, et y déploie toute sa présence d'esprit, ne néglige aucune précaution à ses

passages du Rhin et de la Manche, est toujours sur ses gardes, et en mesure d'éviter ou de recevoir le combat. Vigilant, actif, et en même temps circonspect, quand il entreprend avec une poignée de monde de dégager un de ses lieutenans. Rapide en Auvergne, plutôt formidable qu'intimidé à Bourges, pressant à Clermont, il finit par le siége et le combat d'Alise, où il se montre d'autant plus supérieur dans l'action, qu'il était de beaucoup inférieur par le nombre, et très-affaibli par la nécessité d'étendre sa défense. Après de faibles commencemens en Italie, il force Pompée à l'abandonner; il commence la guerre en Espagne avec quelque égalité, parvient bientôt à l'emporter sur son adversaire; et voulant épargner ses concitoyens, il le reçoit à composition, pour ne pas dire que celui-ci se rend à discrétion. Il aborde en Epire avec des forces inégales, fait une guerre de manœuvres et de chicanes, essuie quelque échec, et finit par triompher. Il s'amuse des Alexandrins et se joue de Pharnace. Y a-t-il rien de plus faible que son début en Afrique? Il y emploie successivement la prudence, la vigueur, la prévoyance, l'heureux moyen de temporiser,

la sécurité; leur substitue à propos l'audace, l'activité et l'impétuosité, et amène ses ennemis au point de rendre un court et faible combat. Sa dernière guerre en Espagne commence par de bonnes mesures, est soutenue par les succès : l'événement en est un moment incertain. Près du revers, il la termine par l'acte le plus urgent d'une valeur que guide le coup-d'œil, et qui l'emporte au fort de la mêlée, à l'aspect du danger imminent de voir ses travaux sans fruit, et sa gloire anéantie. Dans toutes ces occasions, loin d'être barbare et cruel, il emploie plus de clémence que de sévérité; quant à la valeur, quoique Alexandre ait fait des prodiges en ce genre, si celle de César ne jetta pas autant d'éclat, elle n'en fut pas moins vraie, et produisit d'aussi grands effets sur l'ame des Romains, que celle d'Alexandre sur l'ame des Macédoniens. Egalement digne d'admiration, il la transmettait également à ses soldats. Il est vrai qu'on peut croire qu'il s'exposa moins, puisqu'il ne paraît pas qu'il ait reçu aucune blessure; et qu'au contraire, Alexandre fut blessé dans plusieurs occasions, même grièvement; aussi sa bravoure le rendait-elle dépendant du

hasard. Celle de César était plus réfléchie, il s'exposait moins aux armes qu'aux événemens; c'était toujours pour assurer les affaires, et contribuer à l'assurance et à la bonne contenance de ses soldats. Il marchait à pied à l'ennemi, et à la tête de ses troupes, quand il le fallait. Il s'embarqua seul en Grèce par une bourrasque, dans l'impatience de recevoir ses renforts; il s'embarqua une autre fois en Afrique pour aller au-devant de ses vaisseaux; il échappa au danger de périr dans le port d'Alexandrie, par un aussi grand danger. Leur bravoure était vive; c'était le caractère essentiel des deux guerriers. Ils réussirent également tous les deux par la vivacité de leurs résolutions et la promptitude de leur exécution. Ils étaient tous les deux les guides et les moteurs de leurs soldats, ce qui emporte incontestablement l'idée d'une bravoure toujours présente. C'est dans cet esprit que les ennemis ayant eu quelque avantage dans une rencontre, César arrêta un enseigne qui fuyait avec l'aigle romaine, et lui fit tourner le visage, en lui disant: *C'est de ce côté que sont les ennemis.....*

La bataille de Munda semble devoir l'em-

porter sur celle des bords de l'Hydaspe, parce que César eut affaire à de grands généraux, à d'excellentes troupes, que son ennemi avoit sur lui tous les avantages; savoir, d'être supérieur en nombre, d'être bien posté, de le voir venir, enfin d'être difficile à aborder, et que le succès fut long-temps balancé. Ce fut dans cette bataille qu'il trouva le plus de résistance ; mais aussi il y fit des efforts extraordinaires, tant pour ramener les siens au combat, que pour renverser ses ennemis. Cet événement seul prouverait que César ne dut ses succès qu'à lui-même, et que ses ressources et sa résolution furent toujours au-dessus des obstacles et des dangers; que plus ils étaient grands, plus il le fut lui-même.

César n'est pas moins audacieux en rase campagne qu'Alexandre, l'un met comme l'autre de l'activité dans ses attaques de postes; il est vrai qu'elles ne tiennent pas du prodige, comme les entreprises du monarque; mais d'un autre côté, on ne voit pas que celui-ci ait été inquiété dans les siéges qu'il a entrepris ; il a rencontré des obstacles naturels, éprouvé l'intempérie des saisons: il lui a fallu vaincre les

eaux et les escarpemens, quelquefois une résistance opiniâtre; mais jamais les ennemis ne se sont présentés au-dehors pour l'inquiéter ; il a joui de la liberté de former les investissemens des villes, et de préparer ses attaques, aucune armée même ne s'est mise sous la protection de leurs remparts. Le siége de la ville de Milet est un siége ordinaire; la défense d'Halycarnasse est vigoureuse, mais cette ville était abandonnée à elle-même; le siége de Tyr lui présente des difficultés presque insurmontables, mais elle ne reçoit point de secours, comme elle devait s'y attendre ; la ville de Gaza est bien défendue, mais à ce siége il n'est pas plus inquiété qu'ailleurs sur ses derrières, ni pour ses subsistances. Il doit la prise d'un roc escarpé à un stratagème ; il n'y a de merveilleux dans la prise du rocher d'Arimase, que la constance et l'adresse des trois cents jeunes gens qui gravissent sur le roc. C'est la peur qui lui livre le rocher de Sisymèthres. Il n'est maître du rocher Aorne, que par l'abandon de ceux qui l'occupaient. Il emporte quelques villes d'assaut, sans avoir au-dehors aucun ennemi à redouter ; c'est sa témérité qui produit l'événement de la prise merveilleuse de la

la ville des Oxydraques, il fallait le sauver. Je conviens, néanmoins, que c'est un trait de vigueur incomparable : il crut ses soldats capables de tenter l'impossible, pour le tirer du danger auquel il s'abandonnait, et ne se trompa pas. César, au contraire, fait un siége difficile, de la ville de Bourges, en présence de l'armée de Vercingétorix qui refuse le combat, et il l'emporte d'assaut. A Clermont, il assiége plutôt l'armée que la ville, qu'il n'avait pas dessein d'attaquer. Il n'entrait pas dans les vues de ce dernier de faire des entreprises hasardées, quoiqu'il eût la vigueur et les ressources nécessaires pour y réussir. Alexandre s'est-il trouvé dans une situation semblable à celle de ce général, dans ses lignes d'Alise ? quelle hardiesse n'y a-t-il pas d'investir, à Durazo, l'armée de Pompée beaucoup plus nombreuse que la sienne ? Rien ne peut être mis à côté de la défense d'Alexandrie. César, ayant l'ennemi à ses trousses en Thessalie, ne voit rien de plus expédient que de prendre d'emblée la ville de Gomphi, et s'en empare. En Afrique, il trouve celle de Sarsura sur son chemin, et la prend à la vue de Labiénus. Enfin, il n'hésita pas de marcher droit à l'armée de C. Pompée, quoique

ce dernier parût vouloir rester en bataille, avec des forces supérieures, sous les murs de Munda.

Alexandre devait le brillant de ses exploits à son impétuosité; César devait la constance de ses succès à la justesse de son coup-d'œil. Le premier, qui n'était occupé que de sa gloire, ménageait moins ses soldats, et ne s'épargnait pas lui-même; César, se contentant de réussir, s'exposait peut-être autant, mais non pas sans sujet, et s'occupait de la conservation des siens. Il était tout simple que les soldats d'Alexandre fussent exposés dans une bataille, mais il pouvait les ménager davantage dans les autres occasions. Le siége de Tyr était une entreprise aussi périlleuse que peu utile, et où Alexandre dut perdre beaucoup de monde. L'attaque de la ville des Oxydraques devait lui en coûter beaucoup, si ces barbares avaient su défendre leurs murs: ses courses, dans les glaces, dans les frimats, dans les pays montueux, dans des plaines arides et sablonneuses, entreprises sans nécessité, ne se firent pas sans perte. César s'occupe du salut des siens au siége de Bourges, où il ne veut pas livrer un combat qu'ils demandaient, parce qu'il lui

semblait devoir être meurtrier : il leur dit, pour modérer leur ardeur, *qu'ils acheteraient la victoire trop cher, qu'il faudrait la payer de la vie de trop de braves gens, et que les voyant prêts à tout hasarder, pour sa gloire, il ne pourrait se pardonner que leur salut ne lui fût pas plus cher que le sien propre.* Il le leur rappelle au siége de Clermont, en leur faisant sentir *de quelle importance était un poste désavantageux, et ce que lui-même en avait pensé au siége de Bourges, puisque, quoiqu'il trouvât alors les ennemis sans chef et sans cavalerie, et qu'il pût compter sur une victoire certaine, il avait pourtant mieux aimé s'en passer, que de l'acheter trop cher, à cause du poste avantageux où les ennemis étaient campés.* Il n'avait pas hésité de les mener au combat contre les Suisses, et même contre les Allemands, sur le compte desquels ils avaient pris quelque impression de terreur. Il s'abstint de combattre les Gaulois à son camp sur l'Aisne, préférant encore leur conservation à sa gloire, ce qui ne l'empêcha pas de jouir également des fruits de la victoire : il les ménagea en Afrique, jusqu'au moment où il put frapper

les grands coups ; enfin, il leur prescrivit à Munda le point où ils devaient s'arrêter.

Indépendamment de la bravoure personnelle d'Alexandre, qui semblait écarter de lui le danger, il eut le droit et l'avantage d'attacher ses soldats à sa conservation ; ceux de César, comme plus rapprochés de lui, l'étaient réellement à sa gloire. Il semble que ceux-ci ne soient caractérisés que par des traits glorieux ; on eût dit qu'ils étaient les émules de leur général. Ceux-là, quoique braves, n'étaient peut-être pas également mus par l'émulation ; ils étaient les sujets et les serviteurs de leur roi. C'eût été une lâcheté, que dis-je, une trahison, non pas seulement de l'abandonner, mais même de ne se pas sacrifier pour lui ! c'eût été une tache pour ceux du général romain, de n'avoir pas mérité son suffrage. On voit Crastinus, à Pharsale, se livrer tout entier à son enthousiasme. Un de ses centurions aime mieux mourir que de servir contre lui ; Granius Pétronius, questeur, ne voulut pas recevoir la vie de Scipion, et lui répondit : *Que ce n'était pas la coûtume des soldats de César de recevoir la vie, mais de la donner aux autres*, et se tua de son épée.

Il est vrai aussi que d'un seul mot Alexandre entraînait les siens.

Tous les deux ont éprouvé la mutinerie de leurs soldats, tous les deux les ont ramenés par grandeur. Ce fut par un trait de politique réfléchie, que César força les Helvétiens à retourner dans leur pays après leur défaite. Il pouvait craindre que les Allemands ne l'occupassent, et par-là, ces derniers seraient devenus maîtres de toute la rive droite du Rhin.

Par un trait de politique aussi bien entendu, Alexandre fit élever trente mille enfans des Perses, suivant les usages des Grecs, et les fit instruire en même temps dans la langue grecque; il voulait s'assurer des pères, et s'attacher les enfans.

Alexandre avait tiré de la Thrace les chefs et les plus puissans, sous le prétexte de s'en faire accompagner dans son expédition de la Perse; mais en effet, pour les avoir en sa puissance, et leur ôter les moyens de remuer et de soulever les peuples.

Par le même principe, César mena avec lui les principaux de la Gaule à sa seconde expédition d'Angleterre.

Alexandre rendit à quelques satrapes leurs gouvernemens, tant parce qu'ils étaient assez sages pour bien gouverner les peuples, que parce que la réconnaissance devait les engager à les contenir; il laissa aussi à quelques rois des Indes leur empire, tant pour engager les autres à se soumettre, que pour les contenir les uns par les autres. César opposa de même Vercingétorix à Induciomare dans la Gaule Belgique, et Mandubratius en Angleterre à Cassivellaunus. Il traita bien quelques cantons dans ces mêmes pays pour s'attacher les naturels. Par ce moyen, il suspendait les mouvemens dans les provinces; et, sans être obligé de surveiller les hommes inquiets, il avait des informations aussi sûres que promptes de leurs desseins et de leurs entreprises.

Alexandre tint rarement un milieu entre les actes de générosité qui jettent un grand éclat, et les traits de fureur auxquels entraîne la colère mue par l'impatience, et emportée par l'intolérance. Son caractère violent s'irrita dans la prospérité, la résistance le rendait implacable; il fallait tomber à ses pieds, ou le vaincre par des traits de gran-

deur qui pussent lui faire impression. Deux mille hommes mis en croix à Tyr, après coup, et de sang froid, furent des victimes malheureuses qu'il y aurait eu plus de grandeur à épargner qu'il n'eut de satisfaction à les sacrifier à sa vengeance. L'ordre de passer tous les hommes au fil de l'épée, dans la Perse, est inhumain. L'exécution d'Arimaze et de ceux qui l'accompagnaient, lorsqu'il se rend sans avoir fait une résistance bien opiniâtre, est contre le droit des gens. Malgré ces traits multipliés de barbarie, il ne me paraît pas croyable qu'ayant accordé une capitulation à des Indiens à la défense d'une ville, il les ait fait envelopper dans leur retraite, et les ait fait passer au fil de l'épée: c'est une perfidie qui n'a jamais dû trouver place dans le cœur d'Alexandre. Le meurtre de Clitus est une tache, et ne peut être excusé qu'à cause de la fureur arrogante de ce dernier, et des effets du vin qui excitèrent les reproches de l'un et provoquèrent la vengeance de l'autre. Le massacre des Branchides ne me semble pas pardonnable; c'est une cruauté réfléchie; ce n'est pas pour punir un crime, c'est en rappeler la mémoire pour l'imputer à des hommes qui ne

l'avaient pas commis ; la condamnation de Callisthènes ne lui fait pas honneur. La mort d'Orsines, sur les insinuations de l'eunuque Bagoas, est la faute d'une oreille facile, et d'un esprit prévenu, l'injustice d'une passion honteuse et d'un cœur corrompu.

César fit des actes de rigueur et nullement de cruauté ; il y eut des occasions où il usa des droits de la guerre, mais dans d'autres occasions il avait la plus grande attention de ne pas mettre ses soldats à même d'en user. Il épargna Brutus, Cassius ; il fut jusqu'à pardonner à M. Marcellus qui lui fut toujours opposé, et qui s'était déclaré son ennemi personnel. Peu après la bataille de Pharsale, il écrivait à Rome, *que le plus grand et le plus agréable fruit qu'il retirait de sa victoire, c'était de sauver quelques-uns de ses concitoyens qui avaient porté les armes contre lui.* Il dit, après celle de Thapse, *ô Caton ! je t'envie la gloire de ta mort, puisque tu m'as envié celle de te donner la vie.* On peut opposer à la première des deux réflexions, celle d'Alexandre sur les murmures des siens : *que c'était une chose très-royale que d'entendre dire du mal de soi en faisant du bien.*

Alexandre essuya la fatigue et endura les travaux. Il souffrit les rigueurs du froid, et supporta la soif, il refusa même les moyens qu'on lui présentait d'en adoucir l'ardeur et de l'étancher, pour s'assimiler à la fortune et à la situation de ses soldats. César, quoique d'une complexion plus faible, ne fut pas moins fait à la fatigue : il ne se dispensait d'aucuns travaux militaires, et se transportait avec la plus grande vitesse dans les lieux où sa présence devenait nécessaire. Il ne montra point de délicatesse pour les mets non plus qu'Alexandre, ni pour les choses qui flattent le goût, ou qui sont du ressort de la mollesse. Trouvant une chambre unique et trop petite, il la donna à Oppius, qui était malade, et se contenta du couvert d'un auvent.

La prise de Tyr, et la défense d'Alexandrie, sont deux sujets de gloire; mais la marche d'Alexandre dans la Lybie, est un hors-d'œuvre, et la suite du séjour de César dans la ville qu'il venait de défendre, peut paraître blâmable ; ses deux expéditions d'Angleterre, et ses deux passages du Rhin ne parurent porter aucun intérét réel ; cependant, ils avaient un objet, et eurent une fin plus

militaire et plus politique que la marche d'Alexandre aux confins de l'Egypte, ayant servi à réprimer et à contenir les Bretons et les Allemands. Aux risques de la mer près, la traversée de la Manche n'éloignait pas beaucoup César de son objet; il ne s'engagea pas bien avant dans l'Allemagne, et n'y séjourna que très-peu de temps. Il reçut sur les côtes d'Angleterre, comme Alexandre à l'embouchure de l'Indus, une leçon sur les effets du flux et du reflux des eaux de la mer.

Les actes de témérité d'Alexandre, sont du plus vaillant des hommes; aussi se rapporte-t-on à dire *qu'il a surpassé en vaillance, non-seulement les autres rois, mais encore tous ceux dont elle fût l'unique vertu.* Ceux de César sont d'un grand homme, sa valeur était plus réfléchie. Alexandre n'a jamais voulu se départir de la qualité de soldat, César n'a jamais oublié qu'il était général; Alexandre a eu une courte carrière, la carrière militaire de César a été presque aussi courte; celle du premier a été constamment heureuse et brillante, elle n'a pu être ternie sur la fin que par des actes de violence et de barbarie; celle du second a

été épineuse et soutenue : s'il y a des reproches à lui faire, ce n'est pas sur sa conduite militaire, mais sur sa conduite civile. Tous les deux ont récompensé généreusement leurs soldats ; leurs largesses durent néanmoins différer, en ce que, le pouvoir de l'un était bien plus grand que celui de l'autre, que l'un possédait tout légitimement, et que l'autre, exactement parlant, ne possédait rien. Alexandre donna, sans doute, avec plus d'éclat et de profusion, peut-être César mit-il plus de discernement dans les récompenses qu'il accordait.

Alexandre a fait des choses qui tenaient du prodige, en quoi son audace le servit bien ; César fut plus suivi et plus conséquent, il était plus assuré dans l'exécution ; l'un, n'était occupé que de la volonté de vaincre ; l'autre, en avait presque toujours la certitude. Sans balancer la force des places, ni la quantité des siéges qu'ils ont faits, on conviendra qu'ils eurent tous les deux des moyens et des ressources pour les emporter. Alexandre remporta quatre victoires signalées dont le lustre semble effacer toutes celles des autres guerriers. César livra beaucoup plus de batailles que lui, et si ses victoires ne furent

pas aussi brillantes, il eut le rare avantage de les rendre assurées, et d'en profiter. Pline dit qu'il combattit cinquante fois en bataille rangée.

Les talens de César pour la guerre, suivant Plutarque, ou son commentateur, sont bien plus solides que ceux d'Alexandre. Je crois, en effet, que sa tactique est plus sûre, la connaissance des lieux plus étendue. Alexandre avait le coup-d'œil d'un roi, et voyait souvent par les yeux des autres; César voyait avec les yeux d'un général; en étendant sa vue, il saisissait les détails. La fortune a toujours secondé l'un, les trésors et les richesses tombaient à ses pieds; les ressources n'ont jamais manqué à l'autre. Il était peut-être d'un besoin absolu pour Alexandre de n'être jamais vaincu. César était presque aussitôt vainqueur que vaincu. Aucun des deux ne put être rassasié de gloire; ils avaient enfanté des projets encore plus grands qu'ils n'avaient fait de grandes entreprises. Je ne nierai pas que les succès d'Alexandre n'eussent été plus rapides, je soutiendrais que la réussite de César eût été plus assurée.

Voyons Alexandre quitter les armes, c'est

pour se livrer au vin et à la dissolution. A Persépolis, il passe le temps en plaisirs et en bonne chère, finit par les écarts, et par le trait de la plus grande extravagance, l'incendie du palais des rois de Perse. Après la mort de Darius sont penchant le ramène à la volupté, et il retombe dans la débauche. Il se livra plus que jamais à la mollesse dans la province des Parthes. Ce fut là qu'il prit l'habit et les coutumes des Perses, et se ceignit le front du diadème. Après avoir fini toutes ses expéditions dans l'empire qu'il vient de conquérir, il pense à se faire adorer, et ne perd de vue ce dessein qu'en entrant dans les Indes ; lorsqu'il en sort, il termine ses courses par un triomphe bachique. En revenant à Babylone, il donne un moment aux ambassadeurs des nations, et se livre de nouveau aux festins et aux excès. Que fait César en quittant le gouvernement d'Espagne ? Il règle les affaires à la satisfaction des peuples ; il emploie les momens que lui laisse la guerre des Gaules, dans la Lombardie, pour y remplir ses fonctions ; il est vrai qu'il ne perdait pas de vue ses intérêts, et que ce fut l'intrigue qui l'y occupa le plus essentiellement. Maître de

l'Italie, il se rend à Rome, et s'occupe de pacification et d'accommodement. Après la guerre d'Afranius en Espagne, il s'occupe du bon ordre et de la tranquillité des provinces. Libre dans Alexandrie, il décide entre les prétendans à la couronne : il s'occupe également à régler les affaires de l'Asie. Il ne sort point de l'Afrique sans avoir fait les dispositions convenables sur le royaume de Juba, ni sans avoir réglé le traitement des villes, soit amies, soit ennemies. Après avoir terminé la guerre en Espagne, il y rétablit l'ordre et assure sa tranquillité. Maître de Rome enfin, et de l'empire, il fait, des affaires, son occupation principale. Si Alexandre s'oublie, s'il languit et laisse obscurcir sa gloire dans le repos, César s'occupe, et s'illustre par son attention au gouvernement, par son amour pour l'ordre, et par les soins qu'il donne au bien-être des citoyens.

On ne peut trop louer les commencemens d'Alexandre : il fut brave, vertueux et magnanime ; mais la puissance a ses écueils et ses dangers, l'arbitraire dans le gouvernement, et la facilité de jouir dans le particulier. La puissance avait fait éclore l'orgueil et la présomption ; la facilité de jouir l'en-

traîna dans les excès et dans les écarts. La flatterie avait fomenté et entretenu les premiers, les autres eurent des gradations, et ne pouvaient pas manquer d'avoir des suites fâcheuses. Le caractère se détériora, la volonté devint absolue, la colère à laquelle ce prince n'était que trop enclin, n'étant plus contrainte, se manifesta, il ne tarda pas à se livrer à la vengeance. Ses momens d'inaction provoquaient la jouissance : celle-ci devint un besoin, il s'en fit une nécessité par le désœuvrement. La force de son tempérament put lui faire croire que ce qui était un excès dans les autres, devenait pour lui d'un usage sans conséquence, et prenait l'air d'un essai indifférent plutôt que d'un effort nuisible; il finit par se livrer au vin et à la dissolution, et parvint par gradation à outrer les épreuves qu'il faisait, au point que la nature excédée ne put résister à la dernière.

On ne peut guères jeter les yeux sur les commencemens de César sans s'effrayer sur son compte, peut-être même sans prendre pour lui quelque éloignement. On ne se fait point au débordement, et l'on ne se passionne pas volontiers pour un homme qui

n'a ni frein ni pudeur, et qui ne craint pas de laisser voir le vice à découvert. S'il montra des vertus, ce fut des vertus d'emprunt, ou plutôt le masque des vices, qu'il lui importait le plus de cacher. Sa conduite, supposé que l'on consentît à être la dupe des apparences, ne put être rachetée que par des manières engageantes, et une affabilité dont on avait peine à se défendre; ses vices pouvaient l'être par les dispositions et les talens qui germaient malgré les mauvaises semences qui auraient dû les étouffer; ceux-ci s'élevèrent au-dessus, contre toute attente. Il ne se livra cependant pas à tous les excès; il fut sobre et tempérant, peut-être par nécessité, et parce que, là-dessus, son tempérament lui fit la loi. Caton disait de lui: *qu'il était le seul qui, plein de sobriété, était venu renverser la République.* Doué d'un caractère facile, et d'une humeur douce, il fut modéré, ne s'abandonna point à la colère, et ne se livra pas à la vengeance.

L'orgueil fut sans contredit, le plus grand ennemi de nos deux héros, devint leur écueil. Il fit connaître à l'un que les hommes ne sont dociles que jusqu'à un certain point; qu'ils cèdent, mais qu'ils ne se dégradent pas. A l'autre

l'autre qu'il ne faut pas trop abuser de leur condescendance ; qu'on leur en impose à un certain point, mais qu'on ne les aveugle pas.

Il n'est pas qu'il n'y ait eu des événemens aussi frappans que les grandes victoires d'Alexandre, tels que les deux batailles de Marius, l'une contre les Teutons et les Ambrons ensemble, qui étaient si nombreux, qu'ils employèrent six jours à défiler devant ses retranchemens ; l'autre contre les Cimbres, vaincus par Marius et Catulus réunis. La victoire que Lucullus remporta sur Tigrane avec une poignée de monde, et de nos jours, celle remportée par Charles XII, roi de Suède, avec une armée de huit ou dix mille hommes sur le Czar Pierre I.er, à la tête d'une multitude de combattans, semblent hors de toute croyance. Mais si, comme faits détachés, ces avantages ont en eux-mêmes quelque chose d'aussi éclatant que les batailles d'Alexandre, le succès ne peut pas être regardé comme aussi grand, ces actions n'ayant pas d'ensemble, et ne portant pas un aussi grand intérêt, que le renversement de l'empire de Darius, et la conquête des Indes.

Il en est de même des opérations de César: elles sont si bien combinées, si multipliées, si variées, si suivies, qu'il n'y a aucun guerrier qu'on puisse lui comparer. Tantôt absent, tantôt seul, tantôt peu accompagné, tantôt pressé de toutes parts ; veillant à tout, et peu embarrassé sur le parti qu'il doit prendre, ce n'est jamais vainement que l'on demande où est ce général. Il est bientôt victorieux à la tête de ses légions. Au mont Jura, il n'a pas plutôt rejeté la demande des Suisses, qu'il va assembler une armée, la ramène, force les passages, et est à leurs trousses. Arioviste veut surprendre sa confiance, il est dans Besançon avant lui. Il prévient les Rhémois, dissipe les Gaulois près de l'Aisne. Son armée est sur la Sambre, il la remet en bataille dans l'action, et détruit entièrement ses ennemis. Q. Cicéron réclame son secours, il y vole et le dégage après avoir dissipé l'armée d'Ambiorix qui soutient à peine le combat. Il est alternativement en Bretagne, sur le Rhin, dans la Manche, en Angleterre. Il se fait un mouvement général dans les Gaules, il vient lui-même à Narbonne, va effrayer l'Auvergne, rassemble son armée en parcourant les provinces,

arrive à Orléans qu'il saccage, délivre Moulins, prend Bourges, et contient une armée. Il relance Vercingétorix jusques sous les murs de Clermont, pourvoit à la sûreté de son camp devant cette ville, et prévient en même temps la défection des Autunois. Il quitte ce général pour lui tomber bientôt sur les bras, il le poursuit et l'enveloppe à Alise, est assailli de toutes parts, on le voit prêt à succomber; c'est dans ce moment qu'il se présente en rase campagne, et obtient la victoire. Il parcourt l'Italie sans obstacle. En Espagne, il est investi par les eaux, s'en retire. On le voit sur les collines, dans les plaines, traversant les rivières, poursuivant, harcelant, pressant ses ennemis, et les forçant à mettre bas les armes. Sur la mer, il s'inquiète peu des nombreuses flottes destinées à lui interdire les passages, et à interrompre ses communications; il aborde en Epire, reçoit ses renforts, tente en vain d'attirer Pompée au combat, lui donne de l'inquiétude sur Durazo, et l'oblige à s'en rapprocher, entreprend de l'investir, éprouve la privation, a d'abord quelques avantages, reçoit ensuite deux échecs dans un même jour, ne se laisse point abattre, s'éloigne,

est suivi, semble fugitif, parcourt une province en conquérant, s'arrête, fait contenance, provoque lui-même son antagoniste au combat, livre une bataille, est vainqueur, bientôt on ne trouve plus de vestiges de ses ennemis. Il vient, peu accompagné, à Alexandrie, en occupe un quartier où il est resserré et assailli, en sort pour combattre, il y rentre en vainqueur. Il va se montrer devant Pharnace qui voit dans un instant ses efforts renversés. Isolé en Afrique, il est bientôt à même de dissiper un essai innombrable de cavaliers numides et d'archers; tantôt il inquiète ses ennemis, tantôt il les enhardit, tantôt il les rend circonspects. Scipion et Juba savent à peine ce qu'ils doivent faire et résoudre devant lui; il saisit le moment de leur perplexité, et presque aussitôt il les anéantit. On serait tenté de demander où est César à Munda: les siens sont affaiblis, épuisés, rebutés, et rendent un faible combat. Il accourt, se jette au milieu de la mêlée, les ranime, met bientôt ses ennemis en désordre, et ramène la victoire prête à lui échapper. Seul ou peu accompagné, il est toujours dans la crise; captif entre les mains des pirates, au mont Jura sans armée, à

Rimini et en Afrique avec une poignée de monde, dans le port d'Alexandrie se précipitant au milieu des eaux; retenu par les vents dans une barque à l'embouchure d'un fleuve, et luttant contre les vagues irritées; toujours en mouvement en Epire, et toujours épiant le moment de combattre, presque par-tout inférieur en nombre, et s'inquiétant peu de l'avantage des positions, ou sachant le rendre nul; il est supérieur partout, il échappe à tous les dangers, et se montre toujours au-dessus des événemens. On ne sort de la crainte et de la surprise que pour passer à l'admiration. Il n'y avait qu'un Romain, et parmi les Romains, il n'y avait que César qui pût être tranquille dans toutes ces situations, et dans des circonstances presque toujours critiques. Je dis un Romain, parce que les Romains étaient tous capables de fermeté, et manquaient rarement de moyens ou de ressources; et César, parce qu'inébranlable dans l'action, il savait appliquer les moyens aux circonstances, et faire naître les ressources dans le besoin; que sa présence seule donnait de l'assurance à ses soldats, que son exemple les animait, qu'il semblait leur communiquer son in-

trépidité, et que rassemblés sous ses étendards, ils devenaient invincibles par l'empressement et l'ardeur qu'ils mettaient à mériter sa confiance et son suffrage. Il était pour eux le modèle de la bravoure et des talens militaires.

§. IV.

Parallèle du Macédonien avec les généraux Romains d'alors.

TITE-LIVE.

Les succès militaires sont ordinairement dûs au nombre et à la valeur des soldats, au génie des chefs et à la fortune arbitre des choses humaines, et sur-tout à la victoire. D'après toutes les considérations générales et particulières, on peut présumer que les Romains auraient conservé sur Alexandre leur supériorité accoutumée.

Comparons d'abord les généraux. On ne peut sans doute contester à Alexandre les talens d'un grand capitaine; mais ce qui a contribué sur-tout à leur éclat, c'est qu'il commanda seul, jeune encore, et qu'il mourut au milieu de sa gloire, avant d'avoir

éprouvé l'inconstance du sort. Dans cette foule de rois et de capitaines illustres, exemple mémorable du retour des choses humaines, je ne citerai que Cyrus, tant vanté par les Grecs, et notre grand Pompée, trahis l'un et l'autre par la fortune pour avoir trop vécu.

Passons en revue les généraux romains, non pas de tous les âges, mais du siècle d'Alexandre, ces consuls, ces dictateurs qu'il aurait eu à combattre.

Il faut compter d'abord un Valérius-Corvus, C. Marcius-Rutilus, C. Sulpitius, T. Manlius-Torquatus; Q. Publitius-Philon, L. Papirius-Cursor; Quintus Fabius-Maximus, les deux Decius, L. Volumnius, et Manius-Curius. Il eût rencontré une foule d'autres grands hommes, si, portant d'abord ses armes en Afrique, il eût passé plus tard en Italie. Aucun d'eux ne le cédait sans doute au Macédonien, ni en courage, ni en talens naturels, ni en connaissances militaires. L'art de la guerre, développé et perfectionné depuis l'origine de Rome jusqu'à eux, se trouvait alors réduit à une série de principes certains et invariables. Cette discipline avait été celle des rois, celle des Junius et des Va-

lérius qui les chassèrent; celle des Fabius, des Quintius, des Cornélius; celle enfin de Furius-Camillus, qui avait pu instruire dans sa vieillesse les jeunes guerriers qu'aurait rencontrés Alexandre. Et dans ces combats singuliers, où le fils de Philippe se distingua, eût-il fait reculer et un Manlius-Torquatus, et un Valérius-Corvus, aussi braves soldats qu'habiles capitaines; et les Decius, se dévouant au milieu des rangs ennemis; et un Papirius-Cursor, doué d'une force prodigieuse et d'un courage égal ?

En prudence, un seul adolescent l'eût-il emporté sur ce sénat auguste, dont traça une fidelle image celui qui représenta ce conseil comme une assemblée de rois ?

Pouvait-on craindre qu'il fût plus habile que chacun de ceux déjà nommés, dans l'art de choisir un campement, d'expédier des convois, d'éviter les piéges, de saisir le moment du combat, de ranger une armée, d'établir des réserves ?

Ce n'est point ici un Darius, eût-il dit, cet efféminé traînant une troupe de femmes et d'eunuques, accablé de pourpre, d'or et du poids d'un vain luxe, proie certaine, faible ennemi qu'il m'a suffi de mépriser,

pour obtenir une victoire peu sanglante. Que l'Italie lui eût paru différente de l'Inde, théâtre de ses bacchanales, à l'aspect des forêts de l'Apulie et des monts de la Lucanie, où il eût trouvé les vestiges récens d'un désastre domestique, de la fin déplorable d'Alexandre son oncle, naguères roi d'Epire !

Et je parle ici du Macédonien, avant qu'il fût plongé dans la prospérité que personne ne sut moins supporter que lui.

Considéré sous le rapport des mœurs nouvelles, du caractère nouveau qu'il revêtit avec la fortune, il serait venu dans l'Italie, plus semblable à Darius qu'à Alexandre. Il n'eût amené que des Macédoniens dégénérés et changés en Perses.

J'ai honte de reprocher à un si grand roi, cet orgueilleux changement de costume, cette recherche des plus viles adulations, insupportables, non-seulement à des vainqueurs, mais même à des vaincus; et ces abominables cruautés, et l'assassinat de ses amis au sein d'un repas et de l'ivresse, et l'orgueil de désavouer son père.

Que s'il eût continué de se plonger de plus en plus dans la débauche, et de se livrer aux

plus horribles transports de colère (et c'est ce que ne dissimule aucun de ses historiens); croit-on que ces vices de l'homme n'eussent rien ôté aux talens du général? Fallait-il craindre, ainsi que ne cessent de le répéter les plus frivoles des Grecs, qui élèvent les Parthes au-dessus des Romains, fallait-il craindre que ce grand peuple, qui, je crois, ne connaissait pas même de nom Alexandre, eût tremblé devant sa seule renommée? Lorsqu'au milieu d'Athènes accablée par les armes macédoniennes, et qui avait sous les yeux les ruines fumantes de Thèbes, des hommes osèrent (ainsi que le recueil de leurs harangues en fait foi), s'exprimer avec une courageuse liberté, tant d'illustres patriciens auraient gardé un lâche silence! Quelqu'idée que l'on se forme de la grandeur de cet homme, ce ne sera toujours que la grandeur d'un seul, renfermée dans le cours d'une prospérité de dix années.

Si l'on objecte que les Romains ont été vaincus dans quelques batailles, sans l'avoir été dans aucune guerre, tandis qu'Alexandre est sorti vainqueur dans tous les combats, on ne voit pas que c'est comparer les gestes d'un seul homme, et qui mourut jeune, avec

ceux d'un peuple qui fait la guerre depuis huit cents ans.

Eh quoi ! lorsque d'un côté il y a presque plus de siècles que d'années de l'autre, est-il surprenant que l'on y compte plus de caprices du sort ? Il faudrait que la comparaison fût d'homme à homme, de général à général, de fortune à fortune.

Combien je pourrais nommer de généraux romains, toujours heureux dans les combats ! Il suffit d'ouvrir nos fastes, pour y trouver une foule de consuls et de dictateurs, dont la valeur et la fortune servirent également les Romains ! Et, ce qui les place au-dessus d'Alexandre, c'est qu'aucun d'eux n'était roi, c'est que plusieurs n'exercèrent la dictature que pendant dix ou vingt jours, qu'aucun n'a été consul plus d'une année ; que souvent les tribuns du peuple ont empêché les levées, que par fois ils sont arrivés à l'armée trop tard, ou qu'ils ont été rappelés trop tôt, à cause des comices ; que l'année finissait avant leurs travaux ; que tantôt la témérité ou la malice d'un collègue faisaient naître les retards ou les désastres ; et tantôt il fallait réparer les fautes d'un prédécesseur avec une armée composée de nouvelles milices, mal disciplinée.

Mais certes, les rois, non-seulement sont dégagés d'entraves, mais encore disposent en maîtres des choses et des temps. Ils entraînent tout par leur autorité, et n'en reconnaissent aucune. Alexandre était invaincu, comme les généraux qu'il aurait eu à combattre; la chance eût été égale; je me trompe: les Macédoniens n'avaient qu'un Alexandre, non-seulement exposé aux périls, mais les recherchant même. Les Romains avaient une foule de généraux comparables au Macédonien par la gloire de leurs exploits, et dont la vie ou la mort n'ébranloit point la République.

Comparons maintenant les troupes des deux peuples, leur nombre, leurs armes, leurs alliés. Rome comptait alors deux cent cinquante mille citoyens; à la moindre défection des alliés, dix légions sortaient presque de ses seules murailles; quatre et même cinq armées à-la-fois firent en même-temps la guerre dans l'Etrurie, dans l'Ombrie où les Gaulois étaient accourus, dans le Samnium, dans la Lucanie; tout le Latium, les Sabins, les Volsques, les Eques, la Campanie entière, une partie de l'Ombrie et de l'Etrurie, les Picentins, les Marses, les Peligniens,

les Vestiniens, les Samnites, les peuples de l'Apulie, les habitans des côtes de la Grèce, de Naples à Cumes, d'Antium à Ostie, tous étaient, ou de puissans alliés pour Rome, ou des ennemis épuisés par leurs défaites.

Qu'Alexandre eût passé en Italie avec ses vétérans macédoniens au nombre de trente mille, et ses quatre mille chevaux thessaliens, telles étaient toutes ses forces; les Perses, les Indiens et ses autres alliés l'eussent moins servi qu'embarrassé.

Ajoutez que les Romains pouvaient se recruter facilement, tandis qu'Alexandre eût vu, comme Annibal, son armée s'affaiblir sur une terre étrangère.

Les armes des Grecs étaient le *clypeus* et la sarisse; celles des Romains, le *scutum*, plus vaste que le clypeus, et le javelot dont l'atteinte n'était pas moins redoutable de loin que de près.

De chaque côté, les soldats savaient former et garder leurs rangs; mais la phalange était immobile et formée d'une seule espèce d'armes : la bataille des Romains était composée de plusieurs dont les corps distincts pou-

vaient se partager et se réunir au besoin (1).

Dans les travaux militaires, qui jamais égala en force et en patience les soldats romains? Enfin, une seule bataille perdue, Alexandre succombait ; mais, qui pouvait terrasser les Romains, que les malheurs de Caudium et de Cannes n'avaient pu abattre? Et, supposé qu'il eût triomphé d'abord, il n'aurait point eu devant lui les Perses, les Indiens, l'Orient amolli, où il ne trouva que des femmes, suivant le mot du roi d'Epire, lorsque, frappé d'une blessure mortelle, il comparait sa destinée guerrière à celle de son neveu.

Lorsque je viens à penser que la durée de la première guerre punique fut de vingt-quatre ans, j'ai peine à croire que la vie entière d'Alexandre eût suffi pour terminer une seule guerre ; et peut-être les anciens traités, la crainte de l'ennemi commun réunissant Rome et Carthage, Alexandre eût été accablé de tout le poids de ces deux républiques puissantes.

Les Romains se sont mesurés avec les Macédoniens, non pas, il est vrai, commandés

---

(1) V. Guichard sur la légion romaine.

par Alexandre, ni dans le temps de leur prospérité; mais enfin, aux prises avec Antiochus, avec Philippe, avec Persée, ils n'ont pas éprouvé, je ne dirai point de défaites, mais même de dangers.

Les guerres civiles et tout orgueil à part, on peut assurer que jamais les Romains n'ont redouté, ni la cavalerie ni l'infanterie de l'ennemi, dans des positions égales et surtout avantageuses; quoique chargée d'armes pesantes, l'infanterie romaine ait pu craindre quelquefois une cavalerie étrangère et ses flèches dans des défilés impraticables et inaccessibles aux convois : les Romains ont détruit mille armées, plus redoutables que celle d'Alexandre, et les détruiront toujours tant qu'ils conserveront l'union domestique et la paix intérieure (1).

§. V.

Parallèle d'Alexandre et de Germanicus.

TACITE.

Nulle image de ses aïeux n'orna les funérailles de Germanicus-César : sa gloire et le

(1) Tite-Live, l. 9, c. 17.

souvenir de ses vertus en firent toute la pompe. Plusieurs, frappés de quelques rapports entre la figure, l'âge des deux héros, le genre et aussi le théâtre de leur mort, comparaient ses destinées à celles du grand Alexandre. On observait qu'avec les avantages de la beauté et d'une naissance illustre, tous deux avaient, non loin de leur trentième année, succombé sous des embûches domestiques, parmi des nations étrangères : mais on préférait le Romain, doux envers ses amis, modéré dans les plaisirs, asservi aux lois d'un seul et chaste hymen, et non moins intrépide, quoique sans témérité. On songeait aux obstacles qui l'avaient empêché de subjuguer la Germanie accablée par tant de défaites ; et l'on ne doutait pas que si, avec le titre et les droits d'un souverain, il eût été le seul arbitre de ses destinées, il n'eût égalé bientôt dans la gloire des armes, le Macédonien qu'il surpassait par sa modération, la clémence et ses autres vertus (1).

---

(1) Tacite, Annal., l. 2, p. 64, édit. in-fol. Paris, Chevalier 1608.

Trad. de Dureau de la Malle.

§. VI.

§. VI.

Comparaison des deux entreprises d'Alexandre et de Thamas-Koulikhan (1).

BOUGAINVILLE.

Les deux acteurs sont des hommes célèbres par leurs exploits, et dont le bonheur fut égal, puisque le premier n'a jamais été vaincu, et que le second, artisan de sa fortune, de l'état le moins élevé, s'est ouvert une route jusqu'au trône. Ils paraissent ici sur le même théâtre : ils partent précisément des mêmes pays, prennent la même route, subjuguent les mêmes contrées : leurs armées sont égales par le nombre des soldats, ont une ardeur pareille, sont toutes deux formées de l'assemblage de différentes nations : ils emploient des moyens semblables pour traverser les mêmes fleuves; tous deux marchent d'un pas rapide; tous deux remportent des victoires; enfin, le temps écoulé depuis le départ de la Perse, où commence

(1) Parallèle de l'expédition d'Alexandre dans les Indes, avec la conquête des mêmes contrées par Thamas-Koulikhan. Par M. de Bougainville, 1752, in-8.°

chaque expédition, jusqu'au retour qui la termine, est le même de part et d'autre.

Après avoir donné à chacun de ces articles le développement dont ils sont susceptibles, et qui nous conduirait trop loin, Bougainville continue : Ajoutons à tous ces traits de ressemblance, un dernier trait qui mérite encore plus d'être remarqué. L'émulation est une des causes auxquelles on doit attribuer les deux entreprises.

Alexandre marcha contre les Indes sur les pas de Bacchus, et Nadir (Thamas-Koulikhan) suivit les traces d'Alexandre. En effet, tous les historiens s'accordent sur ce point au sujet du héros grec; et quand ils ne le diraient pas, l'accueil qu'il fit aux habitans de Nyse, et l'équipage dans lequel il revint, suivi de ses soldats armés de thyrses, annoncent assez un rival de Bacchus. A l'égard de Nadir, nous ne pouvons refuser d'en croire son propre témoignage ; lui-même nous apprend qu'Alexandre fut le modèle qu'il se proposait. Cette affectation paraît jusques dans l'acte de cession que lui donna Muhammed, et dont il dicta les termes au timide empereur. A la tête de cet acte, il prend les noms de prince des princes,

de roi des rois, d'ombre de Dieu sur la terre, de protecteur de l'Islam ou de la vraie foi, et le dernier de ces noms fastueux est celui de second Alexandre.

Après avoir exposé les ressemblances que Bougainville trouve entre les deux conquérans, il passe aux différences qui les distinguent l'un de l'autre, et les considère sous deux points essentiels, 1.° dans les motifs des deux entreprises; 2.° dans les détails principaux et les suites de leur exécution : l'auteur termine ce parallèle par le précis suivant.

Alexandre et Nadir-Chab ont envahi les mêmes contrées avec des troupes également nombreuses : mais Alexandre n'avait aucun motif raisonnable; Nadir en pouvait alléguer plusieurs. Alexandre essuya de grandes difficultés; Nadir en a peu rencontrées. Le premier doit rougir de l'entreprise, et peut se faire honneur du succès ; le second peut justifier le projet, et ne doit pas tirer vanité de l'exécution. L'un attaque les Indes en aventurier, et les subjugue en général, en roi, en fils de Jupiter qui ne veut que des hommages, qui d'une main lance la foudre, et de l'autre prodigue les bienfaits. L'entrée de l'autre est celle d'un politique ; sa con-

duite est celle d'un brigand, d'un meurtrier, d'un incendiaire, d'un fléau du genre humain. L'un cherche dans une contrée lointaine des admirateurs ; l'autre veut de l'or et des sujets. En un mot, concluons que les différences des deux expéditions étant plus importantes, plus essentielles, plus nombreuses que les rapports qu'on découvre entre elles, on doit les comparer, mais non les mettre sur la même ligne ; et que Nadir a, comme Alexandre, envahi les Indes, mais qu'il ne mérite pas le titre qu'il prend de second Alexandre.

§. VII.

Parallèle d'Alexandre et de Charles XII.

FOLLARD.

Charles XII, roi de Suède, est comparable à Alexandre, s'il ne le surpasse par ses actions, sa vertu, sa valeur et ses grandes qualités pour la guerre.

Bien des gens se recrieront contre une opinion si hardie et si téméraire, à cause du respect qu'ils portent à ce grand capitaine de l'antiquité, qu'ils croient qu'aucun avant

ni après lui n'a surpassé ni même égalé. Mais comme ce n'est pas ma coutume de décider sans de puissantes raisons, et sans connaissance de cause; je me mets peu en peine de les choquer dans un tel asile, et je serai toujours du côté du héros moderne, quelque malheureuse qu'ait été la fin de son expédition dans la Moscovie. Il est tombé dans de grandes fautes, dira-t-on : qui le nie ? Alexandre en eût-il moins fait, s'il eût eu affaire à tout autres ennemis qu'à des Perses efféminés et à des Indiens? Il n'avait, dira-t-on encore, qu'une poignée de gens en comparaison de ses ennemis; le monarque suédois en avait-il plus ? La disproportion était telle à Pultowa, qu'elle est à peine concevable. L'on peut dire qu'il fut accablé du nombre plutôt que vaincu. Jamais Alexandre ne s'est trouvé dans un si grand cercle de difficultés presqu'incomparables, que ce grand prince, jamais il n'a eu en tête des ennemis si redoutables, ni fait de si grandes actions et en si grand nombre, ni où la valeur et la conduite se rencontrent à un degré si éminent. Parlons franchement : Alexandre ne me semble pas aussi grand que la renommée le publie. On peut hardiment en rabattre

quelque chose, lorsqu'on le compare à Charles XII qui a fait voir en lui toutes les parties de la guerre dans le plus grand et le plus beau de cette science, aussi bien que dans les vertus qui donnent le dernier trait aux guerriers les plus estimés et les plus dignes de notre admiration. Me prouvera-t-on que le Grec en fut aussi bien fourni que le héros moderne ? je doute qu'on le puisse jamais. Me niera-t-on que ce guerrier si révéré n'ait fait mille mauvaises actions, qu'il n'y a point aujourd'hui de prince, dit Bayle quelque part, que mille volumes ne dégradassent de toute sa gloire, s'il fesait la moindre partie de ce que fit Alexandre ?

Quoique je sois très-persuadé que mon opinion ne passera pas dans l'esprit de la multitude, ce héros moderne sera toujours au-dessus de tout, et le faux du jugement contraire ne se fera jamais mieux sentir qu'à la réflexion d'un homme capable de juger d'un grand capitaine par les faits qui sont la balance des connaisseurs dans ces sortes de choses.

Le passage de la rivière ou du canal de Holowitz en 1708, vaut bien celui du Gra-

nique. On n'a qu'à mettre en comparaison l'un avec l'autre pour juger lequel de l'ancien ou du moderne est le plus digne d'être chanté. Charles nous fait voir en lui toutes ses actions et les parties différentes de la guerre; peut-on dire que tout cela se rencontre dans Alexandre ? il s'en faut bien. Il y en a un assez grand nombre qu'il n'a jamais vues, ni éprouvées, ni pratiquées: c'est à quoi un juste estimateur de la gloire des grands hommes doit faire attention avant que de prononcer. Les passages des rivières à gué, à la nage, sur des ponts, sur des radeaux, par stratagème et toujours de vive force, sont très-fréquens dans la vie du roi de Suède. Il a donné un très-grand nombre de combats et de batailles, et l'on y a toujours remarqué un art admirable, et toujours ce prince à la tête exposé aux plus grands dangers. Alexandre s'est-il enfermé dans une place pour la défendre ? s'est-il porté sur la brèche à la tête d'une garnison pour soutenir un assaut, comme l'autre fit à Stralsund en 1715 ? Ce qu'on voit de plus rare à la guerre, c'est la défense d'une maison attaquée de toutes parts. Ce prince fut attaqué dans la sienne auprès de Bender, en

1713, par un grand corps de Tartares avec toute l'ardeur et la furie imaginable. Il n'y eut pas jusqu'au canon qui ne fût employé pour l'en déloger, et ce prince la défendit avec un courage intrépide. Il fallut y mettre le feu, et lorsqu'il en fut sorti, il ne fut pas moins redoutable à ses ennemis. Il y eût péri, sans une aventure qui ornerait fort un roman, bien que véritable.

Après tout ce que je viens de dire, il n'y a pas à délibérer un instant en faveur du héros moderne..... L'on a souvent remarqué que plusieurs grands hommes ont joui injustement d'une réputation et d'une gloire où l'on s'imaginait qu'aucun mortel ne pourrait jamais atteindre. Ne serait-il pas permis de savoir pourquoi on fait si grand bruit, et si quelque autre dont on ne dit presque rien, ne mérite pas qu'on le chante encore plus fort ? cela me semble très-raisonnable : on doit juger et décider de la gloire des grands capitaines, et les élever au-dessus ou les mettre au-dessous des autres, non selon le grand nombre de leurs conquêtes ou de leurs exploits militaires, mais selon les ennemis qu'ils ont eu à combattre, et les obstacles qu'ils ont rencontré dans leurs guerres. C'est

là la balance dont je me sers avec une étude et une application extrêmes (1).

Si un habile homme se mettait en tête de faire l'analyse des actions du monarque grec en Asie, comme de celles de Charles XII en Europe, il rabattrait infiniment, je m'assure, de la renommée du premier, et trouverait dans l'autre le grand et le merveilleux qu'elle lui refusa, et que personne ne s'est avisé d'y chercher. C'est de tous les capitaines celui qui a commis le moins de fautes, et qui a donné les plus grandes marques de courage et de patience : et je doute qu'il s'en trouve aucun dont les actions aient été plus brillantes et plus extraordinaires que celles de ce grand homme. On remarque en lui, chose rare, toutes les parties de la guerre ; il les a toutes parcourues et pratiquées dans un espace très-court, et une vie de peu de durée. Personne ne s'est mieux servi de sa raison dans toutes ses entreprises que celui-là, bien que ceux qui ne jugent des choses que par les événemens, aient jugé tout autrement de la grandeur de ses actions. Ceux qui louent et admirent si fort les actions d'Alexandre

(1) Follard, Hist. de Polybe, tom. 5, p. 151.

dans sa guerre contre les Perses, j'entends ici les gens du métier et les gens de lettres, n'examinent pas d'assez près ; ils n'ont vu que le gros des choses : ce qui fait voir qu'ils ne louent et n'admirent que par coutume ; mais les autres qui sont consommés dans les armes, et qui comparent l'un avec l'autre, trouveront que je décide avec connaissance de cause. Les actions du roi de Suède sont en si grand nombre, qu'elles embrassent, comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, toutes les parties des armes (1).

Il n'y avait rien de plus aisé que la guerre d'Alexandre contre les Perses, et un capitaine médiocre, en pareilles circonstances, en eût fait autant à la tête de telles troupes....

Charles XII s'élança au-dessus des disgraces et des malheurs, par la force d'un vigoureux courage, pour me servir des expressions de Montagne ; il les dédaigna et foula aux pieds, ayant une ame forte et solide, contre laquelle les traits de la fortune venant à donner, il est force qu'ils réjaillissent et s'émoussent, trouvant un corps dans lequel ils ne peuvent faire impression (2).

(1) Ibid, p. 418.

(2) Ibid, p. 484.

§. VIII.

Parallèle du Conquérant avec une Courtisane.

FONTENELLE.

PHRYNÉ.

Vous pouvez le savoir de tous les Thébains qui ont vécu de mon temps. Ils vous diront que je leur offris de rebâtir à mes dépens les murailles de Thèbes que vous aviez ruinées, pourvu que l'on y mît cette inscription :

Alexandre-le-Grand avait abattu ces murailles, mais la courtisane Phryné les a relevées.

ALEXANDRE.

Vous aviez donc grand'peur que les siècles à venir ignorassent quel métier vous aviez fait ?

PHRYNÉ.

J'y avais excellé, et toutes les personnes extraordinaires, dans quelque profession que ce puisse être, ont la folie des monumens et des inscriptions.

ALEXANDRE.

Il est vrai que Rhodope l'avait déjà eue avant vous ; l'usage qu'elle fit de sa beauté la mit en état de bâtir une de ces fameuses pyramides d'Egypte qui sont encore sur pied....

PHRYNÉ.

Mais moi, j'avais cet avantage par-dessus Rhodope, qu'en rétablissant les murailles de Thèbes, je me mettais en parallèle avec vous qui aviez été le plus grand conquérant du monde, et que je faisais voir que ma beauté avait pu réparer les ravages que votre valeur avait faits.

ALEXANDRE.

Voilà deux choses qui assurément n'étaient jamais entrées en comparaison l'une avec l'autre. Vous vous savez donc bon gré d'avoir eu bien des galanteries ?

PHRYNÉ.

Et vous, vous êtes fort satisfait d'avoir désolé la meilleure partie de l'univers ? Que ne s'est-il trouvé une Phryné dans chaque ville

que vous avez ruinée! il ne serait resté aucune marque de vos fureurs.

ALEXANDRE.

Si j'avais à revivre, je voudrais être encore un fameux conquérant.

PHRYNÉ.

Et moi, une aimable. . . . La beauté a un droit naturel de commander aux hommes, et la valeur n'en a qu'un acquis par la force. Les belles sont de tous les pays, et les rois mêmes ni les conquérans n'en sont pas. Mais pour vous convaincre encore mieux, votre père Philippe était bien vaillant, vous l'étiez beaucoup aussi; cependant vous ne pûtes ni l'un ni l'autre inspirer aucune crainte à l'orateur Démosthène, qui ne fit pendant toute sa vie que haranguer contre vous deux : et une autre Phryné que moi (car le nom est heureux) étant sur le point de perdre une cause fort importante, son avocat, qui avait épuisé toute son éloquence pour elle, s'avisa de lui arracher un grand voile qui la couvrait en partie, et aussitôt, à la vue des beautés qui parurent, les juges

qui étaient prêts à la condamner, changèrent d'avis. C'est ainsi que le grand bruit de vos armes ne put, pendant un grand nombre d'années, faire taire un orateur, et que les attraits d'une belle personne corrompirent en un moment tout le sévère aréopage.

ALEXANDRE.

Quoiquevous ayez encore appelé une autre Phryné à votre secours, je ne crois pas que le parti d'Alexandre en soit plus faible. Ce serait grande pitié, si.....

PHRYNÉ.

Je sais ce que vous m'allez dire ; la Grèce, l'Asie, la Perse, les Indes, tout cela est d'un bel étalage. Cependant, si je retranchais de votre gloire ce qui ne vous en appartient pas; si je donnais à vos soldats, à vos capitaines, au hasard même la part qui leur est due, croyez-vous que vous n'y perdissiez guères? Mais une belle ne partage avec personne l'honneur de ses conquêtes, elle ne doit rien qu'à elle-même. Croyez-moi, c'est une heureuse condition que celle d'une jolie femme.

ALEXANDRE.

Il a paru que vous en avez été bien per-

suadée. Mais pensez-vous que ce personnage s'étende aussi loin que vous l'avez poussé?

PHRYNÉ.

Non, non, car je suis de bonne foi. J'avoue que j'ai extrêmement outré le caractère de jolie femme; mais vous avez outré aussi celui de grand homme. Vous et moi, nous avons fait trop de conquêtes. Si je n'avais eu que deux ou trois galanteries tout au plus, cela était dans l'ordre, et il n'y avait rien à redire; mais d'en avoir assez pour rebâtir les murailles de Thèbes, c'était aller beaucoup plus loin qu'il ne fallait. D'autre côté, si vous n'eussiez fait que conquérir la Grèce, les îles voisines, et peut-être encore quelque petite partie de l'Asie mineure, et vous en composer un état, il n'y avait rien de mieux entendu ni de plus raisonnable; mais de courir toujours sans savoir où, et de prendre toujours des villes sans savoir pourquoi, et d'exécuter toujours sans avoir aucun dessein, c'est ce qui n'a pas plu à beaucoup de personnes bien sensées.

ALEXANDRE.

Que ces personnes bien sensées en disent tout ce qu'il leur plaira; si j'avais usé si sage-

gement de ma valeur et de ma fortune ; on n'aurait presque point parlé de moi.

PHRYNÉ.

Ni de moi non plus, si j'avais usé trop sagement de ma beauté. Quand on ne veut que faire du bruit, ce ne sont pas les caractères les plus raisonnables qui y sont les plus propres (1).

(1) Fontenelle, Dialog. des morts.

CHAPITRE VII ET DERNIER.

Conclusion.

APRÈS avoir rassemblé avec impartialité des opinions graves et opposées, il ne nous appartient point de chercher à influer sur celle des lecteurs éclairés. Nous nous contenterons de leur soumettre deux observations.

La première, et elle est, je crois, d'Helvétius, c'est que le talent militaire paraît moins le produit laborieux d'une longue étude, que le résultat soudain et fortuit de connaissances déjà acquises, et des circonstances propres à les développer. Dans les autres sciences, on n'arrive point au plus haut degré dès le premier pas; tous les grands capitaines (1) se sont montrés tels dès la première bataille. Selon la remarque d'un

(1) Tels furent Epaminondas, Xénophon, César, et même Cicéron.

historien, Lucullus partit pour l'armée, et arriva général.

La seconde observation, c'est qu'en restituant au mot *gloire* sa véritable acception, on ne doit regarder comme glorieux que ce qui est à-la-fois grand et utile. Tout ce qui, dans la réputation, se sépare des intérêts de l'humanité, n'est que célèbre (1). Le sage trouve le prix de la vertu dans sa conscience, l'homme moins parfait le cherche dans la gloire (2). Cette phrase de Macrobe est le plus beau traité que je connaisse sur la gloire.

« Mais telle est, dit Voltaire, la misé-
» rable faiblesse des hommes, qu'ils regar-
» dent avec admiration ceux qui ont fait
» du mal d'une manière brillante, et qu'ils
» parleront souvent plus volontiers du des-
» tructeur d'un empire, que de celui qui
» l'a fondé (3) ».

Telles sont les vérités que notre Pindare républicain a fait ressortir avec plus

(1) Les latins rendaient cette idée par une expression bien plus énergique, *famosus*.

(2) *Virtutis fructum sapiens in conscientiâ ponit, minus perfectus in gloriâ.* Macrob., livre II, page 145. Lugd. Griph. 1550.

(3) Voltaire, préface de l'histoire de Charles XII.

d'éclat encore, dans l'Ode suivante, où la philosophie la plus généreuse emprunte les couleurs et les mouvemens de la plus haute poésie. Cette pièce, composée il y a déjà plusieurs années, était inédite.

Mon sujet la réclamait : l'amitié dont m'honore son illustre auteur m'autorise à la publier.

Tonner contre les conquêtes du despotisme, est un droit qui appartient au chantre des conquêtes de la liberté.

En effet, elles ont pour objet, les unes d'étendre l'empire des lumières et de l'humanité, les autres de le détruire.

ODE
SUR LES ROIS CONQUÉRANS.
PAR LE BRUN.

Le Tartare a vomi le démon de la guerre;
Le glaive ravage la terre;
La mort vole de rang en rang:
L'Orgueil, l'Honneur, la Gloire au carnage animée
Se fraie une route enflammée
A travers des fleuves de sang.

Gloire affreuse!... Est-ce encor le fougueux Alexandre
Qui va mettre l'Asie en cendre?
Est-ce Achille embrâsant Lesbos?
Est-ce de Rome en feu le vainqueur inflexible (1)?
Des brigands c'est le plus horrible,
Ou le plus fameux des héros.

Et la nymphe aux cent voix, lâche organe du crime,
Va chez les peuples qu'il opprime
Vanter ses triomphes pervers!
Et ces forfaits pompeux, lamentables victoires,
Sont l'ornement de nos histoires,
Et la parure de nos vers.

---

(1) Alaric. Il livra, pendant trois jours et trois nuits, au glaive, aux flammes, à la destruction, Rome, tous ses habitans, tous les monumens du génie et de la gloire des siècles.

(*Note de l'Editeur*).

Mais tous ces dieux d'un jour, tous ces rois téméraires,
Verront en linceuils funéraires (1)
Changer leurs superbes drapeaux ;
Et du moment fatal qu'ils sont vaincus des Parques,
Il ne reste, aux plus grands monarques,
Que l'espace de leurs tombeaux.

Homme qui deviens roi, roi qui cesses d'être homme,
Réponds, ambitieux atôme !
D'où te vient ce farouche orgueil?
Interroge la poudre ; elle est ton origine:
Chaque instant presse ta ruine ;
Chaque pas heurte ton cercueil.

Insecte couronné ! la fange où tu respires,
Tu la divises en empires
Où le fer réclame tes droits !
Ce débris des forêts, rameau sec et stérile
Que façonne une main servile,
Tu le nommes sceptre des rois (2) !

Et ce tronc égaré que nos bois redemandent,
Ce trône, où tes destins commandent,
Sous ta pourpre est rongé des vers !
Voilà ton sort ! voilà tes parques véritables,
Et les conquérans indomptables
Des conquérans de l'univers.

---

(1) Quelques jours avant d'expirer, Saladin fit promener, dans toutes les rues de Constantinople, le linceuil dans lequel il devoit être enseveli. Un hérant précédait la marche et criait : *Voilà ce qui restera au grand Saladin de tant de conquêtes.*

(*Note de l'Editeur*).

(2) Nai ma tode skèptron, to men oupote phylla kai, etc.
Homère. Iliad, l. 1, v. 236.

AVERTISSEMENT

SUR LA TABLE SUIVANTE.

Plusieurs contrées, villes, fleuves, etc., ont leurs homonymes : ainsi on compte diverses Alexandries; ainsi Arcadie est un nom commun à plusieurs lieux, etc. ; ce qui a jeté quelquefois des érudits dans de singulières méprises.

Nous prévenons que, négligeant les homonymes, on se borne à faire connaître succintement, dans cette Table, les lieux indiqués par l'historien d'Alexandre.

TABLE GÉOGRAPHIQUE

POUR L'INTELLIGENCE

DE CET OUVRAGE.

Abastanes, *Abastani*. Tribu indépendante vers l'Indus, sur laquelle l'histoire ne nous a rien laissé qui puisse éclairer nos recherches.

Abdère, *Abdera*. Ville maritime de Thrace sur le Nessus, aux environs du mont Pangée, patrie du philosophe Démocrite, de Protagore, d'Aristarque, de l'historien Hécatée, etc.

Abiens, *Abii*. Voy. Scythes.

Abydos, *Abydos*, ville d'Asie sur les bords de l'Hellespont. Les Milésiens la fondèrent 655 ans avant l'ère vulgaire. Le port d'Abydos, et celui de Sestos situé sur l'oposite du détroit, en tirant vers le Nord, n'étaient qu'à trente stades (1) l'un de l'autre; et la largeur du détroit vis-à-vis Sestos, n'était que de sept stades. Xercès y jeta un pont. L'une des extrémités de ce pont était au-dessus d'Abydos vers la Propontide, et l'autre au-dessous de Sestos vers la mer Égée.

Célèbre par les amours de Léandre et Héro, im-

---

(1) Strabon. Si c'est le stade olympique, c'est-à-dire celui de 76 toises, dont il entend faire usage, il est d'accord avec la nouvelle carte; si au contraire c'est le stade grec, c'est-à-dire celui de 92 toises qu'il a employé, il commet une erreur de plus de 535 toises.

mortalisés sur ses médailles, et par le poëme de Musée ; Abydos ne montre aujourd'hui que des ruines sur une pointe nommée Nagara.

ACÉSINÈS (l'), le plus considérable des fleuves du Panje-ab, est appelé :

Acesines ou *Akesines*	SELON	Arrien, Strabon, Pline, Quinte-Curce.
Chen-ab		L'indoustan et l'aeyen akbary.
Yen-aub ou *Chen-aub*		Le persan et Rennell.
Gen-ave		Cheref-eddin.
Tchen-av		Danville.
Tchen-dar-Bargar		Le sanscrit et Tieffenthaler.
Chun-der-Bahka		Le sanscrit et l'ayeen akbary.
San-da-Bala		Ptolémée.
Shan-trou		Bernier et Danville.

De l'aveu de tous les géographes, tant anciens que modernes, l'Acésinès est le premier des fleuves du Panje-ab ; tous sont d'accord sur ce point, qu'il reçoit l'Hydaspe ou Chelum de l'Ouest, et que l'Hydraotes, ou Ravée, vient le joindre de l'est. Quant à la question de savoir s'il reçoit de même le Biah et le Satludj, ou si ces rivières opèrent leur jonction avec l'Indus, sans communiquer avec l'Acésinès, c'est encore aujourd'hui un problême géographique. Arrien assure par-tout que l'Hyphasis, le Sarange et le Neudrus, c'est-à-dire le Biah, le Satludj, le Caûl, se réunissent à l'Acésinès, soit directement, soit par l'intervention de l'Hydraotes ; mais l'Ayeen akbary les fait décharger dans l'Indus, sans le secours d'aucun fleuve intermédiaire, beaucoup au-dessous de Moultan (1).

(1) B. p. 91.

Adraïstes, *Adraistæ*, *Adrestes*, peuple qui occupait la ville de Pimprama, et la rendit à Alexandre. C'est tout ce que l'histoire nous fournit d'éclaircissement sur ce peuple. *Voyez* Pimprama.

Afrique, *Africa*, une des trois parties de la terre connues des anciens; elle est entourée de mers de tous côtés, à l'exception de l'isthme de Suès entre la mer Rouge et la Méditerranée. L'Afrique, au centre de laquelle on n'a pas encore pénétré, et dont les côtes seules ont été visitées, l'Afrique a reçu ce nom des Latins; les Grecs l'ont constamment appelée Libye; mais les uns et les autres ont distingué la Libye propre, laquelle était contigüe à l'Egypte. *Voyez* Libye.

Agenorium, place de Tyr. *Voyez* Tyr.

Agrianes, *Agriæ*, *Agrianes* : l'*Agrianès*, rivière de Thrace qui coule d'abord du Nord au Sud; puis, tournant vers l'Ouest, après avoir reçu le Contadesdus, va de l'Est à l'Ouest se jeter dans l'Hèbre, un peu au-dessous du coude que fait l'Hèbre pour couler du Nord au Sud. On le nomme à présent Ergène. Les Agrianes habitaient vraisemblablement vers ce fleuve, et il y a apparence qu'il avait pris son nom du peuple, ou que le peuple avait pris le sien du fleuve (1).

Agriaspes, ou plutôt *Ariaspes*, peuple de l'Asie dans la Drangiane, auquel les secours qu'ils prodiguèrent à Cyrus, firent donner le nom d'Evergètes.

Les Ariaspes sont situés à l'Ouest de l'Arachotie, au Sud du Paropamise, au Sud-Est de l'Arie, et au Nord-Est de la Carmanie. Ariaspe, leur capitale, est arrosée par le fleuve Etymandre.

---

(1) Larcher, sur Hérodote.

celle de l'Alexandrie du Paropamise. Les naturels du pays la reconnaissent dans Scander. C'est toujours la principale ville du pays des Abdalli, royaume sorti des ruines de l'empire de Perse et de celui du Mogol (1). (*Voyez* les éclaircissemens de Danville, Géogr. anc., tom. II, p. 19).

ALEXANDRIE, *Alexandria*, sur le Jaxarte ou Tanaïs, ville fondée par Alexandre dans la Sogdiane. On la distinguait par le surnom d'*Ultima*, répondant en latin à la terminaison grecque de *Cyreschata*, ville construite par Cyrus (Cyropolis), et détruite par Alexandre, qui lui substitua, dans le voisinage, l'Alexandrie dont nous parlons. Il n'y a point de position qui se rapporte plus évidemment à l'une ou l'autre de ces deux villes, que Cogend, qui se présente sur le bord du Sihon (le Jaxarte).

ALEXANDRIE, *Alexandria Oxiana*, sur l'Oxus, autre ville fondée par le même dans la Bactriane, au Nord-Est de Bactres.

ALEXANDRIE, *Alexandria*, sur l'Acésinès.

ALEXANDRIE, *Alexandria*, au confluent de l'Acésinès et de l'Indus.

Il ne nous reste aucune trace de ces deux villes. *Voyez*, sur la situation avantageuse de la dernière, la note 3, t. II, p. 258.

On compte jusqu'à vingt-deux Alexandries.

ALINDES, *Alinda*, ville fortifiée dans la Carie, province de l'Asie mineure. On l'estime située dans le canton d'une ville principale nommée Moglah. Elle était entre Stratonice et Badessus.

---

(1) B. 7.

l'Egypte, et qui était le dernier lieu jusqu'où s'étendait l'empire Egyptien du temps de Scylax. Il y avoit donc encore 1200 stades que Strabon évalue à cinq journées de chemin, depuis Ammon jusqu'au village d'Apis, que Scylax appelle une ville, l'oracle étant tombé dans le discrédit sous le gouvernement romain, et la population d'Apis, dépendant du nombre des pélerins qui, allant à Ammon, enrichissaient cette ville, elle dut nécessairement être bientôt réduite à un simple village, dont Strabon, qui vivait au commencement de l'ère vulgaire, a fait mention. Alexandre a dû sans doute s'égarer beaucoup dans les déserts, pour avoir parcouru 1600 stades de chemin. Il résulte du récit de Diodore, que ce conquérant, après avoir reçu l'ambassade des Cyrénéens au milieu de sa route (Nous supposons ici que ce fut a peu de distance d'Apis), employa neuf jours pour arriver à Ammon. On peut évaluer ce chemin à 1800 stades; ce qui est encore moins probable que la narration d'Aristobule; mais celle de Quinte-Curce nous laisse peut-être entrevoir la vérité. Cet historien nous assure qu'Alexandre fut quatre jours à parcourir les déserts, et que, n'étant pas loin de l'oracle, il y fut conduit par des corbeaux.

Evaluons cette dernière distance à un jour de chemin; l'armée macédonienne n'en aura fait, par conséquent que cinq, ce qui s'accorde parfaitement avec le récit de Strabon. Cette armée n'aura donc point été s'y exposer à tous les périls, aux fatigues, que les historiens grecs et latins ont imaginés (1).

Quinte-Curce nous dit que le pays d'Ammon avait,

(1) S. C., p. 278.

à l'Orient, les Ethiopiens; au Midi, les Arabes, surnommés Troglodytes, dont les possessions s'étendaient jusqu'à la mer Rouge; à l'Occident, les Ethiopiens Scenites; et au Septentrion, les Nasamons. On jugera de l'exactitude de cet historien, en comparant les positions qu'il donne à ces différentes nations, avec celles qui ont été adoptées par les géographes anciens et modernes.

L'oracle de Jupiter-Ammon, situé dans la Marmarique, et non pas dans la Cyrénaïque, comme Pline et Pomponius Méla l'ont faussement avancé, avait au Nord la Libye, dont la partie voisine de la mer était habitée, selon Hérodote, par un peuple Nomade; à l'Orient, l'Egypte; au Midi, les Nobates et les Garamantes, qu'Hérodote semble cependant mettre à vingt journées au couchant des Ammoniens; et à l'Occident, la Libye intérieure. Les Troglodytes qui habitaient sur les côtes occidentales du golfe Arabique, au Midi de l'Egypte, ne peuvent entrer dans la nomenclature des nations circonvoisines de l'oracle, ainsi que les Ethiopiens Scenites ou Nomades, qui fesaient leur résidence près de l'île de Méroué, dont la position au Midi de la Thébaïde est connue. L'autorité des anciens géographes fixe la position des Nasamons près de la grande Syrte et des limites de Cyrène et de Carthage, connues sous le nom d'Aré Philenorum. Hérodote recule les frontières de ce peuple Libyen, du côté du Midi, jusqu'à un endroit qu'il appelle Augila, éloigné de dix journées de chemin d'Ammon, dont la latitude ne différait alors que d'environ un degré, 20 minutes de celle du pays des Nasamons. Quinte-Curce ne mérite pas d'être chicané pour une erreur aussi peu considérable; mais on ne saurait excuser Diodore d'avoir mis cette nation

Libyenne au Midi du temple de l'oracle (1). (*Vid.* ci-dessus, tom. 1, pag. 242 et suivantes, les notes sur Ammon.

AMPHIPOLIS. Le Strymon formant deux embouchures, Amphipolis était située dans l'angle de la division du fleuve : les Athéniens lui donnèrent ce nom pour exprimer une position équivoque entre la Macédoine et la Thrace. Le lieu se nommait auparavant *Novem Viæ*, ou les neuf voies ; le nom d'Amphipolis est aujourd'hui Iamboli (1). Elle fut appelée successivement Acra, Eion, Myrica, Crademna, Chrysopolis ou Christopolis (2).

ANCHIALON, ville de la Cilicie non loin de la mer, entre Tarse Est et Soles Ouest.

ANCYRE, *Ancyra*, ville de la grande Phrygie à l'Est de Gordium ; c'est précisément la même que celle qu'Arrien place dans la Galatie. Sabbatier s'est trompé dans son dictionnaire, quand il en a fait deux villes différentes. *Voyez* ci-dessus, tome 1, page 138, note 1.

ANDRAQUE, *Andraca*, ville de l'Inde que les Aspiens rendent à Alexandre. Elle était située non loin de la chaîne de montagnes qui sépare l'Inde de la Bactriane.

ANTI-LIBAN, *Antilibanus*, montagne de Judée, ainsi appelée par les Septante, et Liban par la Vulgate. Le Liban et l'Anti-Liban ne sont, à proprement parler, qu'une même et longue chaîne de montagnes s'étendant d'abord du Nord au Midi, et ensuite du Midi au Nord, à-peu-près en forme de fer-à-cheval

(1) Id. p. 175.

(2) Danv.

(1) Larcher, ibid.

Paropamise.

Paropamise. Cette province était arrosée par le Cophès, l'Etymandre et l'Arachotus.

Aradiens, *Aradii*, peuple d'Arados, île de la mer de Phénicie à 20 stades du continent, vis-à-vis l'endroit ou l'Eleuthère se jette dans la mer ; c'était un rocher entouré d'eau, d'environ sept stades de circuit, sur lequel on avait bâti une ville du même nom. C'est aujourd'hui *Ruad*.

Arasaques, *Arasaci*, peuple de l'Inde, voisin des Aspiens. C'est tout ce qu'on sait de leur position géographique.

Araxe, fleuve d'Arménie, aujourd'hui l'Aras, prend sa source aux monts Capotes et Abus, traverse la partie principale de ce pays, dirige son cours à l'Est, et se jette dans la mer Caspienne, après avoir reçu le Cyrus, qui porte actuellement le nom de Kur. Il y a un autre fleuve de ce nom en Europe, qui prend sa source en Russie, dans un lac, vers les frontières de la Lithuanie, et se jette dans la mer Caspienne, par un grand nombre d'embouchures ; c'est le Rha de Ptolémée, aujourd'hui le Wolga (2).

Araxe, *Araxis*, *Oroatis*, *Aroïs* ou *Arés*. Ce fleuve sert de limites entre la Perside et la Susiane. Cette rivière est formée par un nombre infini de sources diverses, qui toutes sortent des montagnes (1). C'est le fleuve qu'on nomme aujourd'hui Bendémir.

Arbèles, *Arbela*, ville, ou selon d'autres, village d'Assyrie, entre le Lycus et le Caprus, devenu célèbre par la victoire qu'Alexandre remporta sur Darius, quoiqu'elle se fût donnée près du lieu nommé Gaugamela, et que le fleuve Zabus fût entre ce

(1) B. p. 47.
(2) Larcher, ib.

lieu et Arbèles. Les géographes Arabes nomment cette ville Erbel. Les uns soutiennent qu'elle est entièrement ruinée, d'autres qu'elle subsiste encore.

Arbis. *Voy.* Arabis.

Arcadiens, *Arcades*, habitans de l'Arcadie. Cette province du Péloponèse était bornée au Nord par l'Achaïe, au Sud par la Messénie et la Laconie, à l'Est par l'Argolide, à l'Ouest par l'Elide. C'était le seul peuple du Péloponèse qui n'eût point de côtes maritimes.

Ariane, Arie, *Aria*. Cette contrée était-elle la même que l'Arie, située au Midi de l'Hyrcanie et de la Margiane, et au Nord des Dranges et d'une partie de la Médie? Strabon (2) éclaircit ces difficultés, et dissipe l'obscurité répandue sur cet objet dans les marches d'Alexandre. Ce judicieux géographe ne donne à l'Arie, proprement dite, que 2000 stades de longueur et 300 de largeur; et il étend les limites de l'Ariane depuis les frontières de la Sogdiane, et de la Bactriane, jusqu'à celles de la Médie et de la Perse. L'Arachotie, la Carmanie, et tout le pays jusqu'aux bouches de l'Indus, étaient renfermés dans ces mêmes limites. Denis le Périégète donne à l'Ariane une extension qui n'est pas moins considérable; il comprend tous les peuples placés aux environs du Paropamise, et ceux qui habitaient les côtes de la mer Erythrée, tels que les Arbiens, les Orites, etc., sous le nom général d'Arianiens, nom qui était autrefois distingué de celui d'Aries, avec lequel il fut dans la suite confondu.

Les Ariens étaient distingués par leurs connoissances et leur police, comme on peut l'inférer d'un

(1) L. 15.

passage de Strabon, qui les met en parallèle avec les Indiens, les Romains et les Carthaginois, et veut les soustraire à la dénomination injurieuse de Barbares. Les Ariens furent ainsi appelés d'*Are* ou d'*Ere*, hommes, pour marquer leur supériorité sur plusieurs nations voisines, telles que les Paropamisades et les Mardes, dont la vie sauvage et les mœurs fières semblaient les rapprocher de la condition des animaux.

Les anciens Mèdes portaient le nom d'*Arii*, *Arioi*, selon Hérodote. Je crois qu'il ne faut pas les confondre avec les Ariens, *Areioi*, dont parle cet historien dans la division des Satrapies. Ce dernier peuple, qui ressemblait fort, par son langage et ses mœurs, aux Assyriens, fut autrefois très-puissant. Il est vraisemblable que tous les pays qui formaient son vaste empire, furent connus sous le nom général d'Ariane; où peut-être encore que l'Arie et plusieurs coutrées voisines, ayant été conquises par les Perses, se trouvèrent dans la suite réunies dans une même Satrapie, qui porta la dénomination d'Ariane; ce qui a sans doute engagé Helbamias à mettre cette contrée au nombre des provinces de la Perse. Etienne de Byzance, après avoir rapporté le passage de cet ancien historien, semble vouloir distinguer l'Arie de l'Ariane, qui n'en était qu'une extension, et faire habiter ces deux contrées par deux peuples différens. Il s'exprime ainsi d'après Apollodore......... « Arinie, nation limitrophe des Caducéens »....... Pomponius Méla énonce plus clairement cette opinion erronée; il dit que l'Ariane est voisine des côtes de la mer Caspienne, et qu'ensuite vient l'Arie : Pline n'est pas plus exact, lorsqu'il met les Ariens au Levant de la Parthie, et les Arianiens et la Carmanie au Midi. Solin, son abréviateur, réunit les Ariens et les Arianiens, et les

place à l'Orient du pays des Parthes; ce qui doit servir à corriger le texte de Pline, dont la faute paraît avoir été augmentée par l'ignorance de ses copistes (1).

Arigée, *Arigœum*, ville de l'Inde, occupée par les Aspiens aux environs du fleuve Soaste.

Arimaspes, *Arimaspi*, peuples de la Scythie. Ils n'avaient qu'un œil, selon la fable, qui en raconte beaucoup d'autres merveilles aussi croyables.

Leur position géographique n'est guères mieux connue que leur histoire; cependant Pausanias dit qu'ils habitaient au-dessus des Issédons, dans le pays situé entre les Palus-Méotides et le pont Euxin (1).

Arisbe, *Arisba*, ville de la Troade, située sur le chemin de Troye à Abydos.

Arménie, *Armenia*, grand pays d'Asie divisé en deux provinces, l'Arménie majeure et l'Arménie mineure.

La première était bornée au Sud par la Mésopotamie et l'Assyrie, dont elle était séparée par l'Euphrate; au Nord par la Colchide, l'Ibérie et l'Albanie; à l'Est par la mer Caspienne; à l'Ouest par l'Euphrate, qui la séparait de la Cappadoce.

L'Arménie mineure, comprise dans la Cappadoce, avait pour limites au Sud, le mont Taurus; au Nord, le royaume du Pont; à l'Est, l'Arménie majeure, la Cappadoce.

Arméniens, *Armenii*, habitans de l'Arménie. *Voy.* Arménie.

Artacoana, ville de l'Arie, appelée aussi Aria, située sur l'Arius, au Nord de l'Alexandrie sur le même fleuve.

(1) S. C. p. 219.
(2) Gédoin.

Asie, *Asia*, l'une des trois parties de la terre que les anciens connaissaient, bornée au Couchant par la Mediterranée, l'Hellespont, le pont Euxin, le golfe Arabique, et l'Egypte ; à l'Est par la mer d'Orient, au Nord par la mer de Scythie, et au Sud par la mer des Indes. Le nom d'Asie ne fut point d'abord commun à toute cette vaste contrée : il ne fut porté, dans l'origine, que par un canton appelé l'Asie propre ; il s'étendit insensiblement à tous les pays compris sous le nom d'Asie.

Asie mineure, *Asia minor*, contrée de l'Asie. Elle formoit une presqu'île bornée au Sud par la Méditerranée ; au Nord par le pont Euxin ; à l'Est, les deux Arménies et autres pays adjacens d'une mer à l'autre ; à l'Ouest, la mer Egée.

Aspende, *Aspendus*, ville de la Pamphilie, province maritime de l'Asie mineure, située sur l'Eurymédon, à 60 stades de la mer, entre Perga et Side.

Aspiens, *Aspii*, peuple de l'Inde habitant le pays situé entre le Choès et le Gurée.

Assacaniens ou Assacéniens, *Assacani*, autre peuple de l'Inde, habitant aux environs de Massagues et d'Ores, entre le Gurée et l'Indus.

Assyrie, *Assyria*, contrée de l'Asie, dont la Babylonie fesait partie ; elle est située au Nord du golfe Persique.

Les anciens auteurs confondent quelquefois l'Assyrie avec la Syrie. Cette dénomination peut donc se prendre dans un sens plus ou moins étendu. Dans le sens le plus étendu, elle comprenait plusieurs grandes provinces qui dépendaient des rois d'Assyrie ; outre

cela, les Syriens de la Cappadoce et ceux de la Palestine. Dans le sens le moins étendu, c'était une province assez bornée dont Ninos ou Ninive était la capitale.

L'Assyrie avait pour bornes, suivant Ptolémée, une partie de la grande Arménie et la montagne de Niphatès au Nord ; la Mésopotamie ou le fleuve du Tigre à l'Ouest ; la Susianne au Sud, une partie de la Médie, avec le mont Chabores ou Coathras, à l'Est (1).

Athènes, *Athenæ*, ville capitale de l'Attique, située peu avant dans les terres, entre Céphise Ouest et l'Illyssus Est, ville à jamais célèbre, et bien plus que Rome, par les sciences, les lettres, les arts, et l'influence qu'elle a exercée sur les progrès de la civilisation.

Elle conserve son nom d'*Athéné*, que l'on prononce *Atheni*. Danville remarque avec raison qu'elle n'est appelée Sétines que par des gens peu instruits, qui joignent à son nom une préposition de lieu. (2).

Attique, *Attica*, contrée célèbre de la Grèce, avait pour bornes le golfe Saronique au Sud, l'Euripe à l'Est, la Béotie au Nord, la Mégaride avec le mont Cithéron à l'Ouest. Elle fut aussi appelée *Actica*, *Atthis*, *Attica*, *Ionia*, *Mopsopia*, *Posidonia* et *Athenæ*.

Autoriates, *Autoriatæ*, peuplades qui tiraient leur origine des Thesprotes et des Illyriens (3). Leur

(1) Larcher, sur Hérodote.
(2) Larcher, ibid.
(3) Stéphan. Strab. Diod.

pays était situé au-delà du fleuve Titius, nommé aujourd'hui *Kerca* en Dalmatie (1).

BABYLONE, *Babylon*, ville d'Assyrie sur l'Euphrate. Elle devint la capitale de l'empire des Assyriens, après la destruction de Ninive. Babylone était située dans une grande plaine; c'était une ville carrée, qui avait de chaque côté cent vingt stades, ce qui fesait en tout 480 stades de circuit, entourée d'un fossé profond et rempli d'eau, et d'une muraille épaisse de 50 coudées de roi et haute de deux cents. Elle avait cent portes toutes d'airain, avec des gonds et des linteaux de même métal.

L'Euphrate séparait la ville de Babylone par le milieu, en partie orientale et en partie occidentale. Les maisons de cette ville étaient à trois et quatre étages. C'était la capitale de la Babylonie (2).

La position de Babylone est trop connue pour exiger ici une longue dissertation. Cette ville était située à vingt mille au-dessus de Hilleh des géographes modernes, autre ville où viennent débarquer tous les voyageurs qui remontent l'Euphrate, en sortant de Basra, et à partir de laquelle ils n'ont qu'une marche de trois ou quatre jours, au travers de la Mésopotamie, pour gagner Bagdad. Les restes de cette capitale ne se réduisent pas à aussi peu de chose que certains voyageurs voudraient nous le faire croire. Ce sont, quoi qu'ils en aient dit, des montagnes de décombres, plutôt que des ruines, avec des cavernes et un sol creux et profond qui embrasse une étendue de quinze à seize milles; à peine trouve-t-on, à plusieurs lieues aux environs, une ville, un village, ou même un bâtiment, dans la construction desquels on n'ait

(1) Danv., géograph. anc.

(2) Larcher, sur Hérodote.

employé de la brique provenant des édifices de cette métropole de l'Orient, jadis si florissante et si renommée (1).

Babylonie, *Babylonia*, se prend tantôt pour tout le pays entre la Mésopotamie, le Tigre et le golfe Persique, tantôt pour la haute partie qui est vers le lit de l'Euphrate, et autour de la ville de Babylone (1).

Bactres, *Bactria*, ville d'Asie, capitale de la Bactriane, sur le fleuve Zariaspa (l'Oxus), dont elle portait aussi le nom. Danville croit que c'est aujourd'hui la ville de Balck.

Bactra, appelée autrement Zariaspe, est placée, par Quinte-Curce, sous les monts Paropamise, dont elle était cependant éloignée. Le rapport de l'ancienne situation de cette ville avec la position actuelle de Balk, dont le nom peut également être dérivé de Bactria, ou de Balh, ou Balck, suivant quelques manuscrits, démontre l'erreur de cet historien. Selon Acmet, dans son vingt-deuxième climat, cité par Abulféda, Balk est située au milieu du Khorassan. Selon Ibnhauckal, cette ville est bâtie sur un sol égal, dans une plaine à quatre parasanges (environ quatre lieues) d'une montagne, ce qui aura donné lieu à la méprise de Quinte-Curce. Cette montagne peut avoir été regardée comme une partie du Paropamise. La position de Balk sur une rivière qui baigne ses murs, autorise l'identité de cette ville avec la Zariaspe ou Bactra des anciens. Le savant Golius (3) en rapporte plusieurs aupreuves (4).

(1) B. p. 533.
(2) Larcher, ibid.
(3) Not. in Alferg.
(4) S. C. p. 218.

Bactriane, Bactrie ou Bactres, *Bactriana*, contrée de l'Asie qui a la Margiane à l'Ouest, l'Oxus au Nord, les monts Paropamises au Sud. C'est un grand et riche pays, arrosé de plusieurs fleuves qui coulent du Sud au Nord, et vont se jeter dans l'Oxus.

Le nom de Bactres et de Bactriane vient du mot *Bacter*, qui signifie en général l'Orient, selon d'Herbelot dans sa Bibliothèque orientale (1).

Quoique la Sogdiane joue un rôle considérable dans l'histoire des Expéditions d'Alexandre, cependant Quinte-Curce ne parle de ses habitans que comme d'un peuple presqu'inconnu, qu'il place, suivant ses principes erronés, près du vrai Tanaïs et du Caucase. Etienne de Bysance semble donner à la Sogdiane la place que doit occuper la Bactriane, près du Paropamise; mais je crois qu'il faut attribuer cette erreur à la négligence des copistes de ce lexicographe. Golius a prétendu excuser, par la même raison, Ptolémée, de la faute qu'il commet en transportant Maracande, capitale de la Sogdiane, dans la Bactriane; mais comme cette ville se trouve encore déplacée dans sa latitude, on ne saurait supposer l'altération du texte de ce Cosmographe. M. Danville a très-bien observé que cette erreur venait d'une fausse estimation des mesures itinéraires « auxquelles, attribuant » trop d'étendue, il devait s'ensuivre que (Ptolémée) » donne en général plus d'espace aux pays qu'ils n'en » occupent, et que la Sogdiane en particulier, fut » poussée beaucoup trop loin ».

La Bactriane formait, selon Quinte-Curce, la troisième partie de l'Asie. Cet historien paraît avoir con-

(1) Larcher, ibid.

fondu l'étendue de la province de la Bactriane, telle qu'elle était au temps d'Alexandre, avec celle du royaume de la Bactriane, fondée par les successeurs de ce monarque, 255 ans avant l'ère vulgaire. Ménandre, un des plus illustres de ces princes, passa l'Hypanis, et subjugua beaucoup plus de nations que le conquérant macédonien. Démétrius, fils d'Euthydème, s'empara non-seulement de la Patalène, mais encore de plusieurs autres contrées maritimes et des états de Sigertides. Quinte-Curce n'a donc connu d'autres limites à cette province, que celles qui lui furent données dans la suite par les rois de la Bactriane : ils y réunirent l'Asie et une partie de l'Inde.

On pourrait disculper cet historien, en supposant avec M. Fréret, que le mot persan *Bakter*, dont est dérivé celui de Bactriane, convient également à tous les pays situés à l'Orient de la Perse. Ce docte académicien s'appuye de l'autorité d'Herbelot, qui s'exprime en ces termes...... « De ce mot vient le nom » de la province que les anciens ont appelée Bactriane, » à cause qu'elle est située à l'Orient de la Perse : nous » l'appelons aujourd'hui le Khorassan ». Ce dernier mot signifie, comme Bakter, Orient, ou plus littéralement, lieu où se lève le soleil, selon Abulféda et le géographe turc, qui profite souvent des recherches de ce prince arabe. Ces écrivains donnent une très-grande étendue au Khorassan, qui comprend non-seulement l'ancienne Bactriane, mais encore la Sogdiane, la Margiane, la Parthie et l'Arie. Dans la description sommaire que fait Alfragan des différens climats de la terre, cet astronome comprend Balk et Samarcande, qui répondent, par leur situation, à Bactres et à Maracande, anciennes capitales de la Bactriane et de la Sogdiane, dans cette même pro-

vince du Khorassan, qu'il ne faut point confondre avec le pays de Balk. Ce pays n'en est qu'un canton, gouverné par un chef particulier, qui a toujours conservé son indépendance, malgré la puissance de ses voisins, et a choisi la ville de Balk pour le lieu de sa résidence.

Les géographes orientaux peuvent fournir des éclaircissemens utiles sur quelque partie de l'ancienne géographie, principalement par le rapport de la situation actuelle des lieux et des dénominations modernes avec les descriptions et les noms des pays décrits par les anciens. Le témoignage de ces derniers sur les limites de ces régions, ne saurait cependant être infirmé que par celui de quelqu'auteur contemporain. Quand même les écrivains de l'Orient n'auraient point distingué le canton de Balk du Khorassan, la grande étendue de cette province pourrait-elle représenter les vraies limites de l'ancienne Bactriane, qui avait, selon Ptolémée, la Margiane au Couchant (il devait encore ajouter le cours de l'Oxus); la Sogdiane au Nord; une partie de cette même contrée et le cours de l'Oxus au Levant, ou plutôt le pays des Saces, comme ce géographe l'avance dans un autre endroit; le Paropamise et une portion de l'Arie, au Midi. Quinte-Curce rapporte que le Tanaïs (le Jaxarte) sépare les Bactriens d'avec les Scythes, et confond par-là la Bactriane et la Sogdiane. Les détails que nous offrent les historiens d'Alexandre sur les mœurs des habitans de cette dernière contrée, prouvent qu'ils n'avaient rien de commun avec ceux de la Bactriane (1).

Bagrada. Ptolémée et Marcien fixent les limites occi-

(1) S. C., p. 215.

dentales de la Carmanie à la rivière Bagrada. La position de cette rivière n'est pas déterminée d'une manière bien précise par les géographes modernes (1).

Barisade, *Barisadis*, ville de l'Inde entre le Gurée et l'Indus, au Nord-Est de Taxila, et au Sud-Est d'Aorne.

Bazire, *Bazira*, autre ville de l'Inde sur la rive orientale du Gurée, au Sud de Massagues.

Béotie (la), *Bœtia*, succédant à la Phocide Sud-Est, s'étend le long de la mer, vis-à-vis de l'Eubée, et touchant, d'un autre côté au golfe Corinthiaque, elle est limitrophe de l'Attique, du même côté qui regarde le Midi. Cette contrée est célèbre par l'Hélicon, dont la fable fit le séjour des Muses, le Cythéron et Thèbes, immortalisés par les malheurs d'OEdipe, par le port d'Aulide où s'embarquèrent les Grecs pour le siége de Troye; par la ville de Platées, dont le nom rappelle le triomphe de la liberté grecque: par Chéronée, où elle expira sous les armes de Philippe; par Leuctres, théâtre de la victoire d'Epaminondas.

Biblos ou Byblos, ville de Phénicie, située sur une hauteur à peu de distance de la mer, au Nord de Sidon, a dix-huit milles de Tripoli.

Boïens, *Boii*, Celtes d'Arrien. *Voyez* Celtes.

Bosphore, *Bosphorus*, sur lequel Xercès jeta un pont. C'est le Bosphore de Thrace, ou détroit qui joint la Propontide au pont Euxin.

Boumade, *Bumadus*, fleuve d'Asie, prenait sa source dans les montagnes, au Nord de la Cordyène, traversait l'Assyrie, et allait se perdre au bord oriental

(1) B. p. 389.

du Zabatus ou Zabus. Gaugamèle n'en était pas éloigné.

Brutiens *Brutii*, peuple d'Italie, habitait une partie de cette contrée, baignée à l'Est par la mer Ionienne, à l'Ouest par la mer tyrrhénienne, et qui s'étendait depuis le fleuve Laüs jusqu'au détroit de Sicile.

Bucephalie, *Bucephala* ou *Bucephalia*, ville de l'Inde, située sur les bords de l'Hydaspe, qui coulait entre cette ville et Nicée. On dit que Bucephalie porta aussi le nom d'Alexandrie; selon Danville, on ne retrouve aucune place de ces deux villes; selon Sabbatier (1), la première est, à ce qu'on croit, Gelfeten.

Bumélus, le même fleuve que Boumade. *Voyez* Boumade.

Cadmée, *Cadmea*, citadelle de Thèbes en Béotie, ainsi nommée de Cadmus son fondateur. Elle était assise sur une hauteur, et porta d'abord le nom de ville; mais cette ville, s'étant accrue avec le temps, prit le nom de Thèbes, et la citadelle seule conserva sa première dénomination (*Voyez* Thèbes).

Cadusiens, *Cadusii*, peuple de l'Asie, occupaient, suivant Strabon et Ptolémée, le Nord de la Médie sur les côtes de la mer Caspienne. Etienne de Byzance les place entre la mer Caspienne et le pont Euxin. Ils habitaient, dit Plutarque, un pays âpre et difficile, toujours couverts d'épais nuages, ne produisant ni blé ni fruit, sinon des poires et des pommes sauvages.

Il y avait aussi, du même nom, un autre peuple de l'Asie, au Midi de Babylone, entre le Tigre et

(1) Sabbatier, dict. pour l'intelligence des auteurs classiques.

l'Euphrate, ou du moins dans le pays qu'arrosaient ces deux fleuves.

Caïcus, fleuve de l'Asie mineure dans la Mysie, se jetait dans la mer Egée, vis-à-vis l'île de Lesbos, après avoir arrosé les plaines de Pergame et d'Elée.

Callipolis, ville de l'Asie mineure dans la Carie. On ignore précisément sa position. Quelques auteurs ont donné ce nom à l'île de Naxos.

Cappadoce, *Cappadocia*, contrée de l'Asie mineure, qui s'étendait de l'Ouest à l'Est, entre l'Halys et l'Euphrate, et du Sud au Nord, entre la source de l'Halys et les côtes du pont Euxin.

Les Cappadociens étaient appelés Syriens et Leuco-Syriens par les Grecs, parce qu'ils étaient blancs, et que ceux de la Palestine étaient basanés. Ils avaient l'ame basse et propre à la servitude; aussi la Cappadoce fournissait beaucoup d'esclaves. Ce pays était pauvre, et son roi, riche en esclaves, manquait d'argent; c'est pourquoi ils envoyaient leur tribut au grand roi, en chevaux et en mulets (1).

Cardaques ou Carduques, *Carduchi*. Ce peuple d'Asie, habitait au-dessous des Arméniens, le long d'un marais considérable, à la droite Sud-Ouest du Tigre, en remontant le fleuve. Ils étaient autonomes, c'est-à-dire qu'ils se gouvernaient par leurs propres lois. Le fleuve Centritès les séparait des Arméniens.

Carie, *Caria*, pays de l'Asie mineure. Il est difficile, et peut-être impossible, de marquer précisément ses limites, son étendue, et de fixer les villes qui lui

(1) Larcher, ibid.

appartenaient; car les anciens varient beaucoup sur ce sujet. En général, la Carie était bornée à l'Est par la grande Phrygie et par la Lycie; au Sud et à l'Ouest par la mer Icarienne, et au Nord par l'Ionie.

La Carie comprenait une autre petite province appelée Doride, située à son Sud et habitée par les Doriens, elle consistait presque toute dans la Péninsule qui est entre le golfe Céramique et le golfe de la Doride. Il y avait aussi quelques villes Ioniennes qui étaient un démembrement de la Carie. Le Mentes-Ili comprend actuellement, non-seulement la Carie mais encore la Lycie (1).

CARMANIE, *Carmania*. Cette contrée d'Asie s'étendait au Midi, le long de la mer des Indes; était bornée au Nord par la Parthie, l'Arie et la Drangiane; à l'Est, par les déserts de la Gédrosie; à l'Ouest, par la Perse et la Parétacène.

Ptolémée distinguait cette contrée en Carmanie déserte et en Carmanie propre.

CARTHAGE, *Carthago*, ville célèbre de Libye et l'émule de Rome, était située à l'Ouest et assez loin de la petite Syrte, près d'Utique, sur le bord de la mer, dans un isthme formé par un promontoire qui regarde la Sicile, et qui est le plus avancé vers le Nord de la côte Nord de la Libye (2).

CASPIENNE (mer). *Voyez* mer CASPIENNE.

CATHÉENS (les), *Cathæi*, occupaient la partie la plus basse vers le Midi, entre l'Hydraotes et l'Hyphase.

Dans le voisinage de ces derniers résidait Sopithès; les Malliens s'étendaient vers l'embouchure de l'Hy-

(1) Larcher, sur Hérodote.
(2) Larcher, ibid.

draotes, et les Oxidraques à l'angle entre l'Acésinès et l'Indus (1).

Strabon et Quinte-Curce ont confondu les Cathéens avec Sopithès, dont le territoire était situé, à n'en pas douter, près du confluent des deux rivières (2), dans l'angle entre la jonction de l'Hyphase et de l'Acèsinès (3).

Mais comment concilier ces deux passages du docteur Vincent, quand on voit, sur la carte géographique qui accompagne son ouvrage, l'Acésinès et l'Hyphase confluer séparément dans l'Indus ?

CAUCASE, *Caucasus*, montagne ou plutôt chaîne de montagnes qui peut être considérée comme une continuation du mont Taurus; elle ferme, comme ferait un mur, l'isthme qui sépare le pont Euxin et la mer Caspienne. C'est la plus haute montagne de toute l'Asie septentrionale; elle est habitée par un grand nombre de nations qui vivent de fruits sauvages. Elle est pleine de rochers et de précipices affreux. Vers sa partie à l'Est, il y a deux portes appelées Pyles Caucasiennes qui servent de passage aux Barbares du Nord pour entrer sur les terres des Perses. Le Caucase est couvert de neiges en plusieurs endroits, il porte une grande quantité de sapins : on y trouve du miel, du blé, des vignes qui croissent autour des arbres, et dont le vin est excellent et à bon marché (4).

Les auteurs Grecs donnent souvent le nom de Caucause au Paropamise. *Voyez* PAROPAMISE et TAURUS.

(1) B. p. 80.
(2) Id. p. 99.
(3) Id. p. 121.
(4) Larcher sur Hérodote, t. VII, p. 85.

CANNE,



Caune, *Caunus*, ville de Carie, située sur le bord de la mer, à quelque distance du fleuve Calbis, à l'opposite de l'île de Rhodes. Il y avait au-dessus le château d'Imbrus. Cette ville, qu'on croit être un lieu nommé Kaignez, était décriée par l'insalubrité de l'air qu'on y respirait; ce qui a fait dire, en parlant de ses habitans, que les morts y marchaient.

Caystre, *Cayster*, fleuve de l'Asie mineure, qui prenait ses sources dans la Lydie, au Nord et au Sud du Tmolus. Il serpente (beaucoup moins cependant que le Méandre) dans les plaines qu'on appelle de son nom Caystriennes, et se perd dans la mer, près et au Nord d'Ephèse. C'est un fleuve très-rapide; les Turcs l'appellent Kitchik-Meinder, ou le petit Méandre (1).

Célènes, *Celænæ*, grande ville de Phrygie, dont elle fut autrefois la capitale. C'est dans cette ville que Cyrus le jeune avait un palais, et un parc rempli de bêtes sauvages, où il s'exerçait à la chasse. Le Méandre prend sa source dans le palais, traverse le parc et la ville.

Celtes, *Celtæ*. Le nom de Celtique s'étendait à la Gaule en général. La nation Celtique en occupait plus de la moitié, depuis la Seine et la Marne jusqu'à la Garone, s'étendant au Levant jusqu'au Rhin, vers la partie supérieure de son cours, et au Midi jusqu'à la Méditerranée. Quand on lit qu'Alexandre, dans une expédition vers l'Ister, rencontra des Celtes ou Gaulois, il faut l'entendre des *Scordisci*, nation Celtique qui habita anciennement une grande partie de la Mœsie (2).

(1) Larcher, sur Hérodote.
(2) Danv., ib.

CÉRAMIQUE, nom d'un quartier de la ville d'Athènes ; qui, selon Pausanias, tirait son nom de Céramus, fils de Bacchus et d'Ariane. Il y a bien plus d'apparence que ce quartier, un des plus considérables de la ville d'Athènes, était ainsi appelé, parce que l'on y avait fait de la tuile; car *Keramos*, en grec, signifie tuile. C'est ainsi qu'à Paris, le palais et le jardin des Tuileries portent ce nom, parce qu'en effet, c'était autrefois une tuilerie.

On distinguait le Céramique de dedans et le Céramique de dehors. L'un était un quartier de la ville, orné de plusieurs beaux portiques, et une des principales promenades d'Athènes : l'autre était un faubourg de la ville où était l'académie de Platon.

Meursius assure que c'était dans ce dernier Céramique que l'on enterrait ceux qui étaient morts en combattant pour la patrie; qu'on y fesait des oraisons funèbres en leur louange, et qu'on y élevait des statues avec des inscriptions, pour immortaliser leur mémoire.

Le même ajoute qu'il y avait à Athènes un autre lieu du nom de Céramique où se retiraient les courtisanes.

CERCINE, *Cercinitis Palus*, lac de la Thrace, dont les eaux allaient se perdre dans le Strymon; il était à l'Ouest d'Amphipolis.

CHALCIS, ville capitale de l'île d'Eubée, sur l'Euripe. On prétend que la fondation de cette ville, dont on fait honneur aux Athéniens, est antérieure à la guerre de Troye. Cette ville subsiste encore : on l'appelle aujourd'hui Nègre-Pont, aussi bien que l'île.

Chéronée, *Cheronœa*, ville de la Grèce dans la Béotie, située à l'extrémité Nord de la Béotie, vers la Phocide, à l'Est de Lébadée. Elle s'appela d'abord Arné, du nom d'une fille d'Eole; mais Chéron, dans la suite, lui donna le sien. Cette ville, célèbre dans l'histoire par la victoire de Philippe sur les Grecs, et celle de Sylla sur les généraux de Mithridate, est plus recommandable encore pour avoir donné le jour à Plutarque.

Chio, *Chios*, île célèbre de la mer Égée, située sur les côtes de l'Asie mineure, au Couchant de la presqu'île de Glazomène, et à l'Orient de l'île d'Eubée; entre les îles de Samos et de Lesbos, dont la première au Sud-Est et la seconde au Nord-Est. La longueur de l'île est du Nord au Midi; sa plus grande largeur est dans la partie septentrionale. Elle est encore célèbre aujourd'hui par ses vins, comme elle le fut dans l'antiquité.

Choaspes où Choaspis, fleuve qui passe par la ville de Suse, à l'Est et assez loin du Tigre. Il coule du Nord au Sud, traverse la Cissie, et se jette, comme le Tigre, dans le golfe Persique. Hérodote dit que les rois de Perse ne buvaient point d'autre eau que celle de ce fleuve, et qu'ils en portaient une provision avec eux par-tout où ils allaient, après l'avoir fait bouillir.

L'Eulée arrosait la citadelle de Suse, selon Pline (1), qui ajoute aussi que les rois de Perse ne buvaient point d'autre eau. Cela prouve que le Choaspe et l'Eulée sont un seul et même fleuve (2);

(1) L. 6, c. 27.

(2) Larcher.

mais il est également probable que le Choaspe et l'Eulée viennent de deux sources réunies, soit à Suse, soit au-dessus, lesquelles passent tout près de cette ville du côté occidental, ne formant plus qu'un seul fleuve (1).

Choès, fleuve de l'Inde; Strabon appelle le Choès, Choaspès : je crois que c'est une faute. Le premier nom qui est donné à cette rivière par Arrien, et confirmé par celui de Coa, qu'on trouve dans le texte de Ptolémée, légère altération de Choès, paraît être le seul véritable. D'ailleurs le nom de Choaspe peut induire en erreur, et faire confondre le Choès avec le Choaspès de la Susiane. Denis le Périégète n'a pas su éviter cette faute; il nous assure que le Choaspe traînait *ses eaux indiennes*. Denis a voulu dire que le Choaspe, qui coulait près de Suse, était une branche de l'Indus. On doit plutôt penser que ce poète géographe, entraîné par l'autorité d'Aristote, qui met la source du Choaspe dans la Paropamise, et ne veut cependant parler que de celui de la Susiane, prolonge le cours de ce fleuve depuis les extrémités de l'Inde jusques dans la Susiane; c'est pour cette raison qu'il appelle *ses eaux indiennes*, voulant désigner par-là la région où cette rivière prend sa source. Cette manière de concevoir la situation et le cours des fleuves des pays lointains, n'était point sans exemple chez les Grecs, accoutumés à bouleverser la géographie de l'univers. Strabon rapporte que Diotime, chef d'une députation des Athéniens, assurait avoir remonté le Cydne de la Cilicie, jusques dans le Choaspe, qui le conduisit à Suse. Ce fleuve a donc été le sujet des plus étranges méprises. Remarquons

(1) B. p. 472.

encore que M. de l'Isle n'est point fondé à faire tourner le Choès dans l'Indus, et à lui donner un cours qui ne se concilie point avec la position actuelle des lieux. Le prétendu Choaspe, comme Strabon l'assure avec raison, va décharger ses eaux dans le Cophène. La marche de l'armée macédonienne, telle qu'Arrien nous l'a décrite, confirme le sentiment de cet ancien géographe (1).

Ainsi donc, le Choès prenait sa source au Nord de celle du Cophès, dans la partie Nord-Ouest du mont Paropamise, et se joignait au Cophès, vers la ville de Nogara ou Nysa.

CHORASMIENS (les), *Chorasmii*, habitaient au Nord-Est et à l'Est de la Parthie ; ils s'étendaient même jusqu'à la Sogdiane. Dans cette situation, ils étaient voisins de l'Acès et de la plaine où coulait ce fleuve, et habitaient dans des montagnes. Il paraît, par un passage de Strabon (l. II.), qu'ils n'étaient pas éloignés des Bactriens et des Sogdiens (2).

Pharasmane, roi des Chorasmiens, assura Alexandre qu'il était voisin de la Colchide et des Amazones ; c'est une erreur grossière. Les Chorasmiens habitaient à l'Orient de la mer Caspienne, sur les rives de l'Oxus, position que Ptolémée a très-bien observée ; il n'a point doublé ce peuple, comme on l'en a accusé sans aucun fondement. Le nom de Kharesme, ou Khoaresin, que l'ancien lieu, occupé par cette nation a conservé chez les Orientaux, démontre suffisamment la situation de cette nation Scythe, qui

(1) S. C., p. 239.

(2) Larcher sur Hérodote, t. VII, p. 97.

était une tribu, ou fesait partie de celle des Saques ou plutôt Saces, colonies des Abiens (1).

Choriène (roche de), *Chorienis Petra*, place forte de l'Asie, dans le pays des Parétaques. Cette forteresse donnait ou empruntait son nom à Choriénès, qui la rendit à Alexandre.

Ces Parétaques devaient faire partie de la Sogdiane, et en occuper les limites Sud-Est du côté de la Bactriane.

Cilicie, *Cilicia*, province de l'Asie mineure, située sur les côtes de la mer dans laquelle est l'île de Cypre. Elle s'étendait non-seulement au Nord de la Méditerranée, mais encore vers la partie Nord de la côte Est de cette mer jusqu'à Posidéium, ville frontière des Ciliciens et des Syriens. La Cilicie avait, à son Nord, le mont Taurus, et à l'Est, l'Amanus. On la divisait en deux parties; savoir, la partie Occidentale, qu'Hérodote appelle Cilicie montueuse ou trachée, et la partie Orientale, nommée Cilicie plate et unie.

La Cilicie fait actuellement partie de la Caramanie (2). *Voyez* piles ciliciennes.

Cillute, *Cilluta*. S'il était permis de régler des recherches sur les cartes de nos géographes modernes, nous pourrions découvrir une position pour chacune des deux îles qu'Alexandre découvrit à l'embouchure de l'Indus. Une des cartes de Dalrimple offre une île appelée Lari-Bundar (du nom de la ville), laquelle se rapporterait à Killuta; et nous retrouverions la se-

(1) S. C. p. 200.

(2) Larcher, sur Hérodote, t. VII, p. 98.

conde dans un autre îlot plus petit. Celle de la Rochette donne à penser que ce savant a suivi les indications de Dalrimple comme une autorité; mais cet illustre géographe, publiant les dessins et plans qui lui sont communiqués, sans répondre personnellement de leur exactitude, et ayant d'ailleurs exprimé ses propres doutes concernant Lari-Bundar, nous ne pouvons rien établir de positif à ce sujet. D'après la nature même du fleuve, il est facile de concevoir que l'ancienne côte a disparu, pour ainsi dire, sous de nouveaux amas de sable et de terre, et par l'effet de nouvelles accumulations; que le fleuve a pu couler dans de nouveaux lits, formés par l'art et par la nature, les lits anciens ayant été comblés à la longue (1).

Climax, montagne de l'Asie mineure dans la Pisidie. Sans la nommer, Arrien se contente de l'indiquer. Elle était située sur le bord de la Méditerranée, entre la ville de Phalesis Ouest et Pergues Nord-Est. (2)

Coelesyrie, *Cœlosyria.* Cette province, du temps d'Alexandre, était située au milieu des terres, entre le Liban et l'Antiliban. (3)

Colchide, *Colchis*, pays à l'Est du Pont-Euxin, à l'Ouest du Caucase. Les anciens s'accordent peu entr'eux sur ses bornes au Sud et au Nord. Elle est connue aujourd'hui sous le nom de Mingrelie. Danville lui donne pour limites, au Sud, le petit fleuve Bathys qui la séparait du Pont, et au Nord-Ouest, une petite chaîne de montagnes qui se trouvait à l'Est de la ville de Pityus.

Les Colchidiens étaient des Égyptiens descendans de

---

(1) B. p. 170.
(2) Voyez ci-dessus tom. 1. p. 123.
(3) Voyez ibid. p. 222.

quelques troupes de l'armée de Sésostris. Leurs terres produisaient, entr'autres choses, de très-beau lin.

Colonne, *Colonæ*, ville de l'Asie mineure, située au-dessus de Lampsaque, sur le chemin qui conduit à Hermote. C'était une colonie de Milésiens, au rapport de Strabon, qui place cette ville dans le territoire de Lampsaque.

Cophès, fleuve de l'Asie, qui, selon Pline, formait une des limites occidentales de l'Inde. Il prenait sa source dans la partie Nord-Ouest du mont Paropamise, coulait à l'Est, recevait les eaux du Choès près Nysa, et se jetait dans l'Indus, au Sud-Ouest de Taxila, au-dessous d'Embolime.

Corinthe, *Corinthus*, ville célèbre de la Grèce, située à l'entrée du Péloponèse, sur l'isthme qui en portait le nom.

Cette ville était placée au milieu de l'isthme, entre les deux mers, à une égale distance, que Pline évalue à soixante stades. *Voyez* dans Pausanias la description topographique de cette ville, et celle de ses monumens.

Cos, une des îles sporades, voisine de la Doride, près des côtes de l'Asie mineure, à l'entrée du golfe Céramique, à quinze milles d'Halicarnasse, selon Pline. Célèbre par ses vins, Cos ne le devint pas moins pour avoir donné le jour au médecin Hippocrate, au peintre Apelles, et à plusieurs autres grands personnages. Cos avait aussi été appelée *Ménèpe*, *Cex*, *Nymphœa et Caris*. Son nom actuel est Stanco et Stanchio.

Cosséens, *Cossæi*, peuple de l'Asie. La conquête des

Cosséens fut l'ouvrage de 40 jours. Ce peuple était la même tribu que celle appelée encore aujourd'hui *Koux* ou *Cosses*, et qui habite les montagnes du Louristan; comme Alexandre l'attaqua en venant du Nord, on peut croire que cette tribu occupait la partie septentrionale de la chaîne de montagnes dans laquelle est enfermée la Susiane, comme les Uxiens en occupaient la partie méridionale (1). *Voyez* SUSIANE.

CRÈTE, *Creta*, la plus considérable de toutes les îles de la Grèce, était située dans la Méditerranée, entre la Cyrénaïque et la Grèce. Strabon blame Eudoxe de l'avoir mise dans la mer Égée; et il ajoute qu'elle était baignée au Nord par cette mer, ainsi que par la mer Crétique ou la mer de Crète, et au Midi par la mer de Lybie. Cette description de Strabon paraît très-exacte; c'est celle qu'a suivie Danville dans ses cartes, pour l'intelligence de l'Histoire ancienne. Ptolémée met au Couchant de la Crète, la mer Adriatique, et à l'Orient, la mer Carpatienne. Cette île se nomme aujourd'hui Candie, dans l'Archipel.

CYDNUS, fleuve de l'Asie mineure dans la Cilicie; prenait sa source dans les montagnes du Taurus, et roulait des eaux limpides et froides. La ville de Tarse était située sur ses bords. Selon Paul Lucas, le Cydnus s'appelle présentement Méribafa ou Sinduos; du moins il nomme ainsi une rivière au bord de laquelle il met les ruines de la ville de Tarse.

CYPRE, *Cyprus*, île située dans le coin Est de la Méditerranée, au Sud de la Cilicie, à l'Ouest de la Syrie.

(1) B. 534.

Elle était autrefois jointe à la Syrie, dit Pline (1); mais la mer l'en a séparée, de même qu'elle a séparé la Sicile d'avec l'Italie.

Cypre a été très-célèbre dans l'antiquité. Strabon lui donne 1400 stades de longueur. Après avoir appartenu successivement aux Égyptiens, aux Perses, aux Grecs et aux Romains, elle est aujourd'hui sous la domination des Turcs.

Cyrène, *Cyrena*, ville de la Cyrénaïque en Libye, très-considérable par la noblesse et l'antiquité de son origine, la beauté de sa situation, la fertilité de son territoire, l'opulence et le mérite de ses habitans. Elle était située à onze milles du rivage de la mer, au rapport de Ptolémée; et, selon Strabon, à quatre-vingts stades d'Apollonie, qui lui servait de port. Cette ville fut célèbre par la naissance d'Aristippe, disciple de Socrate, par celle de Callimachus, d'Eratosthène, etc.

Cyropolis (ville de Cyrus), était située sur le Jaxarte, dans la Sogdiane. Ptolémée, et d'après ce géographe, Danville la nomment Cyreschata. C'était, selon Strabon, la dernière place au Nord de l'empire des Perses.

Cythnus, la huitième des Cyclades, était située au Nord de l'île de Sériphe, et au Sud de l'île de Cée: on estimait beaucoup les fromages de cette île.

Dahes, *Dahæ*. Bessus fut secouru par les Dahes, qui habitaient en-deçà du Tanaïs (Jaxarte), position beaucoup trop septentrionale. *Xantii*, *Pissuri*, *Aparni* ou *Parni*, étaient les surnoms des Dahes. Ils servaient à distinguer les trois divisions qui formaient le corps de cette nation. Celle connue sous le nom d'*Aparni*, habitait le pays le plus voisin de l'Hyrcanie, et les

(1) Hist. Nat. l. 2. c. 88.

bords de la mer Caspienne. Les *Xanthii* et les *Pissuri*, s'étendaient sur les côtes de cette mer, qui sont au même degré de latitude que l'ancienne Arie. Il est donc évident, par ce que je viens de dire de la position de ce peuple, d'après Strabon, qui s'accorde ici avec Ptolémée, que les Dahes étaient en-deça de l'Oxus, et ont été transportés mal-à-propos par Arrien sur les rives du Jaxarte. Danville les place au Midi de l'Ochus, région qui paraît avoir été leur vraie résidence, indiquée par Strabon.

Ce géographe rapporte qu'Arsace avait sous ses lois les Dahes, surnommés *Parni*, Nomades qui habitaient les environs de l'Ochus. On croyait que ces Scythes étaient une colonie des Dahes qui occupaient une contrée située au-dessus des Palus-Méotides, émigration semblable à celle des Abiens, qui, en se transplantant dans l'Asie, prirent les noms de *Sacæ*, *Amurgii*, *Aspasiaci*, comme les Dahes ceux d'*Aparni*, *Xanthii* et *Pissuri* (1). Comment concilier ce passage avec Mentelle, qui, *aussi d'après Strabon*, place les Dahes à l'Est du pont Euxin et des Palus-Méotides (2)?

DAMAS, *Damascus*, ville de Syrie, à l'Est de Sidon. Cette ville, qui ne le cède en célébrité à aucune autre de cette province, fut la métropole de la Phénicie du Liban. Les agrémens de sa situation dans une vallée que des courans d'eau fertilisent et rafraîchissent, et fameuse chez les Orientaux, sous le nom de Goutah-Demesk, ou de Verger de Damas, sont des garans de la haute antiquité de cette ville, comme ils l'ont toujours fait revivre après des calamités qui semblaient

(1) S. C. p. 211.

(2) Mentelle, Encyclopédie méthod., Géographie ancienne.

devoir l'anéantir. Le Chrysorrhoas se partage en différens canaux, dans cette ville et ses environs (1).

Dascylium, ville de l'Asie mineure, située en Bithynie, sur les côtes de la Propontide. Pline et Pomponius Méla l'appellent Dascylos; ce dernier la met au-delà du Rhyndacus, et Strabon, proche le lac Dascilitide. Son nom moderne est *Diaschilo* ou *Diascoli*.

Dium, ville de Macédoine, située sur le fleuve Hélicon, au pied du mont Olympe, à sept stades environ du golfe de Thessalonique, près des frontières de la Thessalie. Ptolémée place cette ville dans la Piérie, et la qualifie colonie. Elle subsiste encore à présent, sous le nom de Standia, dans la Turquie d'Europe.

Dragogues, *Dragogi*, ne se trouve guère que dans Arrien, qui les nomme avec les Drangues qui habitent la Drangiane.

Drangiane, *Drangiana*, province de l'Asie, bornée au Sud par les déserts de la Gédrosie; au Nord par l'Arie et le Paropamise; à l'Est, par l'Arachotie; à l'Ouest, par les déserts de la Carmanie et une partie de l'Arie. C'est aujourd'hui une des provinces de la Perse, sous le nom de Sigistan, Sittistan, Segestan ou Sagestan.

Drangues ou Zarangues, *Drangæ* ou *Zarangæ*, habitans de la Drangiane.

Drapsaque, *Drapsaca*, ville frontière de la Bactriane, située vers le Paropamise, aujourd'hui Bamian, selon Danville.

(1) Danville, Géogr. anc.

Dyrta, ville de l'Inde, abandonnée à l'approche d'Alexandre par les Assacéniens. Elle était située entre le Choès et l'Indus.

Ecbatane, *Ecbatana*, ville d'Asie, capitale de la Médie où les rois de Perse fixaient leur résidence pendant l'été, à cause de la fraîcheur de l'air. Diodore la met à 12 stades du mont Oronte, dans une plaine, et lui donne 250 stades de circuit; et Ptolémée la place à-peu-près de même. Danville prétend qu'on l'appelle actuellement Hamedan ou Amadan (1).

Déjocès, qui bâtit Ecbatane, lui donna sept enceintes (2), et au centre, établit son habitation dans un palais où il n'était pas permis de le voir. Delà, il donnait ses ordres dans tout l'Empire, semblable à la divinité qui, du lieu où on la suppose cachée, gouverne l'univers.

Eges, *Ægæ*, ville de l'Emathie dans la Macédoine, sur la rive septentrionale de l'Erigone, appelée depuis Edesse.

Ego-Potame, *Ægos-Potamos*, petite rivière, ville et rade du même nom, dans la Chersonèse, entre Callipolis Nord, et Seste Sud. L'Ego-Potame, ou rivière de la Chèvre, doit sa célébrité à l'événement qui ruina les affaires d'Athènes, et mit fin à la guerre du Péloponèse.

Egypte (l'), *Ægyptus*, est une vaste plaine, ou plutôt une longue et large vallée, qui s'étend du Sud au Nord, depuis le tropique du Cancer jusqu'à la Méditerranée : sa largeur se prend entre deux mon-

(1) Larcher.

(2) Superstition du nombre septenaire. Hérodote, l. II, c. 42.

tagnes ou deux chaînes de montagnes qui la bornent; l'une du côté de l'Arabie, l'autre du côté de la Libye ou Afrique; mais cette largeur n'est pas toujours égale; car, à l'extrémité du Nord, le long de la Méditerranée, la distance est d'environ 120 lieues. Au-dessus de l'endroit où était autrefois située Héliopolis, et de celui où est maintenant le Kaire, environ à cinquante lieues de la mer, l'Égypte diminue beaucoup en largeur, dans l'espace d'environ soixante-dix lieues, où les montagnes qui la bornent à l'Est et à l'Ouest ne sont quelquefois pas éloignées l'une de l'autre, de plus de six ou sept lieues. Au-dessus de cet espace, les montagnes s'éloignent un peu plus, et le pays va toujours en s'élargissant jusqu'à l'extrémité Sud (1).

L'Égypte se divisait en deux, ou plutôt en trois parties, qui sont : la Basse-Égypte, ou le Delta, la moyenne, ou l'Heptanomide, et la Haute, ou la Thébaïde. Consultez les Mémoires du général Reynier, p. 2-13.

Eléens, *Elœi*, nom commun aux habitans de l'Elide en général, et en particulier à ceux d'Élis, capitale de l'Élide.

Éléonte, *Elœus*, nom de lieu à l'extrémité de la Chersonèse de Thrace : ce fut-là qu'Alexandre s'embarqua pour l'Asie.

Éléphantis ou Éléphantine, ville de la Thébaïde, située sur le Nil, à 1800 stades de Thèbes, à un demi-stade de Syène (2). Pline (3) la met cependant à

(1) Larcher, sur Hérodote, t. VII, p. 157.
(2) Strab., l. XVII, p. 1171.
(3) L. V, c. 9, p. 257.

seize milles; mais il paraît qu'il se trompe. Cette ville se trouvait dans une petite île de même nom, que l'on appelle actuellement Geziret El-Sag, île fleurie.

Éleuthères, *Eleutheræ*, ville grecque de la Béotie, vers le Sud un peu Est de Thèbes.

Élymiotis; contrée qui paraît avoir pris son nom de la ville d'Élyma, et qui pénétrait au Nord dans la Macédoine. L'Élymiotis était baignée par le fleuve Haliacmon. Elle avait au Sud-Est, la Pélasgiotide; au Sud-Ouest, la Pélagonie; au Nord-Est, l'Émathie; au Nord-Ouest, le pays des Lyncestes.

Embolime, *Embolima*, ville des Indes, voisine au Sud-Ouest du rocher d'Aorne, sur la droite de l'Indus.

Éordaïque, *Eordaïcus*, fleuve de l'Illyrie, à l'Ouest de la Macédoine. On présume que c'est le même que l'Apsus; Arrien paraît être le seul qui lui donne le nom d'Éordaïque : il le fait couler non loin de Pellion.

Éordée, *Eordæa*. Le canton de l'Éordée était situé dans la Macédoine, au Sud-Ouest de l'Érigone, entre les Lyncestes, les Estréens et ce fleuve. Danville paraît avoir donné aux Lyncestes la place qu'il convenait de conserver aux Éordéens; car Strabon, décrivant la route de Pylon à Thessalonique, dit : On passe par Héraclée, par le pays des Lyncestes, celui des Éordes, par Édesse et Pella, etc. : donc les Éordéens étaient plus près d'Héraclée (2).

(1) Danville, mémoire sur l'Egypte ancienne et moderne, p. 214.

(2) Mentelle, ibid.

ÉPHÈSE, *Ephesus*, une des douze villes des Ioniens, située dans la Lydie : elle était maritime et placée au Sud du fleuve Caystre. Cette ville était ornée d'un temple magnifique de Diane, élevé entre la ville et le port, bâti par toutes les villes d'Asie, lequel fut brûlé par un fou, le jour de la naissance d'Alexandre.

Éphèse fut la patrie du philosophe Héraclite et du fameux peintre Parrhasius.

On y voit encore des ruines considérables ; mais ce n'est point le village connu aujourd'hui sous le nom d'Aiasoluck, comme le croient Danville (1) et le comte de Choiseul (2), ou du moins ce n'en peut-être qu'une petite partie (3).

EPIDAURE, *Epidaurus*, ville de la Grèce dans l'Argolide, sur la côte orientale, presqu'en face de l'île d'Égine, sur le golfe Saronique. Cette ville fut célèbre par son temple d'Esculape, qui avait pris, dit-on, naissance dans ses murs : ce fut le premier lieu où fut établi le culte de cette divinité. On nomme encore actuellement cette ville Pidaura.

ÉRIGONE, *Erigonus*, fleuve de la Macédoine qui, après avoir communiqué par un canal avec l'Axius, et grossi des eaux de l'Astrœus, se jette dans le golfe Thermaïque.

ÉRYTHRÉE (la mer), *Erythrœum mare*, s'étendait depuis le golfe arabique jusqu'à l'île de Taprobane, aujourd'hui Ceylan. Elle formait deux golfes : le golfe Persique et le golfe Arabique. Ces deux golfes fesaient partie de la mer Érythrée ; mais ils n'étaient pas

---

(1) Géographie abrégée, t. II, p. 40.
(2) Voyage pittoresque de la Grèce, p. 192.
(1) Larcher, ibid.

proprement

proprement la mer Érythrée, ils n'en étaient qu'une partie. *Voyez* Pline, l. VI, c. 13 (1).

ETHIOPIE, *Æthiopia*, contrée d'Afrique au-dessus de l'Egypte, appelée India par plusieurs auteurs anciens. Elle était baignée à l'Est par le golfe Arabique, et en continuant son étendue au Midi par la mer Erythrée. En général, les anciens ont désigné par ce nom les grandes parties de l'Afrique qui sont au Sud de l'Egypte et de la Libye.

ETOLIE, *Ætolia*, province de la Grèce, bornée au Sud par la mer ou détroit du golfe de Corinthe; au Nord, par la Thessalie; à l'Est, par la Phocide et la Locride; à l'Ouest, par l'Acarnanie, dont elle était séparée par l'Acheloüs. L'Etolie répond à ce qu'on appelle aujourd'hui le Despotat, la partie de la Livadie renfermée entre les rivières d'Aspri et de Fidari.

ETRUSQUES, *Etrusci*, habitans de l'Etrurie. Cette contrée de l'Italie s'étendait sur la rive occidentale du Tibre, depuis sa source dans l'Apennin jusqu'à la mer.

EULÉE, *Eulæus*, fleuve. *Voy.* CHOASPÈS.

EUPHRATE, *Euphrates*, l'un des plus grands fleuves de l'Asie. L'Euphrate paraît avoir toujours opéré sa jonction avec le Tigre à Khorna; mais comme, à partir des temps les plus reculés, les eaux de ce fleuve entretenaient, de l'un et de l'autre côté, des canaux creusés soit pour les besoins de l'agriculture, soit pour faciliter la communication entre les habitans, il est arrivé que l'un de ces canaux, qui passait par le vieux

(1) Larcher, ibid.

Basra, et tombait dans le Khore-Abdillah, a été pris mal-à-propos par Pline et par Arrien pour la véritable embouchure. Arrien semble tellement persuadé que le canal est l'embouchure, qu'au moment où Néarque vient jeter l'ancre à Diridotis, ou Térédon, dans le Khore-Abdillah, il appelle cela mouiller dans l'Euphrate. Ailleurs, il dit que cette embouchure, ou Khore, est presque comblée, par suite des révolutions naturelles qui mettaient à sec le fleuve au-dessus de son embouchure (1).

L'Euphrate et le Tigre ont leur source à peu de distance l'un de l'autre, dans la chaîne du mont Taurus, et après s'être séparés pour embrasser dans leur cours la vaste étendue de pays appelée la Mésopotamie, ils se réunissent à Gorno, ou Khorna, environ à la distance de cent trente milles du golfe Persique. Danville s'est trompé sur cette distance, qu'il abrège étrangement ; car, dans sa carte d'Asie, il la réduit à moins de soixante-dix milles ; et sur les deux dernières cartes qu'il a publiées, il la porte à un peu moins de cent milles. Mais on ne peut guère croire que le lieutenant M. Cluer, ait commis une erreur en la faisant de soixante-dix milles, seulement jusqu'à Basra. En effet, l'officier anglais eut plus d'une occasion de faire voile dans ce passage ; il a même donné des directions pour les navigateurs qui voudraient monter jusqu'à cette ville. Pline et Arrien indiquent deux embouchures, l'une pour le Tigre et l'autre pour l'Euphrate (2).

Les embouchures de l'Euphrate et du Tigre n'ont jamais été esquissées aussi habilement qu'elles le sont

(1) B. p. 462.
(2) Id. p. 450.

de la main de M. Dalrymple. Danville a composé exprès sur la matière un mémoire où il a déployé dans toute leur étendue ces connaissances géographiques qui le distinguèrent si éminemment. Toutefois il n'eut point les moyens d'instruction avec le secours desquels M. Dalrymple a dressé sa carte : il ne puisa point dans les sources qui furent ouvertes à ce savant anglais. A la tête du golfe et dans la position qu'il assigne à chacun des divers canaux de l'Euphrate, du Tigre et de l'Eulée, Danville s'est mépris gravement faute d'avoir eu les données que nous ont fournies depuis Niebuhr en écrivant son voyage, et les navigateurs anglais en publiant le résultat de leurs recherches. C'est aux travaux des uns et des autres que M. Dalrymple est redevable de cette précision merveilleuse qui caractérise toutes ses observations; on a la satisfaction de reconnaître qu'Arrien est devenu plus conséquent avec lui-même, à mesure que des lumières nouvelles se sont répandues sur la matière (1).

Eurymédon, fleuve de l'Asie Mineure. Il prenait sa source dans le Taurus, aux monts Selgiques, coulait dans la Pamphylie, du Nord-Est au Sud-Ouest, baignait les murs d'Aspendes, et se jetait dans la mer de Pamphylie au Nord de Sidé.

Euxin (Pont). *Voy.* Pont-Euxin.

Evergètes, *Evergetæ*, surnom des Agriaspes. *Voy.* Agriaspes.

Gabes, place forte sur la frontière des Sogdiens et des Massagètes. On croit en retrouver le nom et l'emplacement dans Kaûos.

(1) Id. p. xiv.

Gades était une île et une ville ainsi nommées par les Phéniciens et par les Carthaginois leur colonie, d'un mot punique, qui, en leur langue, signifie baie ou cloison. Elle était située au-delà des colonnes d'Hercule, un peu au Sud des embouchures du Bætis, ou Guadalquivir, vers un détroit auquel elle donne le nom de *Fretum Gaditanum*, à vingt-cinq mille pas de l'entrée de ce détroit, à la tête de la Bétique. Elle est éloignée de la Terre-Ferme d'environ sept cents pieds. Du côté qui regarde l'Espagne, à la distance d'environ cent pas, il y avait une autre île nommée Erythie. Les anciens connaissaient deux îles dans cet endroit. Peut-être les appelaient-ils toutes deux Gades en grec, et c'est peut-être aussi pour cette raison qu'ils se servaient du pluriel. La plus grande des deux est celle qu'on appelle aujourd'hui Cadix (1).

Gange, *Ganges*, fleuve de l'Inde plus considérable que l'Indus et le Nil. Ses sources et la partie supérieure de son cours, jusqu'au lieu où, de Scythe qu'il est dans l'origine, il devient Indien, n'ont été connues que de nos jours. La plus puissante des nations de l'Inde, les Prasides, occupaient Palibothra, la plus grande des villes de cette contrée, située sur les bords du Gange. Ce fleuve se jète par sept bouches dans l'Océan (mer des Indes), au fond du golfe de Bengale.

Gaugamèle, *Gaugamela*, bourg de l'Assyrie non loin du Tigre, entre le Boumade et le Zabus. C'est dans ses plaines que se livra la bataille connue sous le nom d'Arbelles.

Gaza, ville de la Palestine, située au Midi de cette contrée, vers l'Egypte, non loin de la mer, entre

(1) Larcher, sur Hérodote, t. VII, p. 154.

Ascalon et Raphia. Détruite par Alexandre, elle a été rétablie et subsiste encore sous le même nom et dans le même emplacement.

Gaza, ville de l'Asie, dans la Sogdiane, sur les bords du Jaxarte, entre Cyropolis et Alexandrie.

Gédrosie (la), *Gedrosia*, est un plat pays, enfermé par une chaîne de montagnes. La terre y est dévorée par les ardeurs du soleil, et frappée d'une extrême stérilité. Le nom moderne de cette partie de pays est Mekran, ou Cutch-Mekra; elle se trouve désignée sous le nom de Bloachée et Brodia dans le journal du commodore Robinson, publié par le lieutenant Porter (1).

Elle était bornée au Sud par la mer Erythrée; au Nord, par la Drangiane et l'Arachosie; à l'Est, par l'Inde; à l'Ouest, par les déserts de la Carmanie.

Gereste, *Gœrestus*, ville maritime au Levant de l'île d'Eubée, subsiste encore aujourd'hui sous le nom de Geresto.

Gètes, *Getœ*. Les Gètes et les Daces occupaient un grand espace de pays qui, de la rive du Danube, s'étendait vers le Nord jusqu'aux frontières de la Sarmatie d'Europe, en y comprenant les Iazyges, nation Sarmate établie entre la Pannonie et la Dace. Il y a tout lieu de croire que les Gètes étaient Scythes d'origine. Quoique les Daces et les Gètes paraissent avoir formé un seul corps politique, on voit cependant une distinction d'emplacement, en ce que les Daces ont leur district particulier assigné au-dessus des Gètes, et ceux-ci plus bas, sur le fleuve et vers le Pont-Euxin. Le nom des Gètes est plus familier aux Grecs; celui

(1) B. p. 182.

des Daces aux Romains ; et ce dernier fait celui de la contrée (1).

Glaucaniques, Glauses, *Glausæ*, peuple indien qui habitait le pays à l'Est des Etats de Porus.

Gordes, *Gordium*, ville de l'Asie Mineure, dans la grande Phrygie. Quinte-Curce, en parlant de l'arrivée d'Alexandre à Gordes, capitale de la Phrygie, et qui fut autrefois le séjour du fameux roi Midas, nous assure que cette ville était située sur la rivière de Sangaris, et également distante de la mer du Pont et de celle de Cilicie. Gordium, qui n'était plus du tems de Strabon qu'un village, fut rétabli bientôt après pendant le règne d'Auguste, sous le nom de Juliopolis. La position que lui donne M. Danville, à vingt-cinq lieues du Pont-Euxin, et à quatre-vingts lieues de la mer de Cilicie, s'accorde avec sa latitude de quarante degrés et dix minutes rapportée par Ptolémée; et elle est encore autorisée par la distance qui étoit entre Constantinople et Juliopolis, suivant les mesures que nous fournit l'itinéraire d'Antonin. Ainsi Quinte-Curce a donné à cette ville une position de vingt-sept lieues plus méridionale qu'elle ne devait l'avoir (2).

Gordyène, *Gordyæna*, contrée septentrionale dans les montagnes de l'Assyrie. On présume qu'elle fut habitée par les Cardaques ou Carduques de l'armée de Darius.

Granique, *Granicus*, fleuve de la Mysie, prend sa source dans le mont Ida, et va se perdre dans la Propontide, à l'Ouest de Sidena. Ce fameux Granique, que des voyageurs se sont flattés de traverser en pas-

(1) Danv., géograph. anc.
(2) S. C. p. 170.



sant le Rhyndaque, qui est plus considérable, paraît un torrent nommé Ousvola, moins fort que celui qui succède sous le nom de Satal-Déré (1).

GRÈCE, *Græcia*, contrée de l'Europe, bornée au Nord par l'Illyrie et la Thrace ; au Sud, à l'Est et à l'Ouest par diverses parties de la Méditerranée, qui empruntent leurs noms des pays dont ils baignent les côtes. On divise la Grèce en quatre grandes parties ; 1°. la Macédoine, 2°. la Thessalie avec l'Epire, 3°. la Grèce proprement dite, 4°. le Péloponnèse.

La Grèce est un pays trop connu, d'ailleurs, elle fut trop peu le théâtre des expéditions d'Alexandre, pour que nous croyons devoir entrer dans de plus grands détails.

GURÉE, *Guræus*, fleuve de l'Inde, prend sa source dans les montagnes du Paropamise, qui séparent l'Inde de la Bactriane, et coule au Midi entre le Cophès et l'Indus, dans lequel il se jète au-dessous du rocher d'Aorne.

GURÉENS, *Guræi*, peuple indien qui habitait les bords du Gurée.

HALYCARNASSE, *Halycarnassus*, ville maritime de l'Asie Mineure, dans la Carie, située vers la pointe du golfe Céramique, au Nord de l'isthme, de la péninsule de Cnidie. Elle avait un port, d'excellentes fortifications et de grandes richesses. Le lieu où elle était située s'appelle aujourd'hui Tabia, selon quelques géographes, et Boudron, selon d'autres.

Halycarnasse était la capitale de la Carie ; les rois y faisaient leur résidence ordinaire. Mausole, un d'entr'eux, consacra une partie de ses trésors à la

(1) Danv., ibid.

construction de ces superbes édifices, dont on trouve la description dans Vitruve. C'était dans une de ses places publiques que l'on admirait une des sept merveilles du monde, le superbe monument connu sous le nom de Mausolée.

Célèbre par le palais de ses rois, ses édifices et le tombeau de Mausole, Halycarnasse l'est encore plus pour avoir donné naissance à deux célèbres historiens, Hérodote, le père de l'histoire, et Denys, auteur des Antiquités Romaines (1).

Halys, un des plus grands fleuves de l'Asie Mineure, prenait sa source fort au loin, vers ce qu'on appelait l'Arménie Mineure, et après avoir traversé d'Orient en Occident tout le Nord de la Cappadoce, il est joint par une rivière sortant du mont Taurus, et à laquelle le nom de *Halys* a été également attribué. De grands circuits qui succèdent dans son cours, en tournant au Nord, vont se terminer dans le Pont-Euxin. Il porte aujourd'hui, chez les Turcs, le nom de Kizil-Ermak, ou Fleuve Rouge (1).

Hebre, *Hebrus*, fleuve de la Thrace, prend sa source dans les montagnes à l'Ouest de Philippopolis, coule à l'Est jusqu'à son confluent avec l'Agrianes, et de-là tourne vers le Sud se précipiter dans la mer Egée.

Héliopolis. Il y eut en Egypte deux villes de ce nom; l'une hors du Delta, assez près de Babylone : c'était un petit endroit peu connu, et qui a été confondu la plupart du tems avec la ville célèbre de même nom. Celle-ci était dans le Delta, assez près de la pointe, entre le canal Sébennytique et le Canopique. Dan-

(1) Larcher, sur Hérodote, t. VII, p. 168.
(2) Danv., ibid.



ville l'a placée au lieu qu'occupait la première, contre ce qu'en dit Hérodote, et il confond ainsi Tanis avec Zoan.

Cette ville célèbre par le temple du Soleil et le bœuf Mnévis qu'on y adorait, était entièrement déserte du tems de Strabon. On y voyait de grandes maisons destinées aux prêtres, qui, d'abord, s'appliquaient à la philosophie et à l'astronomie, mais qui, par la suite, abandonnèrent ces sciences pour vaquer uniquement au service des autels. On montrait, dans ces maisons, les appartemens qu'avaient occupés Platon et Eudoxe son disciple. Un peu au-dessus de la ville était l'observatoire d'Eudoxe.

Héliopolis est entièrement détruite : j'ignore si on a élevé sur ses ruines une ville nouvelle ou un village ; mais ce ne peut être Mataréa, qui est hors du Delta, et près de la première ville dont j'ai parlé (1).

Hellespont, *Hellespontus*, détroit par lequel on entre de la mer Egée, ou Archipel, dans la Propontide, ou mer de Marmora. On le nomme aujourd'hui détroit des Dardanelles : il s'étend du Midi au Nord, et n'a pas plus de dix à douze lieues de long. On appelait Hellespont non-seulement ce détroit, mais encore ses côtes à droite et à gauche, tant en Europe qu'en Asie. On donnait aussi le nom d'Hellespont à une partie des côtes de la Propontide, même jusqu'à Bysance et à Chalcédoine (2)

Hémus (Mont), *Hœmus mons*. Cette montagne sépare au Nord la Thrace d'avec la Mœsie Inférieure. Elle commence au mont Rhodope, et ne termine sa longue

(1) Larcher, ibid.

(2) Larcher, ibid.

chaîne qu'en poussant un promontoire en grande saillie dans le Pont-Euxin. Ce promontoire, appelé autrefois *Hæmi-Extrema*, est aujourd'hui *Emineh-Bourun*, comme l'*Hæmus-Mons* est *Emineh-Dag* (1).

Hermote, *Hermotum*, ville de l'Asie Mineure, au bord de la Propontide, au Nord d'Adrastée, entre Colone Ouest, et le Granique Sud-Est.

Hermus, fleuve de l'Eolide, qui prend sa source dans la Phrygie, coule au Sud-Ouest et près de la ville de Sardes : il reçoit entr'autres fleuves le Pactole et l'Hyllus, jaillit d'une montagne consacrée à Dindymène, et se décharge dans la mer près et au Sud de Phocée. Pline (2) met sa source près de Dorylée, ville de Phrygie, et dit, ainsi que notre auteur, qu'il donne aux plaines par où il passe le nom d'*Hermi-Campi*. Ces plaines sont situées entre Smyrne et Sardes. Ce fleuve s'appelle aujourd'hui Sarabat, ou Kèdous, ville de ce nom, près de sa source (3).

Héroopolis, ou **Patumos**, ville du Nome Arabique, qui a donné son nom au golfe Héroopolitès, connu actuellement sous celui du golfe de Suez. Elle est à l'extrémité du golfe Arabique, près d'Arsinoé, du côté de l'Egypte. Il y a grande apparence que c'est aujourd'hui la ville de Héron, dont parle Baudrand (4). Billecoq, d'après le D. Vincent, en fait la capitale, et la place dans l'intérieur du pays (5).

---

(1) Danv., ibid.

(2) Hist. nat., l. v, c. 29.

(3) Larcher, ibid.

(4) Larcher, ibid.

(5) B. p. 550.

HYDASPES, fleuve de l'Inde, connu sous ces noms divers :

Hydaspes.	SELON :	Arrien, Strabon, Ptolémée, etc.
Bidaspes.		Ptolémée.
Bedusta.		Le sanscrit, suivant l'ayéen akbary.
Vetasta.		Le sanscrit, suivant Tieffenthaler.
Dindana.		Au bas des montagnes de Cachmyr (Tieffenthaler).
Chelum.		Persan ou mogol (Cheref-Eddin).
Zalam.		Forster, etc.
Jalam ou *Jalum*. .		Forster, etc.
Djalam.		Forster, etc.
Zeloom.		Entre Aurungabad et Rotas (Tieffenthaler).
Jamad.		D'une île ainsi nommée, et qui se trouve sur une partie de son cours (Tieffenthaler).
Behut.		Dans l'Indoustan, suivant l'ayéen akbary.

Telle est cette liste, qui présente douze noms pour un seul fleuve, et qui suffit pour expliquer et même pour rendre excusables les erreurs auxquelles aurait pu donner lieu une pareille variété. Toutefois Zeloom, Zalam, Jalam, ou Djalam, Chelum, ont la même consonnance, modifiée par le Dj Persan. Dindana est un nom du fleuve dans une partie de son cours, et Jamad dans une autre. Behut est la dénomination en usage parmi les Mogols; elle a un rapport évident avec Bedusta, ou Vetasta du Sanscrit, comme avec le Bidaspe ou Hydaspe des Grecs; et toutes ces ressem-

blances proviennent de la relation qui existe entre les voyelles *a* et *u* dans l'orthographe orientale, ou de l'affinité des consonnes *b* et *v* avec l'*h* aspirée.

Danville a pris ce fleuve pour l'Indus d'Arrien; une erreur première est devenue ainsi la source de toutes les autres : mais la position de l'Hydaspe est déterminée d'une manière trop précise dans l'Ayéen-Akbary, pour qu'on puisse à l'avenir commettre de semblables méprises. Nous y voyons que l'Hydaspe a sa source dans la province de Cachmyr, et qu'il est navigable pour des vaisseaux de 200 tonneaux jusqu'à Syrinnagar, capitale de cette province (1).

La largeur moyenne de l'Hydaspe est indiquée là où nous nous serions assurément attendu le moins à la trouver établie; c'est dans Quinte-Curce. Il dit qu'elle est de quatre stades, ou d'un demi-mille; et si nous admettons avec Forster que celle de l'Indus, au-dessus de l'Attock, fut de trois quarts de mille dans un tems de l'année où ses eaux n'étaient pas encore beaucoup grossies par les pluies, c'est établir une proportion très-raisonnable, que de donner à l'Hydaspe un demi-mille de largeur, dans une saison où l'on peut supposer que l'augmentation du volume de ses eaux, occasionnée par ces mêmes pluies, n'a pas entièrement cessé.

Il est digne de remarque que le même Quinte-Curce, en parlant de ce fleuve, emploie les expressions suivantes: *Profundo alveo;—stagnantibus aquis;—occultis saxis;—sine vado;—in medio amne insulæ crebræ;—una insula amplior cæteris;* toutes circonstances qui s'accordent ensemble, et dont la dernière est conforme à ce que dit Arrien, quoique

(1) B. p. 88.

Diodore n'en ait point fait mention (1). *Voy*. Quinte-Curce, l. 8, c. 13.

Hydraotes, fleuve de l'Inde, est connu sous ces noms divers :

Hydraotes.	SELON :	Arrien.
Hyarotes.		Strabon et Quinte-Curce.
Iyrawutti.		Le sanscrit de l'ayéen akbary.
Ivaratti.		Le sanscrit de Tieffenthaler
Rhuadis.		Ptolémée.
Adris et Adaris. .		Commentateurs de Ptolémée.
Rave ou *Ravee*. .		Le persan ou l'indoustan (2).

L'Hydraote se jète et perd son nom dans l'Acésinès.

Hyparne, ville maritime de l'Asie Mineure, sur les frontières de la Carie et de la Lycie. Comme Arrien paraît le seul historien qui fasse mention de cette ville, on ne peut, d'après ce qu'il en dit, indiquer d'une manière précise sa position géographique.

Hyphase, fleuve de l'Inde, connu sous ces noms divers :

Hyphasis.	SELON :	Arrien.
Hypasis.		Pline, l. 7, c. 17.
Hypanis		Strabon, l. 15.
Beascha		Le sanscrit et Tieffenthaler.
Beypasha.		Le sanscrit de l'ayéen-akbary.
Bibasis ou *Bipasis*.		Ptolémée.
Beah, Bea, Beand, Biah		Le persan ou l'indoustan (3).

(1) Id., p. 123.
(2) B. p. 95.
(3) B. p. 96.

On présume qu'il se jète dans l'Acésinès (*voyez* Acésinès), malgré que quelques auteurs le fassent perdre dans l'Indus, et même dans la mer.

« Après avoir soumis la partie des Indes, qui avait dépendu de l'empire des Perses, Alexandre ne songea plus qu'à son retour à Babylone. La même sagesse qui l'avait fait arrêter sur les frontières de l'Arabie, ne lui permettait point de passer l'Hyphase. Cette rivière fut le terme de son empire, comme elle l'avait été de celui de Darius (1) ». Si Linguet, dans son Siècle d'Alexandre, eût du moins indiqué les sources où il puise son système, on pourrait, en le consultant, apprécier ses autorités, les comparer à celles des historiens d'Alexandre; et il est difficile de concevoir comment un moderne ose, avec si peu de mots, et sans les moindres preuves, contredire, sur cette matière, tout ce que les historiens ont avancé.

Hyrcanie, *Hyrcania*, grand pays d'Asie situé au Sud de la partie Est de la côte Sud de la mer Caspienne, dont la partie Est s'appelle mer Hyrcanienne, et la partie Ouest mer Caspienne, à l'Est de la Médie, au Nord de la Parthie, dont elle est séparée par le mont Corone, à l'Ouest de la Margiane. C'est un pays montagneux, couvert de forêts et impraticable à la cavalerie (2)

Iasséens, *Iassæi*, habitans d'Iassus, ville de la Carie, située au fond du golfe Iassique, au Nord d'Halycarnasse, et à l'Est de Mynde. C'est présentement Askemkalesi.

Iazyges (les), nation Sarmate, étaient établis entre la Panonnie et la Dace. Ils étaient surnommés Meta-

(1) Linguet, siècle d'Alexandre.

(2) Larcher, ibid.

nastæ, ce qui les désigne comme transplantés ou poussés hors de chez eux. Il y avait en effet d'autres Iazyges établis sur le palus Méotide. Quant aux premiers, il est remarquable que, malgré les révolutions que la Hongrie a éprouvées, ils y sont encore connus dans les environs d'une ville, à la hauteur de Bade, et dont le nom d'Iaz-Berin signifie fontaine des Iazyges (1).

Icare, *Icaria*, nom d'une île de la mer Egée, qu'Alexandre donna à une autre île du golfe Persique

Ichthyophage, *Ichthyophagi*. Ptolémée considère toute la côte habitée par ce peuple, jusqu'à Mosarna, comme étant la Karmanie; et quant à la question de savoir si la Gédrosie est une partie de cette province, ou forme une province elle-même, c'est ce qui ne nous importe guère; mais la côte doit avoir reçu de Néarque même, le nom que Néarque lui donne; car ce nom est grec, et l'amiral de la flotte d'Alexandre est le premier Grec qui ait été à la reconnaissance de la côte. Il se peut aussi que ce soit une traduction d'un nom de la langue naturelle; car on sait que les Grecs se complaisaient dans les traductions de ce genre, quelquefois au grand préjudice de la géographie. Mais quoique les peuples habitans de cette côte se nourrissent de poisson, il en est fort peu, parmi eux, qui soient pêcheurs. En effet, ils n'ont qu'un petit nombre de barques; encore celles dont ils se servent sont-elles très-mauvaises, et peu propres à l'usage auquel ils les emploient. Le poisson qu'ils mangent, c'est le flux et reflux qui le leur apporte: à cet effet, ils tendent sur la côte un filet, soutenu par des pieux, dans une longueur de plus de deux cents yards: à la marée mon-

(1) Danv., t. 1, p. 320 et 4.

tante, le poisson vient se prendre au filet, et reste enfermé dans des creux ou inégalités du sable, qui sont tantôt pratiqués à dessein, tantôt formés par le hasard seul. La majeure partie de celui qu'ils attrapent de cette manière, consiste en poisson de la petite espèce; mais ils en prennent aussi beaucoup de gros, qu'ils vont chercher dans les creux dont j'ai parlé, et d'où ils les retirent avec des filets. Leurs filets sont composés de l'écorce ou des fibres du palmier qu'ils tressent en forme de corde, et dont ils font ainsi des filets tout semblables à ceux qu'emploient les pêcheurs dans d'autres pays. En général, ils mangent le poisson tout cru, et à l'instant même où ils viennent de le tirer de l'eau; du moins est-ce leur usage à l'égard du poisson de la petite espèce, lorsque la chair n'en est point trop dure. Quant aux gros poissons, et à ceux dont la chair résiste sous la dent, ils les exposent au soleil et les broient avec un pilon, de manière à les réduire en une pâte qu'ils conservent, et dont ils s'approvisionnent. Ils se servent de cette pâte au lieu de farine ou de pain; plusieurs d'entr'eux en font une espèce de gâteau ou de gruau. Le bétail même se nourrit de poisson séché; car il n'y a ni herbages, ni pâturages sur la côte. La mer jète pareillement sur ses bords une quantité considérable d'huîtres, de crabes et de testacées; et quoiqu'il ne soit fait mention que deux fois de cette ressource dans le voyage de Néarque, nous ne pouvons guère douter qu'elle n'ait été le principal moyen de subsistance des Macédoniens, à bord de la flotte, durant leur navigation. Le sel est ici une production de la nature, expression par laquelle nous devons entendre que l'action du soleil, dans cette latitude, suffit pour opérer l'évaporation et la cristallisation du sel, sans le secours du

du feu. De ce sel, les habitans de la côte extrayaient une substance humide, dont ils faisaient le même usage que les Grecs de l'huile. La plus grande partie du pays est tellement sauvage, que les naturels n'ont guères, avec le poisson, que des dattes pour se nourrir. Dans un petit nombre d'endroits, on sème un peu de grain, et chez ces peuples misérables, le pain est une nourriture recherchée, un article de luxe en quelque sorte ; le poisson tient lieu de pain. La plupart des naturels vivent dans des cabanes fort étroites, où ils sont presqu'étouffés : seulement ceux d'entr'eux qui occupent un rang un peu plus distingué, habitent des maisons construites d'os de baleines ; car ces monstres marins sont fréquemment jetés par la mer sur la côte, et lorsque leur chair est pourrie, les naturels en prennent les os ; de ceux qui sont plats, ils font des planches et des portes ; les côtes et les mâchoires sont employées par eux à faire des poutres ou solives. Plusieurs baleines, de celles que les vagues amènent à la côte, ont jusqu'à cinquante yards de long. Strabon confirme à cet égard les détails donnés par Arrien, et il ajoute que des vertèbres, ou épine du dos de la baleine, les naturels formaient des espèces de mortiers, dans lesquels ils pilaient la chair du poisson, et qu'ils en composaient une pâte au moyen d'un peu de farine avec laquelle ils la mélangeaient.

Nos voyageurs modernes n'ont pas augmenté beaucoup dans leurs récits l'idée que nous ont laissée les auteurs anciens, des ressources par lesquelles les malheureux habitans de ces parages pourvoient à leur subsistance. Barbosa, Thévenot, Tavernier et Niébuhr, tous parlent du poisson comme étant la seule nourriture des naturels de la côte, et de ceux qui viennent après eux en montant depuis cet endroit

jusques dans le haut du côté oriental du golfe Persique. Selon le lieutenant Porter, ils ont de plus, mais en petit nombre, des chèvres et des bêtes à laine, qui ne sont point d'une bonne espèce, quoiqu'elles se vendent fort cher parmi eux. Le même voyageur ne parle qu'une seule fois des productions végétales de la côte, à l'occasion de Churbar, où il en trouva d'excellentes, mais où elles ne sont pas communes. Quant à ce qu'ont prétendu les auteurs, savoir, que les naturels de cette côte se nourrissent habituellement de la chair du chameau, c'est un point qui n'est pas bien établi. Néarque, qui se procura un certain nombre de ces animaux à Trœsos, semble avoir été réduit à en faire un moyen de subsistance pour la flotte, à-peu-près comme les habitans d'une ville assiégée le sont quelquefois à manger de la chair de cheval. Mais, excepté dans cette occasion, le journal n'en parle jamais comme d'une ressource à laquelle les Macédoniens de l'expédition aient eu recours. Marcien fait mention d'une tribu nommé les *Mangeurs de chameaux*, tribu habitante de la Karmanie. Ne seraient-ce pas plutôt les Engraisseurs de chameaux! Un autre est appelé par lui *Mangeurs de tortues*; il nous l'indique comme fixée à Samijdaké, sur la côte des Ichthyophages. J'inclinerais assez à penser que toutes ces dénominations doivent être regardées comme autant de preuves du dégoût que les mœurs et les habitudes des naturels avaient inspiré aux Grecs.

La mer jète-t-elle encore aujourd'hui des baleines sur cette côte? Les maisons des naturels sont-elles toujours construites avec les os de ces monstres marins? Voilà sur quoi je n'ai trouvé aucun éclaircissement dans les auteurs modernes. Le silence du lieutenant Porter semblerait prouver la négative; car c'est

là une particularité qui meritait bien autant de fixer l'attention d'un voyageur moderne, que celle d'un navigateur ancien.

Ilion était le nom de Troye avant sa destruction par les Grecs. Bâtie, partie sur une colline et partie dans une plaine, elle était située à trente stades de la mer. *Voyez* Troye.

Ida (mont), dans la Troade, où Pâris prononça entre les trois déesses. Cette montagne est située à l'Est de Troye.

Illyrie (l'), *Illyria*, était le pays contenu entre la Naranta et le Drilo ou Drin. Les auteurs anciens ne sont nullement d'accord sur les limites de cette contrée.

Les Illyriens occupaient le pays voisin de la mer Adriatique, jusqu'aux confins de l'Épire : depuis, cette contrée, réunie à la Macédoine par les Romains, porta le nom d'*Epirus Nova* (1).

Inde (l'), *India*, est le pays le plus vaste et le plus célèbre de l'Asie, dont les Perses n'avaient subjugué qu'une très-petite partie, avant Alexandre.

Cette immense région, que les géographes arabes divisent en deux parties, l'une occidentale, qu'ils appellent *Sind*; l'autre, qui regarde l'Orient, et qu'ils nomment *Head*, est habitée par un peuple dont la religion, les mœurs et la police, semblent démontrer l'antiquité. Ce riche et fertile pays porte les noms de *Sindou* et de *Zomboudipo*, dans les plus anciens livres de cette nation, écrits en sanscrit. Il faut avouer qu'avant le siècle d'Alexandre, cette belle contrée était très-peu connue de l'univers. La relation de Ctésias et les faibles notions qu'Hérodote

(1) Danv., I, 232.

» et des cerfs avec leurs bois ». Le judicieux géographe que je viens de citer, nous apprend qu'il avait souvent occasion de remarquer toutes ces fables et ces contes ridicules, en écrivant la vie d'Alexandre. Les historiens de ce Prince, pour avoir puisé dans de pareilles sources n'ont pu éviter de nous transmettre beaucoup de traits fabuleux.

Diodore fait mention de serpens de seize coudées, d'arbres de soixante-dix coudées de haut, et dont l'ombre avait trois plèthres d'étendue. Arrien, moins crédule, en parlant de faits à-peu-près semblables, les réfute et en démontre l'absurdité (1).

Arrien nous a conservé dans ses Indiques, des détails géographiques très-précieux. Nous ne trouvons point chez les modernes, une topographie aussi exacte de l'intérieur de l'Inde. . . . . « Cet » opuscule nous apprend bien des circonstances plus » propres, dit M. Danville, que les notions actuelles » à instruire de ce que deviennent les rivières de cette » région entr'elles ».

L'habile géographe rend encore à cet historien, la justice qui lui est due, sur les autres détails que nous fournit son Itinéraire de l'armée macédonienne dans l'Inde, et il avoue que c'est l'auteur le plus accrédité qui soit à consulter sur ce sujet. La lecture du quatrième chapitre des Indiques, suffit pour faire connaître la justesse et la précision d'Arrien, sur le Gange, les rivières qui s'y jètent, et sur les peuples circonvoisins. Je ne saurais cependant dissimuler qu'on n'y aperçoit pas la même clarté, touchant les rivières qui mêlent leurs eaux à celles de l'Indus. Cet auteur paraît avoir suivi sur ce

(1) S. C. p. 230.

sujet, des relations différentes de celles qu'il a employées dans son histoire des Expéditions d'Alexandre. Critique aussi judicieux que savant géographe, Strabon nous a laissé une description de l'Inde, très-propre à répandre la lumière sur les pays qu'Alexandre y a parcourus. Il choisit, avec discernement, les opinions qui lui paraissent les plus vraisemblables; il sait lier avec art la relation abrégée des expéditions macédoniennes, aux détails géographiques, à ceux qui concernent les mœurs, les usages, la philosophie des Indiens, et les productions du pays qu'ils habitent, et il enchaîne tout cela d'une manière qui peut en même-temps éclairer et intéresser le lecteur.

J'ai comparé Ptolémée avec ce judicieux écrivain, avec Pline, que sa précision rend souvent obscur, et dont la nomenclature géographique n'est point exempte de fautes, et enfin avec les historiens de la Vie d'Alexandre : il m'a été impossible, non-seulement d'accorder ce géographe avec ces auteurs, mais seulement de me former, d'après son texte, une idée juste du cours des différentes rivières de l'Inde, ou du moins qui ait quelque rapport avec la position actuelle des lieux. Le Bidaspes ou l'Hydaspe reçoit, selon lui, successivement deux rivières, Sandabalis et Adrius ou Rhuadis, et se décharge ensuite dans celle de Zadradus, laquelle, après avoir rencontré à sa droite la rivière de Bibasis, (c'est sans doute l'Hyphase ou Hyphasis) dont le cours est peu considérable, va se rendre dans l'Indus..... « Ce n'est pas tant la diversité de quelques noms » qui déplaît dans cette exposition, remarque judi» cieusement M. Danville, que le défaut dans la ma» nière de faire courir ces rivières les unes par ra-

» port aux autres ». Les marches d'Alexandre, dans le récit de Strabon et d'Arrien, nous fournissent des détails plus satisfaisans, et dont l'application à la position actuelle des lieux, n'est point impossible. (1)

INDUS, grand fleuve d'Asie, donne son nom au pays qu'il arrose. Il coule du Nord vers le Sud-Ouest, fait un coude vers le Sud-Est et se jète dans la mer Érithrée.

M. Danville accuse les historiens d'Alexandre d'avoir pris le Tchénau pour l'Indus, et d'avoir ainsi doublé ce dernier fleuve...... « La suite de l'ex» pédition d'Alexandre, dit le savant géographe, » veut que le Tchénau, soit la rivière qu'il traversa » sous le nom d'Indus; car, au lieu de quatre » fleuves à reconnaître, dans la suite de cette expé» dition, comme on verra ci-après, il y en aurait » indubitablement cinq...... »

Elle ne nous en présente au contraire que quatre. Alexandre part de Taxila, arrive à l'Hydaspe, traverse ce fleuve, ensuite successivement l'Acésinès, l'Hydraote et l'Hyphase. Le conquérant macédonien, selon Strabon, ayant ouï-dire que les rivières de l'Inde se déchargeaient les unes dans les autres, dirigea sa marche au-dessous de leur confluent, afin d'éviter plusieurs passages qui l'auraient fort embarrassé, parce qu'il était dépourvu de bateaux : ce prince laissa donc en passant l'Hydaspe, le Tchénau à sa gauche. Les anciens ne nous fournissent point des notions bien claires sur ce que l'on appelle maintenant le Tchénau. Arrien place à peu

(1) Id. p. 236.

de distance de l'Indus, Peucela; position qui ne peut, de l'aveu de M. Danville, se rapporter au Tchénau : cette ville doit au contraire être placée sur l'Indus, dont le lit est immédiatement après celui du Cophène. (1)

Pline et Ptolémée nous indiquent tous deux en général le même nombre de fleuves que les historiens d'Alexandre; quelque inexacts qu'ils soient dans les détails, toujours est-il vrai de dire qu'ils ont conservé à l'ensemble, les traits principaux qui le distinguent et qui le caractérisent.

Pline (2) fait mention du Cophès, de l'Indus, de l'Hydaspe, de l'Hyphase, de l'Hésudrus, dans l'ordre où ces fleuves se présentent; et quoiqu'il ait omis de parler de l'Acésinès et de l'Hydraote, sa description, pour être incomplète, ne rend pas le pays méconnaissable. Mais lorsqu'il ajoute qu'Alexandre descendit l'Indus, en fesant six cents stades par jour, et que cependant la flotte employa plus de cinq mois pour gagner l'embouchure du fleuve, il se trompe évidemment; car je prouverai, d'après Strabon et Arrien, que le voyage dura neuf mois, et que diverses expéditions retardèrent la flotte à mesure qu'elle arrivait dans le voisinage de chacune des différentes tribus qui habitaient les bords de l'Indus. Peut-être ne faut-il voir qu'une hypothèse dans ce passage de Pline : A coup sûr il y aurait eu de l'extravagance à affirmer ce fait d'une manière positive. Six cents stades par jour pendant cinq mois, donnent au bout de ce temps, quatre-vingt-dix mille stades, lesquels, réduits en milles romains,

(1) S. C. p. 245.
(2) L. 6, c. 17.

sur le pied de huit stades par mille, offrent un total de onze mille deux cent-cinquante milles; et en calculant d'après la proportion établie par Danville, de cinquante-une toises au stade, nous ne trouvons pas moins de six mille milles, tandis que sur la carte du major Rennell, l'espace entier n'en occupe pas huit cents. Incontestablement, des exagérations de cette nature prennent leur origine dans les historiens dont Pline a suivi l'autorité.

Arrien lui-même n'est pas exempt de tout reproche à cet égard, quoique pourtant il se montre moins facile à adopter de semblables calculs; mais pour en revenir à Pline; si cet illustre écrivain eût consulté davantage sa propre raison, au lieu de se traîner servilement sur les traces de ses prédécesseurs, jamais il n'aurait donné une étendue de six mille milles au cours de l'Indus, entre Nicée et la mer; lorsque lui-même borne à cinq mille milles la surface de toute l'Asie, depuis les portes caspiennes jusqu'à l'embouchure du Gange (1).

De quelque étendue qu'on suppose le stade, l'estime que fait Arrien de la largeur des fleuves de l'Inde, est sans contredit exagérée, et les différentes évaluations que Strabon (1) nous a transmises, répandent beaucoup d'incertitude sur la matière. La plus grande largeur de l'Indus, suivant lui, était de cent stades; la moyenne de cinquante, la moindre de sept : d'où il résulte en toute évidence que ceux qui ont supposé une différence aussi considérable que l'est celle de sept à cent, ou n'employaient pas le même stade, ou ne mesuraient

(1) B. p. 29.
(2) L. 15.

pas le fleuve au même temps de l'année. Mais il est remarquable que s'il faut entendre le stade olympique, (de huit au mille romain) ce que nous dit Strabon, relativement aux endroits où le fleuve a le moins de largeur, son évaluation s'accorde, à peu de chose près, avec celle que Forster a faite de la largeur de l'Indus, au-dessus de d'Attock, où il le traversa, qui est des trois quarts d'un mille anglais. Forster passa l'Indus au mois de juillet; c'est-à-dire, à l'époque où les pluies devaient avoir commencé sur les montagnes, quoiqu'elles n'eussent pas gagné encore la partie la plus basse du pays. Si donc nous admettons que ces pluies eussent grossi jusqu'à un certain point les eaux du fleuve, nous trouverons une correspondance extraordinaire entre l'estime de l'auteur ancien et l'évaluation du voyageur moderne. Il serait heureux que nous puissions réduire avec autant de facilité, les calculs d'Arrien, mais le stade même de cinquante-une toises de Danville, doit nous manquer ici. En effet, quinze stades donneraient à l'Acésinès une largeur de près d'un mille; vingt stades porteraient celle de l'Hydaspe à un mille et un quart; quarante feraient supposer celle de l'Indus, de deux milles et demi au-dessus du confluent; cent stades l'élèveraient à six milles et un quart entre le confluent et Pattala; enfin, deux cents la détermineraient à douze milles et demi vers la fin du cours du fleuve. Sont-ce les exagérations des Macédoniens ou les débordemens de l'Indus, qui ont donné lieu à des évaluations aussi énormes? Ce qui laisserait croire que c'est plutôt la circonstance des débordemens du fleuve, c'est une autre extravagance d'Onésicrite, rapportée par Strabon. Il dit que l'Indus

monte de quarante pieds, dont vingt jusqu'à ses bords et vingt au-dessus; mais par malheur pour cette assertion, la flotte quitta Nicée dans le mois d'octobre, époque à laquelle le volume des eaux du fleuve, qu'avaient augmenté les pluies, devait diminuer, et elle arriva à Pattala, en juillet de l'année suivante, avant que l'effet des pluies du solstice, eût pu se faire sentir dans la partie plus basse de la rivière.

Selon Tieffenthaler et l'auteur de l'Ayéen Akbary, l'Indus, entre Moultan et Tatta, est resserré dans un lit étroit (comparativement parlant), mais très-profond; et le capitaine Hamilton assure que sa largeur, à Tatta, n'excède pas un mille. Il faut par conséquent, abandonner le calcul d'Arrien, à moins que nous n'accordions beaucoup pour les débordemens du fleuve. Le langage même que tient cet historien, au moment où il parle d'une largeur de cent stades, semble justifier ce que je dis ici; car il ajoute : « C'est-là sa largeur dans les endroits » où ses eaux ont une plus vaste étendue ».

Quelque justice qu'il y ait en général à louer l'exactitude d'Arrien, il faut pourtant convenir qu'il s'est fait ici le copiste de narrateurs pour lesquels l'exagération a eu des charmes, ou qui ont goûté du plaisir à éveiller, dans l'imagination de leurs lecteurs, toutes les grandes idées qui pouvaient la frapper davantage, en leur présentant la description, non pas de ce que les personnes embarquées sur la flotte avaient vu pendant le voyage, mais de ce qu'elles auraient pu voir à une autre époque de l'année (1).

(1) Ib., p. 120.

La partie la plus basse du Delta est entrecoupée par divers canaux dont il est impossible de déterminer le nombre. Elle n'est pas du tout boisée, et nourrit beaucoup de chameaux. La partie supérieure près de Tatta, fut fertile en riz de la meilleure qualité, et produisit d'autres denrées non moins précieuses, tant que le pays a joui de quelque commerce; et la culture des terres se trouvant, selon toute apparence, dans un état plus florissant, à l'époque où les Macédoniens visitèrent cette contrée, l'entretien de trois garnisons, destinées à la protéger, ne pût être ni superflu, ni oppressif pour les habitans (1).

Iolas, bois sacré, près de Thèbes en Béotie. Selon Pindare, Iolas fut inhumé à Thèbes, dans le tombeau d'Amphitryon son aïeul, ce qui a probablement fait donner le nom d'Iolas au bois dont il s'agit.

Ionie, province de l'Asie mineure, bornée au Nord par la Mysie, au Sud par la Carie; au Sud-Est par une partie de la Phrygie, et à l'Ouest, par la mer Égée, depuis la ville de Phocée au Nord, jusqu'à Milet vers le Sud.

Les villes de Milet et de Myus, quoique situées dans les bornes de la Carie, étaient cependant regardées comme villes Ioniennes.

Issus, ville maritime de l'Asie, dans la Cilicie, non loin du Pinare, au fond du golfe d'Issus. Toute la célébrité de cette ville lui vient de la victoire d'Alexandre sur Darius. Nicopolis, que son nom semblerait devoir indiquer comme le théâtre

(1) Ibid, p. 179.

de cette fameuse action, n'a point une position qui réponde au lieu qui fut le champ de bataille. On présume que son nom moderne est Aïazzo, ou la Iasso dont le golfe prend son nom d'Aïazzo.

ISTER, (l') fleuve. Le nom d'Ister devient propre au Dânube, dans la partie inférieure de son cours. Les anciens ne s'expliquent point uniformément sur l'endroit qui peut faire le partage des noms de Danubius et d'Ister. Il paraît trop reculé vers le haut à Vindobona ou Vienne, beaucoup trop bas à Axiopolis. Strabon l'établit à un lieu remarquable par des cataractes, ou une barre de roches qui, traversant le lit du fleuve, fait la distinction de l'emploi du nom d'Ister d'avec celui de Danubius (1).

Il prend sa source, selon Hérodote, (l. 2., c. 33.) près de la ville de Pyrène, dans le pays des Celtes : il sort du mont Abnoba, aujourd'hui appelé Brener.

Les anciens ne sont point d'accord sur le nombre de ses embouchures dans l'Euxin. Les uns lui en donnent sept, d'autres six, d'autres cinq. Il n'en a plus que deux (2).

L'Ister, divinisé, figure sur plusieures médailles, particulièrement sur celle de Trajan.

IAXARTHES, ORXANTIS, TANAÏS, fleuve de la Sogdiane, auquel Arrien conserve le nom de Tanaïs que lui donnèrent les soldats d'Alexandre. Ce fleuve prend sa source dans des montagnes, à l'Est de la Sogdiane qu'il sépare de la Scythie asiatique, et coule en formant d'assez amples détours vers l'Occident où, selon les auteurs anciens, il se jetait dans la mer

(1) Danv., loc. cit.
(2) Larcher.

Caspienne. Mais on est certain aujourd'hui, par le rapport des voyageurs modernes, que le Iaxarthes n'a plus son embouchure dans la mer Caspienne, mais dans un lac qui en est séparé.

LACÉDÉMONE *Voyez* SPARTE.

LACÉDÉMONIENS, *Lacedemonii.* On comprenait sous ce nom les habitans de Lacédémone et ceux de la Laconie. Les Spartiates étaient, par conséquent, Lacédémoniens, mais tous les Lacédémoniens n'étaient pas Spartiates, parce qu'on n'appelait ainsi que les citoyens de Sparte (1).

LADA ou LADÉ, petite île dans la mer Égée, sur les côtes de l'Asie mineure, à une médiocre distance de Milet, et vis-à-vis de cette ville. Elle est actuellement jointe au continent (1).

LAMPSAQUE, *Lampsacus*, ville de l'Asie mineure, dans la Mysie, sur la côte orientale de l'Hellespont, entre Abydos et Parium, vis-à-vis l'embouchure de l'Égos.

LESBOS, une des principales îles de la mer Égée, sur les côtes de l'Eolide, couvre par sa position oblique du Sud-Est au Nord-Ouest, tout ce que la mer prend de profondeur entre les promontoires *Lectum* et *Cana*. Le nom qu'on lui donne aujourd'hui, de Mytilin, est celui de la plus considérable des villes de cette Isle, savoir Mytilène dont il est parlé dans l'antiquité, comme d'un séjour très-agréable et distingué par l'étude des lettres. Sapho, que ses poésies ont illustrée, y avait pris naissance. Cette île porta divers noms, tels que ceux d'Himata, de

(1) Larcher, sur Hérodote, t. VII, p. 198.
(2) Larcher.

Lasia, de Pélasgia, d'AEgira, d'Ethiope et de Macaria.

Leuctres, *Leuctra*, ville de la Béotie, sur la côte septentrionale, à l'Est du golfe de Corinthe, et à l'Ouest de Platsée. Elle dut sur-tout sa célébrité à la victoire qu'Epaminondas remporta sur les Lacédémoniens, dont ceux-ci ne purent jamais se relever, quoiqu'ils aient conservé leur indépendance jusqu'à la conquête de la Grèce par les Romains.

Liban montagne, *Libanus mons*, ou plutôt chaîne de montagnes, qui s'étend du Nord au Sud, parallèlement à la mer, sépare la Phénicie à l'Ouest de la Syrie, et continue de parcourir au Sud une partie de la Palestine. Cette chaîne se trouvant double a donné lieu à la division du Liban et de l'Antiliban, entre lesquels se trouve la Cœlosyrie (1).

Libye, *Libya*. C'est ainsi que les anciens nommaient la troisième partie du monde que nous appelons Afrique. C'est une grande presqu'île qui ne tient à l'Asie que par l'isthme de Suez.

Les parties de l'Afrique n'ont jamais été bien connues des anciens qui n'en parlaient que par conjecture ou par ouï-dire. Ils étaient persuadés que les chaleurs excessives ne permettaient point d'habiter les pays situés dans la zône torride, préjugé qui leur a enlevé toujours le désir de connaître l'intérieur, de cette grande presqu'île entièrement habitée, si l'on excepte quelques déserts sablonneux.

Les pays de la Libye ou Afrique, sont l'Egypte, la Marmarique, la Cyrenaïque, la Syrtique, la

(1) Mentelle, ib.

Lybie,

Libye, proprement dite, la Numidie, la Mauritanie, l'Ethiopie, etc.

Elle a pour bornes au Nord, la Méditerranée; à l'Est, l'isthme de Suez, la mer Rouge ou le golfe Arabique et l'Océan oriental; au Sud, la mer d'Ethiopie; à l'Ouest, la mer Atlantique (1).

Lucaniens, *Lucani*, peuple de la Lucanie en Italie; originaires des Samnites, séparés au Nord, des Picentins par le fleuve Silanus, et des Apuliens par le Bradanus; bornés à l'Orient par le golfe de Tarente, au Midi par le Laüs et le Sibaris; à l'Ouest par la mer Tyrrhénienne. Telles sont les bornes que lui assigne Strabon.

Lycie, *Lycia*, province maritime de l'Asie mineure, située au Sud-Est de la Carie, et au Sud-Ouest de la Pamphylie: arrosée et partagée par le fleuve Xanthus. Elle se nommait autrefois Myliade (2).

Lycus ou Zabus, fleuve de l'Assyrie qu'il traverse dans toute sa largeur. Il prend sa source vers le trente-sixième degré de latitude, coule d'abord au Nord-Ouest, ensuite à l'Ouest, puis vers le Sud-Ouest, et enfin vers le Sud pour confluer dans le Tigre.

Lydie, *Lydia*, province de l'Asie mineure. La Lydie proprement dite, commençait au-dessous de la ville de Sardes et s'étendait jusqu'à la mer. La partie supérieure s'appelait Méonie. L'Ionie était un démembrement de la Lydie. Les rois de Sardes étendirent leurs conquêtes, d'abord dans la Méonie et ensuite dans l'Ionie, et comprirent ces pays sous le

(1) Larcher, loc. cit.

(2) Larcher, ibid.

nom de Lydie, qui finit par ne plus reconnaître d'autres bornes que la mer Égée et le fleuve Halys (1).

Lyginus. C'est le Lygius, une des rivières qui arrose la contrée comprise entre le Danube et le mont Hæmus. Les commentateurs ne s'accordent point sur sa position. Ortelius le confond avec le Ciadrus ou le Cedrus; Gronovius prétend le retrouver dans le Pingus; Danville n'en a point parlé, et c'est la carte de Delille qui nous a indiqué la position que nous lui donnons.

Macédoine (la), *Macedonia*, était située au Nord de la Grèce, au Sud-Ouest de la Thrace. Les premières limites de ce royaume étaient fort étroites : il était borné au Nord par la Pélagonie et la Mygdonie; à l'Est par la Bottiéïde et la Piérie; au sud par les montagnes de Thessalie, et à l'Ouest par le pays des Lyncestes et des Taulantiens. Il ne commença à s'agrandir que sous Philippe, qui d'abord y joignit la Thessalie, ensuite une partie de l'Epire et une partie de la Thrace.

Magarse, *Magarsos*, ville de l'Asie mineure dans la Cilicie, sur les côtes de la Méditerranée, non loin de Soles, de Tarse et de Malles. Le texte de l'auteur n'est pas assez précis pour asseoir avec certitude la position de cette ville.

Mages (les), *Magi*, peuple de la Médie qu'on peut placer immédiatement au Nord des Cissiens (dont Suse était la capitale). Pasagades était une de leurs forteresses.

Magnésie, ville de l'Ionie sur le bord septentrional du Méandre, qui lui a fait donner le nom de *Magnesia ad Mœandrum*, à dix-sept milles d'Ephèse, à trois

(1) Larcher. ibid.

milles de Tralles ; appelée autrefois Thessaloce et Androlittæ. C'est dans cette ville que se retira et que mourut Thémistocle, banni d'Athènes sa patrie ; c'est dans ses murs que naquit le célèbre orateur Hégésias.

Malée, *Malea*, promontoire au Sud de la Laconie, à la pointe de la côte du golfe Argolique : il conserve encore aujourd'hui son nom dans Malio, quoiqu'on l'appelle aussi Sant-Angelo. La navigation près de ce promontoire était excessivement dangereuse, parce que les vents se croisaient en cet endroit rempli de rochers cachés sous les eaux.

Malles, *Mallus*, ville de l'Asie mineure dans la Cilicie, au Nord-Est et non loin de l'embouchure du Pyrame.

Malliens, *Malli*, peuple de l'Inde, finitime des Oxydraques, une des plus puissantes nations de ces contrées. On ne saurait douter qu'il ne soit question du Moltan ou Mul-Tan dont une ville considérable prend le nom (1) entre l'Acésinès et l'Hydraote.

Mantinée, *Mantinea*, ville du Péloponèse dans l'Arcadie, au sud d'Orchomène ; célèbre à jamais par la victoire qu'Epaminondas remporta sous ses murs contre les Lacédémoniens, et dans laquelle il perdit la vie.

Maracande, *Maracanda*, ville dans la Haute Asie, capitale de la Sogdiane, sur le fleuve Polytimète. C'est aujourd'hui Samarkand dans la Sogdiane.

Marathe, *Marathos*, ville puissante et riche de la Syrie dans la Phénicie, sur le Continent, en face de l'île d'Arados, entre Balanée et Carnée : elle

(1) Danv.

subsiste, dit-on, encore aujourd'hui, sous le nom de *Tortosa* ou de Margat.

MARCOMANS, *Marcomani* ou *Marcomanni*, nation Celtique, finitime des Quades, habitant les rives de l'Ister, à son extrémité supérieure.

MARDES, *Mardi*. Hérodote compte les Mardes parmi les différens peuples de la Perse, et, dans un autre endroit de son histoire, il range une seconde nation Marde dans la dix-neuvième Satrapie, avec les Mosynæciens, les Tybarènes, etc. Il est probable que le nom de Mardes avait été donné aux habitans des montagnes, qui se servaient de la position avantageuse de leur pays comme d'un rempart contre la servitude. Mard désigne, dans la langue persane, un homme courageux, et Marad un hébreu, un révolté, etc. Les Mardes, selon Hérodote, étaient un peuple nomade, profession analogue à leur demeure, qui ne pouvait être que les montagnes des Uxiens. Quinte-Curce nous dit effectivement que cette nation était voisine des Uxiens. Mard était vraisemblablement l'épithète donnée par les Perses à la partie des Uxiens qui habitait les montagnes et ne leur avait jamais été soumise. Ceux qui cultivaient la plaine, et obéissaient au Satrape de la Perse, n'étaient point distingués par ce surnom; ils étaient simplement appelés Uxiens. Quinte-Curce et plusieurs autres écrivains ont doublé les Mardes, et ont fait entreprendre à Alexandre deux guerres différentes contre ce peuple. Arrien adopte ces opinions dans ses Indiques; mais, dans l'histoire du conquérant Macédonien, il ne parle que d'un seul peuple de ce nom, et rapporte l'expédition faite contre cette nation, après la mort de Darius. Diodore et Justin ont embrassé ce dernier sentiment.

Les Mardes proprement dits, étaient une nation

Scythe qui fesait sa résidence dans les montagnes de Deilem, au midi de la mer Caspienne; ils etaient appelés plus particulièrement encore *Amardi*, ou les grands Mardes, ou, peut-être, prenaient-ils ce nom du fleuve Amardus, qui arrosait leur pays. Ces Mardes furent sans doute ceux que Phraates, premier roi des Parthes, obligea d'habiter la ville de Rages, qui devint, depuis cette époque, la plus grande ville de la Médie.

Pline n'a donc point dû distinguer les Amardi des Mardes, *gens. . . . . fera, sui juris.* Ce Naturaliste aura été trompé par le nom de Mard que les Perses donnaient généralement, comme je l'ai déjà observé, aux habitans des montagnes, mais plus particulièrement à ceux qui vivaient dans les montagnes situées entre la Susiane et la Perse. Pline paraît avoir trop multiplié les peuples appelés Mardes: il en nomme cinq; celui qu'il place près de la Colchide, et dont parle aussi Hérodote; un autre qu'il met entre l'Arménie et la Médie, et qui paraît être celui des Gordiens ou Corduéniens; le troisième qu'il compte parmi les habitans de la Susiane, est la nation dont j'ai déjà parlé; enfin, le quatrième est le peuple Marde que Pline distingue sans aucun fondement des Amardes, ou grands Mardes, qui font le cinquième (1).

Maréotis ou Maréotique Palus; lac d'Afrique près d'Alexandrie en Egypte, séparé de la mer par une bande de terre, s'étend du couchant au midi. Il a près de trois cens stades de longueur, sur environ cent cinquante de largeur. Au moyen des canaux qui joignent ce lac

(1) S. C. p. 212.

au Nil, ce fleuve l'augmente beaucoup dans ses débordemens (1).

Mariammé, ville de la Syrie dans la Phénicie, à l'Est un peu Sud de Marathe. Elle fesait partie des Etats de Gerostrate, roi d'Arados; son fils, Straton, la livra au vainqueur d'Issus.

Maronée, *Maronea*, ville maritime à l'Ouest du lac Ismaris, sur la mer Égée.

Massagètes (les), *Massagetæ*, nation Scythe, étaient situés dans une plaine spacieuse au nord du Jaxarthe, et dans la partie septentrionale de la chaîne du mont Imaüs. Si outre cette demeure primitive, que nous venons d'indiquer, on trouve le nom des Massagètes en plusieurs autres contrées, si on l'attribue aux Alains et même aux Huns, d'un sang différent, c'est la célébrité de ce nom dans ce qu'on croyait être Scythe, qui le fait ainsi répandre (2).

Massagues, *Massaga* ou *Magosa*, ville principale des Assacéniens, peuple de l'Inde en-deçà du Gange. Elle était située à l'Est du Gurée, au Nord de Bazire, à l'Ouest du cours le plus septentrional de l'Indus, non loin et au Sud des montagnes qui séparent l'Inde de la Bactriane.

Méandre, *Mæander*, fleuve de l'Asie Mineure, qui prend sa source à Célènes, ville de Phrygie, coule dans la Carie et l'Ionie, et se perd dans un golfe entre Milet et Priène, après avoir baigné quantité de villes et reçu les eaux de plusieurs rivières.

Ce fleuve s'appelle aujourd'hui le Madre : les habitans du pays le nomment Meinder; les Turcs Boiouc-

(1) Larcher, ibid.

(2) Danv., ib.

Meinder, c'est-à-dire grand Méandre, pour le distinguer du Caystre, qu'ils appellent petit Méandre (1).

Toute la plaine que parcourt actuellement le Méandre, dit M. de Choiseul dans la relation de son voyage, était autrefois un golfe dont l'extrémité avoit déjà été comblée du temps d'Hérodote, qui le premier nous a transmis cette tradition. De ce golfe, il en sortait un autre qui, resserré par le mont Grius, s'étendait vers le midi, allait se terminer au mont Latmus et en recevait son nom. Ce *Latmicus sinus*, qui forme actuellement un lac, a subsisté long-temps après le golfe, et n'a été séparé de la mer que par les atterrissemens successifs qu'ont produits les terres charriées par le Méandre.

A l'époque de l'arrivée des Grecs en Ionie, le rivage de la mer régnait depuis Myus jusqu'à Priène, et ces deux villes, actuellement si éloignées de la mer, avaient d'excellens ports.

Du tems de Strabon, ce continent s'était accru considérablement et n'était plus qu'à trente stades de Milet.

Cinquante ans après, Pline dit que l'embouchure du Méandre n'était plus qu'à dix stades de Milet, et cette distance était alors la largeur du détroit, parce que le golfe de Latmus communiquait à la mer; mais quatre-vingts ans plus tard, Pausanias nous montre ce détroit entièrement obstrué, et le Méandre se jetant à la mer sous les murs de Milet.

MÉDIE, *Média*, contrée de l'Asie. C'est un pays plat, excepté la partie qui s'étend vers le Nord et vers l'Euxin, qui est un pays haut, montagneux et cou-

(1) Larcher, ibid.

vert de bois. Une grande partie de la Médie porte aujourd'hui le nom d'Irak-Aiami.

Il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'assigner d'une manière fixe les bornes de cet empire, qui varièrent selon son accroissement. Cependant, après la conquête d'Alexandre, on distingua la Grande Médie, et la Médie Atropatêne.

La première, province de l'Empire Persan, était bornée au Nord par des montagnes qui la séparaient des Cadusiens et de l'Hyrcanie ; à l'Orient, par la Parthie et la Perside ; au Sud, par la Babylonie et la Susiane ; à l'Ouest, par l'Assyrie, l'Arménie et l'Araxe, jusqu'à la mer Caspienne. La seconde ne fut détachée de la première, dans laquelle elle était comprise, que pour en former la nouvelle souveraineté d'Atropate, qui lui donna son nom.

MEGARE, *Megara*, ville de la Grèce près de l'isthme de Corinthe, sur les confins de l'Attique, de la Béotie et du Péloponnèse. Cette ville fut célèbre par l'école de ses philosophes, au nombre desquels on compte Euclide, disciple de Socrate, Théognis, etc.

MELAS, fleuve de Thrace, coule vers le Sud et se jète dans la mer Egée, au fond du golfe qui porte le nom de ce fleuve. Son nom moderne est Sulduth.

MÉLOS, petite ville grecque insulaire, dont la position géographique n'est point déterminée d'une manière satisfaisante.

MEMPHIS, ville célèbre d'Égypte, située au-dessus du Delta sur la rive gauche du Nil. Il y avait dans cette ville plusieurs temples magnifiques, entr'autres celui du dieu Apis, qu'on y honorait d'une manière particulière. Les Égyptiens croient que Gizé est bâtie sur les ruines de Memphis, opinion qui n'est fondée que

sur la position de l'ancienne ville, à l'Ouest du Nil; mais comme on ne retrouve à Gizé aucun des monumens de l'antiquité, cette opinion n'est pas appuyée sur d'assez fortes preuves. Depuis la destruction de Memphis, les matériaux en ont été portés à Alexandrie et à d'autres villes bâties dans les environs.

Il y avait près de Memphis, au Nord et au Sud, des montagnes de pierre couvertes de sable, où étaient les pyramides. A l'Est, de l'autre côté du Nil, étaient les carrières qui en avaient fourni les pierres (1).

MÉOTIDE (PALUS), lac, marais ou mer, au Nord du Pont-Euxin, avec lequel elle communique par le Bosphore Cimmerien, et qui reçoit à son extrémité les bouches du Tanaïs. Les côtes de cette mer, aujourd'hui mer d'Azof, étaient habitées par les Sarmates.

MER CASPIENNE (la), *Caspium mare*, est bornée à l'Ouest par le Caucase, à l'Est par une vaste plaine dont les Massagètes occupent une partie. Sa longueur, du Nord au Sud, est de quinze jours de chemin, pour un vaisseau qui va à la rame, et sa largeur est de huit jours.

Arrien et Quinte-Curce ont osé avancer que la mer Caspienne communiquait par un détroit avec celle des Indes, opinion qui rétrécit prodigieusement cette partie de la terre qui est entre ces deux mers. Le sentiment erroné de ces historiens a peut-être induit Artémidore à croire que la mer Caspienne était voisine de l'Océan, et que les Caspiens, habitans de ses bords, étaient limitrophes de la Perse : conséquemment la partie de l'Asie située entre la mer Caspienne et celle des Indes (j'étends ce nom à toute la mer qui baigne

(1) Larcher, ibid.

les côtes Méridionales de l'Asie), est diminuée de cinq degrés en latitude, et les nations qui occupaient cet espace disparaissent (1).

MER ROUGE. *Voyez* ARABIQUE (Golfe),

MÉROS, montagne de l'Inde consacrée à Jupiter.

Au confluent du Choès et du Cophène, on trouve, selon M. Danville, la fabuleuse Nysa, qu'il prétend être la Nagara de Ptolémée, et la Nagar du géographe turc, qui place cette ville au Levant de Candahar, à cinq journées de Kabul, par les trente-deuxième degrés et demi de latitude. M. Danville paraît être déterminé par le voisinage du mont Méro à rapporter la position de Nysa au trente-troisième degré de latitude.

Les historiens d'Alexandre nous indiquent véritablement cette proximité du mont Méru; mais, loin d'autoriser leur témoignage, elle en démontre la fausseté. Le mont Méru, ou plutôt Merou, qu'on prétend être le mont Méros des Grecs, est célèbre parmi les Indiens. Le Bagavedam, un des dix-huit livres canoniques chez ce peuple, parle de la situation du mont Merou en ces termes : « Il a au milieu du monde la grande île, nommée Jambam ou Jambou, qui a de longueur cent mille yassineis, et autant de largeur. Un yassinei est une marche de quatre heures de chemin. Au milieu de cette île est la montagne Mérou, haute de cent mille yassineis, profonde de dix mille, et large de trente-deux mille. Au Nord de cette montagne, il y a deux autres montagnes, l'une nommée Nilavarnam, et l'autre Velleyvarnam, qui font une chaîne de l'Est à l'Ouest, jusqu'à la mer Salée, *etc.* » Les détails dans lesquels l'auteur de cet ouvrage entre sur le mont Mérou, sont pleins de fables

(1) S. C., p. 191.

et de contes puérils ; on ne saurait, d'après son récit, en établir la position. Cet écrivain Indien nous dit ensuite que..... : « La grande montagne, Mérou, est éclairée par le soleil pendant six mois entiers ; une nuit continuelle y règne les six autres mois ». Bientôt après, il nous assure que « le charriot du soleil est appuyé d'un bout contre le mont Mérou, et que le reste est soutenu par l'air ».

L'Ezour-Vedam, ancien commentaire du Védam, écrit en sanscrit et traduit par un brame de Benarès, place le mont Mérou à la source du Gange, qui sort de cette montagne. La description particulière qu'en fait ce livre indieu, peut encore moins convenir à la position que le savant géographe moderne donne à cette montagne : elle est supposée au centre de la terre, et d'une hauteur prodigieuse. Bayer observe que dans la géographie indienne, intitulée : *Puwana Saccaram*, le mont Mérou est décrit d'une manière fabuleuse ; et je soupçonne que son existence n'a de fondement que dans l'imagination des Indiens. Dans un ouvrage de Fo ou Foë, ancien législateur de la nation Indienne, traduit en chinois, les extases d'un philosophe Samanéen sont comparées à l'immobilité du mont Siu-Mi, qui est le Mérou ou Smérou dont nous parlons (1).

Mésopotamie, *Mesopotamia*, vaste contrée d'Asie, située au Sud de l'Arménie et bornée par le cours du Tigre et de l'Euphrate, position à laquelle elle doit son nom.

Methymnée, *Methymne*, ville située à l'Ouest de la partie Septentrionale de l'île de Lesbos. Cette ville assez considérable tenait le premier rang parmi celles

(1) Id.

de l'île, après Mytilène. Elle fut célèbre par ses bons vins et par la naissance d'Arion, qui, ayant été jeté dans la mer, fut sauvé par un dauphin touché de ses accords mélodieux.

Milésie, *Milesia*, nom du territoire de Milet, où habitaient les Branchides, prêtres d'un temple et d'un oracle. Ce temple était consacré à Apollon et Diane, et comme ils sont jumeaux, le lieu où ils rendaient leurs oracles fut appelé Didymes. Dans la suite il prit le nom de Branchides.

Milésiens, *Milesii*, habitans de la Milésie.

Milet, *Miletus*, ville d'Ionie, que Pline met à dix stades Sud-Est de l'embouchûre du Méandre; c'était la première ville d'Ionie, en allant du Sud au Nord. Milet fut la patrie de Thalès, un des sept sages, et du philosophe Anaximandre. On l'appelle actuellement Palatsa. Danville prétend qu'on ignore sa position, et qu'on se trompe en croyant que Palatsa y réponde. Cependant M. Chandler, dernièr éditeur des marbres de Paros, a vu les ruines de cette ville dans un lieu appelé Palat ou Palatia; et sur le côté du théâtre qui avoisine la rivière, une inscription en caractères grossièrement taillés, dans laquelle on retrouve sept fois le nom de la ville de Milet (1).

Milyade, ou Mylias, contrée septentrionale de la Lycie. La Milyade s'étendait au-delà sur la frontière commune de la Pisidie et de la Phrygie, voisine des montagnes; mais on ne peut entrer dans aucun détail sur la position de cette contrée, faute de connaître l'état actuel du pays (1).

(1) Larcher, ibid.
(2) Danv., ibid.

Musicanus, royaume de l'Inde. *Voyez* les bornes de son territoire à l'article Sogdiens.

Mycale, montagne de l'Asie Mineure dans l'Ionie, avec un promontoire, vis-à-vis de l'île de Samos, entre l'embouchure du Méandre et celle du Caystre. C'est la montagne la plus élevée de cette côte. Mycale est appelée aujourd'hui montagne de Samson, à cause d'un village du même nom qui n'en est pas éloigné.

Mylassa, ou plutôt **Mylasa**, d'après les médailles antiques, ville de l'Asie Mineure dans la Carie. Danville, d'après Strabon, a placé la position de Mylase près de Physcus, qui lui servait de port sur la côte Méridionale de la Carie; mais M. de Choiseul n'a trouvé que cinq à six heures de marche, entre Iassus et Mylase, ce qui l'a autorisé à rapprocher cette dernière du golfe Céramique.

Mynde, *Myndus*, ville de l'Asie mineure, dans la Carie, située dans un isthme au Nord un peu Ouest d'Halycarnase. On l'appelle actuellement Mindes, suivant M. Danville, ou Mentèse, selon Leunclavius, cité par la Martinière (1).

Myriandre, *Myriandrus*, ville maritime de l'Asie dans la Syrie, qui donnait son nom au golfe sur lequel elle était située, entre l'embouchure de l'Issus et Alexandrette, c'était une place de commerce, habitée par les Phéniciens que Xénophon regarde comme ses fondateurs.

Mysie, *Mysia*, contrée ou province de l'Asie mineure au Nord de l'Éolie, et pour la plus grande partie au Nord du Caïque. Elle se distinguait en grande et petite. La grande s'étendait autrefois fort

(1) Larcher, ibid.

loin au Sud du Caïque; mais les Éoliens étant venus s'y établir, donnèrent leur nom à la partie qu'ils occupèrent, ce qui diminua considérablement la grande Mysie. La petite, plus au Nord, était voisine de la Bithynie; elle s'étendait du Sud au Nord, le long des côtes de l'Hellespont et de la Propontide, et vers l'Est jusqu'au-delà du mont Olympe: de même la graude Mysie s'étendait à l'Est jusqu'à Teuthranie (1).

MYTILÈNE, ville de l'île de Lesbos, située vers la pointe Est de la côte Nord. Elle fut très-puissante et très-peuplée. C'était la patrie d'Alcée, de Sapho, de Pittacus, d'Eschine, etc. La poésie, l'éloquence et la philosophie y étaient également cultivées. Il y avait tous les ans, dans cette ville, des jeux où les poëtes disputaient le prix en récitant leurs ouvrages. Épicure y enseigna publiquement, à l'âge de trente-deux ans, et Aristote y demeura pendant deux ans.

Castro, aujourd'hui capitale de l'île, a été bâtie sur les ruines de Mytilène; c'est du nom de cette ville qu'est venu celui de Mêtelin, que porte aujourd'hui l'île de Lesbos (2).

NAUTAQUE, *Nautaca*, ville de l'Asie, dans la Sogdiane, sur une petite rivière, au Sud Sud-Ouest de Maracande.

NESSUS, fleuve de Thrace. Ortélius a prouvé qu'il faut lire, dans Arrien, *Neson* au lieu de *Neon*, que portaient plusieurs manuscrits. Le Nesus ou Mestus qui conserve encore aujourd'hui le nom de Mesto,

---

(1) Larcher, ibid.

(2) Larcher, ibid.

prend sa source dans les montagnes, au Nord de la Bessique qu'il traverse, et va se jeter dans la mer, aux pieds d'Abdère, célèbre par la naissance du philosophe Démocrite.

NICÉE, *Nicæa*, ville de l'Inde, sur la rive orientale de l'Hydaspe, vis-à-vis Bucéphalie qui était située sur la rive occidentale. Alexandre fonda cette ville, en mémoire de la victoire qu'il remporta contre Porus, sur les bords de ce fleuve.

Arrien fait mention d'une autre ville de Nicée, qu'Alexandre soumit sur son passage, en entrant dans les Indes, avant son expédition contre les Aspiens.

NIL, *Nilus*, grand fleuve d'Afrique en Egypte, dont la source est encore inconnue. Il entre en Egypte, au-dessus des cataractes, et la divise en deux parties jusqu'à la ville de Cercasore. Là, il se partage en trois bras ou canaux, et forme le Delta; car tout ce qui est compris dans l'espace qu'il embrasse, ressemble à la lettre grecque de ce nom, et c'est ainsi que les anciens nomment cette partie de l'Egypte qui s'étend depuis la division du Nil en plusieurs canaux, jusqu'à leurs embouchures dans la Méditerranée.

Le Nil, à la pointe supérieure du Delta, se divise en plusieurs bras, et se décharge dans la Méditerranée par sept bouches qui sont, la Canopique, la Bolbitine, la Saïtique, la Sébennitique, la Bucolique, la Mindésienne et la Pélusienne, noms qui leur sont communs avec les canaux qu'elles terminent (1).

NISÉENNE (LA PLAINE) *Nisæus Campus*. C'était une

(1) Larcher, ibid.

vaste plaine de la Médie, vers les portes Caspiennes dans laquelle il y avait de grands haras. On en tirait les chevaux les plus vigoureux (1).

Cette disposition géographique de Larcher, n'est pas très-différente de celle que Danville assigne à cette plaine; mais elle contrarie beaucoup celle d'Arrien qui la place au Sud-Ouest d'Ecbatane, puisqu'en venant d'Opis, Alexandre la traverse avant d'arriver à cette première ville. On a conservé dans la carte, l'indication que donne Arrien.

NUMIDIE, *Numidia*, contrée dont le nom s'étendait primitivement à tout ce qui est compris entre l'Afrique, proprement dite, et les limites qui bornaient la Mauritanie, à un fleuve nommé Molochath ou Malva, aujourd'hui Mulvia, dont l'embouchure dans la mer, est par le travers du cap de Gata, sur la côte méridionale de l'Espagne. A cette espace, répond actuellement le royaume d'Alger (2).

NYSA, ville de l'Inde, en deçà de l'Indus, au confluent du Choès et du Cophène. Cette ville méritait d'être connue d'Alexandre. Ptolémée nous en donne la position sous le nom de Nagara; en ajoutant que son nom est aussi Dionysopolis. On connaît Nagar pour un terme indien qui désigne une ville en général, et la géographie actuelle fait connaître celle-ci sous le nom absolu de Nagar (3).

OLYNTHE, *Olynthus*, ville de Macédoine dans la

(1) Strab., l. IX.

(2) Danv., ibid.

(3) Danv., ibid.

Chaludique

Chalcidique, au fond du golfe Toronaïcus ; c'était la patrie de Callisthènes: On trouve aujourd'hui, vers l'emplacement de cette ville, un lieu nommé Agiomama.

ONCHESTE, *Onchestus*, ville de la Béotie, au Sud et non loin du vaste lac Copaïs ; c'est-là que se tenait l'assemblée des Amphictyons (1). Oncheste n'était éloignée de Thèbes que d'environ six mille pas (2).

OPIS était la principale ville située sur le Tigre, dans le siècle de Xénophon et au temps d'Alexandre : elle s'éleva vraisemblablement à mesure que Ninive et les autres villes d'Assyrie, que Xénophon trouva dans un état de misère et de dépopulation, tombèrent en décadence après la conquête des Perses. Mais la situation de cette ville est un objet de doute parmi les géographes. A la vérité on ne voit pas de raison pour ne point admettre celle que lui assigne Danville (3).

On finit par se ranger de l'avis de ce célèbre géographe qui fait correspondre Opis à Gorno, ou bien à quelque place du voisinage (4).

ORBELUS, (mont). Les monts *Scardus* et *Orbelus* de la Dardanie, qui sont appelés *monte Argentaro*, couvrent les frontières de la Macédoine vers le Nord. Cette partie septentrionale portait le nom de Pæonia, et diverses nations comprises sous ce nom, s'étendaient jusqu'aux limites de la Thrace (5).

(1) Strab., l. IX.

(2) Pausan., l. IX.

(3) Voyez, sur la situation d'Opis, la dissertation du docte Vincent à la suite du voyage de Néarque, p. 560 et suiv.

(4) B. p. 532.

(5) Danv., ibid.

Ores, *Ora*, ville de l'Inde, sur la rive orientale du Gurée, dans le voisinage de Bazire.

Oritiens, *Oritæ*. Au rapport d'Arrien, les Oritiens étaient armés et habillés comme les tribus Indiennes; mais leurs usages, leurs mœurs et leur langage particulier décèlent une race tout-à-fait distincte; cet auteur a tracé avec précision les limites de leur pays. Il nous décrit leur territoire comme borné à l'Est par l'Arabis, au Nord, par une chaîne de montagnes, située dans l'intérieur des terres, et dont la direction est parallèle avec les bords de la mer; à l'Ouest, par une branche de cette grande chaîne, laquelle s'étend jusqu'à la mer, vers Malana ou le cap Moran.

Haûr est marqué, par Danville, comme la capitale moderne de cette province; il place ce canton sur le Tomérus; et selon lui, Haûr répond à l'Ora des anciens. Je pense qu'il suit à cet égard le géographe de Nubie, qui trace une route depuis l'Indus, par Manhabère, ville située sur l'Arabis, et la fait passer par l'Haûr dont il est question ici, jusqu'à Firabuz dans le Mekran ou la Gédrosie.

L'auteur du Périple fait mention d'Oræa, mais les renseignemens qu'il nous donne sont si vagues, qu'on ne peut rien en conclure (1).

Orobate, *Orobatis*, ville de l'Inde, dans la Peucélatide, d'une position assez difficile à déterminer, Arrien étant le seul qui en parle, et encore d'une manière très-vague; il se contente de dire qu'Ephestion et Perdiccas ont élevé ses murs.

Orxantes. *Voyez Jaxarte.*

(1) B. p. 219.

Ossadiens, *Ossadii*, peuple de l'Inde, gouverné en république; leur pays était situé vers l'Indus, dans le voisinage des Oxydraques.

Oxus. Le cours de ce fleuve séparait la Bactriane de la Sogdiane. Polybe nous dit que ce fleuve, après avoir pris sa source dans le Caucase (Paropamise) roule ses eaux dans la Bactriane, où elles sont fort augmentées par plusieurs rivières qui s'y déchargent. Il est certain que l'Oxus recevait presqu'autant de rivières du côté de la Sogdiane que de celui de la Bactriane. Les expressions de ce judicieux historien induiraient donc à croire qu'il met ce fleuve dans le centre de la Bactriane, puisque c'est dans cette contrée qu'il prétend que son cours est accru par les rivières qui y viennent prendre leur nom. Denis-le-Périégète adopte un sentiment qui n'est pas moins erroné; il fait traverser la Sogdiane par l'Oxus, tandis que, depuis sa source, ce fleuve servait de limite aux deux provinces que je viens de nommer.

Polybe nous apprend encore que les Scythes Aspasiaces qui demeuraient entre le Tanaïs qui se jète dans les Palus-Méotides, et l'Oxus dont les eaux vont se perdre dans la mer Caspienne, fesaient en passant ce dernier fleuve, des incursions dans l'Hyrcanie. Cet historien a été trompé par la fausse dénomination donnée au Jaxarte, et n'a pas su éviter les erreurs reprochées aux écrivains de la vie d'Alexandre. La suite de sa narration prouve évidemment que la nation Scythe, dont il a voulu parler sous le nom d'Aspasiaces, ne diffère point des Saces; c'était vraisemblablement quelque tribu particulière, ou quelque surnom de ce peuple. Les Scythes Aspasiaces avaient à passer d'autres rivières que l'Oxus, pour faire des incursions dans l'Hyrcanie.

Si leur pays eût été situé entre ce fleuve et le vrai Tanaïs, il aurait embrassé une région immense, que nous savons avoir été habitée par d'autres nations. Scythes. Une multitude de rivières auraient opposé de nombreuses barrières aux courses des Aspasiaces. Le texte de Polybe ne leur en donne point d'autre que l'Oxus.

Ce fleuve roulait ses eaux parmi des rochers qui, formant selon quelques-uns comme un pont d'un stade de longueur, donnaient un passage libre aux Scythes; ou, suivant d'autres, ce peuple profitait de l'espace que laissait l'Oxus, depuis l'endroit où s'engloutissant dans la terre, il y cachait son cours, jusqu'à celui où il reparaissait. La première de ces opinions, quoique fausse, n'est pas dénuée de tout fondement. Le Dgeihonn, ou l'Amn, qui est l'Oxus des anciens, se sépare d'abord en plusieurs branches dans les cantons de Balk et de Termed; il rassemble ensuite ses eaux et passe entre deux montagnes dans un endroit qui peut avoir à peine cent coudées de largeur, et est appelé, vraisemblablement par cette raison, Déhani-Chir, c'est-à-dire, *gueule de Lion.* On reconnait aisément, dans cette description, ce qui a donné lieu au pont naturel de l'Oxus.

Le second sentiment que Polybe semble adopter, est plus vraisemblable. Le Dgeihonn trouve, au-delà de Déhani-Chir, une plaine de sable de deux lieues d'étendue, où il se perd. Cette plaine pouvait être autrefois très-praticable; mais un voyageur courrait aujourd'hui de grands risques, s'il tentait de la traverser. Au sortir de ces sables, ce fleuve reprend son cours par le Kharesme (1).

(1) S. C. p. 207.

Oxycanus. Voyez les limites de son territoire au mot Sogdiens.

Oxydraques (les), *Oxydracæ*, peuple de l'Inde, occupaient l'angle entre l'Acésinès et l'Indus.....

Les Oxydraques, et par leur nom et par la situation de leur territoire, correspondent avec le district appelé encore aujourd'hui Outche, lequel est compris dans le Soobah de Moultan, et occupe l'angle formé par la jonction du Chen-ab ou Acésinès avec l'Indus. Il y a un rapport assez singulier entre ce qu'Arrien dit de ces peuples, et le langage des modernes qui les distinguent jusqu'à ce jour, par le nom commun des sept villes d'Outche. Ces circonstances locales restées les mêmes pendant la durée d'un si grand nombre de siècles, en même-temps qu'elles prouvent la véracité des historiens anciens, ont quelque chose de satisfaisant pour l'homme qui se livre à des recherches de cette nature.

Il fallait que la tribu des Oxydraques fût dans un état très-florissant, car elle fournit à Alexandre mille hommes de troupes et cinq cents chariots. Il me paraîtrait plus convenable de lire cinquante que cinq cents. Mais rien ne prouve qu'il y ait ici erreur, toutefois ce nombre est extravagant (1).

Pagres, *Pagri*, peuple qui, selon notre auteur, habitait au Nord-Est de la Médie, et qu'il ne faut pas confondre avec une ville appelée *Pagræ*, près des pyles syriennes et du golfe d'Issus.

Palestine, *Palæstina*, province de la Syrie, bornée à l'Est et au Sud par l'Arabie, à l'Ouest par la Méditerranée, et au Nord par la Phénicie.

Pallacope, *Pallacopa*, lac, marais ou canal au Sud

(1) B. p. 150.

de Babylone, borné au Midi par l'Arabie, recevait une partie des eaux de l'Euphrate. Voyez sa position et le voyage d'Alexandre sur ce canal, tom. 2, p. 389 et suiv.

PALUS MARÉOTIDE et PALUS MÉOTIDE. Voyez MARÉOTIDE et MÉOTIDE.

PAMPHYLIE, *Pamphylia*, province de l'Asie mineure, bornée à l'Est par la Cilicie, à l'Ouest par la Lycie, au Sud, par la mer de Pamphylie, partie de la Méditerranée, et au Nord, par la Pisidie, qui souvent est regardée comme en fesant partie.

PANGÉE, *Pangœus*, montagne à l'Est de la Macédoine, touchant aux frontières de la Thrace, et dominant la ville de Philippes.

PAPHLAGONIE, *Paphlagonia*, contrée de l'Asie mineure située à l'Ouest du fleuve Halys, d'où elle s'étendait jusqu'au Parthénius. Elle était bornée à l'Est par le Pont et les Syriens de la Cappadoce, à l'Ouest par la Bithynie, au Sud par la Phrygie, au Nord par l'Euxin.

PARÉTAQUES, *Parætaci*, peuple de l'Asie qu'on peut présumer, d'après Arrien, faire partie de la Sogdiane en les plaçant vers l'Oxus au Sud-Est.

PARÉTAQUES (les), *Parætacæ* et *Parætaceni*, peuple de la Médie, étaient situés au Nord-Ouest de la Perse, au Sud-Est des Mages de la Médie et des Budiens, à l'Ouest de la Parthie.

Les Parétaques et les Uxiens occupaient le côté méridional des montagnes qui séparent la Susiane de la Médie (1).

PARETONIUM, *Parætonium*, place de la Libye sur la Méditerranée. Les Ptolémées ont, depuis Alexandre,

---

(1) B. p. 445.

regardé cette place comme une tête avancée pour couvrir leur frontière; et al Baretoun, selon que le même nom se prononce actuellement, est tenu, par le Grand-Seigneur, comme une dépendance de sa domination en Egypte (1).

Paropamise, *Paropamisus*, montagne. Si l'on considère le Paropamise comme une partie de la grande chaîne de montagnes qui, prenant son origine sur les côtes de la Lycie, de la Pamphylie et de la Cilicie, traverse l'Asie du couchant au levant, et qui, après avoir reçu différens noms, comme ceux de Taurus, Paropamisus, Imaüs et Edmodus, va finir à la mer qui baigne les côtes de la Chine, on pourrait lui trouver quelque affinité avec le Caucase de la Scythie, lequel n'est lui-même qu'une partie d'une autre chaîne de montagnes, qui court depuis le Pont-Euxin jusqu'à la mer de Tartarie. Ces deux chaînes sont liées entr'elles par d'autres chaînes intermédiaires, dirigées du Sud au Nord, lesquelles ne sont par conséquent que des rameaux annexés aux grandes chaînes qui embrassent le Nord et le Midi de l'Asie.

Diodore distingue très-bien ces deux chaînes de montagnes ; mais il n'a point pensé, non plus que les autres anciens auteurs, à la communication qui les unit, et par là, forme la grande charpente qui semble soutenir l'Asie. Arrien et Quinte-Curce ont simplement avancé que le Caucase et le Taurus fesaient partie de la chaîne qui traverse cet immense continent. Le nom de Taurus est dérivé d'un mot Chaldéen qui signifie montagne. Eratosthène et Arrien ont donné, à toute cette seconde chaîne de montagnes, la dénomination de Taurus, quoique le

(1) Danville.

nom de ces montagnes change selon les contrées qu'elles traversent.

Le nom de Caucase n'est qu'une altération de Groucasum, qui dans l'ancienne langue des Scythes, signifie couvert de neige. Ces peuples appelaient les montagnes, situées au Nord de l'Inde, Imaüs, terme que Pline rend par celui de Nivosum. Le nom de Mustag, c'est-à-dire, montagne de glace, que les Tartares donnent au Paropamise, nous offre une signification à-peu-près semblable. Les Persans nomment encore aujourd'hui une partie de ces mêmes montagnes Koh Kalir, mont impie ou infidèle, ou plus exactement Kol Kaf, montagne de la salive ou de l'écume, par allusion aux neiges qui la couvrent, ou bien encore, selon Bayer, Khoo Kafer, la perte des hommes, à cause de son climat rigoureux; enfin, elle est appelée simplement Kaf, mot employé par les Arabes, pour désigner plusieurs montagnes, mais plus particulièrement celle du Paropamise. On peut, ce semble, conjecturer avec assez de vraisemblance, que les compagnons d'armes du conquérant macédonien, frappés par l'analogie des sons, et saisissant avec plaisir les rapports qu'il y avait entre l'étymologie du nom donné au vrai Caucase, et celle du Paropamise, n'hésitèrent point d'appeler également les deux montagues Caucase : ils y étaient d'ailleurs portés par des motifs, soit d'amour-propre, soit de flatterie envers leur souverain.

Les Macédoniens seraient sans doute excusables, s'ils s'étaient contentés de ce seul changement de nom; mais ils ont confondu ces deux montagnes, en attribuant à l'une des traits qui n'appartiennent qu'à l'autre. Ces nouveaux Philoctètes s'imaginaient voir, sur le Paropamise, l'antre dans lequel Prométhée

avait été attaché, et d'où il fut ensuite tiré par Hercule. Arrien n'adopte point toutes ces rêveries. Diodore n'a pas eu le même discernement; il nous dit, avec une crédule simplicité, qu'au milieu de ce Caucase, appelé par quelques-uns Paropamise, les habitans du pays montraient encore un rocher de dix stades de circuit et de quatre de hauteur, où l'antre de Prométhée, le nid de l'aigle, et les marques des chaînes de cet audacieux infortuné, étaient l'objet de leur curiosité. Toutes ces fables, qui ne peuvent être rapportées qu'au vrai Caucase, ont été copiées par Quinte-Curce qui en a tiré les plus étranges conséquences.

Cet historien, après avoir parlé des fatigues que l'armée d'Alexandre essuya en traversant le pays des Paropamises, qui selon lui, est à l'Occident limitrophe de celui des Bactriens, et dont la partie méridionale tourne du côté de la mer des Indes, ajoute que les troupes de ce prince s'étant un peu refaites de ces marches pénibles, s'avancèrent vers le Caucase....... « qui coupe l'Asie en deux, et laisse la » mer de Cilicie d'un côté, et de l'autre la mer Cas» pienne, le fleuve Araxe, et les déserts de la Scythie. Le mont Taurus qui tient le second rang en hau» teur, se joint au Caucase, et commençant dans la » Cappadoce, traverse la Cilicie, et passe jusqu'à » l'Arménie. C'est comme une chaîne continuelle de » montagnes, d'où sortent presque tous les fleuves de » l'Asie, dont les uns se déchargent dans le golphe » Persique, les autres dans la mer Caspienne, d'autres » enfin dans celle d'Hyrcanie, ou dans celle du Pont. » L'armée passa le Caucase en dix-sept jours...... etc. »

Il serait difficile de trouver chez les anciens et chez les modernes un historien qui ait commis autant

d'erreurs dans un si court espace. Quinte-Curce a voulu sans doute parler du Caucase, proprement dit, puisqu'il joint cette montagne au Taurus, et met à sa gauche la mer Caspienne; c'est la moindre de ses fautes. Après avoir tracé la marche d'Alexandre dans le pays des Paropamisades, il fait arriver ce prince au Caucase, qui pour lors est placé entre cette contrée et l'Océan indien; mais comment accorder cette position avec celle qu'il donne ensuite à cette montagne ? Le Caucase a, selon lui, d'un côté la mer Caspienne, l'Araxe et la Scythie, et de l'autre la mer qui baigne les côtes de la Cilicie, mise sous le même parallèle que la mer Caspienne : conséquemment toute l'Asie mineure et le Pont-Euxin sont poussés bien avant dans le Nord. Cet historien donne à la mer Caspienne une latitude trop méridionale; il la rapproche de sept degrés de l'équateur. Si l'on admet l'idée que les anciens avaient de l'étendue en longitude de cette mer, elle devient alors parallèle à celle de Cilicie et à l'Asie mineure; on peut tirer toutes ces inductions du texte de Quinte-Curce, accoutumé aux plus étranges contradictions, et croire peut-être encore qu'il a fait courir le Caucase du Nord au Sud. L'Arachotie se trouve par-là au couchant de cette montagne et voisine du Pont-Euxin : il n'est donc point étonnant que la position des *habitans* de cette province, soit fixée près de cette mer. Enfin cet écrivain semble distinguer la mer d'Hyrcanie de la mer Caspienne. Quelle obscurité ! quel bouleversement !

Quinte-Curce fait mention du climat des Paropamisades, en ces termes : ...... « En hiver, les » neiges y sont si hautes et les glaces si épaisses, » qu'on n'y voit pas la moindre trace d'oiseaux ni

» de bêtes. Une ombre obscure y couvre la face de » la terre, et ce qu'on appelle jour n'est qu'une » sombre lueur, si peu différente de la nuit, qu'à » peine y voit-on ce qui est tout proche....... ». Description hyperbolique, qui peut être regardée comme un commentaire des expressions impropres dont se sert Diodore, en voulant parler du froid de cette région, qui est située, selon lui, sous l'Ourse. Quinte-Curce y transporte en conséquence, les Paropamisades, ou plutôt il paraît ignorer que plus on approche de l'équateur, plus les nuits sont égales aux jours. Mais il est toujours absurde d'imaginer qu'un pays, éloigné seulement d'environ dix degrés du Tropique du Cancer, puisse être plongé dans une nuit perpétuelle pendant l'hiver.

M. Bonami, après avoir rapporté les expressions de Diodore et de Quinte-Curce, ajoute.... « Cependant ce pays si affreux est situé vers le trente-» cinquième degré de latitude septentrionale; c'est-» à-dire, dans un climat où la chaleur se fait plus » sentir que le froid..... en y transportant le mont » Caucase et le Tanaïs, ils y ont transporté les » glaces et les frimats ». On peut répondre à cette observation, qu'on trouve souvent sur les montagnes, les frimats de l'hiver dans les régions les plus méridionales. Le Pic de Ténériffe, qui est sept degrés et demi plus Sud que le Paropamise, est couvert de neige et inaccessible même aux mois de juillet et d'août. Le froid, causé par les neiges continuelles, est si aigu sur les Cordelières des Andes, dans l'audience de Quito, près l'Equateur, que ces montagnes sont inhabitables, et qu'on n'y voit même ni plantes ni animaux. Le climat du Paropamise fournit encore des exemples de ce phénomène très-ordinaire,

et produit par la grande raréfaction de l'atmosphère. Le P. Désideri qui traversa, en 1715, les montagnes du Cachemir, (elles font partie du Paropamise des anciens, et sont à-peu-près à la même latitude que l'endroit du passage d'Alexandre) s'exprime en ces termes....... « Le sommet des plus » hautes montagnes, est toujours couvert de neige » et de glace..... Je ne parle point du froid que » j'ai eu à souffrir. Ces montagnes sont une vraie » image de la tristesse, de l'horreur, de la mort » même ». Le récit de Bernier qui avait parcouru cette région cinquante ans auparavant, ne differe pas de celui du P. Désideri : ce voyageur célèbre ajoute qu'on éprouve sur la montagne de Pire-Pinjale, des changemens soudains; on passe, pour ainsi dire, de l'été à l'hiver, en moins d'une heure.

Sans m'arrêter aux différentes étymologies du nom de ces montagnes, qui semblent confirmer le récit des historiens d'Alexandre, je rapporterai quelques détails de la marche de Tamerlan, vers le mont Ketner, entre le Badakschan et le pays de Cachemir. « Malgré la saison (le soleil était alors dans les Gémeaux) on trouva sur cette montagne, une si grande quantité de neige, que les pieds de la plupart des chevaux qu'on voulut y faire monter, tombèrent; quelques-uns cependant, à la faveur de la gelée qui était très-forte pendant la nuit, ne laissèrent pas d'avancer, et lorsque le soleil paraissait, on s'arrêtait, et l'on couvrait de feutre, les chevaux, parce qu'il était impossible de marcher, tout étant rempli de verglas. On parvint ainsi, après beaucoup de fatigues, jusqu'au sommet de la montagne, où étaient les Siapousek. Le pays qu'habitait ce peuple de brigands, n'était qu'environ trois degrés

plus Nord que celui de Cachemir, et leurs montagnes fesaient partie de la chaîne qui traverse le centre de l'Asie. Ou peut conclure de tous ces témoignages, que les historiens d'Alexaudre ne nous en ont point imposé, lorsqu'il nous ont parlé du froid que les troupes de ce prince eurent à souffrir en passant le Paropamise, quoique ces montagnes fussent situées dans un pays assez méridional. Strabon, qui sans doute n'était point prévenu en faveur de ces historiens, fait mention du climat rigoureux de cette région. Quinte-Curce n'est donc répréhensible que sur ce qu'il dit de la durée des nuits dans ce pays, où le plus court jour de l'année est de dix heures et demie.

Les montagnes qui couvrent la partie septentrionale de l'Inde, ont plusieurs passages; celui de Candahar est un des plus fréquentés, sur-tout par les caravanes d'Agra et d'Hispahan. La ronte directe, que prit l'armée Macédonienne, de Bactra au Paropamise, ne permet pas de douter que ce ne fût par ce passage qu'Alexandre entra dans l'Inde.

Strabon est l'écrivain de l'antiquité qui a le mieux éclairci la marche pénible des Macédoniens, à travers ces montagnes. C'était la seconde fois qu'Alexandre y conduisait son armée. La première fut en poursuivant les meurtriers de Darius. « Il vint, dit » l'exact et judicieux géographe, par l'Ariane, près » de l'Inde, et laissant à la droite, cette région, il » entra par le Paropamise, dans les pays septen- » trionaux et dans la Bactriane; et après avoir » soumis tout ce qui obéissait encore aux Perses, il » désira ardemment de connaître l'Inde dont on » avait parlé jusqu'alors d'une manière aussi obs- » cure qu'incertaine. Il repassa donc les montagnes

» par la voie la plus courte, ayant l'Inde à sa » gauche, et revint ensuite, dirigeant la marche de » son armée par les parties occidentales de cette » contrée, et traversant le Cophène, le Choaspe, etc. ». *Voyez* TAURUS. (1)

PARTHIE (la) *Parthia*, était bornée à l'Ouest par les Parétaques, ou plutôt par la Médie; au Nord par l'Hyrcanie, au Sud par la Caramanie, à l'Est par l'Arie. Cette contrée eut peu d'importance sous les rois de Perse et même sous les successeurs d'Alexandre; mais elle devint dans la suite le siége d'un grand empire dont Arsaces fut le fondateur, et dont la puissance tint tête aux Romains. (2)

PARYA. Il faut, selon De la Rue, lire la Parorée, car nous avons les Paroræi, peuples situés au Midi du mont Pindus, proche de la Thesprotie et de l'Epire.

On ne voit pas pourquoi Alexandre ferait un si long détour pour arriver de la Stymphalie à Pelinna, qu'Arrien nomme Pellène. Il est à croire que le Parya qu'on ne trouve que dans cet auteur, était entre la Stymphalie et la Thessalie.

PASAGARDE, *Pasagarda* ou *Pasagardæ*, ancienne ville royale des Perses, au Sud-Est de Persépolis. C'est dans cette ville que Cyrus avait son tombeau. Un lieu qui conserve le nom de Pasa ou Fasa, avec le surnom de Kuri, selon les Persans, nous montre la position de Pasagárdes (3). *Voyez* tom. 1, pag. 310, note 9.

(1) S. C. p. 222.

(2) Larcher, ibid.

(3) Danville, ibid.

Pasitigre, *Pasîtigris*, est, selon Danville, la partie inférieure du Tigre, depuis sa jonction avec l'Euphrate, ce qu'on nomme ajourd'hui Shat-ul-Arab, ou fleuve des Arabes; mais ce Pasîtigre ne peut être celui qu'Arrien fait traverser à Alexandre, au sortir de Suse, pour entrer sur le territoire des Uxiens. Nous estimons donc que le Pasîtigre prenait sa source dans les montagnes, au Nord des Uxiens, et coulait au Midi, en séparant leur territoire de la Susiane : à moins que, selon S.te Croix, les historiens d'Alexandre n'aient confondu le Pasîtigre avec l'Oroatis.

Patala, ville de l'Inde, a donné son nom à

Patalène, *Patalena*, île formée par les deux bras de l'Indus à son embouchure. *Voyez* Indus.

Pataliens, *Patalii*, habitans de la ville et de l'île précédentes.

Patara, ville maritime, à l'Est de la Lycie, dans l'Asie mineure, près d'un promontoire qui porte le même nom. Cette ville, appelée aujourd'hui Patera avait un oracle entre lequel et celui de Délos, on prétendait qu'Apollon se partageait également par semestre (1).

Pella, ville de la Bottiéïde, contrée de la Macédoine. Elle est située vers la mer, près d'un lac d'où sort le Loudias, à cent vingt stades de l'embouchure de cette rivière. Elle devint la capitale de la Macédoine, après que la ville d'Edesse eut cessé de l'être. Elle dût sa grandeur à Philippe qui y avait été élevé, et à Alexandre qui y était né, et que Juvénal ap-

(1) Danv., ib.

pelle, pour cette raison, *Pellœus Juvenis.* On en voit encore des restes qu'on appelle Palatisa (1).

Pellène. C'était le Pellineum ou Pellinna, ville située, selon De La Rue, sur la petite rivière appelée Curatius; mais Delille, dans sa carte méridionale de la Grèce; et les géographes modernes, la placent sur la rive septentrionale du Pénée.

Pellion, ville proche des frontières de la Macédoine et de l'Illyrie, entre le lac Lycniade et l'Erigone.

Péloponnèse (le) *Peloponnesus*; c'est-à-dire l'île de Pélops. C'est une presqu'île formant la partie la plus méridionale de la Grèce; elle s'appelle aujourd'hui *Morée.*

Le Péloponnèse contenoit six provinces principales, deux méridionales, savoir: la Messénie à l'Ouest et la Laconie à l'Est; deux dans la partie du milieu, savoir: l'Elide à l'Ouest et l'Arcadie à l'Est; et deux septentrionales, savoir : l'Argolide à l'Est et l'Achaïe à l'Ouest (2).

Peluse, *Pelusium*, ville maritime, rempart et clef de l'ancienne Egypte. Elle n'est aujourd'hui connue dans ses ruines que sous le nom de Tineh qui, dans la langue arabe, remplace la signification du nom de Pelusium, tiré d'un terme grec exprimant la situation de cette ville dans les marais (3).

Peonie, *Pœonia.* C'est ainsi qu'on appelait la partie septentrionale de la Macédoine, qui comprenait diverses nations, et s'étendait jusqu'aux frontières de la Thrace (4).

---

(1) Larcher, *ibid.*

(2) Larcher, *ibid.*

(3) Danville, *ibid.*

(4) Danv., t. I, p. 236. Justin, l. VII.

Péoniens,

Péoniens, habitans de la Péonie.

Percoté, ville de l'Asie mineure, sur la rive orientale de l'Hellespont, au Sud de Lampsaque.

Pergues, *Pergœ*, *Perga* ou *Perge*, ville capitale de la Pamphylie sur le fleuve Cestrus, non loin de la Méditerranée. On pense que c'est aujourd'hui le Kara-Hisar, ou château noir des Turcs, dans le district de Tekieh (1).

Perinthiens, *Perinthii*, habitans de Perinthe, appelée depuis Heraclée, ville aujourd'hui ruinée. Elle était située dans la Thrace, au-dessus de la Chersonnèse, sur les côtes occidentales de la Propontide.

Perse (la) *Persia* ou *Persis* proprement dite, était au Sud-Est de la Médie, au Nord-Est du golfe Persique. On donnait quelquefois ce nom à tous les pays soumis aux Perses.

La Perse peut se diviser en trois parties; celle qui longe la côte du golfe est un sol sablonneux, brûlé par les ardeurs du soleil, et frappé d'une stérilité absolue; il n'y croît guère autre chose que des palmiers. Cette description s'accorde parfaitement avec ce que nous savons du Kermesir, et correspond aux détails qu'en ont publiés tous nos voyageurs modernes. Mais, à mesure que vous avancez au Nord, ou vers le Nord-Est, et que vous passez la chaîne des montagnes, vous trouvez un pays qui jouit de la plus heureuse température et des plus beaux jours; les pâturages y abondent; des eaux salutaires fécondent les prairies qu'elles arrosent; la vigne fleurit par-tout: il n'est pas une seule espèce de fruit qui n'y prospère,

(1) Danv., ibid.

à l'exception de l'olive. Là, les rois et les nobles du pays ont leurs parcs et leurs jardins. Les ruisseaux divers dont l'onde est toujours pure et limpide, vont se jeter dans des lacs approvisionnés d'oiseaux aquatiques de toutes les espèces connues : l'herbe des prairies offre une nourriture excellente pour les chevaux et pour le bétail, tandis que l'homme peut trouver dans les bois, en s'y livrant au plaisir de la chasse, une infinité de ressources pour lui-même. Telle est la description que nous offre le Journal de Néarque; tel fut toujours en effet l'état du pays, tant qu'il demeura sous la protection d'un bon gouvernement. Les lacs dont il est fait mention, sont, à n'en pas douter, le lac Baktégian, et un autre de moindre étendue, dans le voisinage de Chyraz. Quant aux ruisseaux qui vont s'y décharger, et qui ne trouvent jamais d'issues jusqu'à la mer, ce sont évidemment ces eaux pures et limpides dont Néarque nous parle dans le langage qu'un poëte de Chyraz aurait pu employer pour les décrire à l'époque la plus brillante de l'empire de Perse. Mais combien ce tableau est changé aujourd'hui ! La guerre et la tyrannie ont semé partout la désolation sur cette terre. Ce n'est pas la destruction de Persépolis que nous déplorons, en contemplant les ruines de Chelminar ou Estakar, à l'aspect desquelles nous accusons l'ivresse ou l'insolence d'un conquérant féroce : ce n'est point sur la tombe de Cyrus, pillée à Pasagardes, que nous versons des larmes, sur cette tombe violée, détruite par un mouvement d'avidité trop ordinaire chez des soldats au moment de la victoire, ou par le sentiment du désespoir qui aveuglait les naturels vaincus; mais ce qui est l'objet de nos éternels regrets, c'est le malheureux sort d'une province qui produisit jadis les

meilleures troupes de l'Asie, qui s'énorgueillissait de tous les dons de l'agriculture et de l'industrie dont les habitans avaient secoué le joug de la barbarie, sous laquelle languissait honteusement le reste de l'Orient; d'une province enfin qu'avaient rendue célèbre ses poëtes, ses philosophes, ses femmes, modèles de beauté, ses hommes aussi recherchés dans leurs personnes, qu'élégans et polis dans leurs mœurs, ses marchands qui commerçaient aux extrémités de l'Orient; j'ajoute, la culture supérieure de ses vignes, seul genre de prééminence que le despotisme ne soit pas parvenu à anéantir. Aujourd'hui les villages ont disparu, et aucun voyageur ne traverse les montagnes : la capitale est sous la domination d'un Kurd, c'est-à-dire d'un brigand de naissance et de profession; et il ne paraît pas que les désordres qui ont suivi la mort de Nadir-Châh, doivent jamais avoir un terme.

Une troisième division de la Perside, ou province de Perse, du côté du Nord, comprend le pays des montagnes où la nature s'offre aux yeux du voyageur dans l'état le plus inculte et le plus sauvage : des peuplades de Barbares l'habitent; l'air y est froid, et des neiges éternelles couvrent le sommet des montagnes. Ces Barbares sont les anciens Uxii, ou Asciacs modernes; et la chaîne désignée sous le nom de Louristan, sépare la Perside de la contrée que les anciens historiens, parlant dans un sens plus étendu, appellent la Médie. Ispahan, la capitale moderne de l'empire, est précisément au Nord de cette chaîne, et non dans la Perside. Ces montagnes s'étendent pareillement au Nord de la Susiane, et de leur pied sortent les torrens qui, après avoir traversé cette province, vont se jeter soit dans le Tigre, soit dans le

27*

golfe persique, tandis que la partie plus orientale donne naissance aux autres torrens qui arrosent la province de Perse, grossissent tous différens lacs, ou sont épuisés par les canaux dans lesquels on les détourne pour les besoins de l'agriculture (1).

Persepolis, ville capitale de la Perse.

La dénomination purement grecque de Persépolis, nous cache un nom en usage chez le peuple du pays, et qui pouvait être le même qu'Estakar, sous lequel les Persans connaissent ce lieu qui, par ce qu'il y a de plus apparent dans ses débris, est communément appelé Tchelminar, ou Quarante Colonnes, en usant d'un nombre indéterminé (2).

Peucé, on appellait ainsi le terrein isolé par la division que forme l'Ister en plusieurs bras pour se rendre dans la mer. Ce nom a été conservé dans celui de Piczina, et a donné lieu à celui des Peucini, qu'il est remarquable de voir reparaître sous le bas empire, quand il est parlé des Picziniges et des Patzinacites (3).

Peucelatide, *Peucelatis*, contrée de l'Inde entre le Cophès et l'Indus, prenait son nom de

Peuceliotis, ou *Peucela*, qui en était le chef-lieu, peu éloigné du fleuve.

Phasélis, ville de Lycie sur les frontières de cette province et de la Pamphylie près du mont Climax; c'était une ville très-considérable, qui avait trois portes et un lac; elle subsistait, se soutenait et se gouvernait par elle-même. Les Ciliciens qui étaient

(1) B. p. 439.
(2) Danv., ibid.
(3) Danv., t. I, p. 138.

pirates, s'en emparèrent; de là vient que quelques auteurs la regardent comme fesant partie de la Cilicie. Elle fut d'abord appelée Pityoussa, et ensuite Pharsalus. C'est aujourd'hui le lieu nommé Fionda (1).

PHASELITES, habitans de PHASELIS.

PHÉNICIE. Voyez PHŒNICIE.

PHILIPPES, *Philippi*, ville de la Macédoine. Nous suivons le sentiment de Gronovius, et nous préférons la version *Philippous Polin* à celle de *Philippou Polin;* celle-ci autrement appelée Philipopolis, ou Trimontium, est située sur les bords de l'Hèbre; l'autre nommée Philippes, théâtre célèbre de la première bataille entre César et Pompée, et de celle entre Auguste et Brutus :

> Ergo inter sese paribus concurrere telis
> Romanas acies iterum videre Philippi.
>
> VIRG. Géorg., l. I.

est située peu au-dessus du golfe du Strymon.

Elle est actuellement ruinée, et porte le nom de Drame que l'on tire d'un autre lieu de ce canton qui s'appelait Drabescus.

Cela est manifeste par la marche même d'Alexandre, selon Arrien. Il se dirige d'Amphipolis, passe entre cette ville et la mer, arrive au Nessus, et s'enfonçant dans les terres, s'avance par l'Hémus. S'il eût été au contraire question de Philippopolis, nous trouverions l'Hèbre au lieu du Nessus, et l'on aurait parlé du Rhodope, près duquel elle était assise,

(1) Larcher, ibid.

comme les médailles et un passage de Lucien en font foi.

Phocide, *Phocis*, contrée de la Grèce, bornée au Sud par le golfe de Corinthe; à l'Est par la Béotie; au Nord par la Doride; à l'Ouest par l'Etolie.

Phœnicie, *Phœnicia*. Cette province de la Syrie s'étendait le long des côtes orientales de la Méditerranée, depuis Laodicée jusqu'à Tyr.

Personne n'ignore combien les Phœniciens se sont distingués dans l'antiquité par la navigation dont leur commerce tirait toute son étendue et sa richesse. Bornés à une langue de terre resserrée entre la mer et des montagnes, ils ne pouvaient acquérir quelque puissance que par les moyens qu'ils employèrent et qui les mirent en état de former des établissemens, non-seulement sur les côtes d'une mer qui bordait leur rivage, mais au-delà de cette mer, et jusque dans l'Océan occidental. Les arts devaient en même-temps naître chez eux et s'y perfectionner. Ce fut un Phœnicien qui porta, dans la Grèce, la connaissance des lettres et leur usage (1).

Phrygie (la) *Phrygia*, province de l'Asie mineure, en partie à l'Est de la Lybie, à l'Ouest de la Cappadoce. Les anciens varient beaucoup sur les bornes de ce pays; les uns les resserrent, et les autres les étendent. Ils la divisaient en grande et en petite, et ne s'accordaient nullement entr'eux, ni avec eux-mêmes, sur les bornes de chacune. Quelques-uns même la divisaient en trois parties : au reste, voici

(1) Danv., ibid.

les bornes que lui assigne Danville : Au Nord, la Bithynie et la Galatie (qui en fesait partie du temps d'Alexandre, et qui se trouvait entre le Sud-Est de la Bithynie et la Paphlagonie), au Sud, la Pisidie et la Lycie; à l'Est, la Cappadoce; à l'Ouest, la Carie, la Lydie, et une portion de la Mysie.

PIMPRANA, ville de l'Inde, au-delà de l'Hydraotes, au Nord de Sangala. On ne sait pourquoi Mentelle fixe la position de cette ville sur la partie supérieure du cours de l'Indus.

PINARA, une des villes principales de la Lycie dans l'Asie mineure, était située entre le golfe Glaucus et le cours du Xanthus.

PINARE, *Pinarus*, fleuve de la Cilicie, prend sa source dans le mont Amanus et a son embouchure dans le golfe d'Issus, à l'Est de la ville de ce nom.

PISIDIENS, *Pisidæ*, habitans de la Pisidie, province de l'Asie mineure, bornée au Nord par la Phrygie, au Sud par la Pamphylie; à l'Est par la Phrygie et la Cilicie; à l'Ouest par la Lycie.

PLATÉES, *Platææ*, ville de Béotie sur l'Asope, vers la source de ce fleuve, sur les confins de la Mégaride et de l'Attique, au pied et au Nord du mont Cithéron, entre ce mont et Thèbes, sur le chemin qui menait à Athènes et à Mégare. Ce fut près de cette ville que les Grecs défirent l'armée de Mardonius. Danville prétend qu'on la nomme à-présent Cocla (1).

POLYTIMÈTE, *Polytimetos*, fleuve qui prend sa source dans les montagnes de la Sogdiane, baigne

(1) Larcher, ibid.

les murs de Maracande, coule vers l'Ouest et se perd dans les terres.

PONT-EUXIN (le), *Pontus-Euxinus*, est situé entre l'Asie et l'Europe, à l'Occident de la Colchide. Quelques anciens l'appellent aussi mer Cimmérienne, à cause des Cimmériens qui habitaient autrefois dans son voisinage. Les Italiens la nomment aujourd'hui mer Majore, les Français, mer Noire, quoiqu'elle n'ait rien de noir, que les vents n'y soufflent pas avec plus de furie, et que les orages n'y soient guères plus fréquens que sur les autres mers (1).

PORTICANUS. *Voyez* les limites de son territoire au mot SOGDIENS.

PROPONTIDE, *Propontis mare*, mer qui communique au Pont-Euxin par le Bosphore de Thrace, et à la mer Egée, par l'Hellespont. Elle a mille quatre cents stades de longueur, sur cinq cens de largeur. On l'appelle actuellement mer de Marmara, ou mer Blanche (2).

PROSACTION, fleuve de la Troade dans l'Asie mineure, prend sa source au mont Ida, coule entre Lampsaque et Colonne, et va se perdre dans la Propontide. Arrien paraît être le seul qui fasse mention du Prosaction.

PURA, *Pura*, capitale de la Gédrosie. Selon le célèbre auteur de la Géographie ancienne, cette ville est précisément le Pureg ou Phoreg du géographe de Nubie. La capitale moderne, selon Cheref-Eddin est Kidge; et Danville trouve une autre Phoreg ou Forg sur le côté occidental de la Carmanie, en quoi il

(1) Larcher, ibid.
(2) Larcher, ibid.

est justifié par le géographe de Nubie et par Pietro della Valle, qui fut en personne sur le lieu (1).

Pyles Caspiennes, *Pylæ Caspiæ*. Il y avait plusieurs défilés qui portaient ce nom; mais le plus connu était celui qui communiquait de la Médie dans le pays qui borde la mer Caspienne au Midi.

Pyles Ciliciennes, *Ciliciæ Pylæ*. La Cilicie avait trois pas ou défilés célèbres. Le premier, qui était à l'entrée par la Cappadoce, s'appelait la Porte: le second le pas d'Amanus; le troisième était près de la baye d'Issus. Ce fut vers le premier de ces défilés qu'Alexandre se dirigea par un marche rapide.

Les portes de la Cilicie et de la Syrie étaient deux forts à la distance de trois stades l'un de l'autre, et entre lesquels coulait le fleuve Cersus, large d'un pléthre (2).

On ne pouvait forcer ce défilé, car le chemin était étroit; les fortifications descendaient jusqu'à la mer; au-dessus étaient des rochers à pic et les deux portes touchaient aux murs des deux forts.

Pyramus, fleuve de la Cilicie, prend sa source aux pieds de la chaîne du Taurus, au-dessus de Prœtorium, coule au Sud-Ouest près d'Anazarbus et se jète dans le golfe d'Issus, non loin et au Sud de Malles.

Quades (les) occupaient ce qu'on appelle aujourd'hui la Moravie; c'était le plus reculé des peuples Germaniques sur le Danube, entre les Marcomans et la nation Sarmate des Jazyges (3).

(1) B. p. 346.

(2) Expéd. de Cyrus. La Luz., t. I, p. 200

(3) Danv., t. I, p. 152.

RAGUES, *Rages* ou *Ragæ*, ville de la Médie qui ne le cède guères qu'à la capitale de cet empire, était située au Nord-Est en tirant vers l'Hyrcanie. Les princes macédoniens lui donnèrent le nom d'Europus, qui était celui d'une ville de Macédoine : elle fut ensuite appelée Arsacia; mais elle conserve dans Rei son nom primitif, parce que familier dans le pays, il a continué d'être en usage (1).

RAMBACCIA ou RHAMBACIA, ville de la Gédrosie, à l'Est d'une chaîne de montagnes indiquées dans Ptolémée, sous le nom de *montes Parsici*.

RHODES, *Rhodus*, île de la mer Carpathienne, est trop célèbre pour qu'on s'appesantisse ici sur sa description. Ses habitans se signalèrent particulièrement dans la marine. La fondation de Rhodes ne remonte guères au-dessus de quatre cents ans avant l'ère vulgaire (2).

ROMAINS, *Romani*. Il n'est question dans Arrien, 1.° que d'une députation de ce peuple à Alexandre; encore la révoque-t-il en doute, et 2.° de la manière dont ils formaient des ponts pour passer l'Euphrate et le Rhin. Les Romains sont trop connus, et trop étrangers aux expéditions d'Alexandre, pour que nous entrions à leur égard, dans les moindres détails.

ROUGE (mer) *Voyez* ARABIQUE (golfe).

SABRASTES, *Sabus*, *Sabutas* (territoire de) *Voyez* SOGDIENS.

SALAGASSE, ou plutôt SAGALASSE, *Sagalassus*, ville de l'Asie mineure, au Nord-Ouest de la Pisidie.

SALAMINE, île du golfe Saronique, au Nord de l'île d'Egine. Cette île est sur-tout célèbre par le combat

---

(1) Danv., ibid.

(2) Danv., ibid.

naval qui se livra en l'an 479, avant l'ère vulgaire, dans le détroit formé entre l'île et le continent.

Samus, Sambestas, Sambus, (son territoire) *Voyez* Sogdiens.

Sangala, ville des Malliens, située dans l'Inde, entre l'Hydraote et l'Hyphase. Elle fut depuis appelée Euthydemia, d'Euthydème, Grec qui s'étant soulevé dans la Bactriane contre les Seleucides, poussa ses conquêtes fort avant dans l'Inde, où cette ville rétablie par lui aura pris son nom.

Dans quelle édition d'Arrien, Mentelle a-t-il lu que Sangala était *une île vers le haut du fleuve Indus ?*

Sangaris, fleuve de l'Asie mineure, prend sa source dans le mont Dindyme, vers Pessinunte en Phrygie, coule au Nord, baigne les murs de Gordium et se jette dans le Pont-Euxin.

Saques ou Saces (les), *Sacæ*, peuple de l'Asie, qui habitait vers l'Est de la Bactriane et de la Sogdiane, au Sud de la Scythie asiatique, au Nord du mont Immaüs. Les Saques étaient des Scythes Amyrgiens. Les Perses donnaient le nom de Saques à tous les Scythes en général, à cause de la nation particulière des Saques dont ils étaient voisins. *Voyez* Scythes (1).

Sardes, ancienne ville capitale de la Lydie, située entre le Caystre et l'Hermus, au pied du mont Tmolus, sur le Pactole, rivière, qui venant de cette montagne, traversait la place publique de Sardes et roulait des paillettes d'or dans son lit. Cette ville avait au Nord une grande plaine arrosée de

(1) Larcher, ibid.

plusieurs ruisseaux qui sortaient en partie d'une colline voisine au Sud-Est, et en partie du Tmolus. La citadelle était au Sud-Est sur une montagne escarpée et taillée en précipice dans quelques endroits. Elle pouvait alors passer pour imprenable. Cette ville, où tout était riche et superbe, n'est plus qu'un pauvre village nommé Sart (1).

Sarmatie ou Sauromatie, *Sarmatia* ou *Sauromatia*. Cette vaste contrée, contigüe à la partie orientale de la Germanie, achève de remplir le continent de l'Europe. Elle en passe même les limites, parce que le nom des *Sarmatæ*, ou selon les Grecs, *Sauromatæ*, s'est étendu au-delà du Tanaïs.

Selon Ptolémée, les grandes nations de la Sarmatie, étaient les *Venedi* qui s'étendaient au loin, depuis le rivage de la mer Baltique.

Les *Peucini* et les *Bastarnæ*, au-dessus de la Dace.

Les *Iazyges* et les *Roxelani* sur le Palus-Méotide.

Les *Hamaxo-Bii*, vivans sur des chariots.

Les *Geloni* et les *Budini*, sur la droite du Boristhène.

On distingue parmi ces Nomades, les *Agathyrsi* qui s'impriment des couleurs sur la peau, les *Andro-phagi*, les *Melan-Chleni*, mangeurs de chair humaine, vêtus de noir. *Voyez* Hérodote.

Strabon joint des *Basilici* aux Iazyges nommés avec les Tyrigètes.

Les *Perierbidi* qu'il dit former une grande nation

(1) Larcher, ibid.

dans la même contrée Sarmatique, répondent au pays connu sous le nom de Welika Perma, ou de grande Permie.

Il est parlé dans Pline, sous le nom d'*Arimphœi*, d'un peuple qu'il conviendrait d'estimer très-reculé vers le Nord, comme étant le plus voisin d'un promontoire attribué à la Celtique : ce promontoire est appelé *Lytarmis*. Les Arimphées habitaient les forêts, vivaient de glands. Leur contrée répond à celle des *Cyrœni*.

Scione ou Scion, petite ville grecque insulaire de la mer Égée; elle n'est citée que par Pline et notre auteur.

Scythes, *Scythœ*, habitans de la Scythie. L'extrémité du pays des Gètes sur le Pont-Euxin a porté le nom de *Scythie*. C'est-là que fut la ville de Tomes (aujourd'hui Tomes-War), célèbre par l'exil d'Ovide.

Les bords du Pont-Euxin, depuis les bouches de l'Ister, les environs du Boristhène et le rivage du Palus, sont donnés à des Scythes par Hérodote, et, d'après Strabon, on pourrait y appliquer le nom de petite Scythie; de même que dans les cartes modernes, il est commun de voir cette contrée sous le nom de petite Tartarie.

Polyclète avait confondu les Palus-Méotides avec la mer Caspienne qui recevait, selon Plutarque et Quinte-Curce, cette espèce de lac dont Arrien établit la vraie position, preuve certaine que le Périple de la mer Érythrée est faussement attribué à cet historien : l'auteur du Périple ose avancer que les Palus-Méotides et la mer Caspienne vont ensemble se décharger dans l'Océan.

Les erreurs sur les communications de ces deux

mers, ont peut-être donné lieu à celle de Clitarque qui a cru que la mer Caspienne était la même que celle du Pont-Euxin ; opinion adoptée par Quinte-Curce, qui, s'embarrassant fort peu des conséquences, rapporte souvent les sentimens les plus opposés, et paroît les admettre tous, sans aucune distinction. Le nom de Tanaïs, donné au Jaxarte, doit avoir accrédité cette erreur. Diodore, Justin et Quinte-Curce ont confondu ces deux fleuves que Plutarque et Arrien ont su distinguer, quoique la flatterie ou la vanité des Macédoniens se plût à les réunir.

Ptolémée a connu cette différence ; mais entraîné par l'autorité des historiens du conquérant de l'Asie, relativement aux autels que ce prince éleva aux bords du Jaxarte en mémoire de son expédition, ce géographe les a transportés près des rives du Tanaïs, dans l'endroit où ce fleuve, après avoir coulé depuis sa source au Sud-Est, s'approche du Rhà ; et de-là, tournant au Sud-Ouest, dirige son cours vers les Palus-Méotides, qui reçoivent ses eaux.

Ce géographe, en suivant les mêmes guides, a multiplié différens peuples Scythes, tels que les Aorses et les Agathyrses. Ces nations habitaient en-deçà du Tanaïs. Ptolémée, après les y avoir placées, ne craint point ensuite de les compter de nouveau parmi celles de la Scythie Asiatique. Si Pline n'a pu entièrement éviter cette faute, il a du moins distingué les peuples de la Scythie Européenne, qu'il met aux environs de la mer Caspienne par des surnoms, comme les Aorses par celui de *Nasotiani*, et les Arimaspes par celui de *Cacidari*. Peut-être encore ces Scythes Asiatiques étaient-ils des colonies de ceux d'Europe, dont ils avaient conservé le nom dans leurs émigrations.

L'ignorance de Quinte-Curce égalait sa crédulité :

trompé par la fausse dénomination de Tanaïs donnée au Jaxarte, cet historien fait disparaître de la surface de la terre toute la partie de l'Asie située entre ces deux fleuves. Suivant ces principes erronés, il parle de la Bactriane comme de la dernière contrée de l'Asie, et comme n'étant séparée de l'Europe que par le Tanaïs, qu'il reconnaît être la limite de ces deux parties du monde. Malgré cet aveu, il ose nous dire, dans un autre endroit de son ouvrage, que les Scythes qui habitaient au-dessus du Bosphore Cimmérien, appartiennent à l'Asie. La région qui s'étendait au-dessus de ce Bosphore et des Palus-Méotides, est cependant à l'Occident du Tanaïs, et conséquemment située en Europe; elle est habitée par les Roxelanes et les Iazyges, peuples de la Scythie Européenne. Quinte-Curce est tombé dans cette erreur pour avoir changé la situation, les bouches et le cours du Tanaïs, et en avoir avancé la longitude de cinq degrés. Il ajoute encore que les Scythes, dont les Parthes sont sortis, ne venaient point du Bosphore, mais de l'Europe. Ainsi cet historien transporte entièrement le Bosphore Cimmérien dans l'Asie, tandis que le détroit par lequel les Palus-Méotides se déchargent dans le Pont-Euxin, forme la séparation des deux parties du monde que je viens de nommer, dont les limites se trouvent placées, dans le récit de Quinte-Curce, d'une manière aussi bisarre que presqu'inconcevable.

Le déplacement de plusieurs peuples est une suite nécessaire des erreurs que je viens de remarquer. Les Cercètes, les Mosynæciens et les Chalybes sont transportés, par Quinte-Curce, à la gauche de la mer Caspienne; les Leuco-Syriens et les Amazones à l'autre côté de cette mer. Les anciens géographes établissent unanimement la position des Mosynæciens,

des Chalybes et de leurs voisins les Cércètes. Les Leuco-Syriens étaient les habitans de la Cappadoce, dont la situation est connue, ainsi que celle du pays des fabuleuses Amazones, que l'on prétend avoir fixé leur demeure dans les champs de Thémiscyre sur les bords du Thermodon. Une faute de géographie en entraîne toujours plusieurs autres; l'exemple de Quinte-Curce justifie souvent cette remarque. Cet historien, après avoir changé la situation des Chalybes, ajoute que ce peuple était voisin de deux villes célèbres, Sinope et Amisus. Cette dernière cité était à plus de douze cents stades olympiques au Nord-Ouest des Chalybes, et Sinope, ville fameuse de Paphlagonie, était éloignée d'Amisus de douze cents stades au Nord-Ouest (1).

Un savant académicien accuse les historiens d'Alexandre d'avoir transporté les Abiens d'Europe en Asie. Tâchons de les justifier : il faut, pour cela, prendre les choses de plus haut. Les Scythes ont habité presque toutes les régions septentrionales de l'ancien continent, ou, pour s'exprimer avec plus d'exactitude, l'uniformité des mœurs et de la façon de vivre des différens peuples qui les occupaient, leur a fait donner, par les Grecs, la dénomination générale de Scythes : ils ne furent considérés que comme une seule nation, et c'est dans ce sens qu'on doit entendre ce que Thucydide rapporte de leur puissance. Elle était si considérable, qu'aucun peuple de l'Europe et de l'Asie n'aurait pu les égaler en nombre, ni leur résister, s'ils se fussent réunis. Les incursions que les Scythes ont faites en différens temps, ont bouleversé la face de la terre, dont la plus grande partie a été peuplée par ces nations.

(1) S. C. p. 196.

Les

Les géographes divisent les Scythes en Européens et en Asiatiques, ce qui est trop vague; il est plus simple de les ranger en deux autres classes; la première, celle des pasteurs; la seconde, celle des cultivateurs. Ephore, dans l'énumération qu'il fait des peuples Scythes, avait adopté cette division. Dans l'origine des sociétés, elle a dû être la seule qui servit à distinguer les différentes nations du monde. D'un côté, les progrès de la civilisation, toujours funestes aux mœurs; de l'autre, la fondation des villes, qui ne se multiplient et ne s'accroissent qu'aux dépens des campagnes, dont ils dévorent les habitans, et qui entraînent, par leur luxe, le mépris de la vie champêtre, firent bientôt oublier cette heureuse distinction introduite chez presque tous les peuples. Elle s'est encore conservée chez les Tartares, descendans des Scythes; les puissantes nations des Ulleks est divisée en Usbeks, qui habitent les montagnes et sont pasteurs de profession, et en Bukhares ou Aortes, qui vivent dans les villes, et ont des demeures fixes.

Les Pasteurs, ou Nomades, formèrent cependant la classe la plus nombreuse, qui comprend les Abiens, surnom donné en général aux Nomades, et qui ne peut être rapporté qu'à leur genre de vie, si bien exprimé dans ce vers d'Horace :

Quorum plaustra vagas ritè trahunt domos.

genre de vie qui, les détachant de possessions souvent nuisibles à la probité, leur avait acquis une grande réputation d'équité, célébrée même par Homère.

Aristarque prétendait que le nom d'Abiens était celui d'une nation particulière. Ce sentiment n'est pas absolument contraire à celui que j'ai adopté, lequel

est autorisé par le témoignage d'une foule d'écrivains, géographes, historiens, grammairiens, etc. Cette dénomination, après avoir été appliquée en général à tous les peuples Nomades, a été restreinte, dans la suite, à quelques-unes de ces nations dont les mœurs et la manière de vivre répondent davantage à l'idée que présente d'abord à l'esprit l'épithète ou le surnom d'Abiens. Un passage d'un poète géographe me paraît éclaircir parfaitement cet objet.

Après avoir parlé des Scythes Géorgiens ou cultivateurs, il continue en ces termes (il suit Ephore, son guide ordinaire). . . . . . . « Plusieurs autres » peuples, qu'on ne connaît pas sous une dénomi- » nation particulière, sont pasteurs et portent la reli- » gion jusqu'à ne faire aucun mal aux animaux. Ils se » nourrissent de lait de jument, à la manière des autres » Scythes, et mettent tous leurs biens en commun. On » dit qu'Anacharsis avait pris naissance chez ce peuple, » célèbre par la pureté de ses mœurs, et que plusieurs » de ces Scythes, étant passés en Asie, y avaient » formé des habitations, et y étaient connus sous le » nom de *Saces* ».

Nous trouvons encore ce même passage tiré du quatrième livre d'Ephore, dans le fragment d'un périple du Pont-Euxin, publié par Isaac Vossius. Strabon, après avoir fait l'extrait de l'endroit d'Ephore, que je viens de citer, rapporte les vers du poëte Charicle qui dit que. . . . . « Les Saces Pas- » teurs, Scythes d'origine, habitaient l'Asie qui est » fertile en grains. C'était une colonie de Nomades, » hommes justes ».

Je rends à la lettre les paroles de Charicle qui confirme l'opinion d'Ephore.

Hérodote et Pline nous apprennent que les Perses donnaient en général à tous les Scythes, le nom de Saces, parce que le peuple qu'on appelait ainsi, était, selon le naturaliste romain, le plus voisin de leur empire. J'ose proposer une autre conjecture.

On peut tirer, sans doute, une utilité très-réelle des restes de l'ancien dialecte de l'esclavon, de la langue thibétane ou de Tangut, des Persans, et de l'Idiome turc, pour expliquer plusieurs noms des peuples Scythes; mais il n'y a aucune langue dont on puisse faire un usage aussi fréquent et peut-être aussi sûr que du Mungal, répandu dans une partie très-considérable de l'Asie. *Saki* signifie, dans cette langue, *je massacre*. Il est vraisemblable que les Scythes qui combattirent autrefois contre les Perses, criaient dès que leurs ennemis commencèrent à plier, *sakic*, *tue*, *massacre*, et que la terreur grava profondément ce cri affreux dans l'esprit des vaincus, qui ne purent plus désigner leur vainqueur dont ils ignoraient la langue, que par ce terme qui avait fait sur eux l'impression la plus forte, et dont cette nation Scythe se servait ordinairement dans les combats. De *sacki* ou *saki* dérive naturellement le mot de *sakai*, au féminin *sakis*. Les Saces proprement dits, portaient, selon Hérodote, le nom d'Amurgiens, *Amourgioi*, qui venait de celui d'un de leurs rois dont parle Ctésias, et non pas du nom du Margus, rivière de la Margianne, comme le conjecture M. Fréret. Les Saces n'habitaient point cette région; ce peuple Scythe ne diffère point non plus des Aspasiasques, ou plutôt Aspasiaces. Tâchons d'abord de fixer la position du pays qu'occupait cette colonie d'Abiens.

Strabon parle des Saces comme du peuple Scythe le

plus oriental au-delà de la mer Caspienne, et il le place, ainsi que Marcien d'Héraclée, sur la même ligne que les Sogdiens, près d'un gué du Jaxarte qui leur facilitait la communication avec les Massagètes. Agathémère nous assure qu'en venant du côté de l'occident on trouve la Sogdiane, ensuite le pays des Saces. Ptolémée entre dans des détails plus satisfaisans; il nous apprend que les Saces avaient au couchant la Sogdiane, et la Scythie au Nord; qu'ils s'étendaient pareillement jusqu'à l'endroit où le Jaxarte change son cours; c'est-à-dire, où ce fleuve, après avoir coulé de l'Est à l'Ouest, s'incline vers le Nord-Ouest. Le pays des Saces qui ne vivent que du produit de leurs troupeaux, et n'habitent point les villes, est, selon Ammien Marcellin, contigu à la Sogdiane. Une contrée qui, placée immédiatement après cette province vers l'Orient, conserve encore aujourd'hui le nom de *Sakïla*, semble démontrer, par l'identité de son nom avec celui du peuple qui l'habitait anciennement, la vraie position des Saces.

Diodore de Sicile prétend que toute la Scythie au-delà de l'Emodus, au Nord de l'Inde, était occupée par les Saces. Il est facile de s'apercevoir que cet historien a été trompé par l'extension que les Perses donnaient à cette nation. Eratosthènes n'est pas moins répréhensible d'avoir fait séparer les Saces et les Sogdiens par le Jaxarte : on peut juger de l'exactitude de ce géographe sur les pays septentrionaux de l'Asie, par la position qu'il donne aux Arachotiens et aux Massagètes. Il les fixe sur les rives de l'Oxus, près de la Bactriane. Eratosthènes semble même faire limitrophes les pays habités par ces deux peuples, taudis que l'un était au Nord du Jaxarte, l'autre

à l'Occident du Paropamise, et conséquemment éloigné d'environ trois mille stades olympiques de l'Oxus, puisque les Saces étaient une colonie d'Abiens, placée à l'Orient de la Sogdiane. Les historiens d'Alexandre ne méritent donc point d'être accusés d'avoir transporté, de l'Europe en Asie, ce peuple Nomade, dont une partie était venu s'y établir. On ne saurait cependant approuver Arrien lorsqu'il parle des villes de cette nation : on sait qu'errante et sans demeures fixes, elle passait sa vie sur des chariots, et ne s'arrêtait qu'aux lieux abondans en pâturages. La fondation d'une ville ne peut se concilier avec les mœurs des Scythes en général, et des Saces-Abiens en particulier.

La suite des événemens rapportés par Arrien, semble indiquer que les Scythes qui défendirent le passage du Jaxarte contre Alexandre, étaient les Abiens; mais on doit croire que cet historien a voulu parler des Massagètes, que leur position au Nord mettait à même de s'opposer aux projets du héros grec. Ils accompagnèrent Spitamène dans son expédition contre la Bactriane, qui avait été précédée d'une autre expédition contre la Sogdiane, dans laquelle ce général fut obligé de lever le siége de Smaracande, et de se réfugier chez les Scythes Nomades. Pharnuque l'y poursuivit, et se trouva au milieu de ce peuple sans s'en apercevoir, preuve que les Nomades étaient les Saces Abiens. Un corps de troupes pouvait entrer dans leur pays sans passer aucun fleuve; au lieu que la région habitée par les Massagètes, avait le Jaxarte pour barrière. Pharnuque, trompé par cette communication facile, et assailli par les Saces, qui donnèrent du secours à Spitamène, fut obligé de prendre la fuite avec toute sa cavalerie. Arrien ne devait

donc point distinguer les Saces des Abiens Asiatiques. Son opinion a été adoptée sans aucun fondement, par plusieurs autres écrivains..... Ptolémée, égaré sans doute par ces autorités, fait des Abiens le peuple le plus septentrional de la Scythie au-delà du Mont-Imaüs (1).

Selgiens, habitans de Selga, ville de la Pisidie ou de la Pamphylie dans l'Asie mineure, entre le Cestrus et l'Eurymédon. Cette ville était Lacédémonienne de fondation, et devenue assez puissante pour armer vingt mille hommes. Elle paraît attribuée à la Pamphylie dans les temps postérieurs, et fort déchue. Le lieu qui en tient la place est inconnu (2).

Sestos, ville maritime d'Europe dans la Chersonnèse de Thrace, sur les côtes occidentales de l'Hellespont. Sestos et Abydos ont dû une partie de leur célébrité aux amours de Léandre et Héro. *Voyez* Abydos.

Sicile, *Sicilia*, Arrien ne parle de cette île bien connue d'ailleurs que comme d'un pays dont Alexandre projetait la conquête.

Sidé, ou *Sida*, ville maritime de la Pamphylie sur les frontières de la Cilicie, entre l'embouchure de l'Eurymédon et celle du Mélas.

Sidon, ville de Phénicie dans la Syrie, à vingt-quatre milles de Tyr, à cinquante milles de Damas, sur la Méditerranée, dans une belle plaine, avec un fort bon port; elle a été de tout temps fameuse par son

(1) S. C. p. 201.
(2) Danville, ibid.

commerce : aujourd'hui cette ville est fort déchue ; on l'appelle Zaïde ou Seide (1).

Sigrium, promontoire au Couchant de l'île de Lesbos, est encore aujourd'hui connu sous le nom de Sigré.

Sinope, ville de la Paphlagonie sur le Pont-Euxin, dans l'isthme d'une péninsule, où les Cimmériens s'établirent lorsqu'ils vinrent en Asie. Elle fut dans la suite agrandie par une colonie de Milésiens ; elle est connue sous le nom de Sinul (2).

Siphne, *Siphnos*, une des îles de l'Archipel, connue sous le nom de Cyclades. Siphne était située entre l'île de Mélas, au Sud-Ouest, Paros au Nord-Est, et Seriphe au Nord-Ouest. On y trouvait des mines d'or qui la rendirent une des Cyclades les plus riches, au rapport d'Hérodote.

Sitacéniens, *Sitaceni*, habitans de la Sitacène, contrée qui empruntait son nom de Sïtace, ville de la Mésopotamie sur les frontières de la Babylonie et sur la rive occidentale du Tigre. Il en subsiste des vestiges qui forment un tertre appelé Karkuf, et que quelques-uns ont pris mal à propos pour des restes de Babylone. Mentelle s'appuie de l'autorité de Xénophon pour faire de Sitaca ou Sitace, une ville de la Perside, *située à-peu-près à égale distance du Tigre et de l'Euphrate, au Nord-Ouest de Seleucia*. Il est probable que ce savant géographe a consulté une édition fautive de l'historien grec.

Soaste, *Soastes*, fleuve de l'Inde, placé par Ptolémée entre le Choès et l'Indus, indication bien vague et qui ne permet pas d'en fixer positivement le cours.

(1) Larcher.

(2) Larcher, ibid.

(1) Larcher, ibid.

Diodore semble avoir voulu présenter les Sambestes et les Sodres comme deux tribus distinctes et séparées, les événemens qu'il rapporte sont trop précis quant à ce qui concerne ce peuple, pour qu'il nous reste aucun doute à l'égard de l'identité. 2.° Le Musicanus d'Arrien est le même, soit pour le nom, soit pour la situation de son territoire, que dans Quinte-Curce, Diodore et Strabon. 3.° L'Oxycanus d'Arrien répond aux Prestes de Quinte-Curce, au Particanus de Diodore et de Strabon. 4.° Enfin, le Sambus d'Arrien a le même nom dans Diodore, et n'est autre chose que le Sabus de Quinte-Curce et le Sabutas de Strabon.

Maintenant, il nous faut trouver une position pour chacune de ces quatre tribus, en suivant l'ordre dans lequel elles viennent d'être désignées : et si nous réussissons à déterminer celles des trois premières, seulement d'après quelques probabilités raisonnables, la disette de matériaux et le défaut de plus amples éclaircissemens, devront rendre très-facile à expliquer l'impossibilité où nous aurons été d'arriver à une démonstration parfaite.

Après avoir envisagé la question sous une infinité de rapports divers, je me suis persuadé que les Sogdiens étaient fixés à Behker, Musicanus à Sewee, Oxycanus à l'Ouest de Sewee, au pied des montagnes, et Sambus sur cette chaîne de montagnes, connues sous le nom de Lukhy, laquelle s'étend depuis la grande chaîne occidentale jusques dans le voisinage de l'Inde à Sewee. Il suffit de jeter un coup-d'œil rapide sur la carte, pour y voir qu'une forteresse et un chantier, construits au confluent de l'Acésinès, les mêmes à Behker, ainsi qu'une garnison à Sewee, et d'autres citadelles et chantiers établis à la tête et aux deux pointes plus basses du

Delta, forment une ligne de frontière qui correspond exactement aux localités et à la nature même du pays (1).

Soles, *Soli*, ville de l'Asie mineure dans la Cilicie: depuis elle fut nommée Pompeiopolis. Il ne faut point confondre cette ville avec une autre de même nom dans l'île de Cypre. Celle dont il s'agit dans Arrien, était située sur les côtes de la Méditerranée, vis-à-vis la partie orientale de cette île.

Sparte ou Lacédémone, *Sparta*, ville capitale de la Laconie dans le Péloponnèse; elle était sur le fleuve Eurotas, toute environnée de montagnes (du Taygète). C'était pour cette raison que la ville n'était point entourée de murailles, étant assez forte par sa propre situation: les lois de Lycurgue lui servaient aussi de remparts. La place où était l'ancienne Lacédémone, s'appelle aujourd'hui Paleochori, mot corrompu de *Palaia chora*, vieille place. Misitra est à environ quatre milles de l'ancienne Sparte.

Lacédémone, qui signifie la Laconie, et qui n'était d'abord que le nom du territoire, fut ensuite donné à la ville capitale (2).

Strymon, fleuve qui prend sa source dans le mont Hémus, au Nord de la Macédoine, coule dans cet empire, et se jète, par deux embouchures, dans le golfe Strymonique.

Stymphée, rocher qui borne la Thessalie au Nord, et où l'Arachtus, fleuve de l'Epire, prend sa source (3).

Stympha. Stympheum était, selon Strabon, la ville capitale des Stymphaliens, au Sud-Ouest de la Macédoine.

---

(1) B. p. 137.
(2) Larcher, ibid.
(3) Danville, ibid.

Suse, *Susa*, ville capitale de la Susiane, sur la rive orientale des Choaspes.

Suse est le Shushan de Daniel, le Shuster ou Tostar des auteurs orientaux, et la Susiane est leur Chusistan, le pays de Chusis, ou Susis, plus ordinairement écrit Khourestan et Chorestan. Ce nom est presque hors d'usage aujourd'hui dans l'Orient. En effet, dans la Perside et à Basra, la province est appelée Ahwaz ou Haviza, du nom d'une ville qui en est devenue la capitale. S'il faut en croire les écrivains orientaux, Suse, la plus ancienne des cités, eut pour fondateur un prince nommé Husheng, lequel était petit fils de Caiumaras, premier nom qui se rencontre dans leur mythologie. Les Grecs, de leur côté, attribuaient cette fondation à Memnon, fils de Tithon, ce qui revient à-peu-près au même, et d'où il faut conclure que Suse existait avant les temps dont l'histoire nous a conservé le souvenir. Le nom de cette ville signifie *lis*, selon plusieurs auteurs, et elle le tirait de l'abondance des fleurs de cette espèce qui croissaient dans le voisinage (1).

Susia, ville de l'Ariane en Asie, au Nord-Ouest d'Artacoana, et dont on retrouve le nom dans celui de Zeuzan. C'est à Susia qu'Alexandre apprit la révolte de Bessus, et que Satibarzanes vint trouver le conquérant.

Susiane (la) *Susiana*, est regardée quelquefois comme un district de la Perside, quelquefois aussi comme une province distincte et séparée. Il serait difficile d'indiquer une époque où elle ait eu un souverain indépendant, à moins de la chercher dans la mythologie des Grecs. La nature semble l'avoir unie avec

(1) B. 478.

la Perside, autant par une infinité de circonstances locales, que par le voisinage même. Au Nord, elle est séparée de la Médie par une rangée de montagnes, considérée comme faisant aussi partie de la Perside, et désignée sous le nom général de Louristan : dans tous les âges, elle a été habitée par des tribus indépendantes entre elles, qui demeuraient renfermées dans leurs propres limites, tant que le gouvernement avait de la force, mais qui se livraient avec une avidité toujours croissante, à leur passion pour le brigandage, dès qu'il commençait à perdre son énergie.

Autant qu'on en peut juger, d'après les travaux militaires d'Alexandre, les Uxiens et les Paratacéniens occupaient le côté méridional de ces montagnes; les Cosséens et les Elymaïtes, la partie septentrionale; les Uxiens étaient placés à la gauche, entre Suse et l'Arosis; les Paratacéniens sur une partie où les montagnes ont beaucoup plus de largeur, au Nord de la Perside.

Cette rangée de montagnes, au point où elle surgit à l'Ouest, avoisine le Tigre, sans toucher cependant à ce fleuve. C'est dans l'intervalle que Danville fait arriver le Gunedhi, qui est le Gyndes d'Hérodote, si fort humilié par Cyrus, et que l'historien grec conduit jusque dans le Tigre, précisément au-dessus du point de sa jonction avec l'Euphrate à Gorno. Les rivières et canaux de la Susiane communiquent avec ce fleuve ; et c'est dans ce sens qu'on peut le regarder comme formant la limite de la province sur le Tigre (1).

Que la Susiane ait été une province favorisée sous les premières dynasties, c'est ce dont nous avons la

(1) B. p. 144.

preuve suffisante dans la fortification de Suse, et dans cette circonstance remarquable qu'elle renfermait le principal trésor de l'Empire. Avec les richesses de ce trésor, Alexandre paya les dettes de son armée, célébra les nôces des officiers macédoniens, et récompensa les services de tous ceux qui avaient quelques droits à sa reconnaissance. Ce fut encore le même trésor qui lui procura les moyens de gratifier les vétérans qu'il laissa à Opis, d'entretenir tous les enfans des soldats qui l'avaient accompagné en Asie, et de pourvoir aux besoins de plus de cinquante mille hommes de troupes levées parmi les naturels Perses : et pourtant le trésor de Suse n'était point épuisé à l'époque de la mort d'Alexandre ; car la guerre qui s'alluma entre Antigone et Eumène, n'eut d'autres causes que la possession qu'ils se disputaient de cette capitale réputée alors la plus opulente de l'Empire. Nous ne devons cependant pas supposer que cette accumulation de richesses provînt du revenu d'une seule province, bien que la province elle-même fût de beaucoup plus productive que toutes les autres. Strabon assure que les récoltes de blé y rendaient cent et même deux cents fois autant que celles des autres provinces : le coton, le sucre, les dattes, le riz et toutes les plus belles espèces de grains sont comptés au nombre de ses productions naturelles ; l'acier damasquiné, la soie, le coton, les toiles et les vêtemens brodés en or, parmi les articles de ses manufactures. Telle fut la Susiane dans les temps anciens : telle elle continua d'être jusqu'à l'époque du règne de Sapor, et presque jusqu'à celle de la dissolution de l'Empire par les Aghwans. Aujourd'hui elle devient la proie de tout Arabe qui veut s'en emparer, tourmentée sans cesse

par les Turcs de Basra du côté de l'Ouest, et à l'Est par les Persans de Chyraz. Jadis un despotisme solidement établi, protégeait les provinces même qu'il opprimait ; de nos jours les usurpations passagères des ravisseurs qui se succèdent, non-seulement enlèvent le produit, mais encore ruinent et anéantissent le fond (1).

SYLLIUM, ville et place forte de l'Asie mineure dans la Pamphylie, entre Sidé et Aspende, en tirant un peu sur l'Est. Arrien étant le seul auteur qui fasse mention de Syllium, on ne peut trop assurer l'exactitude de la position géographique que nous lui donnons.

SYNDOMANA, ville de l'Inde sur la rive occidentale de l'Indus, au Sud de la ville des Sogdiens.

SYRIE (la grande) *Syria major*, contrée d'Asie, suivant les anciens auteurs, comprenait la Phénicie, la Palestine, la Mésopotamie, le pays de Babylone et l'Assyrie. Quelques-uns prétendent qu'elle s'étendait jusqu'à Sinope sur le Pont-Euxin; mais les plus célèbres la bornent au Nord au golfe d'Issus, et au Midi à l'Egypte et à l'Arabie Pétrée. La Syrie dite de Palestine, avait la grande Syrie au Nord et l'Arabie au Sud; de sorte qu'elle s'étendait en longueur depuis la Syrie antiochienne jusqu'à l'Egypte et l'Arabie, et en largeur, depuis la Méditerranée jusqu'à la Cœlo-Syrie (2).

TANAÏS, grand fleuve qui coule d'abord de l'Ouest à l'Est-Sud, fait un coude qui sépare l'Europe de l'Asie, puis se repliant de l'Est à l'Ouest-Sud, vient enfin se jeter dans le Palus Méotis, grossi par un

(1) B. p. 481.
(2) Larcher, ibid.

grand nombre de rivières qu'il reçoit. Il prend sa source dans la province de Rézan, en Moscovie : c'est le Don. Les Grecs donnent souvent le nom de Tanaïs au Jaxarte. *Voyez* Jaxarte.

Tapuriens, ou Tapyriens, *Tapuri*, peuple de l'Asie dans la Médie, habitant le pays où étaient les Pyles Caspiennes. Leur nom s'est conservé dans celui de Tabaristan, qu'on donne encore quelquefois à cette contrée, autrement appelée Mazanderan.

Tarse, *Tarsus*, grande ville de la Cilicie, dont elle était métropole. Ses habitans se distinguèrent tellement par l'étude des lettres et de la philosophie, qu'elle pouvait être comparée aux plus célèbres écoles d'Athènes et d'Alexandrie. Elle était située près de la baie d'Issus, sur les rives du Cydnus.

Tartesse, *Tartessus*, ville maritime de la Bétique en Ibérie, fondée par les Phéniciens, à l'embouchure du Bétis.

Taulantiens, *Taulantii*, peuple d'Illyrie établi en Macédoine, sur les bords de la mer Ionienne, au Nord de l'Epire.

Taurus, montagne d'Asie, la plus grande qu'on connaisse, sur-tout pour son étendue, ce qui lui a fait donner ce nom par les Grecs, dont la coutume était d'appeler *tauroi* ce qui était d'une grandeur démesurée.

Cette montagne commence à l'Ouest dans la Carie, et s'étend non-seulement jusqu'à l'Est de l'Asie, mais encore vers le Nord, ayant des branches tantôt plus hautes, tantôt plus larges et tantôt moins grandes. On la nommait diversement selon les différentes contrées et les divers peuples où s'étendaient ses branches. Elle s'appelait *Taurus* dans la Cilicie, où elle s'étend de l'Ouest à l'Est jusqu'à l'Euphrate,

Amanus, depuis le golfe Issique, ou golfe des Mariandiniens, du Sud jusqu'à l'Euphrate ; *Antitaurus*, depuis les frontières Ouest de la Cilicie, du Sud au Nord-Est jusqu'à l'Arménie et à l'Euphrate ; *Taurus et Niphates*, de l'Ouest à l'Est-Nord jusqu'à l'Arménie, monts Matiéniens dans le pays des Leuco-Syriens, vers les sources de l'Halys jusqu'à celles de l'Araxe et du Phase, monts des Mosches ou monts Moschiques, au Sud du Phase, entre le Phase et la courbure de l'Euphrate, où ce fleuve se replie pour couler vers le Sud : Amaranta au Nord du Phase, entre le Phase et le mont Caucase; Caucase, depuis la partie Nord du Pont-Euxin jusqu'au Nord de la mer Caspienne ; monts Hyrcaniens vers l'Hyrcanie : plus à l'Est Paropamisus, Imaüs, etc.

Dans quelques endroits, le mont Taurus laissait des ouvertures ou des passages, tels que les Portes ou Pyles Arméniennes, Caspiennes, Ciliciennes, etc.

On appelait proprement Taurus, la partie de ces montagnes qui sépare la Phrygie et la Pamphylie de la Cilicie (1). *Voyez* PAROPAMISE.

TAXILA, ville de l'Inde. Les géographes s'accordent en général à considérer Taxila comme occupant la même position que la ville d'Attock. Mais ce que nous trouvons dans Arrien, ne favorise pas cette opinion. Il nous dit que Taxila était la principale ville, située entre l'Indus et l'Hydaspe, et qu'Alexandre marcha depuis l'Indus jusqu'à Taxila, expression qui implique avec soi une idée de distance (2).

TELMESSE, TELMISSE et TELMISE, *Telmissus*, trois villes,

(1) Larcher, ibid.
(2) B. p. 9.

villes, dont la première en Carie, la deuxième en Lycie, et la troisième en Pisidie.

La première était à soixante stades d'Halicarnasse. C'était un très-petit endroit.

La deuxième était la dernière ville de la Lycie, près la Carie, et du promontoire Telmissis, avec un port. C'est cette ville dont les habitans s'étaient rendus célèbres dans l'art de la divination.

La troisième en Pisidie, s'appelait plus communément Termissus (1).

Tenare, *Tenarium* ou *Tenare*, ville maritime et promontoire de la Laconie dans le Péloponnèse, au Nord-Ouest de l'Ile de Cythère. On trouvait dans les carrières de cette contrée, un marbre vert qui en portait le nom.

Ténédos (l'île de), située vis-à-vis de la Troade hors de l'Hellespont, à cinquante-six milles Nord de l'île de Lesbos, et à douze milles du cap Sigée. Rien n'a rendu cette île plus fameuse dans l'antiquité, que le siége de Troye. Virgile dit qu'elle était à la vue de cette île, et que les Grecs feignant d'en lever le siége, se cachèrent dans un port ou une anse de cette île. Elle n'a pas changé de nom (2).

Thapsaque, *Thapsacus* ou *Amphipolis*, ville de Syrie sur la rive occidentale de l'Euphrate, offrait sur ce fleuve un passage très-fréquenté pour pénétrer dans la Mésopotamie. On appelle aujourd'hui ce lieu El-Der, et Porto-Catena en langue franque.

Thèbes, *Thebæ*, ville considérable de la Grèce et capitale de la Béotie.

La mythologie attribue la fondation de Thèbes à

(1) Larcher, ibid.
(2) Larcher, ibid.

Cadmus, dont la citadelle portait le nom, et le rétablissement de ses murs à Amphion. Varron la rapporte à Ogygès (1). Les poètes lui donnent l'épithète d'Heptapyle, à cause de ses sept portes, et y font naître Hercule et Bacchus : on lui donne aussi le nom de Dircœa. Célèbre par les aventures mythologiques dont elle fut le théâtre, Thèbes compte, parmi ses titres à la gloire, d'avoir produit Pindare, le premier des poètes lyriques, Plutarque, le premier des historiens, et Epaminondas, le premier des grands hommes de l'antiquité. Il existe aujourd'hui quelques-uns de ses débris, sous le nom de Thiva.

Théra, une des îles Cyclades les plus avancées dans la Méditerranée, au Sud d'Ios et à l'Ouest d'Anaphé, fut la patrie de Battus, fondateur de Cyrène en Afrique.

Il y avait dans la Carie une ville de ce nom, laquelle, conjointement avec la citadelle d'Halicarnasse, Mynde, Caune et Callipolis, fut occupée par le Perse Orontobate, et d'où Asandre et Ptolémée chassèrent les forces de ce satrape.

Thessalie, *Thessalia*, contrée de la Grèce, bornée de trois côtés par des montagnes ; vers le Nord par l'*Olympus*, voisin de la mer, jusqu'au mont *Stymphé*; vers le Couchant par le *Pindus*, au Midi par l'OEta. Ses limites orientales étaient les côtes de la mer Egée. *Peneus*, le Penée, traverse la contrée d'Occident en Orient pour se rendre dans le golfe Thermaïque, entre l'Ossa et l'Olympe, après avoir reçu un assez grand nombre de rivières, dont la plus considérable paraît être l'*Apidanus*, sur la rive droite (2).

(1) Varro rei rust. L. 3. c. 1.

(2) Danv., ibid.

THRACE (la) *Thracia*, s'étendait depuis la frontière de la Macédoine le long de la mer Egée et de la Propontide, jusqu'au Pont-Euxin; le mont Hémus, vers le Nord, la sépare d'avec la Mœsie; le mont Rhodope l'enveloppe vers le Couchant, comme l'Hémus vers le Nord, et une branche de celui-ci s'étend jusqu'au point d'approcher du Bosphore. Ce qui borde la Propontide fut appelé Europa, comme entrée de l'Europe, vis-à-vis de l'Asie, qui n'en est séparée que par le Bosphore (1).

THYRÉENS, peuple indien, voisin des Aspiens et des Arasaques, qui habitaient entre le Cophès et l'Indus.

TIGRE (le) *Tigris*, un des plus grands fleuves de l'Asie, qui prend sa source en Arménie, et se rend dans le golfe Persique. Aujourd'hui le Tigre et l'Euphrate tombent dans la mer par un canal commun; mais autrefois ils s'y déchargeaient séparément, et du temps de Pline, on voyait encore les vestiges de leurs anciens lits séparés. Cet auteur dit (l. 6. c. 27.) que la source de ce fleuve est au milieu d'une campagne de la grande Arménie, qu'il traverse le lac d'Aréthuse, sans y mêler ses eaux; ensuite il rencontre le mont Taurus, passe par-dessous la montagne, et va reparaître de l'autre côté. La caverne où il s'enfonce s'appelle Zoroanda; et une preuve que c'est le même fleuve et non un autre qui sort au-delà de la montagne, c'est qu'il rend, à sa sortie, ce qu'on y a jeté à l'entrée de la caverne. Il coule du Nord au Sud un peu Est, jusqu'à son arrivée vis-à-vis de Babylone, et de-là il coule plus directement au Sud jusqu'à la mer (2).

---

(1) Danv., ibid.
(2) Larcher, ibid.

La rapidité du Tigre est une circonstance remarquée par tous les voyageurs ; le nom même du fleuve en dérivait chez les Grecs. Pietro della Valle croit l'Euphrate plus impétueux encore, ce qui prouve combien le cours de l'un et de l'autre est violent. Cosmas Indicopleustes en donne une raison bien plaisante. Cet auteur assure que le Nord de sa terre qu'il fait platte, est plus élevé que le Midi, ce qui fait que le Nil coule si lentement *en montant*, tandis que le Tigre et l'Euphrate descendent avec rapidité jusqu'au Midi. Tout ce que Cosmas a vu, il l'a rapporté en observateur fidèle, mais ignorant. Au reste, il n'avait guères vu que l'Abyssinie, et ne s'était jamais porté au-delà des détroits de Babel-Mandel (1). C'est quelque chose de pitoyable que son hypothèse et son fatras théologique soient parvenus jusqu'à nous, et que sa topographie nous ait été conservée : car, malheureusement pour lui, la vérité est tout le contraire des résultats qu'il trouve (2).

L'Euphrate s'élève à douze pieds de hauteur perpendiculaire ; la différence de sa largeur au Bir, est de six cent trente yards à deux cent quatorze. Les eaux de ce fleuve grossissent quelquefois dans le mois de mars (germinal), mais le temps de leur crue est incertain. Elles sont toujours basses en septembre (fructidor) (3).

TRALLES, *ou* TRALLIS, ville de l'Asie mineure dans la Lydie, sur la rive septentrionale du Méandre au Sud-Est d'Ephèse. Cette ville, autrefois une des plus

---

(1) Consultez cet auteur p. 132 et 337.

(2) Voyez l'édition que le P. Montfaucon a donné de son ouvrage, p. 133.

(3) B. p. 544.



considérables de la Lydie, est à présent fort déchue de son antique splendeur, sous le nom de Sultanhisar. Elle avait été successivement appelée Evanthia Seleucia, Antiochia et Tralles.

Triballiens, *Triballi*, peuple de la Mœsie, Thraces d'origine, occupaient, selon Strabon (1), le pays qui s'étend depuis les frontières des Agriantes jusqu'à l'Ister, toute la partie septentrionale du mont Orbelus et du mont Hémus. Ptolémée les place dans la Mysie inférieure, entre l'Hémus et l'Ister ; c'est la Bulgarie méridionale. Ils s'étendaient jusqu'à l'embouchure de l'Ister.

Triopium, promontoire de la Carie dans la Doride, qui s'étend considérablement dans la mer Carpathienne, en face et à l'Est de l'île de Cos.

Tripolis, ville maritime de la Phénicie, entre Orthosia au Nord, et Biblos au Sud.

Tripylum, *Tripylon*, nom d'une porte d'Halicarnasse. *Voyez* sa position dans le plan de cette ville, ci-après, tom. IV. Mentelle fait, sur l'autorité d'Arrien, du Tripylum *un lieu de l'Asie mineure;* cette description est un peu vague, lorsque l'auteur dont on s'appuie est si précis.

Troie, *Troja*, ville de l'Asie mineure, située sur le fleuve Scamandre ou Xanthe, à trois milles de la mer Égée entre la partie Est du mont Ida et le promontoire de Sigée Ouest, mais plus près du premier. Elle fut successivement appelée Dardania de Dardanus son fondateur; Troie de Tros un de ses successeurs; et d'Ilus, successeur de Tros, sa forteresse fut appelée Ilion, nom qui fut aussi donné à la ville.

(1) L. 7.

Après la destruction de Troie, on bâtit une ville d'Ilion à trente stades des ruines de l'ancienne. Ce n'était encore qu'une espèce de bourgade, avec un temple de Minerve, lorsqu'Alexandre s'y rendit pour sacrifier à Minerve; ce prince fit de riches présens à cette bourgade, lui donna le titre de ville, et laissa des ordres pour l'agrandir (1).

Tylus, *Tylos*, île du golfe Persique. Le Tylos dont parle Arrien est le Bahrein moderne, où est établie la pêche des perles sur la côte Arabique du golfe, et Danville le considère comme tel dans sa Géographie Ancienne; mais le Tylos de Ptolémée est dans la latitude d'Ormuz; et quoique transposé par lui sur la côte d'Arabie, c'est par une erreur manifeste qu'il l'a confondu avec Tyrine ou Gerun. S'il y a dans Ptolémée quelque chose qui ressemble à Bahrein, c'est Ichara (2).

La position attribuée à Tylos ne présente pas moins de disproportion que celle d'Icare. Tylos se trouve établie à la distance d'un jour et d'une nuit de navigation d'un batiment léger, et qui fait voile par un bon vent. C'est-là, il faut l'avouer, une estime assez vague : mais d'anciens géographes considèrent un jour de navigation comme égalant cinq cents stades olympiques, et si nous doublons ce nombre, nous n'aurons que mille de ces stades, ou cent vingt-cinq milles, tandis que la distance effective est de plus de deux cents. Mais que les îles situées à la baie de Grane soient celles que vit Archias, malgré l'inexactitude et l'insuffisance de l'estime, c'est ce dont il semble difficile de douter, car Tylos nous est

(1) Larcher, ibid.
(2) B. p. 365.

décrite comme une île fort grande, bien boisée et très-productive, toutes circonstances qui ne se rapportent à d'autre île de la partie occidentale du golfe, qu'à Bahrein (1).

Tyr, ville de la Phénicie, située sur la mer au Sud de Sydon. Elle était très-ancienne, quoique bâtie depuis Sydon.

Il y avait deux villes de Tyr, l'ancienne appelée Palætyros, et la nouvelle simplement Tyros. La première dans le continent, à trente stades de la deuxième et au Sud, selon Strabon : le temple d'Hercule dont les prêtres de Tyr vantaient l'ancienneté, était dans cette première ville ; l'autre Tyr était dans une île vis-à-vis de l'ancienne, dont elle n'était séparée que par un bras de mer assez étroit (2).

Il y avait aussi dans cette dernière un temple à Hercule, et c'est-là qu'Alexandre voulut sacrifier. *Voyez* dans l'Atlas, le plan de ces deux villes.

Uxiens, *Uxii*, peuple de la Perside. *Voyez* Parétaques et Susiane.

Xante ou Xanthe, *Xanthus*, la plus grande des villes de la Lycie sur les bords d'un fleuve du même nom, entre Patara Sud-Est et Pinara Nord-Ouest. On peut être assuré que le nom actuel d'Eksenidé, dans la même position, n'est qu'une altération de la forme primitive (3).

Xatres, *Xathri*, peuple de l'Inde dont Arrien seul fait mention d'une manière trop vague, pour en asseoir la position géographique.

(1) Id. p. 549.
(2) Larcher, ibid.
(3) Danv., ibid.

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES

CONTENUS DANS LES QUATRE VOLUMES DE CET OUVRAGE.

N. B. Les chiffres romains indiquent le volume, et les chiffres arabes la page.
Le trait — devant des mots, indique la répétition de celui qui fait l'objet de l'article.

A.

B.

D.

E.

etc., on trouvera que les Macédoniens, au nombre de 40,000, eurent au moins trois millions d'ennemis à combattre ; ce qui revient à 1 contre 75.

Ennemis qui périrent sous le fer des Macédoniens.

Thraces, I, 9.	1,500
Triballiens, 11.	3,000
Thébains, 46.	10,000
Perses et Grecs sur les bords du Granique, 71 et 72.	16,000
A Halicarnasse, 98 et 102.	1,170
Perses à Issus, 167.	100,000
Tyriens, 208.	8,000
Perses à Arbelles, 285.	300,000
Sur le Jaxarte, 363.	10,000
A Cyropolis, II, 7.	8,000
Au-delà du Jaxarte, 12.	1,000
Devant Bactres, 70.	150
A la dernière bataille contre Spitamène, 71.	800
Parétaques, 85.	1,620
Indiens à Massagues, 97.	200
A Orès, 100.	500
Avec le fils de Porus, 159.	400
Avec Porus, 166.	23,000
A Sangala, 186.	17,500
Dans la ville de Brachmanes, 227.	5,000
Arabites, selon Quinte-Curce, 278.	80,000
TOTAL	587,340

sans compter ceux qui périrent dans beaucoup d'autres actions, tels que les Milésiens, ceux de Gaza, les Mardès, les Malliens, etc., etc. *Voyez* I, 92, 118, 131, 199, 214, 262, 296, 322, 332, 340, 346. II, 5, 20, 87, 89, 90, 93, 99, 224, 226, 253, 254, 272, 278, 293, 359. *Voyez* MASSACRES exécutés par ordre d'A-

G.

H.

I.

J.

K.

L.

La Fontaine

M.

N.

Nouveaux

O.

P.

Q.

R.

T.

U.

V.

W.

X.

Z.

Fin de la Table des Matières et du Tome III.



E R R A T A.

TOME I.

PAGE 10, ligne 16, armée, pour en venir aux mains; *supprimez* la virgule.

16, dernière ligne, résolut; *lisez*, résolu.

36, la note (*c*) et son indication appartiennent au premier alinea de la page 38.

48, ligne 2, Diodor; *lisez*, Démosth.

54, ligne 11, dix-huit mille; *lisez*, dix-huit cents.

70, ligne 22, à des plus faibles; *lisez*, à de plus faibles armes.

80, ligne dernière, quand nous avons; *lisez*, quand on a.

100, ligne 3, ils laissent; *lisez*, les premiers laissent.

181, ligne 16, Arsès et Bagoas; *lisez*, Arsès par Bagoas.

217, ligne 10, trois mille; *lisez*, trente mille.

253, ligne dernière, note de; *lisez*, voyez la note de, etc.

297, la note (*a*), à la fin de la page, appartient à la page précédente.

562, ligne 14, dont par là Hérodote; *lisez*, dont parla Hérodote.

TOME II.

Page 99, ligne 19, Hypparque; *lisez*, Hipparque.

109, ligne 9, dont il fait; *lisez*, à l'aide desquels il fait.

138, ligne 3, 5 et 20 : p. 150, L. 6. Taxile; *lisez*, Taxila.

190, marche vers l'Euphrate; *lisez*, vers l'Hyphase.

376, ligne 12, *supprimez* l'indication (*a*).

TOME III.

Page 5, dernière ligne, OElian; *lisez*, AElian.

22, paragraphe IV; *lisez*, paragraphe III.

139, ligne 2, Anguste ; *lisez*, Auguste.
148, ligne 18, n'at ; *lisez*, naît.
508, ligne 15, ses ; *lisez*, ces.

TOME IV.

Page 50, ligne 14, Cœmus ; *lisez*, Cœnus.
131, ligne 10, modèle ; *lisez*, module.
143, ligne 20, Acetophore ; *lisez*, Aëtophore.
162, lignes 4 et 6, ΑΠΟΛΛΟΝΙΑΤ ; *lisez*, ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤ.

N. B. Par-tout où il y a pointe de l'aile ; *lisez*, tête de l'aile.
Et au lieu de Salagasse ; *lisez*, Sagalasse.
